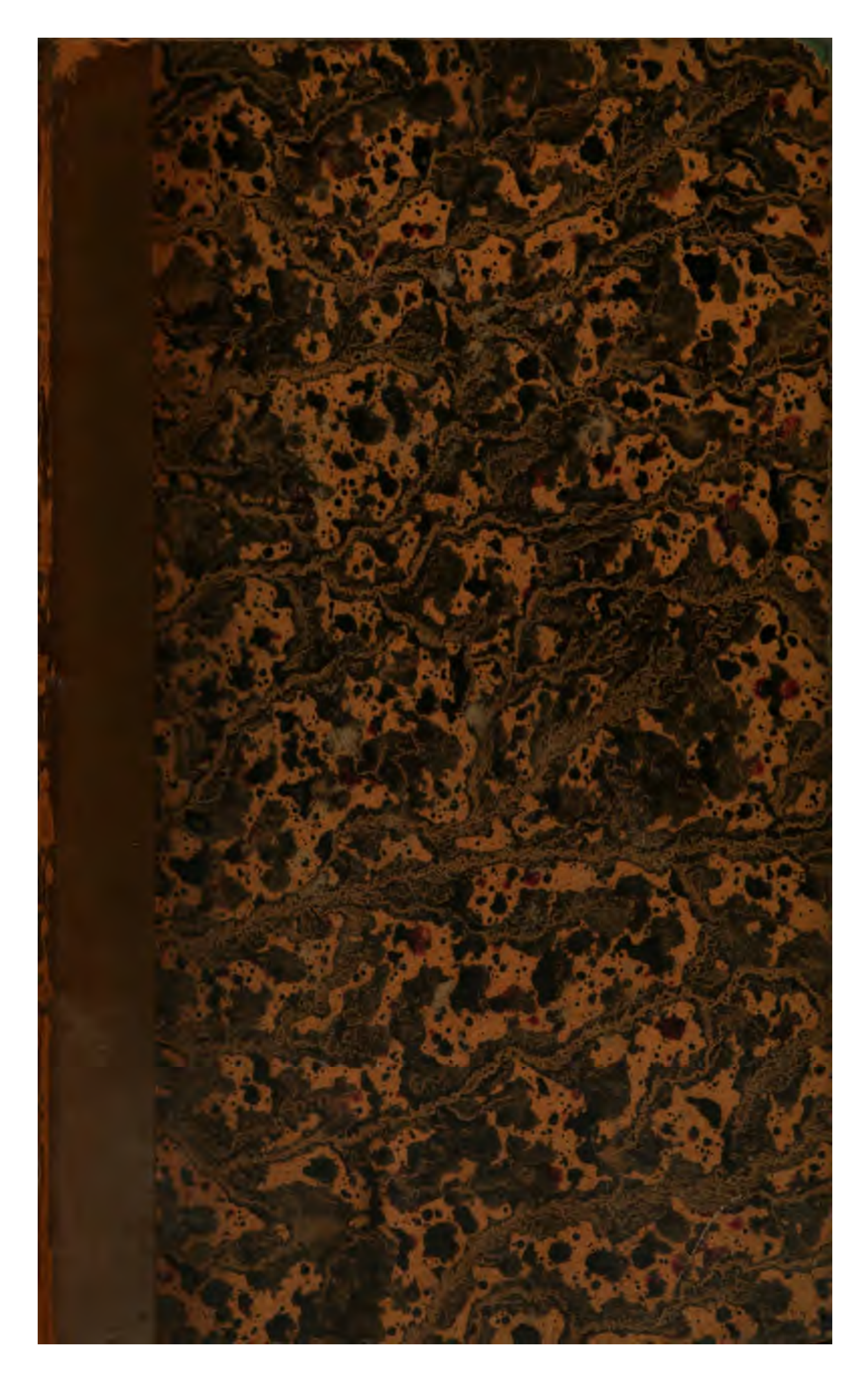
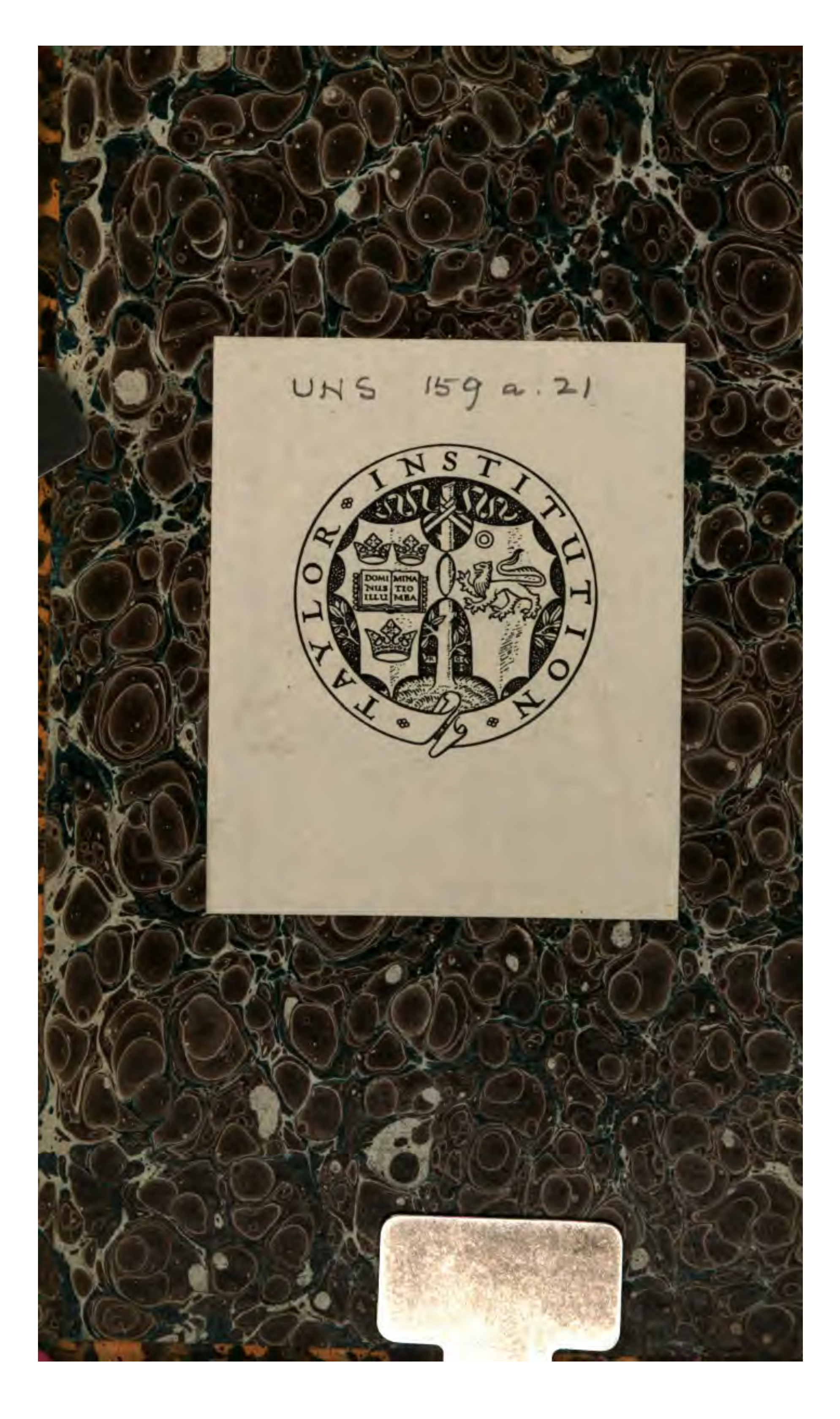



UNS 159 a. 21
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


EX-LIBRIS
ORFILA
Jacques & Michel
N°. 749
C 1

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

TOME V.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1823.



R. Westall, R.A. Pinx.t — W. Finden Sculp.t

Histoire du Cheval enchanté.

T. 3. P. 217.



LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇOIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX, ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS NOUVELLES ET CONTES TRADUITS DES LANGUES ORIENTALES

PAR M. DESTAINS;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR GALLAND

PAR M. CHARLES NODIER.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

CHEZ GALLIOT, LIBRAIRE,

BOULEVARD DE LA MADELEINE, N° 11.

M. DCCC. XXIII.



LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

LES AVENTURES
DU CALIFE HAROUN AL-RASCHID.

Quelquefois, comme votre majesté ne l'ignore pas, et comme elle peut l'avoir expérimenté par elle-même, nous sommes dans des transports de joie si extraordinaires, que nous communiquons d'abord cette passion à ceux qui nous approchent, ou que nous participons aisément à la leur. Quelquefois aussi nous sommes dans une mélancolie si profonde, que nous sommes insupportables à nous-mêmes, et que bien loin d'en pouvoir dire la cause, si on nous la demandoit, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes si nous la cherchions.

Le calife étoit un jour dans cette situation d'esprit, quand Giafar, son grand-vizir, fidèle et aimé, vint se présenter devant lui. Ce ministre le trouva seul, ce qui lui arrivoit rarement; et

comme il s'aperçut, en s'avançant, qu'il étoit enseveli dans une humeur sombre, et même qu'il ne levoit pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jeter sur lui.

Le calife enfin leva les yeux, et regarda Giafar; mais il les détourna aussitôt, en demeurant dans la même posture, aussi immobile qu'auparavant.

Comme le grand-vizir ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux du calife, qui le regardât personnellement, il prit la parole : « Commandeur des croyans, dit-il, votre majesté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancolie qu'elle fait paroître, et dont il m'a toujours paru qu'elle étoit si peu susceptible? »

« Il est vrai, vizir, répondit le calife en changeant de situation, que j'en suis peu susceptible; et sans toi, je ne me serois pas aperçu de celle où tu me trouves, et dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la faire dissiper. »

« Commandeur des croyans, reprit le grand-vizir Giafar, mon devoir seul m'a obligé de me rendre ici, et je prends la liberté de faire souvenir à votre majesté qu'elle s'est imposé elle-même un devoir de s'éclaircir en personne de la bonne police qu'elle veut qui soit observée

dans sa capitale et aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire pour s'en donner la peine; et c'est l'occasion la plus propre qui s'offre d'elle-même pour dissiper les nuages qui offusquent sa gaieté ordinaire. »

« Je l'avois oublié, répliqua le calife, et tu m'en fais ressouvenir fort à propos : va donc changer d'habit pendant que je ferai la même chose de mon côté. »

Ils prirent chacun un habit de marchand étranger; et sous ce déguisement ils sortirent seuls par une porte secrète du jardin du palais qui donnoit sur la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville par les dehors, jusqu'aux bords de l'Euphrate, à une distance assez éloignée de la porte de la ville, qui étoit de ce côté-là, sans avoir rien observé qui fût contre le bon ordre. Ils traversèrent ce fleuve sur le premier bateau qui se présenta; et après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville, opposée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faisoit la communication.

Ils passèrent ce pont, au bout duquel ils rencontrèrent un aveugle assez âgé, qui demandoit l'aumône. Le calife se détourna et lui mit une pièce de monnoie d'or dans la main.

L'aveugle à l'instant lui prit la main et l'arrêta. « Charitable personne, dit-il, qui que vous

soyez, que Dieu a inspiré de me faire l'aumône, ne me refusez pas la grâce que je vous demande de me donner un soufflet : je l'ai mérité, et même un plus grand châtiment. »

En achevant ces paroles, il quitta la main du calife pour lui laisser la liberté de lui donner le soufflet; mais de crainte qu'il ne passât outre sans le faire, il le prit par son habit.

Le calife surpris de la demande et de l'action de l'aveugle : « Bon homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes : je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétends que je te fasse. » Et en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter prise à l'aveugle.

L'aveugle, qui s'étoit douté de la répugnance de son bienfaiteur, par l'expérience qu'il en avoit depuis long-temps, fit un plus grand effort pour le retenir.

« Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardiesse et mon importunité; donnez-moi, je vous prie, un soufflet, ou reprenez votre aumône; je ne puis la recevoir qu'à cette condition, sans contrevenir à un serment solennel que j'ai fait devant Dieu; et si vous en saviez la raison, vous tomberiez d'accord avec moi, que la peine en est très légère. »

Le calife, qui ne vouloit pas être retardé plus

long-temps, céda à l'importunité de l'aveugle, et lui donna un soufflet assez léger. L'aveugle quitta prise aussitôt en le remerciant et en le bénissant. Le calife continua son chemin avec le grand-vizir; mais à quelques pas de là, il dit au vizir : « Il faut que le sujet qui a porté cet aveugle à se conduire ainsi avec tous ceux qui lui font l'aumône, soit un sujet grave. Je serois bien aise d'en être informé : ainsi, retourne, et dis-lui qui je suis, qu'il ne manque pas de se trouver demain au palais, au temps de la prière de l'après-dînée, et que je veux lui parler. »

Le grand-vizir retourna sur ses pas, fit son aumône à l'aveugle; et après lui avoir donné un soufflet, il lui donna l'ordre, et il revint rejoindre le calife.

Ils rentrèrent dans la ville, et en passant par une place, ils y trouvèrent grand nombre de spectateurs qui regardoient un homme jeune et bien mis, monté sur une cavale qu'il poussoit à toute bride autour de la place, et qu'il maltraitoit cruellement à coups de fouet et d'éperons, sans aucun relâche, de manière qu'elle étoit tout en écume et tout en sang.

Le calife, étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander si l'on savoit quel sujet il avoit de maltraiter ainsi sa cavale, et il apprit qu'on l'ignoroit, mais qu'il y avoit déjà

quelque temps que chaque jour, à la même heure, il lui faisoit faire ce pénible exercice.

Ils continuèrent de marcher; et le calife dit au grand-vizir de bien remarquer cette place, et de ne pas manquer de lui faire venir demain ce jeune homme à la même heure que l'aveugle.

Avant que le calife arrivât au palais, dans une rue par où il y avoit long-temps qu'il n'avoit passé, il remarqua un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'hôtel de quelque seigneur de la cour. Il demanda au grand-vizir s'il savoit à qui il appartenoit. Le grand-vizir répondit qu'il l'ignoroit, mais qu'il alloit s'en informer.

En effet, il interrogea un voisin, qui lui dit que cette maison appartenoit à Cogia Hassan, surnommé Alhabbal, à cause de la profession de cordier, qu'il lui avoit vu lui-même exercer dans une grande pauvreté, et que, sans savoir par quel endroit la fortune l'avoit favorisé, il avoit acquis de si grands biens, qu'il soutenoit fort honorablement et splendidement la dépense qu'il avoit faite à la faire bâtir.

Le grand-vizir alla rejoindre le calife, et lui rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre. « Je veux voir ce Cogia Hassan Alhabbal, lui dit le calife; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais, à la même heure que les deux

autres. » Le grand-vizir ne manqua pas d'exécuter les ordres du calife.

Le lendemain, après la prière de l'après-dînée, le calife entra dans son appartement; et le grand-vizir y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé, et les présenta au calife.

Ils se prosternèrent tous trois devant le trône du sultan; et quand ils furent relevés, le calife demanda à l'aveugle comment il s'appeloit.

« Je me nomme Baba-Abdalla, répondit l'aveugle.

« Baba-Abdalla, reprit le calife, ta manière de demander l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse été retenu par de certaines considérations, je me fusse bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi; je t'aurois empêché dès lors de donner davantage au public le scandale que tu lui donnes. Je t'ai donc fait venir ici pour savoir de toi quel est le motif qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret que le tien; et sur ce que tu vas me dire, je jugerai si tu as bien fait, et si je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très mauvais exemple. Dis-moi donc, sans me rien déguiser, d'où t'est venue cette pensée extravagante : ne me cache rien, car je veux le savoir absolument. »

Baba-Abdalla, intimidé par cette réprimande,

se prosterna une seconde fois le front contre terre devant le trône du calife; et après s'être relevé : « Commandeur des croyans, dit-il aussitôt, je demande très humblement pardon à votre majesté de la hardiesse avec laquelle j'ai osé exiger d'elle et la forcer de faire une chose qui, à la vérité, paroît hors du bon sens. Je reconnois mon crime; mais comme je ne connoissois pas alors votre majesté, j'implore sa clémence, et j'espère qu'elle aura égard à mon ignorance. Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avoue que c'en est une, et mon action doit paroître telle aux yeux des hommes; mais à l'égard de Dieu, c'est une pénitence très modique d'un péché énorme dont je suis coupable, et que je n'expierois pas, quand tous les mortels m'accableroient de soufflets les uns après les autres. C'est de quoi votre majesté sera le juge elle-même, quand, par le récit de mon histoire que je vais lui raconter, en obéissant à ses ordres, je lui aurai fait connoître quelle est cette faute énorme.

HISTOIRE

DE L'AVEUGLE BABA-ABDALLA.

« Commandeur des croyans, continua Baba-Abdalla, je suis né à Bagdad, avec quelques

biens dont je devois hériter de mon père et de ma mère, qui moururent tous deux à peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fusse dans un âge peu avancé, je n'en usai pas néanmoins en jeune homme, qui les eût dissipés en peu de temps par des dépenses inutiles et dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon industrie, par mes soins et par les peines que je me donnois. Enfin, j'étois devenu assez riche pour posséder à moi seul quatre-vingts chameaux, que je louois aux marchands des caravanes, et qui me valoient de grosses sommes chaque voyage que je faisois en différens endroits de l'étendue de l'empire de votre majesté, où je les accompagnois.

« Au milieu de ce bonheur, et avec un puissant désir de devenir encore plus riche, un jour, comme je venois de Balsora à vide, avec mes chameaux que j'y avois conduits chargés de marchandises d'embarquement pour les Indes, et que je les faisois paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, et où le bon pâturage m'avoit fait arrêter, un derviche, à pied, qui alloit à Balsora, vint m'aborder, et s'assit auprès de moi pour se délasser. Je lui demandai d'où il venoit, et où il alloit. Il me fit les mêmes demandes; et après que nous eûmes satisfait notre curiosité de part et d'autre, nous mîmes nos

rerons, et les emmènerons où bon nous semblera, vous de votre côté, et moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne soit dans l'équité, et que si vous me faites grâce de quarante chameaux, vous aurez aussi, par mon moyen, de quoi en acheter un millier d'autres. »

« Je ne pouvois disconvenir que la condition que le derviche me proposoit ne fût très équitable. Sans avoir égard néanmoins aux grandes richesses qui pouvoient m'en revenir en l'acceptant, je regardois comme une grande perte la cession de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je considérois que le derviche ne seroit pas moins riche que moi. Enfin je payois déjà d'ingratitude un bienfait purement gratuit que je n'avois pas encore reçu du derviche; mais il n'y avoit pas à balancer : il falloit accepter la condition, ou me résoudre à me repentir toute ma vie d'avoir, par ma faute, perdu l'occasion de me faire une haute fortune.

« Dans le moment même je rassemblai mes chameaux, et nous partîmes ensemble. Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans un vallon assez spacieux, mais dont l'entrée étoit fort étroite. Mes chameaux ne purent passer qu'un à un; mais comme le terrain s'élargissoit, ils trouvèrent moyen d'y tenir tous ensemble sans s'embarrasser. Les deux montagnes

qui formoient ce vallon, en se terminant en un demi-cercle à l'extrémité, étoient si élevées, si escarpées et si impraticables, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais apercevoir.

« Quand nous fûmes arrivés entre ces deux montagnes : « N'allons pas plus loin, me dit le derviche; arrêtez vos chameaux, et faites-les coucher sur le ventre dans l'espace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger; et quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du trésor. »

« Je fis ce que le derviche m'avoit dit, et je l'allai rejoindre aussitôt. Je le trouvai un fusil à la main, qui amassoit un peu de bois sec pour faire du feu. Dès qu'il en eut fait, il y jeta du parfum, en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le sens, et aussitôt une grosse fumée s'éleva en l'air. Il sépara cette fumée; et dans le moment, quoique le roc qui étoit entre les deux montagnes, et qui s'élevoit fort haut en ligne perpendiculaire, parût n'avoir aucune apparence d'ouverture, il s'en fit une, grande au moins comme une espèce de porte à deux battans, pratiquée dans le même roc et de la même matière, avec un artifice admirable.

« Cette ouverture exposa à nos yeux, dans un grand enfoncement creusé dans ce roc, un pa-

nous embrassâmes tous deux avec bien de la joie; et après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

« Je n'eus pas fait quelques pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchoient toujours dans le chemin où je les avois mis, que le démon de l'ingratitude et de l'envie s'empara de mon cœur. Je déplorois la perte de mes quarante chameaux, et encore plus les richesses dont ils étoient chargés. « Le derviche n'a pas besoin de toutes ces richesses, disois-je en moi-même; il est le maître des trésors, et il en aura tant qu'il voudra. » Ainsi je me livrai à la plus noire ingratitude, et je me déterminai tout à coup à lui enlever ses chameaux avec leurs charges.

« Pour exécuter mon dessein, je commençai par faire arrêter mes chameaux; ensuite je courus après le derviche, que j'appelois de toute ma force, pour lui faire comprendre que j'avois encore quelque chose à lui dire, et je lui fis signe de faire aussi arrêter les siens et de m'attendre. Il entendit ma voix, et il s'arrêta.

« Quand je l'eus rejoint : « Mon frère, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plus tôt quitté, que j'ai considéré une chose à laquelle je n'avois pas pensé auparavant, et à laquelle peut-être n'avez-vous pas pensé vous-même. Vous êtes un bon derviche, accoutumé à vivre tranquillement,

dégagé du soin des choses du monde, et sans autre embarras que celui de servir Dieu. Vous ne savez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmèneriez que trente, et je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience. »

« Je crois que vous avez raison, reprit le derviche, qui ne se voyoit pas en état de pouvoir me rien disputer; et j'avoue, ajouta-t-il, que je n'y avois pas fait réflexion. Je commençois déjà à être inquiet sur ce que vous me représentez. Choisissez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les, et allez à la garde de Dieu. »

« J'en mis à part dix; et après les avoir détournés, je les mis en chemin pour aller se mettre à la suite des miens. Je ne croyois pas trouver dans le derviche une si grande facilité à se laisser persuader. Cela augmenta mon avidité, et je me flattai que je n'aurois pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

« En effet, au lieu de le remercier du riche présent qu'il venoit de me faire : « Mon frère, lui dis-je encore, par l'intérêt que je prends à votre repos, je ne puis me résoudre à me séparer d'avec vous, sans vous prier de consi-

dérer encore une fois combien trente chameaux chargés sont difficiles à mener, à un homme comme vous particulièrement, qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux si vous me faisiez une pareille grâce que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis, comme vous le voyez, n'est pas tant pour l'amour de moi et pour mon intérêt, que pour vous faire un plus grand plaisir. Soulagez-vous donc de ces dix autres chameaux sur un homme comme moi, à qui il ne coûte pas plus de prendre soin de cent que d'un seul. »

« Mon discours fit l'effet que je souhaitois, et le derviche me céda sans aucune résistance les dix chameaux que je lui demandois, de manière qu'il ne lui en resta plus que vingt; et je me vis maître de soixante charges, dont la valeur surpassoit les richesses de beaucoup de souverains. Il semble après cela que je devois être content.

« Mais, Commandeur des croyans, semblable à un hydropique, qui, plus il boit, plus il a soif, je me sentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui restoient encore au derviche.

« Je redoublai mes sollicitations, mes prières et mes importunités, pour faire condescendre le derviche à m'en accorder encore dix des

vingt. Il se rendit de bonne grâce; et quant aux dix autres qui lui restoient, je l'embrassai, je le baisai et je lui fis tant de caresses, en le conjurant de ne me les pas refuser, et de mettre par là le comble à l'obligation que je lui aurois éternellement, qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y consentoit.

« Faites-en un bon usage, mon frère, ajouta-t-il, et souvenez-vous que Dieu peut nous ôter les richesses comme il nous les donne, si nous ne nous en servons à secourir les pauvres qu'il se plaît à laisser dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grande récompense dans l'autre monde. »

« Mon aveuglement étoit si grand, que je n'étois pas en état de profiter d'un conseil si salutaire. Je ne me contentai pas de me revoir possesseur de mes quatre-vingts chameaux, et de savoir qu'ils étoient chargés d'un trésor inestimable qui devoit me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'esprit que la petite boîte de pommade dont le derviche s'étoit saisi et qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque chose de plus précieux que toutes les richesses dont je lui étois redevable.

« L'endroit où le derviche l'a prise, disois-je en moi-même, et le soin qu'il a eu de s'en saisir,

me font croire qu'elle enferme quelque chose de mystérieux. »

« Cela me détermina à faire en sorte de l'obtenir. Je venois de l'embrasser en lui disant adieu : « A propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boîte de pommade? Elle me paroît si peu de chose, ajoutai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez; je vous prie de m'en faire présent. Aussi-bien, un derviche comme vous, qui a renoncé aux vanités du monde, n'a pas besoin de pommade. »

« Plût à Dieu qu'il me l'eût refusée cette boîte! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me possédois plus; j'étois plus fort que lui, et bien résolu à la lui enlever par force, afin que, pour mon entière satisfaction, il ne fût pas dit qu'il eût emporté la moindre chose du trésor, quelque grande que fût l'obligation que je lui avois.

« Loin de me la refuser, le derviche la tira d'abord de son sein; et en me la présentant de la meilleure grâce du monde : « Tenez, mon frère, me dit-il, la voilà; qu'à cela ne tienne que vous ne soyez content. Si je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je suis prêt à vous satisfaire. »

« Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ou-

vris; et en considérant la pommade : « Puisque vous êtes de si bonne volonté, lui dis-je, et que vous ne vous lassez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'usage particulier de cette pommade. »

« L'usage en est surprenant et merveilleux, repartit le derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche et sur la paupière, elle fera paroître devant vos yeux tous les trésors qui sont cachés dans le sein de la terre; mais si vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle. »

« Je voulois avoir moi-même l'expérience d'un effet si admirable. « Prenez la boîte, dis-je au derviche en la lui présentant, et appliquez-moi vous-même de cette pommade à l'œil gauche : vous entendez cela mieux que moi. Je suis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une chose qui me paroît incroyable. »

« Le derviche voulut bien se donner cette peine; il me fit fermer l'œil gauche, et m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil, et j'éprouvai qu'il m'avoit dit la vérité. Je vis en effet un nombre infini de trésors remplis de richesses si prodigieuses et si diversifiées, qu'il ne me seroit pas possible d'en faire le détail au juste. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, et que cela me

fatiguoit, je priai le derviche de m'appliquer aussi de cette pommade autour de cet œil.

« Je suis prêt à le faire, me dit le derviche; mais vous devez vous souvenir, ajouta-t-il, que je vous ai averti que si vous en mettez sur l'œil droit, vous deviendrez aveugle aussitôt. Telle est la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez. »

« Loin de me persuader que le derviche me dît la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau mystère qu'il vouloit me cacher.

« Mon frère, repris-je en souriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire; il n'est pas naturel que cette pommade fasse deux effets si opposés l'un à l'autre. »

« La chose est pourtant comme je vous le dis, repartit le derviche, en prenant le nom de Dieu à témoin, et vous devez m'en croire sur ma parole; car je ne sais point déguiser la vérité. »

« Je ne voulus pas me fier à la parole du derviche, qui me parloit en homme d'honneur; l'envie insurmontable de contempler à mon aise tous les trésors de la terre, et peut-être d'en jouir toutes les fois que je voudrois m'en donner le plaisir, fit que je ne voulus pas écouter ses remontrances, ni me persuader d'une chose

qui cependant n'étoit que trop vraie, comme je l'expérimentai bientôt après à mon grand malheur.

« Dans la prévention où j'étois, j'allai m'imaginer que si cette pommade avoit la vertu de me faire voir tous les trésors de la terre en l'appliquant sur l'œil gauche, elle avoit peut-être la vertu de les mettre à ma disposition en l'appliquant sur le droit. Dans cette pensée, je m'obstinai à presser le derviche de m'en appliquer lui-même autour de l'œil droit; mais il refusa constamment de le faire.

« Après vous avoir fait un si grand bien, mon frère, me dit-il, je ne puis me résoudre à vous faire un si grand mal. Considérez bien vous-même quel malheur est celui d'être privé de la vue, et ne me réduisez pas à la nécessité fâcheuse de vous complaire dans une chose dont vous aurez à vous repentir toute votre vie. »

« Je poussai mon opiniâtreté jusqu'au bout. « Mon frère, lui dis-je assez fermement, je vous prie de passer par-dessus toutes les difficultés que vous me faites; vous m'avez accordé fort généreusement tout ce que je vous ai demandé jusqu'à présent; voulez-vous que je me sépare de vous mal satisfait, pour une chose de si peu de conséquence? Au nom de Dieu, accordez-moi cette dernière faveur. Quoi qu'il en arrive,

je ne m'en prendrai pas à vous, et la faute en sera sur moi seul. »

« Le derviche fit toute la résistance possible; mais comme il vit que j'étois en état de l'y forcer : « Puisque vous le voulez absolument, me dit-il, je vais vous contenter. »

« Il prit un peu de cette pommade fatale, et me l'appliqua donc sur l'œil droit, que je tenois fermé; mais, hélas! quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténèbres épaisses de mes deux yeux, et je demeurai aveugle comme vous me voyez.

« Ah! malheureux derviche, m'écriai-je dans le moment, ce que vous m'avez prédit n'est que trop vrai! Fatale curiosité, ajoutai-je, désir insatiable des richesses, dans quel abîme de malheurs m'allez-vous jeter! Je sens bien à présent que je me les suis attirés; mais vous, cher frère, m'écriai-je encore, en m'adressant au derviche, qui êtes si charitable et si bienfaisant, entre tant de secrets merveilleux dont vous avez la connoissance, n'en avez vous pas quelqu'un pour me rendre la vue? »

« Malheureux, me répondit alors le derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aies évité ce malheur; mais tu n'as que ce que tu mérites, et c'est l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps. Il est vrai que j'ai des secrets : tu l'as

pu connoître dans le peu de temps que j'ai été avec toi; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adresse-toi à Dieu, si tu crois qu'il y en ait un : il n'y a que lui qui puisse te la rendre. Il t'avoit donné des richesses dont tu étois indigne; il te les a ôtées, et il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en seront pas méconnoissans comme toi. »

« Le derviche ne m'en dit pas davantage, et je n'avois rien à lui répliquer. Il me laissa seul, accablé de confusion, et plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer; et après avoir rassemblé mes quatre-vingts chameaux, il les emmena, et poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.

« Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, et de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la première caravane; mais il fut sourd à mes prières et à mes cris. Ainsi privé de la vue et de tout ce que je possédois au monde, je serois mort d'affliction et de faim, si le lendemain une caravane qui revenoit de Balsora ne m'eût bien voulu recevoir charitablement, et me remener à Bagdad.

« D'un état à m'égaler à des princes, sinon en forces et en puissance, au moins en richesses et en magnificence, je me vis réduit à la mendicité sans aucune ressource. Il fallut donc me

résoudre à demander l'aumône, et c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent; mais pour expier mon crime envers Dieu, je m'imposai en même temps la peine d'un soufflet de la part de chaque personne charitable qui auroit compassion de ma misère.

« Voilà, Commandeur des croyans, le motif de ce qui parut hier si étrange à votre majesté, et de ce qui doit m'avoir fait encourir son indignation ; je lui en demande pardon encore une fois comme son esclave, en me soumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et si elle daigne prononcer sur la pénitence que je me suis imposée, je suis persuadé qu'elle la trouvera trop légère, et beaucoup au-dessous de mon crime. »

Quand l'aveugle eut achevé son histoire, le calife lui dit : « Baba-Abdalla, ton péché est grand ; mais Dieu soit loué de ce que tu en as connu l'énormité, et de la pénitence publique que tu en as faite jusqu'à présent. C'est assez ; il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne cessant de demander pardon à Dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour par ta religion ; et afin que tu n'en sois pas détourné par le soin de demander ta vie, je te fais une aumône ta vie durant de quatre dragmes d'argent par jour de ma

monnoie, que mon grand-vizir te fera donner. Ainsi, ne t'en retourne pas, et attends qu'il ait exécuté mon ordre. »

A ces paroles, Baba-Abdalla se prosterna devant le trône du calife, et en se relevant il lui fit son remercîment, en lui souhaitant toute sorte de bonheur et de prospérité.

Le calife Haroun al-Raschid, content de l'histoire de Baba-Abdalla et du derviche, s'adressa au jeune homme qu'il avoit vu maltraiter sa cavale, et il lui demanda son nom, comme il avoit fait à l'aveugle. Le jeune homme lui dit qu'il s'appeloit Sidi Nouman.

« Sidi Nouman, lui dit alors le calife, j'ai vu exercer des chevaux toute ma vie, et souvent j'en ai exercé moi-même; mais je n'en ai jamais vu pousser d'une manière aussi barbare que celle dont tu poussois hier ta cavale en pleine place, au grand scandale des spectateurs, qui en murmuroient hautement. Je n'en fus pas moins scandalisé qu'eux, et il s'en fallut peu que je ne me fisse connoître, contre mon intention, pour remédier à ce désordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu sois un homme barbare et cruel. Je veux même croire que tu n'en uses pas ainsi sans sujet. Puisque je sais que ce n'est pas la première fois, et qu'il y a déjà bien du temps que chaque jour tu fais ce

mauvais traitement à ta cavale, je veux savoir quel en est le sujet, et je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes. Surtout dis-moi la chose comme elle est, et ne me déguise rien. »

Sidi Nouman comprit aisément ce que le calife exigeoit de lui. Ce récit lui faisoit de la peine : il changea de couleur plusieurs fois, et fit voir malgré lui combien étoit grand l'embarras où il se trouvoit. Il fallut pourtant se résoudre à en dire le sujet. Ainsi, avant que de parler, il se prosterna devant le trône du calife ; et après s'être relevé, il essaya de commencer ; mais il demeura comme interdit, moins frappé de la majesté du calife, devant lequel il paroissoit, que par la nature du récit qu'il avoit à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le calife eût d'être obéi dans ses volontés, il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du silence de Sidi Nouman : il vit bien qu'il falloit, ou qu'il manquât de hardiesse devant lui, ou qu'il fût intimidé du ton dont il lui avoit parlé, ou enfin que dans ce qu'il avoit à lui dire il pouvoit y avoir des choses qu'il eût bien voulu cacher.

« Sidi Nouman, lui dit le calife pour le rassurer, reprends tes esprits, et fais état que ce n'est pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande, mais à quelque ami qui t'en prie. S'il y a quelque chose dans ce récit qui te fasse de

la peine, et dont tu croies que je pourrois être offensé, je te le pardonne dès à présent. Défais-toi donc de toutes tes inquiétudes; parle-moi à cœur ouvert, et ne me dissimule rien, non plus qu'au meilleur de tes amis.»

Sidi Nouman, rassuré par les dernières paroles du calife, prit enfin la parole : «Commandeur des croyans, dit-il, quelque saisissement dont tout mortel doive être frappé à la seule approche de votre majesté et de l'éclat de son trône, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce saisissement respectueux ne m'interdira pas la parole jusqu'au point de manquer à l'obéissance que je lui dois, en lui donnant satisfaction sur toute autre chose que ce qu'elle exige de moi présentement. Je n'ose pas me dire le plus parfait des hommes; je ne suis pas assez méchant pour avoir commis, et même pour avoir eu la volonté de commettre rien contre les lois, qui puisse me donner lieu d'en redouter la sévérité. Quelque bonne néanmoins que soit mon intention, je reconnois que je ne suis pas exempt de pécher par ignorance; cela m'est arrivé. En ce cas-là, je ne dis pas que j'aie confiance au pardon qu'il a plu à votre majesté de m'accorder, sans m'avoir entendu; je me soumets au contraire à sa justice, et à être puni si je l'ai mérité. J'avoue que la manière

dont je traite ma cavale depuis quelque temps, comme votre majesté en a été témoin, est étrange, cruelle et de très mauvais exemple; mais j'espère qu'elle en trouvera le motif bien fondé, et qu'elle jugera que je suis plus digne de compassion que de châtiment. Mais je ne dois pas la tenir en suspens plus long-temps par un préambule ennuyeux. Voici ce qui m'est arrivé :

HISTOIRE DE SIDI NOUMAN.

« Commandeur des croyans, continua Sidi Nouman, je ne parle pas à votre majesté de ma naissance : elle n'est pas d'un assez grand éclat pour mériter qu'elle y fasse attention. Pour ce qui est des biens de la fortune, mes ancêtres, par leur bonne économie, m'en ont laissé autant que j'en pouvois souhaiter pour vivre en honnête homme, sans ambition, et sans être à charge à personne.

« Avec ces avantages, la seule chose que je pouvois désirer, pour rendre mon bonheur accompli, étoit de trouver une femme aimable, qui eût toute ma tendresse, et qui, en m'aimant véritablement, voulût bien le partager avec moi; mais il n'a pas plu à Dieu de me l'accorder : au contraire, il m'en a donné une qui, dès le lendemain de mes noces, a commencé d'exercer

ma patience d'une manière qui ne peut être concevable qu'à ceux qui auroient été exposés à une pareille épreuve.

« Comme la coutume veut que nos mariages se fassent sans voir et sans connoître celles que nous devons épouser, votre majesté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de se plaindre, quand il trouve que la femme qui lui est échue n'est pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'est pas contrefaite, et que les bonnes mœurs, le bon esprit et la bonne conduite corrigent quelque légère imperfection du corps qu'elle pourroit avoir.

« La première fois que je vis ma femme le visage découvert, après qu'on l'eut amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de sa beauté : je la trouvai à mon gré, et elle me plut.

« Le lendemain de nos noces, on nous servit un dîner de plusieurs mets ; je me rendis où la table étoit mise ; et comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeler. Après m'avoir fait attendre long-temps, elle arriva. Je dissimulai mon impatience, et nous nous mîmes à table.

« Je commençai par le riz, que je pris avec une cuillère comme à l'ordinaire. Ma femme, au contraire, au lieu de se servir d'une cuillère,

comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avoit dans sa poche une espèce de cure-oreille, avec lequel elle commença à prendre du riz et à le porter à sa bouche grain à grain; car il ne pouvoit pas en tenir davantage.

«Surpris de cette manière de manger: «Amine, lui dis-je, car c'étoit son nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le riz de la sorte? Le faites-vous ainsi parce que vous êtes une petite mangeuse, ou bien voulez-vous en compter les grains, afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre? Si vous en usez ainsi par épargne et pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là; et je puis vous assurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons, par la grâce de Dieu, de quoi vivre aisément sans nous priver du nécessaire. Ne vous contraignez pas, ma chère Amine, et mangez comme vous me voyez manger.»

«L'air affable avec lequel je lui faisois ces remontrances sembloit devoir m'attirer quelque réponse obligeante; mais sans me dire un seul mot, elle continua toujours à manger de la même manière; et afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de riz que de loin en loin; et au lieu de manger des autres mets avec moi, elle se contenta de porter à sa bouche de temps

en temps un peu de pain émietté, à peu près autant qu'un moineau en eût pu prendre.

« Son opiniâtreté me scandalisa. Je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaisir et pour l'excuser, qu'elle n'étoit pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avoit peut-être enseigné qu'elle devoit avoir une retenue qu'elle poussoit trop loin par simplicité. Je crus aussi qu'elle pouvoit avoir déjeuné; ou si elle ne l'avoit pas fait, qu'elle se réservoit pour manger seule en liberté. Ces considérations m'empêchèrent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîner, je la quittai avec le même air que si elle ne m'eût pas donné sujet d'être très mal satisfait de ses manières extraordinaires, et je la laissai seule.

« Le soir au souper ce fut la même chose; le lendemain, et toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportoit de la même manière. Je voyois bien qu'il n'étoit pas possible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenoit, et qu'il y avoit là-dessous quelque mystère qui m'étoit inconnu. Cela me fit prendre le parti de dissimuler. Je fis semblant de ne pas faire attention à ses actions, dans l'espérance qu'avec le temps elle s'accoutumeroit à vivre

avec moi comme je le souhaitois; mais mon espérance étoit vaine, et je ne fus pas long-temps à en être convaincu.

« Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle se leva tout doucement, et je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller. Je ne pouvois comprendre à quel dessein elle troubloit ainsi son repos; et la curiosité de savoir ce qu'elle vouloit devenir me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller, et un moment après elle sortit de la chambre sans faire le moindre bruit.

« Dès qu'elle fut sortie, je me levai en jetant ma robe sur mes épaules; j'eus le temps d'apercevoir par une fenêtre qui donnoit sur la cour, qu'elle ouvrit la porte de la rue, et qu'elle sortit.

« Je courus aussitôt à la porte, qu'elle avoit laissée entr'ouverte; et, à la faveur du clair de la lune, je la suivis jusqu'à ce que je la visse entrer dans un cimetière qui étoit voisin de notre maison. Alors je gagnai le bout d'un mur qui se terminoit au cimetière; et après m'être précautionné pour ne pas être vu, j'aperçus Amine avec une goule [1].

[1] Goule, ou Goul : ce sont, suivant la religion mahométane, des espèces de larves, qui répondent aux Empuses des anciens, et qui n'en diffèrent qu'en ce que ces derniers étoient toujours du sexe féminin.

« Votre majesté n'ignore pas que les goules de l'un et de l'autre sexe sont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens ruinés, d'où ils se jettent par surprise sur les passans, qu'ils tuent et dont ils mangent la chair. Au défaut des passans, ils vont la nuit dans les cimetières se repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

« Je fus dans une surprise épouvantable, lorsque je vis ma femme avec cette goule. Elles déterrèrent un mort qu'on avoit enterré le même jour, et la goule en coupa des morceaux de chair à plusieurs reprises, qu'elles mangèrent ensemble, assises sur le bord de la fosse. Elles s'entretenoient fort tranquillement, en faisant un repas si cruel et si inhumain ; mais j'étois trop éloigné, et il ne me fut pas possible de rien comprendre de leur entretien, qui devoit être aussi étrange que leur repas, dont le souvenir me fait encore frémir.

« Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetèrent le reste du cadavre dans la fosse qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avoient ôtée. Je les laissai faire, et je regagnai en diligence notre maison. En entrant, je laissai la porte de la rue entr'ouverte, comme je l'avois trouvée ; et après être rentré dans ma chambre, je me recouchai, et je fis semblant de dormir.

« Amine rentra peu de temps après, sans faire de bruit; elle se déshabilla, et elle se recoucha de même avec la joie, comme je me l'imaginai, d'avoir si bien réussi, sans que je m'en fusse aperçu.

« L'esprit rempli de l'idée d'une action aussi barbare et aussi abominable que celle dont je venois d'être témoin, avec la répugnance que j'avois de me voir couché près de celle qui l'avoit commise, je fus long-temps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant; mais d'un sommeil si léger, que la première voix qui se fit entendre pour appeler à la prière publique de la pointe du jour, me réveilla. Je m'habillai, et je me rendis à la mosquée.

« Après la prière, je sortis hors de la ville, et je passai la matinée à me promener dans les jardins, et à songer au parti que je prendrois pour obliger ma femme à changer de manière de vivre. Je rejetai toutes les voies de violence qui se présentèrent à mon esprit, et je résolus de n'employer que celles de la douceur, pour la retirer de la malheureuse inclination qu'elle avoit. Ces pensées me conduisirent insensiblement jusque chez moi, où je rentrai justement à l'heure du dîner.

« Dès qu'Amine me vit, elle fit servir, et nous nous mîmes à table. Comme je vis qu'elle per-

sistoit toujours à ne manger le riz que grain à grain : « Amine, lui dis-je avec toute la modération possible, vous savez combien j'eus lieu d'être surpris le lendemain de nos noces, quand je vis que vous ne mangiez que du riz, en si petite quantité, et d'une manière dont tout autre mari que moi eût été offensé; vous savez aussi que je me contentai de vous faire connoître la peine que cela me faisoit, en vous priant de manger aussi des autres viandes qui nous sont servies, et que l'on a soin d'accommoder de différentes manières, afin de tâcher de trouver votre goût. Depuis ce temps-là, vous avez vu notre table toujours servie de la même manière, en changeant pourtant quelques uns des mets, afin de ne pas manger toujours des mêmes choses. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, et jusqu'à ce jour vous n'avez cessé d'en user de même, et de me faire la même peine. J'ai gardé le silence, parce que je n'ai pas voulu vous contraindre, et je serois fâché que ce que je vous en dis présentement vous fît la moindre peine; mais, Amine, dites-moi, je vous en conjure, les viandes que l'on nous sert ici ne valent-elles pas mieux que de la chair de mort? »

« Je n'eus pas plus tôt prononcé ces dernières paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avois observée la nuit, entra dans une fureur

qui surpasse l'imagination : son visage s'enflamma, les yeux lui sortirent presque hors de la tête, et elle écuma de rage.

« Cet état affreux où je la voyois me remplit d'épouvante : je devins comme immobile, et hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditoit contre moi, et dont votre majesté va être surprise. Dans le fort de son emportement, elle prit un vase d'eau qu'elle trouva sous sa main ; elle y plongea ses doigts, en marmottant entre ses dents quelques paroles que je n'entendis pas ; et en me jetant de cette eau au visage, elle me dit d'un ton furieux :

« Malheureux ! reçois la punition de ta cu-
« riosité, et deviens chien. »

« A peine Amine, que je n'avois pas encore connue pour magicienne, eut-elle vomi ces paroles diaboliques, que tout à coup je me vis changé en chien. L'étonnement et la surprise où j'étois d'un changement si subit et si peu attendu m'empêchèrent de songer d'abord à me sauver, ce qui lui donna le temps de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet, elle m'en appliqua de si grands coups, que je ne sais comment je ne demeurai pas mort sur la place. Je crus échapper à sa rage en fuyant dans la cour, mais elle m'y poursuivit avec la même fureur, et de quelque souplesse que je pusse me servir en

courant de côté et d'autre pour les éviter, je ne fus pas assez adroit pour m'en défendre, et il fallut en essuyer beaucoup d'autres. Lassée enfin de me frapper et de me poursuivre, et au désespoir de ne m'avoir pas assommé, comme elle en avoit envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire : elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraser au moment ou je la passerois pour m'enfuir. Tout chien que j'étois, je me doutai de son pernicieux dessein ; et comme le danger présent donne souvent de l'esprit pour se conserver la vie, je pris si bien mon temps, en observant sa contenance, ses mouvemens, que je trompai sa vigilance, et que je passai assez vite pour me sauver la vie et éluder sa méchanceté : j'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

« La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier et aboyer en courant le long de la rue, ce qui fit sortir sur moi quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter leurs poursuites, je me jetai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues et de pieds de moutons cuits, où je me sauvai.

« Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compassion, en chassant les chiens qui me poursuivoient, et qui vouloient pénétrer jusque dans sa maison. Pour moi, mon premier

soin fut de me fourrer dans un coin où je me dérobai à leur vue. Je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'asile et la protection que j'avois espérés. C'étoit un de ces superstitieux à outrance, qui, sous prétexte que les chiens sont immondes, ne trouvent pas assez d'eau ni de savon pour laver leur habit, quand par hasard un chien les a touchés en passant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chasse furent retirés, il fit tout ce qu'il put, à plusieurs fois, pour me chasser dès le même jour; mais j'étois caché et hors de ses atteintes. Ainsi je passai la nuit dans sa boutique malgré lui, et j'avois besoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

« Afin de ne pas ennuyer votre majesté par des circonstances de peu de conséquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariser les tristes réflexions que je fis alors sur ma métamorphose; je lui ferai remarquer seulement que le lendemain, mon hôte étant sorti avant le jour pour faire emplette, il revint chargé de têtes, de langues et de pieds de moutons, et qu'après avoir ouvert sa boutique, et pendant qu'il étaloit sa marchandise, je sortis de mon coin; et je m'en allois, lorsque je vis plusieurs chiens du voisinage, attirés par l'odeur de ces viandes, assemblés autour de la boutique de mon hôte, en attendant

qu'il leur jetât quelque chose; je me mêlai avec eux en posture de suppliant.

«Mon hôte, autant qu'il me le parut, par la considération que je n'avois pas mangé depuis que je m'étois sauvé chez lui, me distingua en me jetant des morceaux plus gros et plus souvent qu'aux autres chiens. Quand il eut achevé ses libéralités, je voulus rentrer dans sa boutique, en le regardant et remuant la queue d'une manière qui pouvoit lui marquer que je le suppliois de me faire encore cette faveur; mais il fut inflexible, et il s'opposa à mon dessein le bâton à la main, et d'un air si impitoyable, que je fus contraint de m'éloigner.

«A quelques maisons plus loin, je m'arrêtai devant la boutique d'un boulanger, qui, tout au contraire du vendeur de têtes de moutons que la mélancolie dévoroit, me parut un homme gai et de bonne humeur, et qui l'étoit en effet. Il déjeunoit alors; et quoique je ne lui eusse donné aucune marque d'avoir besoin de manger, il ne laissa pas néanmoins de me jeter un morceau de pain. Avant que de me jeter dessus avec avidité, comme font les autres chiens, je le regardai avec un signe de tête et un mouvement de queue, pour lui témoigner ma reconnoissance. Il me sut bon gré de cette espèce de civilité, et il sourit. Je n'avois pas besoin de manger;

cependant pour lui faire plaisir je pris le morceau de pain, et je le mangeai assez lentement pour lui faire connoître que je le faisois par honneur. Il remarqua tout cela, et voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demeurai assis et tourné du côté de la rue, pour lui marquer que pour le présent je ne lui demandois autre chose que sa protection.

« Il me l'accorda, et même il me fit des caresses qui me donnèrent l'assurance de m'introduire dans sa maison. Je le fis d'une manière à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'avec sa permission. Il ne le trouva pas mauvais : au contraire, il me montra un endroit où je pouvois me placer sans lui être incommode, et je me mis en possession de la place que je conservai tout le temps que je demeurai chez lui.

« J'y fus toujours fort bien traité; et il ne déjeunoit, ne dînoit et ne soupoit pas, que je n'eusse ma part à suffisance. De mon côté, j'avois pour lui toute l'attache et toute la fidélité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoissance.

« Mes yeux étoient toujours attachés sur lui, et il ne faisoit pas un pas dans la maison que je ne fusse derrière lui à le suivre. Je faisois la même chose quand le temps lui permettoit de faire quelque voyage dans la ville pour ses affaires. J'y étois d'autant plus exact, que je

m'étois aperçu que mon attention lui plaisoit, et que souvent, quand il avoit dessein de sortir, sans me donner lieu de m'en apercevoir, il m'appeloit par le nom de Rougeau qu'il m'avoit donné.

« A ce nom, je m'élançois aussitôt de ma place dans la rue ; je sautois, je faisois des gambades et des courses devant la porte. Je ne cessois toutes ces caresses que quand il étoit sorti ; et alors je l'accompagnois fort exactement, en le suivant ou en courant devant lui, et en le regardant de temps en temps pour lui marquer ma joie.

« Il y avoit déjà du temps que j'étois dans cette maison, lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une pièce d'argent fausse avec d'autres bonnes. Le boulanger, qui s'aperçut de la pièce fausse, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

« La femme refusa de la reprendre, et prétendit qu'elle étoit bonne. Mon hôte soutint le contraire ; et dans la contestation : « La pièce, dit-il à cette femme, est si visiblement fausse, que je suis assuré que mon chien, qui n'est qu'une bête, ne s'y tromperoit pas. Viens-çà, Rougeau, dit-il aussitôt en m'appelant. » A sa voix, je sautai légèrement sur le comptoir ; et le boulanger, en jetant devant

moi les pièces d'argent : « Vois, ajouta-t-il, n'y a-t-il pas là une pièce fausse? » Je regarde toutes ces pièces, et en mettant la pate dessus la fausse, je la séparai des autres en regardant mon maître, comme pour la lui montrer.

« Le boulanger, qui ne s'en étoit rapporté à mon jugement que par manière d'acquit, et pour se divertir, fut extrêmement surpris de voir que j'avois si bien rencontré sans hésiter. La femme, convaincue de la fausseté de sa pièce, n'eut rien à dire, et fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître appela ses voisins, et leur exagéra fort ma capacité en leur racontant ce qui s'étoit passé.

« Les voisins en voulurent avoir l'expérience, et de toutes les pièces fausses qu'ils me montrèrent, mêlées avec d'autres de bon aloi, il n'y en eut pas une sur laquelle je ne misse la pate et que je ne séparasse d'avec les bonnes.

« La femme, de son côté, ne manqua pas de raconter à toutes les personnes de sa connoissance qu'elle rencontra dans son chemin, ce qui venoit de lui arriver. Le bruit de mon habileté à distinguer la fausse monnoie, se répandit en peu de temps, non seulement dans le voisinage, mais même dans tout le quartier, et insensiblement dans toute la ville.

« Je ne manquois pas d'occupation toute la journée : il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon maître, et leur faire voir ce que je savois faire. C'étoit un attrait pour tout le monde, et l'on venoit des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques, qu'à peine pouvoit-il suffire à les contenter. Cela dura long-temps, et mon maître ne put s'empêcher d'avouer à ses voisins et à ses amis que je lui valois un trésor.

« Mon petit savoir-faire ne manqua pas de lui attirer des jaloux. On dressa des embûches pour m'enlever, et il étoit obligé de me garder à vue. Un jour une femme, attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire étoit alors sur le comptoir; elle y jeta six pièces d'argent devant moi, parmi lesquelles il y en avoit une fausse. Je la débrouillai d'avec les autres; et, en mettant la pate sur la pièce fausse, je la regardai comme pour lui demander si ce n'étoit pas celle-là.

« Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'est la fausse, tu ne t'es pas trompé. »

« Elle continua long-temps à me regarder et à me considérer avec admiration pendant que je la regardois de même. Elle paya le pain qu'elle

étoit venue acheter; et quand elle voulut se retirer, elle me fit signe de la suivre à l'insu du boulanger.

« J'étois toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphose aussi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attention avec laquelle cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai qu'elle avoit peut-être connu quelque chose de mon infortune et de l'état malheureux où j'étois réduit, et je ne me trompois pas. Je la laissai pourtant en aller, et je me contentai de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle se retourna, et voyant que je ne faisois que la regarder sans bouger de ma place, elle me fit encore signe de la suivre.

« Alors, sans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger étoit occupé à nettoyer son four pour une cuisson, et qu'il ne prenoit pas garde à moi, je sautai à bas du comptoir, et je suivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuse.

« Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à sa maison. Elle en ouvrit la porte; et quand elle fut entrée: « Entre, me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir suivie. » Quand je fus entré et qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à sa chambre, où je vis une jeune demoiselle d'une grande beauté qui brodoit. C'étoit

la fille de la femme charitable qui m'avoit amené, habile et expérimentée dans l'art magique, comme je le connus bientôt.

« Ma fille, lui dit la mère, je vous amène le chien fameux du boulanger, qui sait si bien distinguer la fausse monnoie d'avec la bonne. Vous savez que je vous ai dit ma pensée dès le premier bruit qui s'en est répandu, en vous témoignant que ce pouvoit bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on a publiée, et j'ai eu l'adresse de me faire suivre par ce chien si rare qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous, ma fille, me suis-je trompée dans ma conjecture ?

« Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, répondit la fille; je vais vous le faire voir. »

« La demoiselle se leva; elle prit un vase plein d'eau, dans lequel elle plongea la main; et en me jetant de cette eau, elle dit :

« Si tu es né chien, demeure chien; mais si
« tu es né homme, reprends la forme d'homme
« par la vertu de cette eau. »

« A l'instant l'enchantement fut rompu; je perdis la figure de chien, et je me vis homme comme auparavant.

« Pénétré de la grandeur d'un pareil bienfait,

je me jetai aux pieds de la demoiselle; et après lui avoir baisé le bas de sa robe : « Ma chère libératrice, lui dis-je, je sens si vivement l'excès de votre bonté, qui n'a pas d'égale, envers un inconnu tel que je suis, que je vous supplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en rendre dignement ma reconnoissance, ou plutôt disposez de moi comme d'un esclave qui vous appartient à juste titre : je ne suis plus à moi, je suis à vous; et afin que vous connoissiez celui qui vous est acquis, je vous dirai mon histoire en peu de mots. »

« Alors, après lui voir dit qui j'étois, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine, de ma complaisance et de ma patience à supporter son humeur, de ses manières tout extraordinaires, et de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable, et je finis en remerciant la mère du bonheur inexprimable qu'elle venoit de me procurer.

« Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez : la seule connoissance d'avoir fait plaisir à un honnête homme comme vous, me tient lieu de toute reconnoissance. Parlons d'Amine votre femme : je l'ai connue avant votre mariage; et comme je savois qu'elle étoit magicienne, elle n'ignoroit pas aussi que j'avois quelque con-

noissance du même art, puisque nous avions pris des leçons de la même maîtresse. Nous nous rencontrions même souvent au bain. Mais comme nos humeurs ne s'accordoient pas, j'avois un grand soin d'éviter toute occasion d'avoir aucune liaison avec elle; en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réussir, que, par la même raison, elle évitoit de son côté d'en avoir avec moi. Je ne suis donc pas surprise de sa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde, ce que je viens de faire pour vous ne suffit pas; je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avoit exclu si méchamment de la société des hommes, il faut que vous l'en punissiez comme elle le mérite, en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, et je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mère, je vais revenir.»

« Ma libératrice entra dans un cabinet; et pendant qu'elle y resta, j'eus le temps de témoigner encore une fois à la mère combien je lui étois obligé, aussi-bien qu'à sa fille.

« Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'est pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine; mais elle en fait un si bon usage, que vous seriez étonné d'apprendre tout le bien

qu'elle a fait et qu'elle fait presque chaque jour par le moyen de la connoissance qu'elle en a. C'est pour cela que je l'ai laissé faire, et que je la laisse faire encore jusqu'à présent. Je ne le souffrirois pas si je m'apercevois qu'elle en abusât en la moindre chose. »

« La mère avoit commencé à me raconter quelques unes des merveilles dont elle avoit été témoin, quand sa fille rentra avec une petite bouteille à la main.

« Sidi Nouman, me dit-elle, mes livres que je viens de consulter m'apprennent qu'Amine n'est pas chez vous à l'heure qu'il est, mais qu'elle doit y revenir incessamment. Ils m'apprennent aussi que la dissimulée fait semblant, devant vos domestiques, d'être dans une grande inquiétude de votre absence; et elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez souvenu d'une affaire qui vous avoit obligé de sortir sans différer; qu'en sortant vous aviez laissé la porte ouverte, et qu'un chien étoit entré, et étoit venu jusque dans la salle où elle achevoit de dîner, et qu'elle l'avoit chassé à grands coups de bâton. Retournez donc à votre maison sans perdre de temps avec la petite bouteille que voici, et que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre : elle ne

vous fera pas attendre long-temps. Dès qu'elle sera rentrée, descendez dans la cour, et présentez-vous à elle face à face. Dans la surprise où elle sera de vous revoir contre son attente, elle tournera le dos pour prendre la fuite; alors jetez-lui de l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête; et en la jetant, prononcez hardiment ces paroles :

« Reçois le châtiment de ta méchanceté. »

« Je ne vous en dis pas davantage : vous en verrez l'effet. »

« Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtoit plus, je pris congé d'elle et de sa mère, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoissance, et une protestation sincère que je me souviendrois éternellement de l'obligation que je leur avois, et je retournai chez moi.

« Les choses se passèrent comme la jeune magicienne me l'avoit prédit. Amine ne fut pas long-temps à rentrer. Comme elle s'avançoit, je me présentai à elle, l'eau dans la main, prêt à la lui jeter. Elle fit un grand cri; et comme elle se fut retournée pour regagner la porte, je lui jetai l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avoit enseignées; et aussitôt elle fut changée en une cavale, et c'est celle que votre majesté vit hier.

« A l'instant et dans la surprise où elle étoit, je la saisis au crin; et malgré sa résistance je la tirai dans mon écurie. Je lui passai un licou, et après l'avoir attachée en lui reprochant son crime et sa méchanceté, je la châtiai à grands coups de fouet, si long-temps, que la lassitude enfin m'obligea de cesser; mais je me réservai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

« Commandeur des croyans, ajouta Sidi Nouman en achevant son histoire, j'ose espérer que votre majesté ne désapprouvera pas ma conduite, et qu'elle trouvera qu'une femme si méchante et si pernicieuse est traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite. »

Quand le calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire : « Ton histoire est singulière, lui dit le sultan, et la méchanceté de ta femme n'est pas excusable. Aussi je ne condamne pas absolument le châtiment que tu lui en as fait sentir jusqu'à présent. Mais je veux que tu considères combien son supplice est grand d'être réduite au rang des bêtes, et je souhaite que tu te contentes de la laisser faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adresser à la jeune magicienne qui l'a fait métamorphoser de la sorte, pour faire cesser l'enchantement, si l'opiniâtreté et la dureté incorrigible

des magiciens et des magiciennes qui abusent de leur art, ne m'étoient connues, et que je ne craignisse de sa part contre toi un effet de sa vengeance plus cruel que le premier. »

Le calife, naturellement doux et plein de compassion envers ceux qui souffrent, même selon leurs mérites, après avoir déclaré sa volonté à Sidi Nouman, s'adressa au troisième que le grand-vizir Giafar avoit fait venir.

« Cogia Hassan, lui dit-il, en passant hier devant ton hôtel il me parut si magnifique, que j'eus la curiosité de savoir à qui il appartenoit. J'appris que tu l'avois fait bâtir, après avoir fait profession d'un métier qui te produisoit à peine de quoi vivre. On me dit aussi que tu ne te méconnoissois pas, que tu faisois un bon usage des richesses que Dieu t'a données, et que tes voisins disoient mille biens de toi. Tout cela m'a fait plaisir, ajouta le calife, et je suis bien persuadé que les voies dont il a plu à la Providence de te gratifier de ses dons, doivent être extraordinaires. Je suis curieux de les apprendre par toi-même, et c'est pour me donner cette satisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec sincérité, afin que je me réjouisse en prenant part à ton bonheur avec plus de connoissance. Et afin que ma curiosité ne te soit point suspecte, et que tu ne croyes

pas que j'y prenne autre intérêt que celui que je viens de te dire, je te déclare que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute sûreté. »

Sur ces assurances du calife, Cogia Hassan se prosterna devant son trône, frappa de son front le tapis dont il étoit couvert; et après qu'il se fut relevé : « Commandeur des croyans, dit-il, tout autre que moi, qui ne se seroit pas senti la conscience aussi pure et aussi nette que je me la sens, auroit pu être troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le trône de votre majesté; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des sentimens de respect et de vénération, et que je n'ai rien fait contre l'obéissance que je lui dois, ni contre les lois, qui ait pu m'attirer son indignation, la seule chose qui m'ait fait de la peine, est la crainte dont j'ai été saisi, de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins, sur la bonté avec laquelle la renommée publie que votre majesté reçoit et écoute le moindre de ses sujets, je me suis rassuré, et je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage et la confiance de lui procurer la satisfaction qu'elle pourroit exiger de moi. C'est, Commandeur des croyans, ce que votre majesté vient de me faire expérimenter, en m'accordant votre puissante protection, sans savoir si je la mérite. J'espère

néanmoins qu'elle demeurera dans un sentiment qui m'est si avantageux, quand, pour satisfaire à son commandement, je lui aurai fait le récit de mes aventures. »

Après ce petit compliment, pour se concilier la bienveillance et l'attention du calife, et après avoir, pendant quelques momens, rappelé dans sa mémoire ce qu'il avoit à dire, Cogia Hassan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE DE COGIA HASSAN ALHABBAL.

« Commandeur des croyans, dit-il, pour mieux faire entendre à votre majesté par quelles voies je suis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute chose commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Bagdad, qui vivent encore, et qui peuvent rendre témoignage de la vérité : c'est à eux que je suis redevable de mon bonheur après Dieu, le premier auteur de tout bien et de tout bonheur.

« Ces deux amis s'appellent, l'un Saadi, et l'autre Saad. Saadi, qui est puissamment riche, a toujours été du sentiment qu'un homme ne peut être heureux en ce monde, qu'autant qu'il a des biens et de grandes richesses pour vivre hors de la dépendance de qui que ce soit.

« Saad est d'un autre sentiment : il convient

qu'il faut véritablement avoir des richesses, autant qu'elles sont nécessaires à la vie; mais il soutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes, sans d'autre attache aux biens du monde, que par rapport aux besoins qu'ils peuvent en avoir, et pour en faire des libéralités selon leur pouvoir. Saad est de ce nombre, et il vit très heureux et très content dans l'état où il se trouve. Quoique Saadi, pour ainsi dire, soit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins est très sincère, et le plus riche ne s'estime pas plus que l'autre. Ils n'ont jamais eu de contestation que sur ce seul point; en toutes choses leur union a toujours été très uniforme.

« Un jour, dans leur entretien, à peu près sur la même matière, comme je l'ai appris d'eux-mêmes, Saadi prétendoit que les pauvres n'étoient pauvres que parce qu'ils étoient nés dans la pauvreté, ou que, nés avec des richesses, ils les avoient perdues ou par débauche, ou par quelqu'une des fatalités imprévues qui ne sont pas extraordinaires.

« Mon opinion, disoit-il, est que ces pauvres ne le sont que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amasser une somme d'argent assez grosse pour se tirer de la misère, en employant leur industrie à la faire valoir; et mon sentiment est que, s'ils venoient à ce point, et qu'ils fissent un usage

convenable de cette somme, ils ne deviendroient pas seulement riches, mais même très opulens avec le temps. »

« Saad ne convint pas de la proposition de Saadi. Le moyen que vous proposez, reprit-il, pour faire qu'un pauvre devienne riche, ne me paroît pas aussi certain que vous le croyez. Ce que vous en pensez est fort équivoque, et je pourrois appuyer mon sentiment contre le vôtre de plusieurs bonnes raisons, qui nous mèneroient trop loin. Je crois, au moins avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen qu'avec une somme d'argent : on fait souvent, par un hasard, une fortune plus grande et plus surprenante qu'avec une somme d'argent, telle que vous le prétendez, quelque ménagement et quelque économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit. »

« Saad, repartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous, en persistant à soutenir mon opinion contre la vôtre ; je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, en donnant, par exemple, en pur don, une somme telle que je me l'imagine à un de ces artisans, pauvres de père en fils, qui vivent aujourd'hui au jour la journée, et qui meurent aussi gueux que quand ils sont nés. Si je ne réussis pas, nous verrons si

vous réussirez mieux de la manière que vous l'entendez. »

« Quelques jours après cette contestation, il arriva que les deux amis, en se promenant, passèrent par le quartier où je travaillois de mon métier de cordier, que j'avois appris de mon père, et qu'il avoit appris lui-même de mon aïeul, et ce dernier de nos ancêtres. A voir mon équipage et mon habillement, il n'eut pas de peine à juger de ma pauvreté.

« Saad, qui se souvint de l'engagement de Saadi, lui dit : « Si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi, voilà un homme, ajouta-t-il en me désignant, qu'il y a long-temps que je vois faisant le métier de cordier, et toujours dans le même état de pauvreté. C'est un sujet digne de votre libéralité, et tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour. »

« Je m'en souviens si bien, reprit Saadi, que je porte sur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, et je n'attendois que l'occasion que nous nous trouvassions ensemble, et que vous en fussiez témoin. Abordons-le, et sachons si véritablement il en a besoin. »

« Les deux amis vinrent à moi; et comme je vis qu'ils vouloient me parler, je cessai mon travail. Ils me donnèrent l'un et l'autre le salut ordinaire du souhait de paix; et Saadi, en prenant

la parole, me demanda comment je m'appelois.

« Je leur rendis le même salut; et pour répondre à la demande de Saadi : « Seigneur, lui dis-je, mon nom est Hassan; et à cause de ma profession, je suis connu communément sous le nom de Hassan Alhabbal. »

« Hassan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourrisse son maître, je ne doute pas que le vôtre ne vous fasse gagner de quoi vivre à votre aise; et même je m'étonne que depuis le temps que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait quelque épargne, et que vous n'ayez acheté une bonne provision de chanvre pour faire plus de travail, tant par vous-même que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, et pour vous mettre insensiblement plus au large. »

« Seigneur, lui repartis-je, vous cesserez de vous étonner que je ne fasse pas d'épargne, et que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche, quand vous saurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin jusqu'au soir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir, moi et ma famille, de pain et de quelques légumes. J'ai une femme et cinq enfans dont pas un n'est en âge de m'aider en la moindre chose; il faut les entretenir et les habiller; et dans un ménage, si petit qu'il soit, il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se pas-

ser. Quoique le chanvre ne soit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, et c'est le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages; sans cela il ne me seroit pas possible de fournir à la dépense de ma maison. Jugez, seigneur, ajoutai-je, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large, moi et ma famille. Il nous suffit que nous soyons contens du peu que Dieu nous donne, et qu'il nous ôte la connoissance et le désir de ce qui nous manque; mais nous trouvons que rien ne nous manque, quand nous avons pour vivre ce que nous avons accoutumé d'avoir, et que nous ne sommes pas dans la nécessité d'en demander à personne. »

« Quand j'eus fait tout ce détail à Saadi : « Hassan, me dit-il, je ne suis plus dans l'étonnement où j'étois, et je comprends toutes les raisons qui vous obligent à vous contenter de l'état où vous vous trouvez. Mais si je vous faisois présent d'une bourse de deux cents pièces d'or, n'en feriez-vous pas un bon usage, et ne croyez-vous pas qu'avec cette somme vous deviendriez bientôt au moins aussi riche que les principaux de votre profession ? »

« Seigneur, repris-je, vous me paroissez un si honnête homme, que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi, et que

l'offre que vous me faites est sérieuse. J'ose donc vous dire, sans trop présumer de moi, qu'une somme beaucoup moindre me suffiroit, non seulement pour devenir aussi riche que les principaux de ma profession, mais même pour le devenir en peu de temps plus moi seul, qu'ils ne le sont tous ensemble dans cette grande ville de Bagdad, aussi grande et aussi peuplée qu'elle l'est. »

« Le généreux Saadi me fit voir sur-le-champ qu'il m'avoit parlé sérieusement. Il tira la bourse de son sein, et en me la mettant entre les mains: « Prenez, dit-il, voilà la bourse; vous y trouverez les deux cents pièces d'or bien comptées. Je prie Dieu qu'il y donne sa bénédiction, et qu'il vous fasse la grâce d'en faire le bon usage que je souhaite; et croyez que mon ami Saad que voici, et moi, nous aurons un très grand plaisir quand nous apprendrons qu'elles vous auront servi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes. »

« Commandeur des croyans, quand j'eus reçu la bourse, et que d'abord je l'eus mise dans mon sein, je fus dans un transport de joie si grand, et je fus si fort pénétré de ma reconnoissance, que la parole me manqua, et qu'il ne me fut pas possible d'en donner d'autre marque à mon bienfaiteur, que d'avancer la main pour lui prendre le bord de sa robe et la baiser; mais

il la retira en s'éloignant, et ils continuèrent leur chemin, lui et son ami.

« En reprenant mon ouvrage après leur éloignement, la première pensée qui me vint, fut d'aviser où je mettrois la bourse pour qu'elle fût en sûreté. Je n'avois dans ma petite et pauvre maison, ni coffre, ni armoire qui fermât, ni aucun lieu où je pusse m'assurer qu'elle ne seroit pas découverte si je l'y cachois.

« Dans cette perplexité, comme j'avois coutume, avec les pauvres gens de ma sorte, de cacher le peu de monnoie que j'avois, dans les plis de mon turban, je quittai mon ouvrage, et je rentrai chez moi sous prétexte de le raccommoder. Je pris si bien mes précautions, que sans que ma femme et mes enfans s'en aperçussent, je tirai dix pièces d'or de la bourse que je mis à part pour les dépenses les plus pressées, et j'enveloppai le reste dans les plis de la toile qui entouroit mon bonnet.

« La principale dépense que je fis dès le même jour, fut d'acheter une bonne provision de chanvre. Ensuite, comme il y avoit long-temps qu'on n'avoit vu de viande dans ma famille, j'allai à la boucherie, et j'en achetai pour le souper.

« En m'en revenant, je tenois ma viande à la main, lorsqu'un milan affamé, sans que je pusse

me défendre, fondit dessus, et me l'eût arrachée de la main, si je n'eusse tenu ferme contre lui. Mais, hélas! j'aurois bien mieux fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre ma bourse. Plus il trouvoit en moi de résistance, plus il s'opiniâtroit à vouloir me l'enlever. Il me traînoit de côté et d'autre, pendant qu'il se soutenoit en l'air sans quitter prise; mais il arriva malheureusement que dans les efforts que je faisois, mon turban tomba par terre.

« Aussitôt le milan lâcha prise, et se jeta sur mon turban avant que j'eusse eu le temps de le ramasser, et l'enleva. Je poussai des cris si perçans, que les hommes, les femmes et les enfans du voisinage en furent effrayés, et joignirent leurs cris aux miens pour tâcher de faire quitter prise au milan.

« On réussit souvent, par ce moyen, à forcer ces sortes d'oiseaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé; mais les cris n'épouvantèrent pas le milan : il emporta mon turban si loin, que nous le perdîmes tous de vue avant qu'il l'eût lâché. Ainsi, il eût été inutile de me donner la peine et la fatigue de courir après pour le recouvrer.

« Je retournai chez moi fort triste de la perte que je venois de faire de mon turban et de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre,

ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pièces d'or que j'avois tirées de la bourse. J'en avois déjà dépensé pour l'achat du chanvre, et ce qui me restoit ne suffisoit pas pour me donner lieu de remplir les belles espérances que j'avois conçues.

« Ce qui me fit le plus de peine fut le peu de satisfaction que mon bienfaiteur auroit d'avoir si mal placé sa libéralité, quand il apprendroit le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderoit peut-être comme incroyable, et par conséquent comme une vaine excuse.

« Tant que dura le peu de pièces d'or qui me restoient, nous nous en ressentîmes ma petite famille et moi ; mais je retombai bientôt dans le même état et dans la même impuissance de me tirer hors de misère, qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. « Dieu, disois-je, a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le temps que je m'y attendois le moins ; il me l'a ôté presque dans le même temps, parce qu'il lui a plu ainsi, et qu'il étoit à lui. Qu'il en soit loué, comme je l'avois loué jusqu'alors des bienfaits dont il m'a favorisé, tels qu'il lui avoit plu aussi ! Je me soumets à sa volonté. »

« J'étois dans ces sentimens pendant que ma femme, à qui je n'avois pu m'empêcher de faire part de la perte que j'avois faite, et par quel en-

droit elle m'étoit venue, étoit inconsolable. Il m'étoit échappé aussi, dans le trouble où j'étois, de dire à mes voisins, qu'en perdant mon turban, je perdois une bourse de cent quatre-vingt-dix pièces d'or. Mais comme ma pauvreté leur étoit connue, et qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'eusse gagné une si grosse somme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, et les enfans plus qu'eux.

« Il y avoit environ six mois que le milan m'avoit causé le malheur que je viens de raconter à votre majesté, lorsque les deux amis passèrent peu loin du quartier où je demeurois. Le voisinage fit que Saad se souvint de moi. Il dit à Saadi : « Nous ne sommes pas loin de la rue où demeure Hassan Alhabbal; passons-y, et voyons si les deux cents pièces d'or que vous lui avez données ont contribué en quelque chose à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vu. »

« Je le veux bien, reprit Saadi : il y a quelques jours, ajouta-t-il, que je pensois à lui, en me faisant un grand plaisir de la satisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la preuve de ma proposition. Vous allez voir un grand changement en lui, et je m'attends que nous aurons de la peine à le reconnoître. »

« Les deux amis s'étoient déjà détournés, et ils entroient dans la rue en même temps que Saadi parloit encore. Saad, qui m'aperçut de loin le premier, dit à son ami : « Il me semble que vous prenez gain de cause trop tôt. Je vois Hassan Alhabbal, mais il ne me paroît aucun changement en sa personne. Il est aussi mal habillé qu'il l'étoit quand nous lui avons parlé ensemble. La différence que j'y vois, c'est que son turban est un peu moins malpropre. Voyez vous-même si je me trompe. »

« En approchant, Saadi, qui m'avoit aperçu aussi, vit bien que Saad avoit raison; et il ne savoit sur quoi fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma personne. Il en fut même si fort étonné, que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le salut ordinaire : « Hé bien, Hassan, me dit-il, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vu : elles ont pris sans doute un meilleur train; les deux cents pièces d'or doivent y avoir contribué. »

« Seigneurs, repris-je, en m'adressant à tous les deux, j'ai une grande mortification d'avoir à vous apprendre que vos souhaits, vos vœux et vos espérances, aussi-bien que les miennes, n'ont pas eu le succès que vous aviez lieu d'at-

tendre, et que je m'étois promis à moi-même. Vous aurez de la peine à ajouter foi à l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée. Je vous assure néanmoins, en homme d'honneur, et vous devez me croire, que rien n'est plus véritable que ce que vous allez entendre.»

«Alors je leur racontai mon aventure avec les mêmes circonstances que je viens d'avoir l'honneur d'exposer à votre majesté.

«Saadi rejeta mon discours bien loin : «Hassan, dit-il, vous vous moquez de moi, et vous voulez me tromper. Ce que vous me dites est une chose incroyable. Les milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que de quoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre sorte ont coutume de faire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne fortune qu'ils n'attendoient pas leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils se divertissent, ils se régalent, ils font bonne chère tant que l'argent dure; et dès qu'ils ont tout mangé, ils se trouvent dans la même nécessité et dans les mêmes besoins qu'auparavant. Vous ne croupissez dans votre misère que parce que vous le méritez, et que vous vous rendez vous-même indigne du bien que l'on vous fait.»

«Seigneur, repris-je, je souffre tous ces reproches, et je suis prêt à en souffrir encore

d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire; mais je les souffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La chose est si publique dans le quartier, qu'il n'y a personne qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous trouverez que je ne vous en impose pas. J'avoue que je n'avois pas entendu dire que des milans eussent enlevé des turbans; mais la chose m'est arrivée, comme une infinité d'autres qui ne sont jamais arrivées, et qui cependant arrivent tous les jours. »

« Saad prit mon parti, et il raconta à Saadi tant d'autres histoires de milans, non moins surprenantes, dont quelques unes ne lui étoient pas inconnues, qu'à la fin il tira sa bourse de son sein. Il me compta deux cents pièces d'or dans la main, que je mis à mesure dans mon sein, faute de bourse. Quand Saadi eut achevé de me compter cette somme : « Hassan, me dit-il, je veux bien vous faire encore présent de ces deux cents pièces d'or; mais prenez garde de les mettre dans un lieu si sûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre aussi malheureusement que vous avez perdu les autres, et de faire en sorte qu'elles vous procurent l'avantage que les premières devroient vous avoir procuré. »

Je lui témoignai que l'obligation que je lui

avois de cette seconde grâce étoit d'autant plus grande, que je ne la méritois pas après ce qui m'étoit arrivé, et que je n'oublierois rien pour profiter de son bon conseil. Je voulois poursuivre, mais il ne m'en donna pas le temps. Il me quitta, et il continua sa promenade avec son ami.

« Je ne repris pas mon travail après leur départ; je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfans ne se trouvoient pas alors. Je mis à part dix pièces d'or des deux cents, et j'enveloppai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agissoit de cacher le linge dans un lieu de sûreté. Après y avoir bien songé, je m'avisai de le mettre au fond d'un grand vase de terre, plein de son, qui étoit dans un coin, où je m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iroient pas le chercher. Ma femme revint peu de temps après; et comme il ne me restoit que très peu de chanvre, sans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allois en acheter.

« Je sortis; mais pendant que j'étois allé faire cette emplette, un vendeur de terre à décrasser dont les femmes se servent au bain, vint à passer par la rue, et se fit entendre par son cri.

« Ma femme, qui n'avoit plus de cette terre, appelle le vendeur; et comme elle n'avoit pas d'argent, elle lui demanda s'il vouloit lui don-

ner de sa terre en échange pour du son. Le vendeur demande à voir le son; ma femme lui montre le vase; le marché se fait, il se conclut. Elle reçoit la terre à décrasser, et le vendeur emporte le vase avec le son.

« Je revins chargé de chanvre autant que j'en pouvois porter, suivi de cinq porteurs, chargés comme moi de la même marchandise, dont j'emplis une soupente que j'avois ménagée dans ma maison. Je satisfis les porteurs pour leur peine; et après qu'ils furent partis, je pris quelques momens pour me remettre de ma lassitude. Alors je jetai les yeux du côté où j'avois laissé le vase de son, et je ne le vis plus.

« Je ne puis exprimer à votre majesté quelle fut ma surprise, ni l'effet qu'elle produisit en moi dans ce moment. Je demandai à ma femme avec précipitation ce qu'il étoit devenu; et elle me raconta le marché qu'elle en avoit fait, comme une chose en quoi elle croyoit avoir beaucoup gagné.

« Ah, femme infortunée! m'écriai-je, vous ignorez le mal que vous nous avez fait, à moi, à vous-même et à vos enfans, en faisant un marché qui nous perd sans ressource! Vous avez cru ne vendre que du son, et avec ce son, vous avez enrichi votre vendeur de terre à décrasser de cent quatre-vingt-dix pièces d'or,

dont Saadi, accompagné de son ami, venoit de me faire présent pour la seconde fois. »

« Il s'en fallut peu que ma femme ne se désespérât quand elle eut appris la grande faute qu'elle avoit commise par ignorance. Elle se lamenta, se frappa la poitrine, et s'arracha les cheveux; et déchirant l'habit dont elle étoit revêtue : « Malheureuse que je suis! s'écria-t-elle, suis-je digne de vivre après une méprise si cruelle? Où chercherai-je ce vendeur de terre? Je ne le connois pas; il n'a passé par notre rue que cette seule fois, et peut-être ne le reverrai-je jamais. Ah! mon mari, ajouta-t-elle, vous avez un grand tort; pourquoi avez-vous été si réservé à mon égard dans une affaire de cette importance? Cela ne fût pas arrivé si vous m'eussiez fait part de votre secret. »

« Je ne finirois pas si je rapportois à votre majesté tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche. Elle n'ignore pas combien les femmes sont éloquentes dans leurs afflictions.

« Ma femme, lui dis-je, modérez-vous; vous ne comprenez pas que vous nous allez attirer tous les voisins par vos cris et par vos pleurs : il n'est pas besoin qu'ils soient informés de nos disgrâces. Bien loin de prendre part à notre malheur, ou de nous donner de la consolation, ils se feroient un plaisir de se railler de votre

simplicité et de la mienne. Le parti le meilleur que nous ayons à prendre, c'est de dissimuler cette perte, de la supporter patiemment, de manière qu'il n'en paroisse pas la moindre chose, et de nous soumettre à la volonté de Dieu. Bénissons-le au contraire, de ce que de deux cents pièces d'or qu'il nous avoit données, il n'en a retiré que cent quatre-vingt-dix, et qu'il nous en a laissé dix par sa libéralité, dont l'emploi que je viens de faire ne laisse pas de nous apporter quelque soulagement. »

« Quelque bonnes que fussent mes raisons, ma femme eut bien de la peine à les goûter d'abord. Mais le temps, qui adoucit les maux les plus grands et qui paroissent le moins supportables, fit qu'à la fin elle s'y rendit.

« Nous vivons pauvrement, lui disois-je, il est vrai; mais qu'ont les riches que nous n'ayons pas? Ne respirons-nous pas le même air? Ne jouissons-nous pas de la même lumière et de la même chaleur du soleil? Quelques commodités qu'ils ont plus que nous, pourroient nous faire envier leur bonheur, s'ils ne mouroient pas comme nous mourons. A le bien prendre, munis de la crainte de Dieu, que nous devons avoir sur toutes choses, l'avantage qu'ils ont plus que nous est si peu considérable, que nous ne devons pas nous y arrêter. »

« Je n'ennuierai pas votre majesté plus long-temps par mes réflexions morales. Nous nous consolâmes, ma femme et moi, et je continuai mon travail, l'esprit aussi libre que si je n'eusse pas fait des pertes si mortifiantes, à peu de temps l'une de l'autre.

« La seule chose qui me chagrinoit, et cela arrivoit souvent, c'étoit quand je me demandois à moi-même comment je pourrois soutenir la présence de Saadi, lorsqu'il viendroit me demander compte de l'emploi de ses deux cents pièces d'or, et de l'avancement de ma fortune, par le moyen de sa libéralité, et que je n'y voyois autre remède que de me résoudre à la confusion que j'en aurois, quoique cette seconde fois, non plus que la première, je n'eusse en rien contribué à ce malheur par ma faute.

« Les deux amis furent plus long-temps à revenir apprendre des nouvelles de mon sort que la première fois. Saad en avoit parlé souvent à Saadi; mais Saadi avoit toujours différé.

« Plus nous différerons, disoit-il, plus Hassan se sera enrichi, et plus la satisfaction que j'en aurai sera grande. »

« Saad n'avoit pas la même opinion de l'effet de la libéralité de son ami.

« Vous croyez donc, reprenoit-il, que votre présent aura été mieux employé par Hassan

cette fois que la première? Je ne vous conseille pas de vous en trop flatter, de crainte que votre mortification n'en fût plus sensible si vous trouviez que le contraire fût arrivé. »

« Mais, répétoit Saadi, il n'arrive pas tous les jours qu'un milan emporte un turban. Hassan y a été attrapé, il aura pris ses précautions pour ne pas l'être une seconde fois. »

« Je n'en doute pas, répliqua Saad; mais, ajouta-t-il, tout autre accident que nous ne pouvons imaginer, ni vous, ni moi, pourra être arrivé. Je vous le dis encore une fois, modérez votre joie, et n'inclinez pas plus à vous prévenir sur le bonheur de Hassan, que sur son malheur. Pour vous dire ce que je pense, et ce que j'ai toujours pensé, quelque mauvais gré que vous puissiez me savoir de ma persuasion, j'ai un pressentiment que vous n'aurez pas réussi, et que je réussirai mieux que vous, à prouver qu'un homme pauvre peut plutôt devenir riche, de toute autre manière qu'avec de l'argent. »

« Un jour enfin que Saad se trouvoit chez Saadi, après une longue contestation ensemble : « C'en est trop, dit Saadi, je veux être éclairci dès aujourd'hui de ce qui en est. Voilà le temps de la promenade, ne le perdons pas, et allons savoir lequel de nous deux aura perdu la gageure. »

« Les deux amis partirent, et je les vis venir de loin. J'en fus tout ému, et je fus sur le point de quitter mon ouvrage et d'aller me cacher, pour ne point paroître devant eux. Attaché à mon travail, je fis semblant de ne les avoir pas aperçus; et je ne levai les yeux pour les regarder, que quand ils furent si près de moi, et que m'ayant donné le salut de paix je ne pus honnêtement m'en dispenser. Je les baissai aussitôt; et en leur contant ma dernière disgrâce dans toutes ses circonstances, je leur fis connoître pourquoi ils me trouvoient aussi pauvre que la première fois qu'ils m'avoient vu.

« Quand j'eus achevé : « Vous pouvez me dire, ajoutai-je, que je devois cacher les cent quatre-vingt-dix pièces d'or ailleurs que dans un vase de son, qui devoit le même jour être emporté de ma maison. Mais il y avoit plusieurs années que ce vase y étoit, qu'il servoit à cet usage, et que toutes les fois que ma femme avoit vendu le son, à mesure qu'il en étoit plein, le vase étoit toujours resté. Pouvois-je deviner que ce jour-là même, en mon absence, un vendeur de terre à décrasser passeroit à point nommé; que ma femme se trouveroit sans argent, et qu'elle feroit avec lui l'échange qu'elle a fait? Vous pourriez me dire que je devois avertir ma femme; mais je ne croirai jamais que des per-

sonnes aussi sages que je suis persuadé que vous êtes, m'eussent donné ce conseil. Pour ce qui est de ne les avoir pas cachées ailleurs, quelle certitude pouvois-je avoir qu'elles y eussent été en plus grande sûreté? Seigneur, dis-je, en m'adressant à Saadi, il n'a pas plu à Dieu que votre libéralité servît à m'enrichir, par un de ses secrets impénétrables, que nous ne devons pas approfondir. Il me veut pauvre, et non pas riche. Je ne laisse pas de vous en avoir la même obligation que si elle avoit eu son effet entier, selon vos souhaits. »

« Je me tus, et Saadi, qui prit la parole, me dit: « Hassan, quand je voudrois me persuader que tout ce que vous venez de nous dire est aussi vrai que vous prétendez nous le faire croire, et que ce ne seroit pas pour cacher vos débauches ou votre mauvaise économie, comme cela pourroit être, je me garderois bien néanmoins de passer outre, et de m'opiniâtrer à faire une expérience capable de me ruiner. Je ne regrette pas les quatre cents pièces d'or dont je me suis privé pour essayer de vous tirer de la pauvreté; je l'ai fait par rapport à Dieu, sans attendre autre récompense de votre part, que le plaisir de vous avoir fait du bien. Si quelque chose étoit capable de m'en faire repentir, ce seroit de m'être adressé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-

être en auroit mieux profité. » Et en se tournant du côté de son ami : « Saad, continua-t-il, vous pouvez connoître par ce que je viens de dire, que je ne vous donne pas entièrement gain de cause. Il vous est pourtant libre de faire l'expérience de ce que vous prétendez contre moi depuis si long-temps. Faites-moi voir qu'il y ait d'autres moyens que l'argent capables de faire la fortune d'un homme pauvre, de la manière que je l'entends et que vous l'entendez, et ne cherchez pas un autre sujet que Hassan. Quoi que vous puissiez lui donner, je ne puis me persuader qu'il devienne plus riche qu'il n'a pu faire avec quatre cents pièces d'or. »

« Saad tenoit un morceau de plomb dans la main, qu'il montroit à Saadi.

« Vous m'avez vu, reprit-il, ramasser à mes pieds ce morceau de plomb, je vais le donner à Hassan, vous verrez ce qu'il lui vaudra. »

« Saadi fit un éclat de rire en se moquant de Saad.

« Un morceau de plomb! s'écria-t-il. Hé que peut-il valoir à Hassan qu'une obole, et que fera-t-il avec une obole? »

« Saad, en me présentant le morceau de plomb, me dit : « Laissez rire Saadi, et ne laissez pas de le prendre. Vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur qu'il vous aura porté. »

« Je crûs que Saad ne parloit pas sérieusement, et que ce qu'il en faisoit n'étoit que pour se divertir. Je ne laissai pas de recevoir le morceau de plomb, en le remerciant; et pour le contenter, je le mis dans ma veste, comme par manière d'acquit. Les deux amis me quittèrent pour achever leur promenade, et je continuai mon travail.

« Le soir, comme je me déshabillois pour me coucher, et que j'eus ôté ma ceinture, le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, auquel je n'avois plus songé depuis, tomba par terre; je le ramassai et le mis dans le premier endroit que je trouvai.

« La même nuit, il arriva qu'un pêcheur de mes voisins, en accommodant ses filets, trouva qu'il y manquoit un morceau de plomb; il n'en avoit pas d'autre pour le remplacer, et il n'étoit pas heure d'en envoyer acheter, les boutiques étoient fermées. Il falloit cependant, s'il vouloit avoir pour vivre le lendemain, lui et sa famille, qu'il allât à la pêche deux heures avant le jour. Il témoigne son chagrin à sa femme, et il l'envoie en demander dans le voisinage pour y suppléer.

« La femme obéit à son mari : elle va de porte en porte, des deux côtés de la rue, et ne trouve rien. Elle rapporte cette réponse à son mari, qui lui demande, en lui nommant plusieurs de ses

voisins, si elle avoit frappé à leur porte. Elle répondit qu'oui. « Et chez Hassan Alhabbal, ajouta-t-il, je gage que vous n'y avez pas été? »

« Il est vrai, reprit la femme, je n'ai pas été jusque-là, parce qu'il y a trop loin; et quand j'en aurois pris la peine, croyez-vous que j'en eusse trouvé? Quand on n'a besoin de rien, c'est justement chez lui qu'il faut aller : je le sais par expérience. »

« Cela n'importe, reprit le pêcheur; vous êtes une paresseuse, je veux que vous y alliez. Vous avez été cent fois chez lui sans trouver ce que vous cherchiez; vous y trouverez peut-être aujourd'hui le plomb dont j'ai besoin; encore une fois, je veux que vous y alliez. »

« La femme du pêcheur sortit en murmurant et en grondant, et vint frapper à ma porte. Il y avoit déjà quelque temps que je dormois; je me réveillai en demandant ce qu'on vouloit.

« Hassan Alhabbal, dit la femme en haussant la voix, mon mari a besoin d'un peu de plomb pour accommoder ses filets; si par hasard vous en avez, il vous prie de lui en donner. »

« La mémoire du morceau de plomb que Saad m'avoit donné, m'étoit si récente, surtout après ce qui m'étoit arrivé en me déshabillant, que je ne pouvois l'avoir oublié. Je répondis à la voisine que j'en avois, qu'elle attendît un moment,

et que ma femme alloit lui en donner un morceau.

« Ma femme, qui s'étoit aussi éveillée au bruit, se lève, trouve à tâtons le plomb où je lui avois enseigné qu'il étoit, entr'ouvre la porte et le donne à la voisine.

« La femme du pêcheur, ravie de n'être pas venue en vain : « Voisine, dit-elle à ma femme, le plaisir que vous nous faites, à mon mari et à moi, est si grand, que je vous promets tout le poisson que mon mari amènera du premier jet de ses filets, et je vous assure qu'il ne me dédira pas. »

« Le pêcheur ravi d'avoir trouvé, contre son espérance, le plomb qui lui manquoit, approuva la promesse que sa femme nous avoit faite.

« Je vous sais bon gré, dit-il, d'avoir suivi en cela mon intention. »

Il acheva d'accommoder ses filets, et il alla à la pêche deux heures avant le jour, selon sa coutume. Il n'amena qu'un seul poisson du premier jet de ses filets, mais long de plus d'une coudée, et gros à proportion. Il en fit ensuite plusieurs autres qui furent tous heureux; mais il s'en fallut de beaucoup que de tout le poisson qu'il amena, il y en eût un seul qui approchât du premier.

« Quand le pêcheur eut achevé sa pêche, et

qu'il fut revenu chez lui, le premier soin qu'il eut, fut de songer à moi; et je fus extrêmement surpris, comme je travaillois, de le voir se présenter devant moi chargé de ce poisson.

« Voisin, me dit-il, ma femme vous a promis cette nuit le poisson que j'amènerois du premier jet de mes filets, en reconnoissance du plaisir que vous nous avez fait, et j'ai approuvé sa promesse. Dieu ne m'a envoyé pour vous que celui-ci, je vous prie de l'agréer. S'il m'en eût envoyé plein mes filets, ils eussent de même tous été pour vous. Acceptez-le, je vous prie, tel qu'il est, comme s'il étoit plus considérable. »

« Voisin, repris-je, le morceau de plomb que je vous ai envoyé est si peu de chose, qu'il ne méritoit pas que vous le missiez à un si haut prix. Les voisins doivent se secourir les uns les autres dans leurs petits besoins; je n'ai fait pour vous que ce que je pouvois en attendre dans une occasion semblable. Ainsi je refuserois de recevoir votre présent, si je n'étois persuadé que vous me le faites de bon cœur; je croirois même vous offenser si j'en usois de la sorte. Je le reçois donc puisque vous le voulez ainsi, et je vous en fais mon remercîment. »

« Nos civilités en demeurèrent là, et je portai le poisson à ma femme.

« Prenez, lui dis-je, ce poisson que le pêcheur

notre voisin vient de m'apporter, en reconnoissance du morceau de plomb qu'il nous envoya demander la nuit dernière. C'est, je crois, tout ce que nous pouvons espérer de ce présent que Saad me fit hier, en me promettant qu'il me porteroit bonheur. »

« Ce fut alors que je lui parlai du retour des deux amis, et de ce qui s'étoit passé entre eux et moi.

« Ma femme fut embarrassée de voir un poisson si grand et si gros.

« Que voulez-vous, dit-elle, que nous en fassions? Notre gril n'est propre que pour de petits poissons; et nous n'avons pas de vase assez grand pour le faire cuire au court-bouillon. »

« C'est votre affaire, lui dis-je, accommodez-le comme il vous plaira; rôti ou bouilli, j'en serai content. » En disant ces paroles je retournai à mon travail.

« En accommodant le poisson, ma femme tira avec les entrailles un gros diamant, qu'elle prit pour du verre quand elle l'eut nettoyé. Elle avoit bien entendu parler de diamans; et si elle en avoit vu ou manié, elle n'en avoit pas assez de connoissance pour en faire la distinction. Elle le donna au plus petit de nos enfans pour en faire un jouet avec ses frères et ses sœurs qui vouloient le voir et le manier tour à tour, en se

le donnant les uns aux autres pour en admirer la beauté, l'éclat et le brillant.

« Le soir, quand la lampe fut allumée, nos enfans, qui continuèrent leur jeu, en se cédant le diamant pour le considérer l'un après l'autre, s'aperçurent qu'il rendoit de la lumière à mesure que ma femme leur cachoit la clarté de la lampe, en se donnant du mouvement pour achever de préparer le souper; et cela engageoit les enfans à se l'arracher pour en faire l'expérience. Mais les petits pleuroient quand les plus grands ne le leur laissoient pas autant de temps qu'ils vouloient, et ceux-ci étoient contraints de le leur rendre pour les apaiser.

« Comme peu de chose est capable d'amuser les enfans, et de causer de la dispute entre eux, et que cela leur arrive ordinairement, ni ma femme ni moi nous ne fîmes pas d'attention à ce qui faisoit le sujet du bruit et du tintamarre dont ils nous étourdissoient. Ils cessèrent enfin quand les plus grands se furent mis à table pour souper avec nous, et que ma femme eut donné aux plus petits chacun leur part.

« Après le souper, les enfans se rassemblèrent, et ils recommencèrent le même bruit qu'auparavant. Alors je voulus savoir quelle étoit la cause de leur dispute. J'appelai l'aîné, et je lui demandai quel sujet ils avoient de faire ainsi grand

bruit. Il me dit : « Mon père, c'est un morceau de verre qui fait de la lumière quand nous le regardons le dos tourné à la lampe. » Je me le fis apporter, et j'en fis l'expérience.

« Cela me parut extraordinaire, et me fit demander à ma femme ce que c'étoit que ce morceau de verre.

« Je ne sais, dit-elle, c'est un morceau de verre que j'ai tiré du ventre du poisson en le préparant. »

« Je ne m'imaginai pas, non plus qu'elle, que ce fût autre chose que du verre. Je poussai néanmoins l'expérience plus loin. Je dis à ma femme de cacher la lampe dans la cheminée; elle le fit, et je vis que le prétendu morceau de verre faisoit une lumière si grande, que nous pouvions nous passer de la lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre, et je mis moi-même le morceau de verre sur le bord de la cheminée pour nous éclairer.

« Voici, dis-je, un autre avantage que le morceau de plomb que l'ami de Saadi m'a donné, nous procure, en nous épargnant d'acheter de l'huile. »

« Quand mes enfans virent que j'avois fait éteindre la lampe, et que le morceau de verre y suppléoit, sur cette merveille ils poussèrent des cris d'admiration si hauts et avec tant

d'éclats, qu'ils retentirent bien loin dans le voisinage.

« Nous augmentâmes le bruit, ma femme et moi, à force de crier pour les faire taire, et nous ne pûmes le gagner entièrement sur eux que quand ils furent couchés et qu'ils se furent endormis, après s'être entretenus un temps considérable, à leur manière, de la lumière merveilleuse du morceau de verre.

« Nous nous couchâmes après eux, ma femme et moi; et le lendemain de grand matin, sans penser davantage au morceau de verre, j'allai travailler à mon ordinaire. Il ne doit pas être étrange que cela soit arrivé à un homme comme moi, qui étois accoutumé à voir du verre, et qui n'avois jamais vu de diamans; et si j'en avois vu, je n'avois pas fait d'attention à en connoître la valeur.

« Je ferai remarquer à votre majesté, en cet endroit, qu'entre ma maison et celle de mon voisin la plus prochaine, il n'y avoit qu'une cloison de charpente et de maçonnerie fort légère pour toute séparation. Cette maison appartenoit à un Juif fort riche, joaillier de profession; et la chambre où lui et sa femme couchoient, joignoit à la cloison. Ils étoient déjà couchés et endormis quand mes enfans avoient fait le plus grand bruit. Cela les avoit éveillés,

et ils avoient été long-temps à se rendormir.

« Le lendemain, la femme du Juif, tant de la part de son mari qu'en son propre nom, vint porter ses plaintes à la mienne de l'interruption de leur sommeil dès le premier somme.

« Ma bonne Rachel, c'est ainsi que s'appeloit la femme du Juif, lui dit ma femme, je suis bien fâchée de ce qui est arrivé, et je vous en fais mes excuses. Vous savez ce que c'est que les enfans : un rien les fait rire, de même que peu de chose les fait pleurer. Entrez, et je vous montrerai le sujet qui fait celui de vos plaintes. »

« La Juive entra, et ma femme prit le diamant, puisque enfin c'en étoit un, et un d'une grande singularité. Il étoit encore sur la cheminée; et en le lui présentant : « Voyez, dit-elle, c'est ce morceau de verre qui est cause de tout le bruit que vous avez entendu hier au soir. » Pendant que la Juive, qui avoit connoissance de toutes sortes de pierreries, examinoit ce diamant avec admiration, elle lui raconta comment elle l'avoit trouvé dans le ventre du poisson, et tout ce qui en étoit arrivé.

« Quand ma femme eut achevé, la Juive qui savoit comment elle s'appeloit : « Aishach, dit-elle en lui remettant le diamant entre les mains, je crois comme vous que ce n'est que du verre;

mais comme il est plus beau que le verre ordinaire, et que j'ai un morceau de verre à peu près semblable dont je me pare quelquefois, et qu'il y feroit un accompagnement, je l'achèterois si vous vouliez me le vendre.»

«Mes enfans, qui entendirent parler de vendre leur jouet, interrompirent la conversation en se récriant contre, en priant leur mère de le leur garder; ce qu'elle fut contrainte de leur promettre pour les apaiser.

«La Juive, obligée de se retirer, sortit; et avant de quitter ma femme qui l'avoit accompagnée jusqu'à la porte, elle la pria, en parlant bas, si elle avoit dessein de vendre le morceau de verre, de ne le faire voir à personne qu'auparavant elle ne lui en eût donné avis.

«Le Juif étoit allé à sa boutique de grand matin dans le quartier des joailliers. La Juive alla l'y trouver, et elle lui annonça la découverte qu'elle venoit de faire; elle lui rendit compte de la grosseur, du poids à peu près, de la beauté, de la belle eau et de l'éclat du diamant, et surtout de sa singularité, qui étoit de rendre de la lumière la nuit, sur le rapport de ma femme, d'autant plus croyable, qu'il étoit naïf.

«Le Juif renvoya sa femme avec ordre d'en traiter avec la mienne, de lui en offrir d'abord

peu de chose, autant qu'elle le jugeroit à propos, et d'augmenter à proportion de la difficulté qu'elle trouveroit, et enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fût.

« La Juive, selon l'ordre de son mari, parla à ma femme en particulier, sans attendre qu'elle se fût déterminée à vendre le diamant, et elle lui demanda si elle en vouloit vingt pièces d'or. Pour un morceau de verre, comme elle le pensoit, ma femme trouva la somme considérable. Elle ne voulut répondre néanmoins ni oui ni non. Elle dit seulement à la Juive qu'elle ne pouvoit l'écouter qu'elle ne m'eût parlé auparavant.

« Dans ces entrefaites, je venois de quitter mon travail, et je voulois rentrer chez moi pour dîner, comme elles se parloient à la porte. Ma femme m'arrête, et me demande si je consentois à vendre le morceau de verre qu'elle avoit trouvé dans le ventre du poisson, pour vingt pièces d'or que la Juive, notre voisine, en offroit.

« Je ne répondis pas sur-le-champ : je fis réflexion à l'assurance avec laquelle Saad m'avoit promis, en me donnant le morceau de plomb, qu'il feroit ma fortune; et la Juive crut que c'étoit parce que je méprisois la somme qu'elle avoit offerte, que je ne répondois rien.

« Voisin, me dit-elle, je vous en donnerai cinquante : en êtes-vous content ? »

« Comme je vis que de vingt pièces d'or la Juive augmentoit si promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme, et je lui dis qu'elle étoit bien éloignée du prix auquel je prétendois le vendre.

« Voisin, reprit-elle, prenez-en cent pièces d'or : c'est beaucoup. Je ne sais même si mon mari m'avouera. »

« A cette nouvelle augmentation, je lui dis que je voulois en avoir cent mille pièces d'or ; que je voyois bien que le diamant valoit davantage ; mais que pour lui faire plaisir à elle et à son mari, comme voisins, je me bornois à cette somme que je voulois en avoir absolument, et que s'ils le refusoient à ce prix-là, d'autres joailliers m'en donneroient davantage.

« La Juive me confirma elle-même dans ma résolution par l'empressement qu'elle témoigna de conclure le marché, en m'en offrant à plusieurs reprises jusqu'à cinquante mille pièces d'or que je refusai.

« Je ne puis, dit-elle, en offrir davantage sans le consentement de mon mari. Il reviendra ce soir ; la grâce que je vous demande, c'est d'avoir la patience qu'il vous ait parlé, et qu'il ait vu le diamant. » Ce que je lui promis.

« Le soir, quand le Juif fut revenu chez lui, il apprit de sa femme qu'elle n'avoit rien avancé avec la mienne ni avec moi, l'offre qu'elle m'avoit faite de cinquante mille pièces d'or, et la grâce qu'elle m'avoit demandée.

« Le Juif observa le temps que je quittai mon ouvrage et que je voulus rentrer chez moi. « Voisin Hassan, dit-il en m'abordant, je vous prie de me montrer le diamant que votre femme a montré à la mienne. » Je le fis entrer, et je le lui montrai.

« Comme il faisoit fort sombre, et que la lampe n'étoit pas encore allumée, il connut d'abord, par la lumière que le diamant rendoit, et par son grand éclat au milieu de ma main qui en étoit éclairée, que sa femme lui avoit fait un rapport fidèle. Il le prit; et après l'avoir examiné long-temps, et en ne cessant de l'admirer : « Eh bien, voisin, dit-il, ma femme, à ce qu'elle m'a dit, vous en a offert cinquante mille pièces d'or; afin que vous soyez content, je vous en offre vingt mille davantage. »

« Voisin, repris-je, votre femme a pu vous dire que je l'ai mis à cent mille : ou vous me les donnerez, ou le diamant me demeurera; il n'y a pas de milieu. »

« Il marchanda long-temps dans l'espérance que je le lui donnerois à quelque chose de

moins; mais il ne put rien obtenir, et la crainte qu'il eut que je ne le fisse voir à d'autres joailliers, comme je l'eusse fait, fit qu'il ne me quitta pas sans conclure le marché, au prix que je demandois. Il me dit qu'il n'avoit pas les cent mille pièces d'or chez lui; mais que le lendemain il me consigneroit toute la somme avant qu'il fût la même heure, et il m'en apporta le même jour deux sacs, chacun de mille, pour que le marché fût conclu.

« Le lendemain, je ne sais si le Juif emprunta de ses amis, ou s'il fit société avec d'autres joailliers; quoi qu'il en soit, il me fit la somme de cent mille pièces d'or, qu'il m'apporta dans le temps qu'il m'en avoit donné parole; et je lui mis le diamant entre les mains.

« La vente du diamant ainsi terminée, et riche infiniment au-dessus de mes espérances, je remerciai Dieu de sa bonté et de sa libéralité, et je fusse allé me jeter aux pieds de Saad, pour lui témoigner ma reconnoissance, si j'eusse su où il demeuroit. J'en eusse usé de même à l'égard de Saadi, à qui j'avois la première obligation de mon bonheur, quoiqu'il n'eût pas réussi dans la bonne intention qu'il avoit pour moi.

« Je songeai ensuite au bon usage que je devois faire d'une somme aussi considérable. Ma femme, l'esprit déjà rempli de la vanité ordi-

naire à son sexe, me proposa d'abord de riches habillemens pour elle et pour ses enfans, d'acheter une maison et de la meubler richement.

« Ma femme, lui dis-je, ce n'est point par ces sortes de dépenses que nous devons commencer. Remettez-vous-en à moi : ce que vous demandez viendra avec le temps. Quoique l'argent ne soit fait que pour le dépenser, il faut néanmoins y procéder de manière qu'il produise un fonds dont on puisse tirer sans qu'il tarisse. C'est à quoi je pense, et dès demain je commencerai à établir ce fonds. »

« Le jour suivant, j'employai la journée à aller chez une bonne partie des gens de mon métier, qui n'étoient pas plus à leur aise que je l'avois été jusqu'alors; et en leur donnant de l'argent d'avance, je les engageai à travailler pour moi à différentes sortes d'ouvrages de corderie, chacun selon son habileté et son pouvoir, avec promesse de ne pas les faire attendre, et d'être exact à les bien payer de leur travail, à mesure qu'ils m'apporteroient de leurs ouvrages. Le jour d'après, j'achevai d'engager de même les autres cordiers de ce rang à travailler pour moi; et depuis ce temps-là, tout ce qu'il y en a dans Bagdad continuent ce travail, très contens de mon exactitude à leur tenir la parole que je leur ai donnée.

« Comme ce grand nombre d'ouvriers devoit produire des ouvrages à proportion, je louai des magasins en différens endroits; et dans chacun j'établis un commis, tant pour les recevoir, que pour la vente en gros et en détail; et bientôt, par cette économie, je me fis un gain et un revenu considérables.

« Ensuite, pour réunir en un seul endroit tant de magasins dispersés, j'achetai une grande maison, qui occupoit un grand terrain, mais qui tomboit en ruine. Je la fis mettre à bas; et, à la place, je fis bâtir celle que votre majesté vit hier. Mais quelque apparence qu'elle ait, elle n'est composée que de magasins qui me sont nécessaires, et de logemens qu'autant que j'en ai besoin pour moi et pour ma famille.

« Il y avoit déjà quelque temps que j'avois abandonné mon ancienne et petite maison, pour venir m'établir dans cette nouvelle, quand Saadi et Saad, qui n'avoient plus pensé à moi jusqu'alors, s'en souvinrent. Ils convinrent d'un jour de promenade; et en passant par la rue où ils m'avoient vu, ils furent dans un grand étonnement de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie, comme ils m'y avoient vu. Ils demandèrent ce que j'étois devenu, si j'étois mort ou vivant. Leur étonnement augmenta, quand ils eurent appris que celui qu'ils deman-

doient étoit devenu un gros marchand, et qu'on ne l'appeloit plus simplement Hassan, mais Cogia Hassan Alhabbal, c'est-à-dire le marchand Hassan le cordier, et qu'il s'étoit fait bâtir dans une rue qu'on leur nomma, une maison qui avoit l'apparence d'un palais.

« Les deux amis vinrent me chercher dans cette rue; et dans le chemin, comme Saadi ne pouvoit s'imaginer que le morceau de plomb que Saad m'avoit donné fût la cause d'une si haute fortune :

« J'ai une joie parfaite, dit-il à Saad, d'avoir fait la fortune de Hassan Alhabbal; mais je ne puis approuver qu'il m'ait fait deux mensonges pour me tirer quatre cents pièces d'or, au lieu de deux cents : car d'attribuer sa fortune au morceau de plomb que vous lui donnâtes, c'est ce que je ne puis, et personne non plus que moi ne l'y attribueroit. »

« C'est votre pensée, reprit Saad; mais ce n'est pas la mienne, et je ne vois pas pourquoi vous voulez faire à Cogia Hassan l'injustice de le prendre pour un menteur. Vous me permettrez de croire qu'il nous a dit la vérité, qu'il n'a pensé à rien moins qu'à nous la déguiser, et que c'est le morceau de plomb que je lui donnai qui est la cause unique de son bonheur. C'est de quoi Cogia Hassan va bientôt nous éclaircir vous et moi. »

« Ces deux amis arrivèrent dans la rue où est ma maison, en tenant de semblables discours. Ils demandèrent où elle étoit, on la leur montra; et à en considérer la façade, ils eurent de la peine à croire que ce fût elle. Ils frappèrent à la porte, et mon portier ouvrit.

« Saadi, qui craignoit de commettre une incivilité s'il prenoit la maison de quelque seigneur de marque pour celle qu'il cherchoit, dit au portier : « On nous a enseigné cette maison pour celle de Cogia Hassan Alhabbal; dites-nous si nous ne nous trompons pas. »

« Non, seigneur, vous ne vous trompez pas, répondit le portier, en ouvrant la porte plus grande, c'est elle-même. Entrez; il est dans la salle, et vous trouverez parmi les esclaves quelqu'un qui vous annoncera. »

« Les deux amis me furent annoncés, et je les reconnus. Dès que je les vis paroître, je me levai de ma place, je courus à eux, et voulus leur prendre le bord de la robe pour la baiser. Ils m'en empêchèrent, et il fallut que je souffrisse malgré moi qu'ils m'embrassassent. Je les invitai à monter sur un grand sofa, en leur en montrant un plus petit à quatre personnes qui avançoit sur mon jardin. Je les priai de prendre place, et ils vouloient que je me misse à la place d'honneur.

« Seigneurs, leur dis-je, je n'ai pas oublié que je suis le pauvre Hassan Alhabbal ; et quand je serois tout autre que je ne suis, et que je ne vous aurois pas les obligations que je vous ai, je sais ce qui vous est dû : je vous supplie de ne me pas couvrir plus long-temps de confusion. »

« Ils prirent la place qui leur étoit due, et je pris la mienne vis-à-vis d'eux.

« Alors Saadi en prenant la parole, et en me l'adressant : « Cogia Hassan, dit-il, je ne puis exprimer combien j'ai de joie de vous voir à peu près dans l'état que je souhaitois, quand je vous fis présent, sans vous en faire un reproche, des deux cents pièces d'or, tant la première que la seconde fois ; et je suis persuadé que les quatre cents pièces ont fait en vous le changement merveilleux de votre fortune, que je vois avec plaisir. Une seule chose me fait de la peine, qui est que je ne comprends pas quelle raison vous pouvez avoir eue de me déguiser la vérité deux fois, en alléguant des pertes arrivées par des contre-temps qui m'ont paru et qui me paroissent encore incroyables. Ne seroit-ce pas que quand nous vous vîmes la dernière fois, vous aviez encore si peu avancé vos petites affaires, tant avec les deux cents premières, qu'avec les deux cents dernières pièces d'or, que vous eûtes honte d'en faire un aveu ? Je veux le croire ainsi

par avance, et je m'attends que vous allez me confirmer dans mon opinion. »

« Saad entendit ce discours de Saadi avec grande impatience, pour ne pas dire indignation, et il le témoigna les yeux baissés en branlant la tête. Il le laissa parler néanmoins jusqu'à la fin, sans ouvrir la bouche. Quand il eut achevé : « Saadi, reprit-il, pardonnez si, avant que Cogia vous réponde, je le préviens pour vous dire que j'admire votre prévention contre sa sincérité, et que vous persistiez à ne vouloir pas ajouter foi aux assurances qu'il vous en a données ci-devant. Je vous ai déjà dit, et je vous le répète, que je l'ai cru d'abord, sur le simple récit des deux accidens qui lui sont arrivés ; et quoi que vous en puissiez dire, je suis persuadé qu'ils sont véritables. Mais laissons-le parler ; nous allons être éclaircis par lui-même, qui de nous deux lui rend justice. »

« Après le discours de ces deux amis, je pris la parole, et en la leur adressant également : « Seigneurs, leur dis-je, je me condamnerois à un silence perpétuel sur l'éclaircissement que vous me demandez, si je n'étois certain que la dispute que vous avez à mon occasion n'est pas capable de rompre le nœud d'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc m'expliquer, puisque vous l'exigez de moi ; mais auparavant, je vous

proteste que c'est avec la même sincérité que je vous ai exposé ci-devant ce qui m'étoit arrivé. »

« Alors je leur racontai la chose de point en point, comme votre majesté l'a entendue, sans oublier la moindre circonstance.

« Mes protestations ne firent pas assez d'impression sur l'esprit de Saadi pour le guérir de sa prévention. Quand j'eus cessé de parler : « Cogia Hassan, reprit-il, l'aventure du poisson, et du diamant trouvé dans son ventre à point nommé, me paroît aussi peu croyable que l'enlèvement de votre turban par un milan, et que le vase de son échangé pour de la terre à décrasser. Quoi qu'il en puisse être, je n'en suis pas moins convaincu que vous n'êtes plus pauvre, mais riche, comme mon intention étoit que vous le devinssiez par mon moyen, et je m'en réjouis très sincèrement. »

« Comme il étoit tard, il se leva pour prendre congé, et Saad en même temps que lui. Je me levai de même, et en les arrêtant : « Seigneurs, leur dis-je, trouvez bon que je vous demande une grâce, et que je vous supplie de ne me la pas refuser ; c'est de souffrir que j'aie l'honneur de vous donner un souper frugal, et ensuite à chacun un lit, pour vous mener demain par eau à une petite maison de campagne, que j'ai achetée pour y aller prendre l'air de temps en temps,

d'où je vous ramènerai par terre le même jour, chacun sur un cheval de mon écurie.»

« Si Saad n'a pas d'affaire qui l'appelle ailleurs, j'y consens de bon cœur, dit Saadi. »

« Je n'en ai point, reprit Saad, dès qu'il s'agit de jouir de votre compagnie. Il faut donc, continua-t-il, envoyer chez vous et chez moi avertir qu'on ne nous attende pas. »

« Je leur fis venir un esclave ; et pendant qu'ils le chargèrent de cette commission, je pris le temps de donner ordre pour le souper.

« En attendant l'heure du souper, je fis voir ma maison et tout ce qui la compose à mes bienfaiteurs, qui la trouvèrent bien entendue, par rapport à mon état. Je les appelai mes bienfaiteurs l'un et l'autre sans distinction, parce que sans Saadi, Saad ne m'eût pas donné le morceau de plomb, et que sans Saad, Saadi ne se fût pas adressé à moi pour me donner les quatre cents pièces d'or, à quoi je rapporte la source de mon bonheur. Je les ramenai dans la salle, où ils me firent plusieurs questions sur le détail de mon négoce, et je leur répondis de manière qu'ils parurent contens de ma conduite.

« On vint enfin m'avertir que le souper étoit servi. Comme la table étoit mise dans une autre salle, je les y fis passer. Ils se récrièrent sur l'illumination dont elle étoit éclairée, sur la

propreté du lieu, sur le buffet, et sur les mets qu'ils trouvèrent à leur goût. Je les régalai aussi d'un concert de voix et d'instrumens pendant le repas, et quand on eut desservi, d'une troupe de danseurs et de danseuses, et d'autres divertissemens, en tâchant de leur faire connoître, autant qu'il m'étoit possible, combien j'étois pénétré de reconnoissance à leur égard.

« Le lendemain, comme j'avois fait convenir Saadi et Saad de partir de grand matin, afin de jouir de la fraîcheur, nous nous rendîmes sur le bord de la rivière, avant que le soleil fût levé. Nous nous embarquâmes sur un bateau très propre et garni de tapis, qu'on nous tenoit prêt; et à la faveur de six bons rameurs et du courant de l'eau, environ en une heure et demie de navigation nous abordâmes à ma maison de campagne.

« En mettant pied à terre, les deux amis s'arrêtèrent, moins pour en considérer la beauté par le dehors, que pour en admirer la situation avantageuse pour les belles vues, ni trop bornées, ni trop étendues, qui la rendoient agréable de tous les côtés. Je les menai dans les appartemens, je leur en fis remarquer les accompagnemens, les dépendances et les commodités, qui la leur firent trouver toute riante et très charmante.

« Nous entrâmes ensuite dans le jardin, où ce qui leur plut davantage fut une forêt d'orangers et de citronniers de toute sorte d'espèces, chargés de fruits et de fleurs, dont l'air étoit embaumé, plantés par allées à distance égale, et arrosés par une rigole perpétuelle, d'arbre en arbre, d'une eau vive détournée de la rivière. L'ombrage, la fraîcheur dans la plus grande ardeur du soleil, le doux murmure de l'eau, le ramage harmonieux d'une infinité d'oiseaux, et plusieurs autres agrémens les frappèrent, de manière qu'ils s'arrêtoient presque à chaque pas, tantôt pour me témoigner l'obligation qu'ils m'avoient de les avoir amenés dans un lieu si délicieux, tantôt pour me féliciter de l'acquisition que j'avois faite, et pour me faire d'autres complimens obligeans.

« Je les menai jusqu'au bout de cette forêt, qui est fort longue et fort large, où je leur fis remarquer un bois de grands arbres, qui termine mon jardin. Je les menai jusqu'à un cabinet ouvert de tous les côtés, mais ombragé par un bouquet de palmiers qui n'empêchoient pas qu'on n'y eût la vue libre, et je les invitai à y entrer, et à s'y reposer sur un sofa garni de tapis et de coussins.

« Deux de mes fils, que nous avions trouvés dans la maison, et que j'y avois envoyés depuis

quelque temps avec leur précepteur, pour y prendre l'air, nous avoient quittés pour entrer dans le bois; et comme ils cherchoient des nids d'oiseaux, ils en aperçurent un entre les branches d'un grand arbre. Ils tentèrent d'abord d'y monter; mais comme ils n'avoient ni la force, ni l'adresse pour l'entreprendre, ils le montrèrent à un esclave que je leur avois donné, qui ne les abandonnoit pas, et ils lui dirent de leur dénicher les oiseaux.

« L'esclave monta sur l'arbre; et quand il fut arrivé jusqu'au nid, il fut fort étonné de voir qu'il étoit pratiqué dans un turban. Il enlève le nid tel qu'il étoit, descend de l'arbre, et fait remarquer le turban à mes enfans; mais comme il ne douta pas que ce ne fût une chose que je serois bien aise de voir, il le leur témoigna, et il le donna à l'aîné pour me l'apporter.

« Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire aux enfans qui ont trouvé un nid; et en me le présentant: « Mon père, me dit l'aîné, voyez-vous ce nid dans un turban? »

« Saadi et Saad ne furent pas moins surpris que moi de la nouveauté; mais je le fus bien plus qu'eux, en reconnoissant que le turban étoit celui que le milan m'avoit enlevé. Dans mon étonnement, après l'avoir bien examiné et tourné de tous les côtés, je demandai aux deux

amis : « Seigneurs, avez-vous la mémoire assez bonne pour vous souvenir que c'est là le turban que je portois le jour que vous me fîtes l'honneur de m'aborder la première fois ? »

« Je ne pense pas, répondit Saad, que Saadi y ait fait attention non plus que moi ; mais ni lui ni moi nous ne pourrons en douter, si les cent quatre-vingt-dix pièces d'or s'y trouvent. »

« Seigneur, repris-je, ne doutez pas que ce ne soit le même turban : outre que je le reconnois fort bien, je m'aperçois aussi à la pesanteur que ce n'en est pas un autre, et vous vous en apercevrez vous-même si vous prenez la peine de le manier. »

« Je le lui présentai après en avoir ôté les oiseaux que je donnai à mes enfans ; il le prit entre ses mains, et le présenta à Saadi, pour juger du poids qu'il pouvoit avoir.

« Je veux croire que c'est votre turban, me dit Saadi ; j'en serai néanmoins mieux convaincu, quand je verrai les cent quatre-vingt-dix pièces d'or en espèces. »

« Au moins, seigneurs, ajoutai-je quand j'eus repris le turban, observez bien, je vous en supplie, avant que j'y touche, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il s'est trouvé sur l'arbre ; et que l'état où vous le voyez, et le nid qui y est si proprement accommodé, sans que main d'homme

y ait touché, sont des marques certaines qu'il s'y trouvoit depuis le jour que le milan me l'a emporté, et qu'il l'a laissé tomber ou posé sur cet arbre dont les branches ont empêché qu'il ne soit tombé jusqu'à terre. Et ne trouvez pas mauvais que je vous fasse faire cette remarque : j'ai un trop grand intérêt de vous ôter tout soupçon de fraude de ma part. »

« Saad me seconda dans mon dessein. « Saadi, reprit-il, cela vous regarde, et non pas moi qui suis bien persuadé que Cogia Hassan ne nous en impose pas. »

« Pendant que Saad parloit, j'ôtai la toile qui environnoit en plusieurs tours le bonnet qui faisoit partie du turban, et j'en tirai la bourse, que Saadi reconnut pour la même qu'il m'avoit donnée. Je la vidai sur le tapis devant eux, et je leur dis : « Seigneurs, voilà les pièces d'or ; comptez-les vous-mêmes, et voyez si le compte n'y est pas. »

« Saadi les arrangea par dixaines, jusqu'au nombre de cent quatre-vingt-dix ; et alors Saadi, qui ne pouvoit nier une vérité si manifeste, prit la parole ; et en me l'adressant : « Cogia Hassan, dit-il, je conviens que ces cent quatre-vingt-dix pièces d'or n'ont pu servir à vous enrichir ; mais les cent quatre-vingt-dix autres que vous avez cachées dans un vase de son, comme vous vou-

lez me le faire accroire, ont pu y contribuer.»

«Seigneur, repris-je, je vous ai dit la vérité aussi-bien à l'égard de cette dernière somme, qu'à l'égard de la première. Vous ne voudriez pas que je me rétractasse pour vous dire un mensonge.»

«Cogia Hassan, me dit Saad, laissez Saadi dans son opinion. Je consens de bon cœur qu'il croie que vous lui êtes redevable de la moitié de votre bonne fortune, par le moyen de la dernière somme, pourvu qu'il tombe d'accord que j'y ai contribué de l'autre moitié, par le moyen du morceau de plomb que je vous ai donné, et qu'il ne révoque pas en doute le précieux diamant trouvé dans le ventre du poisson.»

«Saad, reprit Saadi, je veux ce que vous voulez, pourvu que vous me laissiez la liberté de croire qu'on n'amasse de l'argent qu'avec de l'argent.»

«Quoi! repartit Saad, si le hasard vouloit que je trouvasse un diamant de cinquante mille pièces d'or, et qu'on m'en donnât la somme, aurois-je acquis cette somme avec de l'argent?»

«La contestation en demeura là. Nous nous levâmes, et rentrant dans la maison, comme le dîner étoit servi, nous nous mîmes à table. Après le dîner, je laissai à mes hôtes la liberté de passer la grande chaleur du jour à se tran-

quilliser, pendant que j'allai donner des ordres à mon concierge et à mon jardinier. Je les rejoignis, et nous nous entretînmes de choses indifférentes, jusqu'à ce que la plus grande chaleur fût passée, que nous retournâmes au jardin, où nous restâmes à la fraîcheur presque jusqu'au coucher du soleil. Alors les deux amis et moi nous montâmes à cheval, et suivis d'un esclave, nous arrivâmes à Bagdad environ à deux heures de nuit, avec beau clair de lune.

« Je ne sais par quelle négligence de mes gens il étoit arrivé qu'il manquoit d'orge chez moi pour les chevaux. Les magasins étoient fermés; et ils étoient trop éloignés pour en aller faire provision si tard.

« En cherchant dans le voisinage, un de mes esclaves trouva un vase de son dans une boutique; il acheta le son, et l'apporta avec le vase, à la charge de rapporter et de rendre le vase le lendemain. L'esclave vida le son dans l'auge; et en l'étendant, afin que les chevaux en eussent chacun leur part, il sentit sous sa main un linge lié qui étoit pesant. Il m'apporta le linge sans y toucher, et dans l'état où il l'avoit trouvé, et il me le présenta, en me disant que c'étoit peut-être le linge dont il m'avoit entendu parler souvent, en racontant mon histoire à mes amis.

« Plein de joie, je dis à mes bienfaiteurs :

« Seigneurs, Dieu ne veut pas que vous vous sépariez d'avec moi, que vous ne soyez pleinement convaincus de la vérité, dont je n'ai cessé de vous assurer. Voici, continuai-je, en m'adressant à Saadi, les autres cent quatre-vingt-dix pièces d'or que j'ai reçues de votre main : je le connois au linge que vous voyez. »

« Je déliai le linge, et je comptai la somme devant eux. Je me fis aussi apporter le vase, je le reconnus, et je l'envoyai à ma femme pour lui demander si elle le connoissoit, avec ordre de ne lui rien dire de ce qui venoit d'arriver. Elle le connut d'abord, et elle m'envoya dire que c'étoit le même vase qu'elle avoit échangé plein de son, pour de la terre à décrasser.

« Saadi se rendit de bonne foi; et, revenu de son incrédulité, il dit à Saad : « Je vous cède, et je reconnois avec vous que l'argent n'est pas toujours un moyen sûr pour en amasser d'autre et pour devenir riche. »

« Quand Saadi eut achevé : « Seigneur, lui dis-je, je n'oserois vous proposer de reprendre les trois cent quatre-vingts pièces qu'il a plu à Dieu de faire reparoître aujourd'hui pour vous détromper de l'opinion de ma mauvaise foi. Je suis persuadé que vous ne m'en avez pas fait présent dans l'intention que je vous les rendisse. De mon côté, je ne prétends pas en profiter, aussi con-

tent que je le suis de ce qu'il m'a envoyé d'ailleurs; mais j'espère que vous approuverez que je les distribue demain aux pauvres, afin que Dieu nous en donne la récompense à vous et à moi. »

« Les deux amis couchèrent encore chez moi cette nuit-là; et le lendemain, après m'avoir embrassé, ils retournèrent chacun chez soi, très contens de la réception que je leur avois faite, et d'avoir connu que je n'abusois pas du bonheur dont je leur étois redevable après Dieu. Je n'ai pas manqué d'aller les remercier chez eux chacun en particulier, et depuis ce temps-là, je tiens à grand honneur la permission qu'ils m'ont donnée de cultiver leur amitié et de continuer de les voir. »

Le calife Haroun al-Raschid donnoit à Cogia Hassan une attention si grande, qu'il ne s'aperçut de la fin de son histoire que par son silence. Il lui dit : « Cogia Hassan, il y avoit long-temps que je n'avois rien entendu qui m'ait fait un si grand plaisir que les voies toutes merveilleuses par lesquelles il a plu à Dieu de te rendre heureux dans ce monde. C'est à toi de continuer à lui rendre grâces, par le bon usage que tu fais de ses bienfaits. Je suis bien aise que tu saches que le diamant qui a fait ta fortune est dans mon trésor; et, de mon côté, je suis ravi

d'apprendre par quel moyen il y est entré. Mais parce qu'il se peut faire qu'il reste encore quelque doute dans l'esprit de Saadi sur la singularité de ce diamant, que je regarde comme la chose la plus précieuse et la plus digne d'être admirée de tout ce que je possède, je veux que tu l'amènes avec Saad, afin que le garde de mon trésor le lui montre; et pour peu qu'il soit encore incrédule, qu'il reconnoisse que l'argent n'est pas toujours un moyen certain à un homme pauvre pour acquérir de grandes richesses en peu de temps et sans beaucoup de peines. Je veux aussi que tu racontes ton histoire au garde de mon trésor, afin qu'il la fasse mettre par écrit, et qu'elle y soit conservée avec le diamant. »

En achevant ces paroles, comme le calife eut témoigné par une inclination de tête à Cogia Hassan, à Sidi Nouman et à Baba-Abdalla, qu'il étoit content d'eux, ils prirent congé en se prosternant devant son trône; après quoi ils se retirèrent.

La sultane Scheherazade voulut commencer un autre conte; mais le sultan des Indes, qui s'aperçut que l'aurore commençoit à paroître, remit à lui donner audience le jour suivant.

HISTOIRE

D'ALI BABA ET DE QUARANTE VOLEURS EXTERMINÉS PAR UNE ESCLAVE.

La sultane Scheherazade, éveillée par la vigilance de Dinarzade sa sœur, raconta au sultan des Indes, son époux, l'histoire à laquelle il s'attendoit :

Puissant sultan, dit-elle, dans une ville de Perse, aux confins des états de votre majesté, il y avoit deux frères, dont l'un se nommoit Cassim, et l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avoit laissé que peu de biens, et qu'ils les avoient partagés également, il semble que leur fortune devoit être égale : le hasard néanmoins en disposa autrement.

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises, et de biens en fonds de terre, qui le mirent tout à coup à son aise, et le rendirent un des marchands les plus riches de la ville.

Ali Baba, au contraire, qui avoit épousé une femme aussi pauvre que lui, étoit logé fort pauvrement, et il n'avoit d'autre industrie pour gagner sa vie, et de quoi s'entretenir lui et ses

enfans, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine, et de venir le vendre à la ville, chargé sur trois ânes qui faisoient toute sa possession.

Ali Baba étoit un jour dans la forêt, et il achevoit d'avoir coupé à peu près assez de bois pour faire la charge de ses ânes, lorsqu'il aperçut une grosse poussière qui s'élevoit en l'air, et qui avançoit droit du côté où il étoit. Il regarde attentivement, et il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venoient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvoient en être. Sans considérer ce que deviendroient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches à peu de hauteur se séparoient en rond, si près les unes des autres, qu'elles n'étoient séparées que par un très petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance, qu'il pouvoit voir sans être vu; et l'arbre s'élevoit au pied d'un rocher isolé de tous les côtés, beaucoup plus haut que l'arbre, et escarpé de manière qu'on ne pouvoit monter au haut par aucun endroit.

Les cavaliers, grands, puissans, tous bien montés et bien armés, arrivèrent près du ro-

cher, où ils mirent pied à terre; et Ali Baba, qui en compta quarante, à leur mine et à leur équipement ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompoit pas : en effet, c'étoient des voleurs, qui, sans faire aucun tort aux environs, alloient exercer leurs brigandages bien loin, et avoient là leur rendez-vous; et ce qu'il les vit faire le confirma dans cette opinion.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avoit apporté sur la croupe, et ils se chargèrent chacun de leur valise; et la plupart des valises parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étoient pleines d'or et d'argent monnoyé.

Le plus apparent, chargé de sa valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine des voleurs, s'approcha du rocher, fort près du gros arbre où il s'étoit réfugié; et après qu'il se fut fait chemin au travers de quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si distinctement : « Sesame, ouvre-toi, » qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit; et après qu'il eut fait passer tous ses gens devant lui, et qu'ils furent tous entrés, il entra aussi, et la porte se ferma.

Les voleurs demeurèrent long-temps dans le rocher; et Ali Baba, qui craignoit que quelqu'un

d'eux, ou que tous ensemble ne sortissent s'il quittoit son poste pour se sauver, fut contraint de rester sur l'arbre, et d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de descendre pour se saisir de deux chevaux, en monter un, et mener l'autre par la bride, et de gagner la ville en chassant ses trois ânes devant lui; mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte se rouvrit enfin; les quarante voleurs sortirent; et au lieu que le capitaine étoit entré le dernier, il sortit le premier, et après les avoir vus défiler devant lui, Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : « Sesame, referme-toi. » Chacun retourna à son cheval, le rebrida, rattacha sa valise, et remonta dessus. Quand ce capitaine enfin vit qu'ils étoient tous prêts à partir, il se mit à la tête, et il reprit avec eux le chemin par où ils étoient venus.

Ali Baba ne descendit pas de l'arbre d'abord; il dit en lui-même : « Ils peuvent avoir oublié quelque chose qui les oblige de revenir, et je me trouverois attrapé si cela arrivoit. » Il les conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue, et il ne descendit que long-temps après, pour plus grande sûreté. Comme il avoit retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs

avoit fait ouvrir et refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si en les prononçant elles feroient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux, et il aperçut la porte qu'ils cachoient. Il se présenta devant, et dit : « Sesame, ouvre-toi, » et dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'étoit attendu à voir un lieu de ténèbres et d'obscurité; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste et spacieux, creusé, de main d'homme, en voûte fort élevée qui recevoit la lumière du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises en piles, des étoffes de soie et de brocart, des tapis de grand prix, et surtout de l'or et de l'argent monnoyé par tas, et dans des sacs ou grandes bourses de cuir les unes sur les autres; et à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avoit non pas de longues années, mais des siècles, que cette grotte servoit de retraite à des voleurs qui avoient succédé les uns aux autres.

Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il devoit prendre : il entra dans la grotte, et dès qu'il y fut entré, la porte se referma; mais cela ne l'inquiéta pas : il savoit le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnoyé, et particulièrement à celui qui étoit dans des sacs. Il en enleva à plusieurs fois autant

qu'il pouvoit en porter, et en quantité suffisante pour faire la charge de ses trois ânes. Il rassembla ses ânes qui étoient dispersés; et quand il les eût fait approcher du rocher, il les chargea des sacs; et pour les cacher, il accommoda du bois par-dessus, de manière qu'on ne pouvoit les apercevoir. Quand il eut achevé, il se présenta devant la porte; et il n'eut pas prononcé ces paroles : « Sesame, referme-toi, » qu'elle se referma; car elle s'étoit fermée d'elle-même chaque fois qu'il y étoit entré, et étoit demeurée ouverte chaque fois qu'il en étoit sorti.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville; et en arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour, et referma la porte avec grand soin. Il mit bas le peu de bois qui couvroit les sacs, et il porta dans sa maison les sacs qu'il posa et arrangea devant sa femme qui étoit assise sur un sofa.

Sa femme mania les sacs; et comme elle se fut aperçue qu'ils étoient pleins d'argent, elle soupçonna son mari de les avoir volés; de sorte que quand il eut achevé de les apporter tous, elle ne put s'empêcher de lui dire : « Ali Baba, seriez-vous assez malheureux pour..... » Ali Baba l'interrompit. « Paix, ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas; je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur

les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune. »

Il vida les sacs, qui firent un gros tas d'or dont sa femme fut éblouie; et quand il eut fait, il lui fit le récit de son aventure, depuis le commencement jusqu'à la fin; et en achevant, il lui recommanda sur toutes choses de garder le secret.

La femme, revenue et guérie de son épouvante, se réjouit avec son mari du bonheur qui leur étoit arrivé, et elle voulut compter, pièce par pièce, tout l'or qui étoit devant elle.

« Ma femme, lui dit Ali Baba, vous n'êtes pas sage : que prétendez-vous faire? Quand auriez-vous achevé de compter? Je vais creuser une fosse et l'enfouir dedans; nous n'avons pas de temps à perdre. »

« Il est bon, reprit la femme, que nous sachions au moins à peu près la quantité qu'il y en a. Je vais chercher une petite mesure dans le voisinage, et je le mesurerai pendant que vous creuserez la fosse. »

« Ma femme, reprit Ali Baba, ce que vous voulez faire n'est bon à rien; vous vous en abstiendriez si vous vouliez me croire. Faites néanmoins ce qu'il vous plaira; mais souvenez-vous de garder le secret. »

Pour se satisfaire, la femme d'Ali Baba sort,

et elle va chez Cassim, son beau-frère, qui ne demeuroit pas loin. Cassim n'étoit pas chez lui, et, à son défaut, elle s'adresse à sa femme, qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques momens. La belle-sœur lui demanda si elle la vouloit grande ou petite, et la femme d'Ali Baba lui en demanda une petite.

« Très volontiers, dit la belle-sœur ; attendez un moment, je vais vous l'apporter. »

La belle-sœur va chercher la mesure, elle la trouve ; mais comme elle connoissoit la pauvreté d'Ali Baba, curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme vouloit mesurer, elle s'avisa d'appliquer adroitement du suif au-dessous de la mesure, et elle y en appliqua. Elle revint, et en la présentant à la femme d'Ali Baba, elle s'excusa de l'avoir fait attendre sur ce qu'elle avoit eu de la peine à la trouver.

La femme d'Ali Baba revint chez elle ; elle posa la mesure sur le tas d'or, l'emplit, et la vida un peu plus loin sur le sofa, jusqu'à ce qu'elle eût achevé, et elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva, dont elle fit part à son mari qui venoit d'achever de creuser la fosse.

Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, sa femme, pour marquer son exactitude et sa diligence à sa belle-sœur, lui reporte sa mesure ; mais sans

prendre garde qu'une pièce d'or s'étoit attachée au-dessous.

« Belle-sœur, dit-elle en la rendant, vous voyez que je n'ai pas gardé long-temps votre mesure; je vous en suis bien obligée, je vous la rends. »

La femme d'Ali Baba n'eut pas tourné le dos, que la femme de Cassim regarda la mesure par le dessous; et elle fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de son cœur dans le moment.

« Quoi, dit-elle, Ali Baba a de l'or par mesure! et où le misérable a-t-il pris cet or? »

Cassim, son mari, n'étoit pas à la maison, comme nous l'avons dit; il étoit à sa boutique, d'où il ne devoit revenir que le soir. Tout le temps qu'il se fit attendre fut un siècle pour elle, dans la grande impatience où elle étoit de lui apprendre une nouvelle dont il ne devoit pas être moins surpris qu'elle.

A l'arrivée de Cassim chez lui : « Cassim, lui dit sa femme, vous croyez être riche, vous vous trompez : Ali Baba l'est infiniment plus que vous; il ne compte pas son or comme vous, il le mesure. »

Cassim demanda l'explication de cette énigme, et elle lui en donna l'éclaircissement en lui apprenant de quelle adresse elle s'étoit servie pour

faire cette découverte, et elle lui montra la pièce de monnoie qu'elle avoit trouvée attachée au-dessous de la mesure : pièce si ancienne, que le nom du prince qui y étoit marqué lui étoit inconnu.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvoit être arrivé à son frère pour se tirer de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il en passa presque la nuit sans dormir. Le lendemain il alla chez lui, que le soleil n'étoit pas levé. Il ne le traita pas de frère : il avoit oublié ce nom depuis qu'il avoit épousé la riche veuve.

« Ali Baba, dit-il en l'abordant, vous êtes bien réservé dans vos affaires; vous faites le pauvre, le misérable, le gueux; et vous mesurez l'or ! »

« Mon frère, reprit Ali Baba, je ne sais de quoi vous voulez me parler. Expliquez-vous. »

« Ne faites pas l'ignorant, » repartit Cassim. Et en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avoit mise entre les mains : « Combien avez-vous de pièces, ajouta-t-il, semblables à celle-ci que ma femme a trouvée attachée au-dessous de la mesure que la vôtre vint lui emprunter hier ? »

A ce discours, Ali Baba connut que Cassim et la femme de Cassim (par un entêtement de sa propre femme) savoient déjà ce qu'il avoit un si grand intérêt de tenir caché; mais la faute étoit faite : elle ne pouvoit se réparer. Sans don-

ner à son frère la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, il lui avoua la chose, et il lui raconta par quel hasard il avoit découvert la retraite des voleurs, et en quel endroit; et il lui offrit, s'il vouloit garder le secret, de lui faire part du trésor.

« Je le prétends bien ainsi, reprit Cassim d'un air fier; mais, ajouta-t-il, je veux savoir aussi où est précisément ce trésor, les enseignes, les marques, et comment je pourrois y entrer moi-même, s'il m'en prenoit envie; autrement je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez, non seulement vous n'aurez plus à en espérer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncé. »

Ali Baba, plutôt par son bon naturel, qu'intimidé par les menaces insolentes d'un frère barbare, l'instruisit pleinement de ce qu'il souhaitoit, et même des paroles dont il falloit qu'il se servît, tant pour entrer dans la grotte que pour en sortir.

Cassim n'en demanda pas davantage à Ali Baba. Il le quitta, résolu de le prévenir; et plein d'espérance de s'emparer du trésor lui seul, il part le lendemain de grand matin, avant la pointe du jour, avec dix mulets chargés de grands coffres, qu'il se propose de remplir, en

se réservant d'en mener un plus grand nombre dans un second voyage, à proportion des charges qu'il trouveroit dans la grotte. Il prend le chemin qu'Ali Baba lui avoit enseigné; il arrive près du rocher, et il reconnoît les enseignes, et l'arbre sur lequel Ali Baba s'étoit caché. Il cherche la porte, il la trouve; et pour la faire ouvrir, il prononce les paroles: « Sesame, ouvre-toi. » La porte s'ouvre, il entre, et aussitôt elle se referme. En examinant la grotte, il est dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richesses qu'il ne l'avoit compris par le récit d'Ali Baba; et son admiration augmente à mesure qu'il examine chaque chose en particulier. Avare et amateur des richesses, comme il l'étoit, il eût passé la journée à se repaître les yeux de la vue de tant d'or, s'il n'eût songé qu'il étoit venu pour l'enlever et pour en charger ses dix mulets. Il en prend un nombre de sacs, autant qu'il en peut porter; et en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'esprit rempli de toute autre idée que ce qui lui importoit davantage, il se trouve qu'il oublie le mot nécessaire, et au lieu de Sesame, il dit: « Orge, ouvre-toi; » et il est bien étonné de voir que la porte, loin de s'ouvrir, demeure fermée. Il nomme plusieurs autres noms de grains, autres que celui qu'il falloit, et la porte ne s'ouvre pas.

Cassim ne s'attendoit pas à cet événement. Dans le grand danger où il se voit, la frayeur se saisit de sa personne, et plus il fait d'efforts pour se souvenir du mot de Sesame, plus il embrouille sa mémoire, et bientôt ce mot est pour lui absolument comme si jamais il n'en avoit entendu parler. Il jette par terre les sacs dont il étoit chargé, il se promène à grands pas dans la grotte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toutes les richesses dont il se voit environné ne le touchent plus. Laissons Cassim déplorant son sort, il ne mérite pas de compassion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi; et quand ils furent à peu de distance, et qu'ils eurent vu les mulets de Cassim autour du rocher, chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté, ils avancèrent à toute bride, et firent prendre la fuite aux dix mulets que Cassim avoit négligé d'attacher, et qui paissoient librement; de manière qu'ils se dispersèrent deçà et delà dans la forêt, si loin qu'ils les eurent bientôt perdus de vue.

Les voleurs ne se donnèrent pas la peine de courir après les mulets : il leur importoit davantage de trouver celui à qui ils appartenoient. Pendant que quelques uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine, avec les autres, met pied à terre et va droit à la porte le

sabre à la main, prononce les paroles, et la porte s'ouvre.

Cassim, qui entendit le bruit des chevaux du milieu de la grotte, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte prochaine. Résolu au moins à faire un effort pour échapper de leurs mains et se sauver, il s'étoit tenu prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvriroit. Il ne la vit pas plus tôt ouverte, après avoir entendu prononcer le mot de Sesame, qui étoit échappé de sa mémoire, qu'il s'élança en sortant si brusquement, qu'il renversa le capitaine par terre. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs, qui avoient aussi le sabre à la main, et qui lui ôtèrent la vie sur-le-champ.

Le premier soin des voleurs, après cette exécution, fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte les sacs que Cassim avoit commencé d'enlever pour les emporter, et en charger ses mulets; et ils les remirent à leur place sans s'apercevoir de ceux qu'Ali Baba avoit emportés auparavant. En tenant conseil et en délibérant ensemble sur cet événement, ils comprirent bien comment Cassim avoit pu sortir de la grotte; mais qu'il y eût pu entrer, c'est ce qu'ils ne pouvoient s'imaginer. Il leur vint en pensée qu'il pouvoit être descendu par le haut de la grotte; mais l'ouverture par où le jour y venoit,

étoit si élevée, et le haut du rocher étoit si inaccessible par dehors, outre que rien ne leur marquoit qu'il l'eût fait, qu'ils tombèrent d'accord que cela étoit hors de leur connoissance. Qu'il fût entré par la porte, c'est ce qu'ils ne pouvoient se persuader; à moins qu'il n'eût eu le secret de la faire ouvrir; mais ils tenoient pour certain qu'ils étoient les seuls qui l'avoient; en quoi ils se trompoient, en ignorant qu'ils avoient été épiés par Ali Baba qui le savoit.

De quelque manière que la chose fût arrivée, comme il s'agissoit que leurs richesses communes fussent en sûreté, ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Cassim, et de le mettre près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque auroit la hardiesse de faire une pareille entreprise; sauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque temps, après que la puanteur du cadavre seroit exhalée. Cette résolution prise, ils l'exécutèrent; et quand ils n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laissèrent le lieu de leur retraite bien fermé, remontèrent à cheval, et allèrent battre la campagne sur les routes fréquentées par les caravanes, pour les attaquer et exercer leurs brigandages accoutumés.

La femme de Cassim cependant fut dans une grande inquiétude quand elle vit qu'il étoit nuit

close et que son mari n'étoit pas revenu. Elle alla chez Ali Baba tout alarmée, et elle dit : « Beau-frère, vous n'ignorez pas, comme je le crois, que Cassim votre frère est allé à la forêt, et pour quel sujet. Il n'est pas encore revenu, et voilà la nuit avancée ; je crains que quelque malheur ne lui soit arrivé. »

Ali Baba s'étoit douté de ce voyage de son frère, après le discours qu'il lui avoit tenu ; et c'est pour cela qu'il s'étoit abstenu d'aller à la forêt ce jour-là, afin de ne lui pas donner d'ombrage. Sans lui faire aucun reproche dont elle pût s'offenser, ni son mari, s'il eût été vivant, il lui dit qu'elle ne devoit pas encore s'alarmer, et que Cassim apparemment avoit jugé à propos de ne rentrer dans la ville que bien avant dans la nuit.

La femme de Cassim le crut ainsi, d'autant plus facilement, qu'elle considéra combien il étoit important que son mari fît la chose secrètement. Elle retourna chez elle, et elle attendit patiemment jusqu'à minuit. Mais après cela ses alarmes redoublèrent avec une douleur d'autant plus sensible, qu'elle ne pouvoit la faire éclater, ni la soulager par des cris dont elle vit bien que la cause devoit être cachée au voisinage. Alors, si sa faute étoit irréparable, elle se repentit de la folle curiosité qu'elle avoit eue, par une envie condamnable de pénétrer dans les affaires de

son beau-frère et de sa belle-sœur. Elle passa la nuit dans les pleurs; et dès la pointe du jour elle courut chéz eux, et elle leur annonça le sujet qui l'amenoit, plutôt par ses larmes que par ses paroles.

Ali Baba n'attendit pas que sa belle-sœur le priât de se donner la peine d'aller voir ce que Cassim étoit devenu. Il partit sur-le-champ avec ses trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer son affliction, et il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vu dans le chemin ni son frère, ni les dix mulets, il fut étonné du sang répandu qu'il aperçut près de la porte, et il en prit un mauvais augure. Il se présenta devant la porte, il prononça les paroles, elle s'ouvrit; et il fut frappé du triste spectacle du corps de son frère mis en quatre quartiers. Il n'hésita pas sur le parti qu'il devoit prendre, pour rendre les derniers devoirs à son frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avoit eu pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont il fit la charge d'un de ses ânes, avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres ânes de sacs pleins d'or et de bois par-dessus, comme la première fois, sans perdre de temps; et dès qu'il eut achevé, et qu'il eut commandé à la porte de se réfermer, il reprit le chemin de la ville; mais il

eut la précaution de s'arrêter à la sortie de la forêt, assez de temps pour n'y rentrer que de nuit. En arrivant, il ne fit entrer chez lui que les deux ânes chargés d'or; et après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger, et lui avoir fait part en peu de mots de ce qui étoit arrivé à Cassim, il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur.

Ali Baba frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Morgiane : cette Morgiane étoit une esclave adroite, entendue, et féconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles; et Ali Baba la connoissoit pour telle. Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois et des deux paquets; et en prenant Morgiane à part : « Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande, c'est un secret inviolable : tu vas voir combien il nous est nécessaire autant à ta maîtressse qu'à moi. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets; il s'agit de le faire enterrer comme s'il étoit mort de sa mort naturelle. Fais-moi parler à ta maîtresse, et sois attentive à ce que je lui dirai. »

Morgiane avertit sa maîtresse, et Ali Baba, qui la suivoit, entra.

« Hé bien, beau-frère, demanda la belle-sœur à Ali Baba avec grande impatience, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari? Je n'aper-

çois rien sur votre visage qui doive me consoler. »

« Belle-sœur, répondit Ali Baba, je ne puis vous rien dire, qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement jusqu'à la fin sans ouvrir la bouche. Il ne vous est pas moins important qu'à moi, dans ce qui est arrivé, de garder un grand secret pour votre bien et pour votre repos. »

« Ah ! s'écria la belle-sœur sans élever la voix, ce préambule me fait connoître que mon mari n'est plus ; mais en même temps je connois la nécessité du secret que vous me demandez. Il faut bien que je me fasse violence : dites, je vous écoute. »

Ali Baba raconta à sa belle-sœur tout le succès de son voyage jusqu'à son arrivée avec le corps de Cassim.

« Belle-sœur, ajouta-t-il, voilà un sujet d'affliction pour vous d'autant plus grand que vous vous y attendiez moins. Quoique le mal soit sans remède, si quelque chose néanmoins est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de bien que Dieu m'a envoyé au vôtre, en vous épousant, et en vous assurant que ma femme n'en sera pas jalouse, et que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition vous agrée, il faut songer à faire en sorte qu'il paroisse que

mon frère est mort de sa mort naturelle; c'est un soin dont il me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane, et j'y contribuerai de mon côté de tout ce qui sera en mon pouvoir. »

Quel meilleur parti pouvoit prendre la veuve de Cassim, que celui qu'Ali Baba lui proposoit, elle qui, avec les biens qui lui demeuroient par la mort de son premier mari, en trouvoit un autre plus riche qu'elle; et qui, par la découverte du trésor qu'il avoit faite, pouvoit le devenir davantage? Elle ne refusa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raisonnable de consolation. En essuyant ses larmes qu'elle avoit commencé de verser en abondance, en supprimant les cris perçans ordinaires aux femmes qui ont perdu leurs maris, elle témoigna suffisamment à Ali Baba qu'elle acceptoit son offre.

Ali Baba laissa la veuve de Cassim dans cette disposition; et après avoir recommandé à Morgiane de bien s'acquitter de son personnage, il retourna chez lui avec son âne.

Morgiane ne s'oublia pas; elle sortit en même temps qu'Ali Baba, et alla chez un apothicaire qui étoit dans le voisinage : elle frappe à la boutique, on ouvre, elle demande d'une sorte de tablette très salutaire dans les maladies les plus dangereuses. L'apothicaire lui en

donna pour l'argent qu'elle avoit présenté, en demandant qui étoit malade chez son maître.

« Ah! dit-elle avec un grand soupir, c'est Cassim lui-même, mon bon maître! On n'entend rien à sa maladie, il ne parle, ni ne peut manger. »

Avec ces paroles, elle emporte les tablettes dont véritablement Cassim n'étoit plus en état de faire usage.

Le lendemain, la même Morgiane vient chez le même apothicaire, et demande, les larmes aux yeux, d'une essence dont on avoit coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière extrémité; et on n'espéroit rien de leur vie, si cette essence ne les faisoit revivre.

« Hélas! dit-elle avec une grande affliction, en la recevant des mains de l'apothicaire, je crains fort que ce remède ne fasse pas plus d'effet que les tablettes! Ah! que je perds un bon maître! »

D'un autre côté, comme on vît toute la journée Ali Baba et sa femme d'un air triste faire plusieurs allées et venues chez Cassim, on ne fut pas étonné sur le soir d'entendre des cris lamentables de la femme de Cassim, et surtout de Morgiane, qui annonçoient que Cassim étoit mort.

Le jour suivant de grand matin, lorsque le jour

ne faisoit que commencer à paroître, Morgiane, qui savoit qu'il y avoit sur la place un bon homme de savetier fort vieux, qui ouvroit tous les jours sa boutique le premier, long-temps avant les autres, sort, et va le trouver. En l'abordant, et en lui donnant le bonjour, elle lui mit une pièce d'or dans la main.

Baba Moustafa, connu de tout le monde sous ce nom, Baba Moustafa, dis-je, qui étoit naturellement gai, et qui avoit toujours le mot pour rire, en regardant la pièce d'or, à cause qu'il n'étoit pas encore bien jour, et en voyant que c'étoit de l'or : « Bonne étrenne! dit-il; de quoi s'agit-il? Me voilà prêt à bien faire. »

« Baba Moustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, et venez avec moi promptement; mais à condition que je vous banderai les yeux quand nous serons dans un tel endroit. »

A ces paroles, Baba Moustafa fit le difficile. « Oh, oh! reprit-il, vous voulez donc me faire faire quelque chose contre ma conscience, ou contre mon honneur? »

En lui mettant une autre pièce d'or dans la main : « Dieu garde, reprit Morgiane, que j'exige rien de vous que vous ne puissiez faire en tout honneur! Venez seulement, et ne craignez rien. »

Baba Moustafa se laissa mener; et Morgiane, après lui avoir bandé les yeux avec un mouchoir à l'endroit qu'elle avoit marqué, le mena chez défunt son maître, et elle ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avoit mis le corps, chaque quartier à sa place. Quand elle le lui eut ôté : « Baba Moustafa, dit-elle, c'est pour vous faire coudre les pièces que voilà, que je vous ai amené. Ne perdez pas de temps; et quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre pièce d'or. »

Quand Baba Moustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux dans la même chambre; et après lui avoir donné la troisième pièce d'or qu'elle lui avoit promise, et lui avoir recommandé le secret, elle le remena jusqu'à l'endroit où elle lui avoit bandé les yeux en l'amenant; et là, après lui avoir encore ôté le mouchoir, elle le laissa retourner chez lui, en le conduisant de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus, afin de lui ôter la curiosité de revenir sur ses pas pour l'observer elle-même.

Morgiane avoit fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim : ainsi Ali Baba, qui arriva comme elle venoit de rentrer, le lava, le parfuma d'encens, et l'ensevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière, qu'Ali Baba avoit pris le soin de commander.

Afin que le menuisier ne pût s'apercevoir de rien, Morgiane reçut la bière à la porte; et après l'avoir payé et renvoyé, elle aida à Ali Baba à mettre le corps dedans; et quand Ali Baba eut bien cloué les planches par-dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout étoit prêt pour l'enterrement. Les gens de la mosquée, destinés pour laver les corps morts, s'offrirent pour venir s'acquitter de leur fonction; mais elle leur dit que la chose étoit faite.

Morgiane, de retour, ne faisoit que de rentrer quand l'iman et d'autres ministres de la mosquée arrivèrent. Quatre voisins assemblés chargèrent la bière sur leurs épaules; et en suivant l'iman, qui récitoit des prières, ils la portèrent au cimetière. Morgiane, en pleurs, comme esclave du défunt, suivit la tête nue, en poussant des cris pitoyables, en se frappant la poitrine de grands coups, et en s'arrachant les cheveux; et Ali Baba marchoit après, accompagné des voisins qui se détachoient tour à tour, de temps en temps, pour relayer et soulager les autres voisins qui portoient la bière, jusqu'à ce qu'on arrivât au cimetière.

Pour ce qui est de la femme de Cassim, elle resta dans sa maison, en se désolant et en poussant des cris lamentables avec les femmes du voisinage, qui, selon la coutume, y accoururent

pendant la cérémonie de l'enterrement, et qui, en joignant leurs lamentations aux siennes, remplirent tout le quartier de tristesse bien loin aux environs.

De la sorte, la mort funeste de Cassim fut cachée et dissimulée entre Ali Baba, sa femme, la veuve de Cassim et Morgiane, avec un ménagement si grand, que personne de la ville, loin d'en avoir connoissance, n'en eut pas le moindre soupçon.

Trois ou quatre jours après l'enterrement de Cassim, Ali Baba transporta le peu de meubles qu'il avoit, avec l'argent qu'il avoit enlevé du trésor des voleurs, qu'il ne porta que la nuit dans la maison de la veuve de son frère, pour s'y établir; ce qui fit connoître son nouveau mariage avec sa belle-sœur. Et comme ces sortes de mariages ne sont pas extraordinaires dans notre religion, personne n'en fut surpris.

Quant à la boutique de Cassim, Ali Baba avoit un fils, qui depuis quelque temps avoit achevé son apprentissage chez un autre gros marchand, qui avoit toujours rendu témoignage de sa bonne conduite; il la lui donna, avec promesse, s'il continuoit de se gouverner sagement, qu'il ne seroit pas long-temps à le marier avantageusement selon son état.

Laissons Ali Baba jouir des commencemens

de sa bonne fortune, et parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt, dans le temps dont ils étoient convenus; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Cassim, et il augmenta quand ils se furent aperçus de la diminution de leurs sacs d'or.

« Nous sommes découverts et perdus, dit le capitaine, si nous n'y prenons garde; et si nous ne cherchons promptement à y apporter le remède, insensiblement nous allons perdre tant de richesses, que nos ancêtres et nous avons amassées avec tant de peine et de fatigues. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait, c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le secret de faire ouvrir la porte, et que nous sommes arrivés heureusement à point nommé dans le temps qu'il en alloit sortir. Mais il n'étoit pas le seul; un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté et notre trésor diminué en sont des marques incontestables; et comme il n'y a pas d'apparence que plus de deux personnes aient eu ce secret, après avoir fait périr l'un, il faut que nous fassions périr l'autre de même. Qu'en dites-vous, braves gens, n'êtes-vous pas de même avis que moi? »

La proposition du capitaine des voleurs fut trouvée si raisonnable par sa compagnie, qu'ils

l'approuvèrent tous, et qu'ils tombèrent d'accord qu'il falloit abandonner toute autre entreprise, pour ne s'attacher uniquement qu'à celle-ci, et ne s'en départir qu'ils n'y eussent réussi.

« Je n'en attendois pas moins de votre courage et de votre bravoure, reprit le capitaine; mais avant toutes choses, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit et entreprenant, aille à la ville, sans armes, et en habit de voyageur et d'étranger, et qu'il emploie tout son savoir-faire pour découvrir si on n'y parle pas de la mort étrange de celui que nous avons massacré comme il le méritoit, qui il étoit, et en quelle maison il demeuroit. C'est ce qu'il nous est important que nous sachions d'abord, pour ne rien faire dont nous ayons lieu de nous repentir, en nous découvrant nous-mêmes dans un pays où nous sommes inconnus depuis si long-temps, et où nous avons un si grand intérêt de continuer de l'être. Mais afin d'animer celui de vous qui s'offrira pour se charger de cette commission, et l'empêcher de se tromper, en nous venant faire un rapport faux, au lieu d'un véritable, qui seroit capable de causer notre ruine, je vous demande si vous ne jugez pas à propos qu'en ce cas-là il se soumette à la peine de mort. »

Sans attendre que les autres donnassent leurs suffrages : « Je m'y soumets, dit l'un des voleurs,

et je fais gloire d'exposer ma vie, en me chargeant de la commission. Si je n'y réussis pas, vous vous souviendrez au moins que je n'aurai manqué ni de bonne volonté ni de courage pour le bien commun de la troupe.»

Ce voleur, après avoir reçu de grandes louanges du capitaine et de ses camarades, se déguisa de manière que personne ne pouvoit le prendre pour ce qu'il étoit. En se séparant de la troupe, il partit la nuit, et il prit si bien ses mesures, qu'il entra dans la ville dans le temps que le jour ne faisoit que commencer à paroître. Il avança jusqu'à la place, où il ne vit qu'une seule boutique ouverte, et c'étoit celle de Baba Moustafa.

Baba Moustafa étoit assis sur son siége, l'alêne à la main, prêt à travailler de son métier. Le voleur alla l'aborder, en lui souhaitant le bonjour; et comme il se fut aperçu de son grand âge : «Bon homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin; il n'est pas possible que vous y voyiez encore clair, âgé comme vous l'êtes; et quand il feroit plus clair, je doute que vous ayez d'assez bons yeux pour coudre.»

«Qui que vous soyez, reprit Baba Moustafa, il faut que vous ne me connoissiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir les yeux excellens; et vous n'en douterez pas quand

vous saurez qu'il n'y a pas long-temps que j'ai cousu un mort dans un lieu où il ne faisoit guère plus clair qu'il fait présentement. »

Le voleur eut une grande joie de s'être adressé en arrivant à un homme qui d'abord, comme il n'en douta pas, lui donnoit de lui-même la nouvelle de ce qui l'avoit amené, sans le lui demander.

« Un mort! reprit-il avec étonnement. » Et pour le faire parler : « Pourquoi coudre un mort? ajouta-t-il. Vous voulez dire apparemment que vous avez cousu le linceul dans lequel il a été enseveli. — Non, non, reprit Baba Moustafa : je sais ce que je veux dire. Vous voudriez me faire parler, mais vous n'en saurez pas davantage. »

Le voleur n'avoit pas besoin d'un éclaircissement plus ample pour être persuadé qu'il avoit découvert ce qu'il étoit venu chercher. Il tira une pièce d'or; et en la mettant dans la main de Baba Moustafa, il lui dit : « Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre secret, quoique je puisse vous assurer que je ne le divulguerois pas si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grâce de m'enseigner, ou de venir me montrer la maison où vous avez cousu ce mort. — Quand j'aurois la volonté de vous accorder ce que vous me demandez, reprit Baba Moustafa, en tenant la

pièce d'or prêt à la rendre, je vous assure que je ne pourrois pas le faire : vous devez m'en croire sur ma parole. En voici la raison : c'est qu'on m'a mené jusqu'à un certain endroit où l'on m'a bandé les yeux, et de là je me suis laissé conduire jusque dans la maison, d'où, après avoir fait ce que je devois faire, on me ramena de la même manière jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous rendre service. »

« Au moins, repartit le voleur, vous devez vous souvenir à peu près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés. Venez, je vous prie, avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit-là, et nous marcherons ensemble par le même chemin et par les mêmes détours que vous pourrez vous remettre dans la mémoire; et comme toute peine mérite récompense, voici une autre pièce d'or. Venez, faites-moi le plaisir que je vous demande. » Et en disant ces paroles, il lui mit une autre pièce dans la main.

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Moustafa; il les regarda quelque temps dans sa main sans dire mot, en se consultant pour savoir ce qu'il devoit faire. Il tira enfin sa bourse de son sein, et en les mettant dedans : « Je ne puis vous assurer, dit-il au voleur, que je me souvienne pré-

cisément du chemin qu'on me fit faire; mais puisque vous le voulez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir. »

Baba Moustafa se leva à la grande satisfaction du voleur; et sans fermer sa boutique, où il n'y avoit rien de conséquence à perdre, il mena le voleur avec lui jusqu'à l'endroit où Morgiane lui avoit bandé les yeux. Quand ils furent arrivés : « C'est ici, dit Baba Moustafa, qu'on m'a bandé, et j'étois tourné comme vous me voyez. Le voleur, qui avoit son mouchoir prêt, les lui banda, et il marcha à côté de lui, en partie en le conduisant, en partie en se laissant conduire par lui, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât.

« Il me semble, dit Baba Moustafa, que je n'ai point passé plus loin. » Et il se trouva véritablement devant la maison de Cassim, où Ali Baba demeuroit alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte avec de la craie qu'il tenoit prête; et quand il le lui eut ôté, il lui demanda s'il savoit à qui appartenoit la maison. Baba Moustafa lui répondit qu'il n'étoit pas du quartier, et ainsi qu'il ne pouvoit lui en rien dire.

Comme le voleur vit qu'il ne pouvoit apprendre rien davantage de Baba Moustafa, il le remercia de la peine qu'il lui avoit fait prendre;

et après qu'il l'eut quitté et laissé retourner à sa boutique, il reprit le chemin de la forêt, persuadé qu'il seroit bien reçu.

Peu de temps après que le voleur et Baba Moustafa se furent séparés, Morgiane sortit de la maison d'Ali Baba pour quelque affaire; et en revenant, elle remarqua la marque que le voleur y avoit faite; elle s'arrêta pour y faire attention. « Que signifie cette marque? dit-elle en elle-même; quelqu'un voudroit-il du mal à mon maître, ou l'a-t-on faite pour se divertir? A quelque intention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle, il est bon de se précautionner contre tout événement. » Elle prend aussitôt de la craie; et comme les deux ou trois portes au-dessus et au-dessous étoient semblables, elle les marqua au même endroit, et elle rentra dans la maison, sans parler de ce qu'elle venoit de faire, ni à son maître ni à sa maîtresse.

Le voleur cependant, qui continuoit son chemin, arriva à la forêt, et rejoignit sa troupe de bonne heure. En arrivant il fit rapport du succès de son voyage, en exagérant le bonheur qu'il avoit eu d'avoir trouvé d'abord un homme par lequel il avoit appris le fait dont il étoit venu s'informer, ce que personne que lui n'eût pu lui apprendre. Il fut écouté avec une grande satisfaction; et le capitaine, en prenant la pa-

role, après l'avoir loué de sa diligence : « Camarades, dit-il en s'adressant à tous, nous n'avons pas de temps à perdre; partons bien armés, sans qu'il paroisse que nous le soyons; et quand nous serons entrés dans la ville séparément, les uns après les autres, pour ne pas donner de soupçon, que le rendez-vous soit dans la grande place, les uns d'un côté, les autres de l'autre, pendant que j'irai reconnoître la maison avec notre camarade, qui vient de nous apporter une si bonne nouvelle, afin que là-dessus je juge du parti qui nous conviendra le mieux. »

Le discours du capitaine des voleurs fut applaudi, et ils furent bientôt en état de partir. Ils défilèrent deux à deux, trois à trois; et en marchant à une distance raisonnable les uns des autres, ils entrèrent dans la ville sans donner aucun soupçon. Le capitaine et celui qui étoit venu le matin, y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le capitaine dans la rue où il avoit marqué la maison d'Ali Baba; et quand il fut devant une des portes qui avoient été marquées par Morgiane, il la lui fit remarquer, en lui disant que c'étoit celle-là. Mais en continuant leur chemin sans s'arrêter, afin de ne pas se rendre suspects, comme le capitaine eut observé que la porte qui suivoit étoit marquée de la même marque et au même endroit, il le fit

remarquer à son conducteur, et il lui demanda si c'étoit celle-ci ou la première. Le conducteur demeura confus, et il ne sut que répondre, encore moins quand il eut vu avec le capitaine que les quatre ou cinq portes qui suivoient avoient aussi la même marque. Il assura au capitaine, avec serment, qu'il n'en avoit marqué qu'une. « Je ne sais, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de ressemblance; mais dans cette confusion, j'avoue que je ne peux distinguer laquelle est celle que j'ai marquée. »

Le capitaine, qui vit son dessein avorté, se rendit à la grande place, où il fit dire à ses gens, par le premier qu'il rencontra, qu'ils avoient perdu leur peine et fait un voyage inutile, et qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que de reprendre le chemin de leur retraite commune. Il en donna l'exemple, et ils le suivirent tous dans le même ordre qu'ils étoient venus.

Quand la troupe se fut rassemblée dans la forêt, le capitaine leur expliqua la raison pourquoi il les avoit fait revenir. Aussitôt le conducteur fut déclaré digne de mort tout d'une voix, et il s'y condamna lui-même, en reconnoissant qu'il auroit dû prendre mieux ses précautions, et il présenta le cou avec fermeté à celui qui se présenta pour lui couper la tête.

Comme il s'agissoit, pour la conservation de la bande, de ne pas laisser sans vengeance le tort qui lui avoit été fait, un autre voleur, qui se promit de mieux réussir que celui qui venoit d'être châtié, se présenta, et demanda en grâce d'être préféré. Il est écouté. Il marche; il corrompt Baba Moustafa, comme le premier l'avoit corrompu, et Baba Moustafa lui fait connoître la maison d'Ali Baba, les yeux bandés. Il la marque de rouge dans un endroit moins apparent, en comptant que c'étoit un moyen sûr pour la distinguer d'avec celles qui étoient marquées de blanc.

Mais peu de temps après, Morgiane sortit de la maison comme le jour précédent; et quand elle revint, la marque rouge n'échappa pas à ses yeux clairvoyans. Elle fit le même raisonnement qu'elle avoit fait, et elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voisines et aux mêmes endroits.

Le voleur, à son retour vers sa troupe dans la forêt, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avoit prise, comme infaillible, disoit-il, pour ne pas confondre la maison d'Ali Baba avec les autres. Le capitaine et ses gens croient avec lui que la chose doit réussir. Ils se rendent à la ville dans le même ordre et avec les mêmes soins qu'auparavant, armés aussi de

même, prêts à faire le coup qu'ils méditoient; et le capitaine et le voleur, en arrivant, vont à la rue d'Ali Baba; mais ils trouvent la même difficulté que la première fois. Le capitaine en est indigné, et le voleur dans une confusion aussi grande que celui qui l'avoit précédé avec la même commission.

Ainsi, le capitaine fut contraint de se retirer encore ce jour-là avec ses gens, aussi peu satisfait que le jour d'auparavant. Le voleur, comme auteur de la méprise, subit pareillement le châtiment auquel il s'étoit soumis volontairement.

Le capitaine, qui vit sa troupe diminuée de deux braves sujets, craignit de la voir diminuer davantage s'il continuoit de s'en rapporter à d'autres pour être informé au vrai de la maison d'Ali Baba. Leur exemple lui fit connoître qu'ils n'étoient propres, tous, qu'à des coups de main, et nullement à agir de tête dans les occasions. Il se chargea de la chose lui-même; il vint à la ville, et avec l'aide de Baba Moustafa, qui lui rendit le même service qu'aux deux députés de sa troupe, il ne s'amusa pas à faire aucune marque pour connoître la maison d'Ali Baba; mais il l'examina si bien, non seulement en la considérant attentivement, mais même en passant et en repassant à diverses fois par-devant, qu'il n'étoit pas possible qu'il s'y méprît.

Le capitaine des voleurs, satisfait de son voyage, et instruit de ce qu'il avoit souhaité, retourna à la forêt; et quand il fut arrivé dans la grotte où sa troupe l'attendoit: « Camarades, dit-il, rien enfin ne peut plus nous empêcher de prendre une pleine vengeance du dommage qui nous a été fait. Je connois avec certitude la maison du coupable sur qui elle doit tomber; et dans le chemin j'ai songé aux moyens de la lui faire sentir si adroitement, que personne ne pourra avoir connoissance du lieu de notre retraite, non plus que de notre trésor; car c'est le but que nous devons avoir dans notre entreprise; autrement, au lieu de nous être utile, elle nous seroit funeste. Pour parvenir à ce but, continua le capitaine, voici ce que j'ai imaginé. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un sait un expédient meilleur, il pourra le communiquer. » Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendoit s'y comporter; et comme ils lui eurent tous donné leur approbation, il les chargea, en se partageant dans les bourgs et dans les villages d'alentour, et même dans les villes, d'acheter des mulets, jusqu'au nombre de dix-neuf, et trente-huit grands vases de cuir à transporter de l'huile, l'un plein, et les autres vides.

En deux ou trois jours de temps, les voleurs

eurent fait tout cet amas. Comme les vases vides étoient un peu étroits par la bouche pour l'exécution de son dessein, le capitaine les fit un peu élargir; et après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun avec les armes qu'il avoit jugées nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avoit fait découdre, afin de leur laisser la respiration libre, il les ferma de manière qu'ils paroissoient pleins d'huile; et pour les mieux déguiser, il les frotta par le dehors d'huile, qu'il prit du vase qui en étoit plein.

Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés des trente-sept voleurs, sans y comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vases, et du vase qui étoit plein d'huile, leur capitaine, comme conducteur, prit le chemin de la ville, dans le temps qu'il avoit résolu, et y arriva à la brune, environ une heure après le coucher du soleil, comme il se l'étoit proposé. Il y entra, et il alla droit à la maison d'Ali Baba, dans le dessein de frapper à la porte, et de demander à y passer la nuit avec ses mulets, sous le bon plaisir du maître. Il n'eut pas la peine de frapper : il trouva Ali Baba à la porte, qui prenoit le frais après le souper. Il fit arrêter ses mulets; et en s'adressant à Ali Baba : «Seigneur, dit-il, j'amène l'huile que vous voyez, de bien loin, pour la vendre demain au marché; et à

l'heure qu'il est, je ne sais où aller loger. Si cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaisir de me recevoir chez vous pour y passer la nuit : je vous en aurai obligation. »

Quoique Ali Baba eût vu dans la forêt celui qui lui parloit, et même entendu sa voix, comment eût-il pu le reconnoître pour le capitaine des quarante voleurs, sous le déguisement d'un marchand d'huile?

« Vous êtes le bien venu, lui dit-il, entrez. » Et en disant ces paroles, il lui fit place pour le laisser entrer avec ses mulets, comme il le fit.

En même temps, Ali Baba appela un esclave qu'il avoit, et lui commanda, quand les mulets seroient déchargés, de les mettre non seulement à couvert dans l'écurie, mais même de leur donner du foin et de l'orge. Il prit aussi la peine d'entrer dans la cuisine, et d'ordonner à Morgiane d'apprêter promptement à souper pour l'hôte qui venoit d'arriver, et de lui préparer un lit dans une chambre.

Ali Baba fit plus : pour faire à son hôte tout l'accueil possible, quand il vit que le capitaine des voleurs avoit déchargé ses mulets, que les mulets avoient été menés dans l'écurie, comme il l'avoit commandé, et qu'il cherchoit une place pour passer la nuit à l'air, il alla le prendre pour le faire entrer dans la salle où il recevoit son

monde, en lui disant qu'il ne souffriroit pas qu'il couchât dans la cour. Le capitaine des voleurs s'en excusa fort, sous prétexte de ne vouloir pas être incommode, mais, dans le vrai, pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il méditoit avec plus de liberté; et il ne céda aux honnêtetés d'Ali Baba qu'après de fortes instances.

Ali Baba, non content de tenir compagnie à celui qui en vouloit à sa vie, jusqu'à ce que Morgiane lui eût servi le souper, continua de l'entretenir de plusieurs choses qu'il crut pouvoir lui faire plaisir, et il ne le quitta que quand il eut achevé le repas dont il l'avoit régalé.

« Je vous laisse le maître, lui dit-il : vous n'avez qu'à demander toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin; il n'y a rien chez moi qui ne soit à votre service. »

Le capitaine des voleurs se leva en même temps qu'Ali Baba, et l'accompagna jusqu'à la porte; et pendant qu'Ali Baba alla dans la cuisine pour parler à Morgiane, il entra dans la cour, sous prétexte d'aller à l'écurie voir si rien ne manquoit à ses mulets.

Ali Baba, après avoir recommandé de nouveau à Morgiane de prendre un grand soin de son hôte, et de ne le laisser manquer de rien : « Morgiane, ajouta-t-il, je t'avertis que demain je vais au bain avant le jour; prends soin que

mon linge de bain soit prêt, et de le donner à Abdalla (c'étoit le nom de son esclave), et fais-moi un bon bouillon, pour le prendre à mon retour.» Après lui avoir donné ces ordres, il se retira pour se coucher.

Le capitaine des voleurs, cependant, à la sortie de l'écurie, alla donner à ses gens l'ordre de ce qu'ils devoient faire. En commençant depuis le premier vase jusqu'au dernier, il dit à chacun : «Quand je jetterai de petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de vous faire ouverture, en fendant le vase depuis le haut jusqu'en bas avec le couteau dont vous êtes muni, et d'en sortir : aussitôt je serai à vous.»

Le couteau dont il parloit étoit pointu et affilé pour cet usage.

Cela fait, il revint; et comme il se fut présenté à la porte de la cuisine, Morgiane prit de la lumière, et elle le conduisit à la chambre qu'elle lui avoit préparée, où elle le laissa après lui avoir demandé s'il avoit besoin de quelque autre chose. Pour ne pas donner de soupçon, il éteignit la lumière peu de temps après, et il se coucha tout habillé, prêt à se lever dès qu'il auroit fait son premier somme.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Ali Baba : elle prépare son linge de bain, elle en charge

Abdalla, qui n'étoit pas encore allé se coucher, elle met le pot au feu pour le bouillon, et pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avoit plus d'huile dans la maison, et la chandelle y manquoit aussi. Que faire? Elle a besoin cependant de voir clair pour écumer son pot; elle en témoigne sa peine à Abdalla.

« Te voilà bien embarrassée, lui dit Abdalla. Va prendre de l'huile dans un des vases que voilà dans la cour. »

Morgiane remercia Abdalla de l'avis, et pendant qu'il va se coucher près de la chambre d'Ali Baba, pour le suivre au bain, elle prend la cruche à l'huile et elle va dans la cour. Comme elle se fut approchée du premier vase qu'elle rencontra, le voleur qui étoit caché dedans, demanda en parlant bas : « Est-il temps? »

Quoique le voleur eût parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voix d'autant plus facilement, que le capitaine des voleurs, dès qu'il eut déchargé ses mulets, avoit ouvert, non seulement ce vase, mais même tous les autres, pour donner de l'air à ses gens, qui d'ailleurs y étoient fort mal à leur aise, sans y être cependant privés de la facilité de respirer.

Toute autre esclave que Morgiane, aussi surprise qu'elle le fut, en trouvant un homme dans un vase, au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle

cherchoit, eût fait un vacarme capable de causer de grands malheurs. Mais Morgiane étoit au-dessus de ses semblables : elle comprit en un instant l'importance de garder ce secret, le danger pressant où se trouvoit Ali Baba et sa famille, et où elle se trouvoit elle-même, et la nécessité d'y apporter promptement le remède, sans faire d'éclat; et par sa capacité elle en pénétra d'abord les moyens. Elle rentra donc en elle-même dans le moment, et sans faire paroître aucune émotion, en prenant la place du capitaine des voleurs, elle répondit à la demande, et elle dit : « Pas encore, mais bientôt. » Elle s'approcha du vase qui suivoit, et la même demande lui fut faite, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle arriva au dernier qui étoit plein d'huile; et, à la même demande, elle donna la même réponse.

Morgiane connut par là que son maître Ali Baba, qui avoit cru ne donner à loger chez lui qu'à un marchand d'huile, y avoit donné entrée à trente-huit voleurs, en y comprenant le faux marchand leur capitaine. Elle remplit en diligence sa cruche d'huile, qu'elle prit du dernier vase; elle revint dans sa cuisine, où, après avoir mis de l'huile dans la lampe et l'avoir rallumée, elle prend une grande chaudière, elle retourne à la cour où elle l'emplit de l'huile du vase. Elle la rapporte, la met sur le feu, et met dessous

force bois, parce que plus tôt l'huile bouillira, plus tôt elle aura exécuté ce qui doit contribuer au salut commun de la maison, qui ne demande pas de retardement. L'huile bout enfin; elle prend la chaudière, et elle va verser dans chaque vase assez d'huile toute bouillante, depuis le premier jusqu'au dernier, pour les étouffer et leur ôter la vie, comme elle la leur ôta.

Cette action, digne du courage de Morgiane, exécutée sans bruit, comme elle l'avoit projeté, elle revient dans la cuisine avec la chaudière vide, et ferme la porte. Elle éteint le grand feu qu'elle avoit allumé, et elle n'en laisse qu'autant qu'il en faut pour achever de faire cuire le pot du bouillon d'Ali Baba. Ensuite elle souffle la lampe, et elle demeure dans un grand silence, résolue à ne pas se coucher qu'elle n'eût observé ce qui arriveroit, par une fenêtre de la cuisine qui donnoit sur la cour, autant que l'obscurité de la nuit pouvoit le permettre.

Il n'y avoit pas encore un quart d'heure que Morgiane attendoit, quand le capitaine des voleurs s'éveilla. Il se lève; il regarde par la fenêtre qu'il ouvre; et comme il n'aperçoit aucune lumière et qu'il voit régner un grand repos et un profond silence dans la maison, il donne le signal en jetant de petites pierres, dont plusieurs tombèrent sur les vases, comme il n'en douta

point par le son qui lui en vint aux oreilles. Il écoute, et n'entend ni n'aperçoit rien qui lui fasse connoître que ses gens se mettent en mouvement. Il en est inquiet : il jette de petites pierres une seconde et une troisième fois. Elles tombent sur les vases, et cependant pas un des voleurs ne donne le moindre signe de vie, et il n'en peut comprendre la raison. Il descend dans la cour tout alarmé, avec le moins de bruit qu'il lui est possible; il approche de même du premier vase, et quand il veut demander au voleur, qu'il croit vivant, s'il dort, il sent une odeur d'huile chaude et de brûlé, qui s'exhale du vase, par où il connoît que son entreprise contre Ali Baba, pour lui ôter la vie et pour piller sa maison, et pour emporter, s'il pouvoit, l'or qu'il avoit enlevé à sa communauté, étoit échouée. Il passe au vase qui suivoit, et à tous les autres l'un après l'autre, et il trouve que ses gens avoient péri par le même sort; et par la diminution de l'huile dans le vase qu'il avoit apporté plein, il connut la manière dont on s'y étoit pris pour le priver du secours qu'il en attendoit. Au désespoir d'avoir manqué son coup, il enfila la porte du jardin d'Ali Baba, qui donnoit dans la cour, et de jardin en jardin, en passant par-dessus les murs, il se sauva.

Quand Morgiane n'entendit plus de bruit et

qu'elle ne vit pas revenir le capitaine des voleurs, après avoir attendu quelque temps, elle ne douta pas du parti qu'il avoit pris, plutôt que de chercher à se sauver par la porte de la maison, qui étoit fermée à double tour. Satisfaite et dans une grande joie d'avoir si bien réussi à mettre toute la maison en sûreté, elle se coucha enfin, et elle s'endormit.

Ali Baba cependant sortit avant le jour, et alla au bain, suivi de son esclave, sans rien savoir de l'événement étonnant qui étoit arrivé chez lui pendant qu'il dormoit, au sujet duquel Morgiane n'avoit pas jugé à propos de l'éveiller, avec d'autant plus de raison, qu'elle n'avoit pas de temps à perdre dans le temps du danger, et qu'il étoit inutile de troubler son repos, après qu'elle l'eut détourné.

Lorsqu'il revint des bains, et qu'il rentra chez lui, le soleil étoit levé. Ali Baba fut si surpris de voir encore les vases d'huile dans leur place, et que le marchand ne se fût pas rendu au marché avec ses mulets, qu'il en demanda la raison à Morgiane qui lui étoit venue ouvrir, et qui avoit laissé toutes choses dans l'état où il les voyoit, pour lui en donner le spectacle, et lui expliquer plus sensiblement ce qu'elle avoit fait pour sa conservation.

« Mon bon maître, dit Morgiane en répon-

dant à Ali Baba, Dieu vous conserve, vous et toute votre maison! Vous apprendrez mieux ce que vous désirez savoir, quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir : prenez la peine de venir avec moi.»

Ali Baba suivit Morgiane. Quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vase : « Regardez dans le vase, lui dit-elle, et voyez s'il y a de l'huile.»

Ali Baba regarda; et comme il eut vu un homme dans le vase, il se retira en arrière, tout effrayé, avec un grand cri.

«Ne craignez rien, lui dit Morgiane, l'homme que vous voyez ne vous fera pas de mal; il en a fait, mais il n'est plus en état d'en faire, ni à vous, ni à personne : il n'a plus de vie.»

«Morgiane, s'écria Ali Baba, que veut dire ce que tu viens de me faire voir? Explique-le-moi.»

«Je vous l'expliquerai, dit Morgiane; mais modérez votre étonnement, et n'éveillez pas la curiosité des voisins d'avoir connoissance d'une chose qu'il est très important que vous teniez cachée. Voyez auparavant tous les autres vases.»

Ali Baba regarda dans les autres vases l'un après l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier où il y avoit de l'huile, dont il remarqua que l'huile étoit notablement diminuée; et quand

il eut fait, il demeura comme immobile, tantôt en jetant les yeux sur les vases, tantôt en regardant Morgiane, sans dire mot, tant la surprise où il étoit étoit grande. A la fin, comme si la parole lui fût revenue : «Et le marchand, demanda-t-il, qu'est-il devenu?»

« Le marchand, répondit Morgiane, est aussi peu marchand que je suis marchande. Je vous dirai qui il est, et ce qu'il est devenu. Mais vous apprendrez toute l'histoire plus commodément dans votre chambre; car il est temps, pour le bien de votre santé, que vous preniez un bouillon après être sorti du bain. »

Pendant qu'Ali Baba se rendit dans sa chambre, Morgiane alla à la cuisine prendre le bouillon; elle le lui apporta, et avant de le prendre, Ali Baba lui dit : « Commence toujours à satisfaire l'impatience où je suis, et raconte-moi une histoire si étrange, avec toutes ses circonstances. »

Morgiane, pour obéir à Ali Baba, lui dit : « Seigneur, hier au soir, quand vous vous fûtes retiré pour vous coucher, je préparai votre linge de bain, comme vous veniez de me le commander, et j'en chargeai Abdalla. Ensuite je mis le pot au feu pour le bouillon; et comme je l'écumois, la lampe, faute d'huile, s'éteignit tout à coup, et il n'y en avoit pas une goutte dans la cruche. Je cherchai quelques bouts de chandelle, et je

n'en trouvai pas un. Abdalla, qui me vit embarrassée, me fit souvenir des vases pleins d'huile qui étoient dans la cour, comme il n'en doutoit pas non plus que moi, et comme vous l'avez cru vous-même. Je pris la cruche et je courus au vase le plus voisin. Mais comme je fus près du vase, il en sortit une voix qui me demanda : « Est-il temps? » Je ne m'effrayai pas; mais en comprenant sur-le-champ la malice du faux marchand, je répondis sans hésiter : « Pas encore, mais bientôt. » Je passai au vase qui suivoit; et une autre voix me fit la même demande, à laquelle je répondis de même. J'allai aux autres vases l'un après l'autre : à pareille demande, pareille réponse, et je ne trouvai de l'huile que dans le dernier vase, dont j'emplis la cruche. Quand j'eus considéré qu'il y avoit trente-sept voleurs au milieu de votre cour, qui n'attendoient que le signal ou que le commandement de leur chef, que vous aviez pris pour un marchand, et à qui vous aviez fait un si grand accueil, au point de mettre toute la maison en combustion, je ne perdis pas de temps : je rapportai la cruche, j'allumai la lampe; et après avoir pris la chaudière la plus grande de la cuisine, j'allai l'emplir d'huile. Je la mis sur le feu, et quand elle fut bien bouillante, j'en allai verser dans chaque vase où étoient les voleurs, autant qu'il en fallut pour

les empêcher tous d'exécuter le pernicieux dessein qui les avoit amenés. La chose ainsi terminée de la manière que je l'avois méditée, je revins dans la cuisine, j'éteignis la lampe; et avant que je me couchasse, je me mis à examiner tranquillement, par la fenêtre, quel parti prendroit le faux marchand d'huile. Au bout de quelque temps, j'entendis que pour signal il jeta de sa fenêtre de petites pierres qui tombèrent sur les vases. Il en jeta une seconde et une troisième fois; et comme il n'aperçut ou n'entendit aucun mouvement, il descendit, et je le vis aller de vase en vase jusqu'au dernier; après quoi l'obscurité de la nuit fit que je le perdis de vue. J'observai encore quelque temps; et comme je vis qu'il ne revenoit pas, je ne doutai pas qu'il ne se fût sauvé par le jardin, désespéré d'avoir si mal réussi. Ainsi, persuadée que la maison étoit en sûreté, je me couchai. »

En achevant, Morgiane ajouta : « Voilà quelle est l'histoire que vous m'avez demandée, et je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avois faite depuis deux ou trois jours, dont je n'avois pas cru devoir vous entretenir, qui est qu'une fois en revenant de la ville de bon matin, j'aperçus que la porte de la rue étoit marquée de blanc, et le jour d'après de rouge, après la marque blanche, et que chaque fois, sans

savoir à quel dessein cela pouvoit avoir été fait, j'avois marqué de même, et au même endroit, deux ou trois portes de nos voisins, au-dessus et au-dessous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par les voleurs de la forêt, dont je ne sais pourquoi la troupe est diminuée de deux. Quoi qu'il en soit, la voilà réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'ils avoient juré votre perte, et qu'il est bon que vous vous teniez sur vos gardes, tant qu'il sera certain qu'il en restera quelqu'un au monde. Quant à moi, je n'oublierai rien pour veiller à votre conservation, comme j'y suis obligée. »

Quand Morgiane eut achevé, Ali Baba, pénétré de la grande obligation qu'il lui avoit, lui dit : « Je ne mourrai pas que je ne t'aye récompensée comme tu le mérites. Je te dois la vie; et pour commencer à t'en donner une marque de reconnoissance, je te donne la liberté dès à présent, en attendant que j'y mette le comble de la manière que je me le propose. Je suis persuadé avec toi que les quarante voleurs m'ont dressé ces embûches. Dieu m'a délivré par ton moyen. J'espère qu'il continuera de me préserver de leur méchanceté, et qu'en achevant de la détourner de dessus ma tête, il délivrera le monde de leur persécution et de leur engeance mau-

dite. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer incessamment les corps de cette peste du genre humain, avec un si grand secret, que personne ne puisse rien soupçonner de leur destinée; et c'est à quoi je vais travailler avec Abdalla. »

Le jardin d'Ali Baba étoit d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans différer, il alla sous ces arbres avec son esclave, creuser une fosse longue et large à proportion des corps qu'ils avoient à y enterrer. Le terrain étoit aisé à remuer, et ils ne mirent pas un long temps à l'achever. Ils tirèrent les corps hors des vases, et ils mirent à part les armes dont les voleurs s'étoient munis. Ils transportèrent ces corps au bout du jardin, et ils les arrangèrent dans la fosse; et après les avoir couverts de la terre qu'ils en avoient tirée, ils dispersèrent ce qui en restoit aux environs, de manière que le terrain parut égal comme auparavant. Ali Baba fit cacher soigneusement les vases à l'huile et les armes; et quant aux mulets, dont il n'avoit pas besoin pour lors, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenoit toutes ces mesures pour ôter à la connoissance du public par quel moyen il étoit devenu riche en peu de temps, le capitaine des quarante voleurs étoit

retourné à la forêt avec une mortification inconcevable; et dans l'agitation, ou plutôt dans la confusion où il étoit d'un succès si malheureux et si contraire à ce qu'il s'étoit promis, il étoit rentré dans la grotte, sans avoir pu s'arrêter à aucune résolution, dans le chemin, sur ce qu'il devoit faire ou ne pas faire à Ali Baba.

La solitude où il se trouva dans cette sombre demeure lui parut affreuse. « Braves gens, s'écria-t-il, compagnons de mes veilles, de mes courses et de mes travaux, où êtes-vous? que puis-je faire sans vous? Vous avois-je assemblés et choisis pour vous voir périr tous à la fois par une destinée si fatale et si indigne de votre courage? Je vous regretterois moins si vous étiez morts le sabre à la main en vaillans hommes. Quand aurai-je fait une autre troupe de gens de main comme vous? Et quand je le voudrois, pourrois-je l'entreprendre, et ne pas exposer tant d'or, tant d'argent, tant de richesses à la proie de celui qui s'est déjà enrichi d'une partie? Je ne puis et je ne dois y songer, qu'auparavant je ne lui aie ôté la vie. Ce que je n'ai pu faire avec un secours si puissant, je le ferai moi seul; et quand j'aurai pourvu de la sorte à ce que ce trésor ne soit plus exposé au pillage, je travaillerai à faire en sorte qu'il ne demeure

ni sans successeurs ni sans maître après moi, qu'il se conserve et qu'il s'augmente dans toute la postérité. »

Cette résolution prise, il ne fut pas embarrassé à chercher les moyens de l'exécuter; et alors, plein d'espérance et l'esprit tranquille, il s'endormit, et passa la nuit assez paisiblement.

Le lendemain, le capitaine des voleurs, éveillé de grand matin, comme il se l'étoit proposé, prit un habit fort propre, conformément au dessein qu'il avoit médité, et il vint à la ville, où il prit un logement dans un khan; et comme il s'attendoit que ce qui s'étoit passé chez Ali Baba pouvoit avoir fait de l'éclat, il demanda au concierge, par manière d'entretien, s'il y avoit quelque chose de nouveau dans la ville; sur quoi le concierge parla de tout autre chose que de ce qui lui importoit de savoir. Il jugea de là que la raison pourquoi Ali Baba gardoit un si grand secret, venoit de ce qu'il ne vouloit pas que la connoissance qu'il avoit du trésor, et du moyen d'y entrer, fût divulguée, et de ce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit pour ce sujet qu'on en vouloit à sa vie. Cela l'anima davantage à ne rien négliger pour se défaire de lui par la même voie du secret.

Le capitaine des voleurs se pourvut d'un cheval, dont il se servit pour transporter à son

logement plusieurs sortes de riches étoffes et de toiles fines, en faisant plusieurs voyages à la forêt avec les précautions nécessaires pour cacher le lieu où il les alloit prendre. Pour débiter ces marchandises, quand il en eut amassé ce qu'il avoit jugé à propos, il chercha une boutique. Il en trouva une; et après l'avoir prise à louage du propriétaire, il la garnit, et il s'y établit. La boutique qui se trouva vis-à-vis de la sienne, étoit celle qui avoit appartenu à Cassim, et qui étoit occupée par le fils d'Ali Baba il n'y avoit pas long-temps.

Le capitaine des voleurs, qui avoit pris le nom de Cogia Houssain, comme nouveau venu, ne manqua pas de faire civilité aux marchands ses voisins, selon la coutume. Mais comme le fils d'Ali Baba étoit jeune, bien fait, qu'il ne manquoit pas d'esprit, et qu'il avoit occasion plus souvent de lui parler et de s'entretenir avec lui qu'avec les autres, il eut bientôt fait amitié avec lui. Il s'attacha même à le cultiver plus fortement et plus assidûment, quand trois ou quatre jours après son établissement, il eut reconnu Ali Baba qui vint voir son fils, qui s'arrêta à s'entretenir avec lui, comme il avoit coutume de le faire de temps en temps, et qu'il eut appris du fils, après qu'Ali Baba l'eut quitté, que c'étoit son père. Il augmenta ses empressemens auprès

de lui; il le caressa, il lui fit de petits présens, il le régala même, et il lui donna plusieurs fois à manger.

Le fils d'Ali Baba ne voulut pas avoir tant d'obligation à Cogia Houssain sans lui rendre la pareille. Mais il étoit logé étroitement, et il n'avoit pas la même commodité que lui pour le régaler comme il le souhaitoit. Il parla de son dessein à Ali Baba son père, en lui faisant remarquer qu'il ne seroit pas séant qu'il demeurât plus long-temps sans reconnoître les honnêtetés de Cogia Houssain.

Ali Baba se chargea du régal avec plaisir. « Mon fils, dit-il, il est demain vendredi; comme c'est un jour que les gros marchands, comme Cogia Houssain et comme vous, tiennent leurs boutiques fermées, faites avec lui une partie de promenade pour l'après-dînée, et en revenant faites en sorte que vous le fassiez passer par chez moi, et que vous le fassiez entrer. Il sera mieux que la chose se fasse de la sorte, que si vous l'invitiez dans les formes. Je vais ordonner à Morgiane de faire le souper, et de le tenir prêt. »

Le vendredi, le fils d'Ali Baba et Cogia Houssain se trouvèrent l'après-dînée au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, et ils firent leur promenade. En revenant, comme le fils d'Ali Baba avoit affecté

de faire passer Cogia Houssain par la rue où demeuroit son père, quand ils furent arrivés devant la porte de la maison, il l'arrêta, et en frappant : « C'est, lui dit-il, la maison de mon père, lequel sur le récit que je lui ai fait de l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargé de lui procurer l'honneur de votre connoissance. Je vous prie d'ajouter ce plaisir à tous les autres dont je vous suis redevable. »

Quoique Cogia Houssain fût arrivé au but qu'il s'étoit proposé, qui étoit d'avoir entrée chez Ali Baba, et de lui ôter la vie, sans hasarder la sienne, en ne faisant pas d'éclat, il ne laissa pas néanmoins de s'excuser, et de faire semblant de prendre congé du fils; mais comme l'esclave d'Ali Baba venoit d'ouvrir, le fils le prit obligeamment par la main, et en entrant le premier, il le tira, et le força en quelque manière d'entrer comme malgré lui.

Ali Baba reçut Cogia Houssain avec un visage ouvert, et avec le bon accueil qu'il pouvoit souhaiter. Il le remercia des bontés qu'il avoit pour son fils. « L'obligation qu'il vous en a, et que je vous en ai moi-même, ajouta-t-il, est d'autant plus grande, que c'est un jeune homme qui n'a pas encore l'usage du monde, et que vous ne dédaignez pas de contribuer à le former. »

Cogia Houssain rendit compliment pour compliment à Ali Baba, en lui assurant que si son fils n'avoit pas encore acquis l'expérience de certains vieillards, il avoit un bon sens qui lui tenoit lieu de l'expérience d'une infinité d'autres.

Après un entretien de peu de durée sur d'autres sujets indifférens, Cogia Houssain voulut prendre congé. Ali Baba l'arrêta. « Seigneur, dit-il, où voulez-vous aller? Je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi. Le repas que je veux vous donner est beaucoup au-dessous de ce que vous méritez; mais, tel qu'il est, j'espère que vous l'agréerez d'aussi bon cœur que j'ai intention de vous le donner. »

« Seigneur Ali Baba, reprit Cogia Houssain, je suis très persuadé de votre bon cœur; et si je vous demande en grâce de ne pas trouver mauvais que je me retire sans accepter l'offre obligeante que vous me faites, je vous supplie de croire que je ne le fais ni par mépris, ni par incivilité, mais parce que j'en ai une raison que vous approuveriez si elle vous étoit connue. »

« Et quelle peut être cette raison, seigneur? reprit Ali Baba. Peut-on vous la demander? — Je puis la dire, répliqua Cogia Houssain: c'est que je ne mange ni viande, ni ragoût où il y ait du sel; jugez vous-même de la contenance que je ferois à votre table. — Si vous

n'avez que cette raison, insista Ali Baba, elle ne doit pas me priver de l'honneur de vous posséder à souper, à moins que vous ne le vouliez autrement. Premièrement, il n'y a pas de sel dans le pain que l'on mange chez moi; et quant à la viande et aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui sera servi devant vous; je vais y donner ordre. Ainsi faites-moi la grâce de demeurer, je reviens à vous dans un moment. »

Ali Baba alla à la cuisine, et il ordonna à Morgiane de ne pas mettre de sel sur la viande qu'elle avoit à servir, et de préparer promptement deux ou trois ragoûts, entre ceux qu'il lui avoit commandés, où il n'y eût pas de sel.

Morgiane, qui étoit prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre, et de s'en expliquer à Ali Baba. « Qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile, qui ne mange pas de sel? Votre souper ne sera plus bon à manger si je le sers plus tard. »

« Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Ali Baba, c'est un honnête homme. Fais ce que je te dis. »

Morgiane obéit, mais à contre-cœur. Elle eut la curiosité de connoître cet homme qui ne mangeoit pas de sel. Quand elle eut achevé, et qu'Abdalla eut préparé la table, elle l'aida à porter les

plats. En regardant Cogia Houssain, elle le reconnut d'abord pour le capitaine des voleurs, malgré son déguisement; et en l'examinant avec attention, elle aperçut qu'il avoit un poignard caché sous son habit. « Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que le scélérat ne veuille pas manger de sel avec mon maître : c'est son plus fier ennemi, il veut l'assassiner; mais je l'en empêcherai. »

Quand Morgiane eut achevé de servir ou de faire servir par Abdalla, elle prit le temps pendant que l'on soupoit, et fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis; et elle venoit d'achever, lorsque Abdalla vint l'avertir qu'il étoit temps de servir le fruit. Elle porta le fruit; et dès qu'Abdalla eut levé ce qui étoit sur la table, elle le servit. Ensuite elle posa près d'Ali Baba une petite table sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses; et en sortant elle emmena Abdalla avec elle, comme pour aller souper ensemble, et donner à Ali Baba, selon la coutume, la liberté de s'entretenir et de se réjouir agréablement avec son hôte, et de le faire bien boire.

Alors le faux Cogia Houssain, ou plutôt le capitaine des quarante voleurs, crut que l'occasion favorable pour ôter la vie à Ali Baba étoit venue. « Je vais, dit-il en lui-même, faire

enivrer le père et le fils; et le fils, à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du père; et je me sauverai par le jardin, comme je l'ai déjà fait, pendant que la cuisinière et l'esclave n'auront pas encore achevé de souper ou seront endormis dans la cuisine. »

Au lieu de souper, Morgiane qui avoit pénétré dans l'intention du faux Cogia Houssain, ne lui donna pas le temps de venir à l'exécution de sa méchanceté. Elle s'habilla d'un habit de danseuse fort propre, prit une coiffure convenable, et se ceignit d'une ceinture d'argent doré, où elle attacha un poignard, dont la gaîne et le manche étoient de même métal; et avec cela elle appliqua un fort beau masque sur son visage. Quand elle se fut déguisée de la sorte, elle dit à Abdalla : « Abdalla, prends ton tambour de basque, et allons donner à l'hôte de notre maître et ami de son fils, le divertissement que nous lui donnons quelquefois.

Abdalla prend le tambour de basque; il commence à en jouer en marchant devant Morgiane, et il entre dans la salle. Morgiane, en entrant après lui, fait une profonde révérence d'un air délibéré et à se faire regarder, comme en demandant la permission de faire voir ce qu'elle savoit faire.

Comme Abdalla vit qu'Ali Baba vouloit parler, il cessa de toucher le tambour de basque.

« Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba : Cogia Houssain jugera de quoi tu es capable, et il nous dira ce qu'il en pensera. Au moins, seigneur, dit-il à Cogia Houssain en se tournant de son côté, ne croyez pas que je me mette en dépense pour vous donner ce divertissement. Je le trouve chez moi, et vous voyez que c'est mon esclave et ma cuisinière et dépensière en même temps, qui me le donnent. J'espère que vous ne le trouverez pas désagréable. »

Cogia Houssain ne s'attendoit pas qu'Ali Baba dût ajouter ce divertissement au souper qu'il lui donnoit. Cela lui fit craindre de ne pouvoir pas profiter de l'occasion qu'il croyoit avoir trouvée. Au cas que cela arrivât, il se consola par l'espérance de la retrouver en continuant de ménager l'amitié du père et du fils. Ainsi, quoiqu'il eût mieux aimé qu'Ali Baba eût bien voulu ne le lui pas donner, il fit semblant néanmoins de lui en avoir obligation, et il eut la complaisance de lui témoigner que ce qui lui faisoit plaisir ne pourroit pas manquer de lui en faire aussi.

Quand Abdalla vit qu'Ali Baba et Cogia Houssain avoient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de basque et l'accompagna

de sa voix sur un air à danser; et Morgiane, qui ne le cédoit à aucune danseuse de profession, dansa d'une manière à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnoit ce spectacle, dont il n'y avoit peut-être que le faux Cogia Houssain qui y donnât peu d'attention.

Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément et de la même force, elle tira enfin le poignard; et en le tenant à la main, elle en dansa une dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvemens légers, par les sauts surprenans, et par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt en présentant le poignard en avant, comme pour frapper, tantôt en faisant semblant de s'en frapper elle-même dans le sein.

Comme hors d'haleine enfin, elle arracha le tambour de basque des mains d'Abdalla, de la main gauche, et en tenant le poignard de la droite, elle alla présenter le tambour de basque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danseurs et des danseuses de profession, qui en usent ainsi pour solliciter la libéralité de leurs spectateurs.

Ali Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de basque de Morgiane. Morgiane s'adressa ensuite au fils d'Ali Baba, qui suivit l'exemple de

son père. Cogia Houssain, qui vit qu'elle alloit venir aussi à lui, avoit déjà tiré la bourse de son sein pour lui faire son présent, et il y mettoit la main, dans le moment que Morgiane, avec un courage digne de la fermeté et de la résolution qu'elle avoit montrées jusqu'alors, lui enfonça le poignard au milieu du cœur, si avant, qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

Ali Baba et son fils, épouvantés de cette action, poussèrent un grand cri : « Ah, malheureuse! s'écria Ali Baba, qu'as-tu fait? Est-ce pour nous perdre, moi et ma famille? »

« Ce n'est pas vous perdre, répondit Morgiane : je l'ai fait pour votre conservation. »

Alors en ouvrant la robe de Cogia Houssain, et en montrant à Ali Baba le poignard dont il étoit armé : « Voyez, dit-elle, à quel fier ennemi vous aviez affaire, et regardez-le bien au visage : vous y reconnoîtrez le faux marchand d'huile, et le capitaine des quarante voleurs. Ne considérez-vous pas aussi qu'il n'a pas voulu manger de sel avec vous? En voulez-vous davantage pour vous persuader de son dessein pernicieux? Avant que je l'eusse vu, le soupçon m'en étoit venu, du moment que vous m'avez fait connoître que vous aviez un tel convive. Je l'ai vu, et vous voyez que mon soupçon n'étoit pas mal fondé. »

Ali Baba, qui connut la nouvelle obligation qu'il avoit à Morgiane de lui avoir conservé la vie une seconde fois, l'embrassa. « Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, et alors je t'ai promis que ma reconnoissance n'en demeureroit pas là, et que bientôt j'y mettrois le comble. Ce temps est venu, et je te fais ma belle-fille. » Et en s'adressant à son fils : « Mon fils, ajouta Ali Baba, je vous crois assez bon fils pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme sans vous consulter. Vous ne lui avez pas moins d'obligation que moi. Vous voyez que Cogia Houssain n'avoit recherché votre amitié que dans le dessein de mieux réussir à m'arracher la vie par sa trahison; et s'il y eût réussi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eût sacrifié aussi à sa vengeance. Considérez de plus qu'en épousant Morgiane, vous épousez le soutien de ma famille, tant que je vivrai, et l'appui de la vôtre jusqu'à la fin de vos jours. »

Le fils, bien loin de témoigner aucun mécontentement, marqua qu'il consentoit à ce mariage, non seulement parce qu'il ne vouloit pas désobéir à son père, mais même parce qu'il y étoit porté par sa propre inclination.

On songea ensuite dans la maison d'Ali Baba à enterrer le corps du capitaine auprès de ceux des trente-sept voleurs; et cela se fit si secrète-

ment, qu'on n'en eut connoissance qu'après de longues années, lorsque personne ne se trouvoit plus intéressé dans la publication de cette histoire mémorable.

Peu de jours après, Ali Baba célébra les noces de son fils et de Morgiane avec grande solennité, et par un festin somptueux, accompagné de danses, de spectacles et des divertissemens accoutumés ; et il eut la satisfaction de voir que ses amis et ses voisins, qu'il avoit invités, sans avoir connoissance des vrais motifs du mariage, mais qui d'ailleurs n'ignoroient pas les belles et bonnes qualités de Morgiane, le louèrent hautement de sa générosité et de son bon cœur.

Après le mariage, Ali Baba, qui s'étoit abstenu de retourner à la grotte depuis qu'il en avoit tiré et rapporté le corps de son frère Cassim sur un de ses trois ânes, avec l'or dont il les avoit chargés, par la crainte d'y trouver les voleurs ou d'y être surpris, s'en abstint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant leur capitaine, parce qu'il supposa que les deux autres, dont le destin ne lui étoit pas connu, étoient encore vivans.

Mais au bout d'un an, comme il eut vu qu'il ne s'étoit fait aucune entreprise pour l'inquiéter, la curiosité le prit d'y faire un voyage, en pre-

nant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il monta à cheval; et quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'aperçut aucun vestige ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre; il attacha son cheval, et, en se présentant devant la porte, il prononça ces paroles: « Sesame, ouvre-toi, » qu'il n'avoit pas oubliées. La porte s'ouvrit; il entra, et l'état où il trouva toutes choses dans la grotte lui fit juger que personne n'y étoit entré depuis environ le temps que le faux Cogia Houssain étoit venu lever boutique dans la ville, et ainsi, que la troupe des quarante voleurs étoit entièrement dissipée et exterminée depuis ce temps-là. Il ne douta plus qu'il ne fût le seul au monde qui eût le secret de faire ouvrir la grotte, et que le trésor qu'elle enfermoit étoit à sa disposition. Il s'étoit muni d'une valise; il la remplit d'autant d'or que son cheval en put porter, et il revint à la ville.

Depuis ce temps-là, Ali Baba, son fils, qu'il mena à la grotte, et à qui il enseigna le secret pour y entrer, et après eux leur postérité, à laquelle ils firent passer le même secret, en profitant de leur fortune avec modération, vécurent dans une grande splendeur, et honorés des premières dignités de la ville.

Après avoir achevé de raconter cette histoire au sultan Schahriar, Scheherazade, qui vit qu'il

n'étoit pas encore jour, commença de lui faire le récit de celle que nous allons voir :

HISTOIRE

D'ALI COGIA, MARCHAND DE BAGDAD.

Sous le règne du calife Haroun al-Raschid, dit la sultane Scheherazade, il y avoit à Bagdad un marchand nommé Ali Cogia, qui n'étoit ni des plus riches, ni aussi du dernier ordre, lequel demeuroit dans sa maison paternelle, sans femme et sans enfans. Dans le temps que, libre de ses actions, il vivoit content de ce que son négoce lui produisoit, il eut trois jours de suite un songe, dans lequel un vieillard vénérable lui apparut avec un regard sévère, qui le réprimandoit de ce qu'il ne s'étoit pas encore acquitté du pèlerinage de la Mecque.

Ce songe troubla Ali Cogia et le mit dans un grand embarras. Comme bon musulman, il n'ignoroit pas l'obligation où il étoit de faire ce pèlerinage ; mais comme il étoit chargé d'une maison, de meubles et d'une boutique, il avoit toujours cru que c'étoient des motifs assez puissans pour s'en dispenser, en tâchant d'y suppléer par des aumônes, et par d'autres bonnes œuvres. Mais depuis le songe, sa conscience le pressoit si vivement, que la crainte qu'il ne lui

arrivât quelque malheur, le fit résoudre de ne pas différer davantage à s'en acquitter.

Pour se mettre en état d'y satisfaire dans l'année qui couroit, Ali Cogia commença par la vente de ses meubles; il vendit ensuite sa boutique et la plus grande partie des marchandises dont elle étoit garnie, en réservant celles qui pouvoient être de débit à la Mecque; et pour ce qui est de la maison, il trouva un locataire à qui il en fit un bail. Les choses ainsi disposées, il se trouva prêt à partir dans le temps que la caravane de Bagdad pour la Mecque se mettroit en chemin. La seule chose qui lui restoit à faire, étoit de mettre en sûreté une somme de mille pièces d'or qui l'eût embarrassé dans le pèlerinage, après avoir mis à part l'argent qu'il jugea à propos d'emporter avec lui, pour sa dépense et pour d'autres besoins.

Ali Cogia choisit un vase d'une capacité convenable; il y mit les mille pièces d'or, et il acheva de le remplir d'olives. Après avoir bien bouché le vase, il le porte chez un marchand de ses amis. Il lui dit: «Mon frère, vous n'ignorez pas que dans peu de jours je pars comme pèlerin de la Mecque avec la caravane; je vous demande en grâce de vouloir bien vous charger d'un vase d'olives que voici, et de me le conserver jusqu'à mon retour.»

Le marchand lui dit obligeamment : « Tenez, voilà la clef de mon magasin ; portez-y vous-même votre vase, et mettez-le où il vous plaira ; je vous promets que vous l'y retrouverez. »

Le jour du départ de la caravane de Bagdad arrivé, Ali Cogia, avec un chameau chargé des marchandises dont il avoit fait choix, et qui lui servit de monture dans le chemin, s'y joignit ; et il arriva heureusement à la Mecque. Il y visita, avec tous les autres pèlerins, le temple si célèbre et si fréquenté chaque année par toutes les nations musulmanes qui y abordent de tous les endroits de la terre où elles sont répandues, en observant très religieusement les cérémonies qui leur sont prescrites. Quand il se fut acquitté des devoirs de son pèlerinage, il exposa les marchandises qu'il avoit apportées, pour les vendre et pour les échanger.

Deux marchands qui passoient et qui virent les marchandises d'Ali Cogia, les trouvèrent si belles, qu'ils s'arrêtèrent pour les considérer, quoiqu'ils n'en eussent pas besoin. Quand ils eurent satisfait leur curiosité, l'un dit à l'autre, en se retirant : « Si ce marchand savoit le gain qu'il feroit au Caire sur ses marchandises, il les y porteroit, plutôt que de les vendre ici, où elles sont à bon marché. »

Ali Cogia entendit ces paroles ; et comme il

avoit entendu parler mille fois des beautés de l'Égypte, il résolut sur-le-champ de profiter de l'occasion et d'en faire le voyage. Ainsi, après avoir rempaqueté et remballé ses marchandises, au lieu de retourner à Bagdad, il prit le chemin de l'Égypte, en se joignant à la caravane du Caire. Quand il fut arrivé au Caire, il n'eut pas lieu de se repentir du parti qu'il avoit pris : il y trouva si bien son compte, qu'en très peu de jours il eut achevé de vendre toutes ses marchandises avec un avantage beaucoup plus grand qu'il n'avoit espéré. Il en acheta d'autres dans le dessein de passer à Damas; et en attendant la commodité d'une caravane qui devoit partir dans six semaines, il ne se contenta pas de voir tout ce qui étoit digne de sa curiosité dans le Caire, il alla aussi admirer les pyramides; il remonta le Nil jusqu'à une certaine distance, et il vit les villes les plus célèbres situées sur l'un et l'autre bord.

Dans le voyage de Damas, comme le chemin de la caravane étoit de passer par Jérusalem, notre marchand de Bagdad profita de l'occasion pour visiter le temple, regardé par tous les musulmans comme le plus saint, après celui de la Mecque, d'où cette ville prend le titre de sainte Cité.

Ali Cogia trouva la ville de Damas un lieu

si délicieux par l'abondance de ses eaux, par ses prairies et par ses jardins enchantés, que tout ce qu'il avoit lu de ses agrémens dans nos histoires, lui parut beaucoup au-dessous de la vérité, et qu'il y fit un long séjour. Comme néanmoins il n'oublioit pas qu'il étoit de Bagdad, il en prit enfin le chemin; il arriva à Alep, où il fit encore quelque séjour; et de là, après avoir passé l'Euphrate, il prit le chemin de Moussoul, dans l'intention d'abréger son retour en descendant le Tigre.

Mais quand Ali Cogia fut arrivé à Moussoul, des marchands de Perse avec lesquels il étoit venu d'Alep, et avec qui il avoit contracté une grande amitié, avoient pris un si grand ascendant sur son esprit, par leurs honnêtetés et par leurs entretiens agréables, qu'ils n'eurent pas de peine à lui persuader de ne pas abandonner leur compagnie jusqu'à Schiraz, d'où il lui seroit aisé de retourner à Bagdad avec un gain considérable. Ils le menèrent par les villes de Sultanie, de Reï, de Coam, de Cachan, d'Ispahan, et de là à Schiraz [1], d'où il eut encore la complaisance de les accompagner aux Indes et de revenir à Schiraz avec eux.

De la sorte, en comptant le séjour qu'il avoit fait dans chaque ville, il y avoit bientôt sept

[1] Villes de Perse.

ans qu'Ali Cogia étoit parti de Bagdad, quand enfin il résolut d'en prendre le chemin; et jusqu'alors l'ami auquel il avoit confié le vase d'olives avant son départ, pour le lui garder, n'avoit songé ni à lui ni au vase. Dans le temps qu'il étoit en chemin avec une caravane partie de Schiraz, un soir que ce marchand son ami soupoit en famille, on vint à parler d'olives, et sa femme témoigna quelque désir d'en manger, en disant qu'il y avoit long-temps qu'on n'en avoit vu dans la maison.

« A propos d'olives, dit le mari, vous me faites souvenir qu'Ali Cogia m'en laissa un vase en allant à la Mecque il y a sept ans, qu'il mit lui-même dans mon magasin, pour le reprendre à son retour. Mais où est Ali Cogia depuis qu'il est parti? Il est vrai qu'au retour de la caravane quelqu'un me dit qu'il avoit passé en Égypte. Il faut qu'il y soit mort, puisqu'il n'est pas revenu depuis tant d'années: nous pouvons désormais manger les olives si elles sont bonnes. Qu'on me donne un plat et de la lumière, j'en irai prendre, et nous en goûterons. »

« Mon mari, reprit la femme, gardez-vous bien, au nom de Dieu, de commettre une action si noire; vous savez que rien n'est plus sacré qu'un dépôt. Il y a sept ans, dites-vous, qu'Ali Cogia est allé à la Mecque, et qu'il n'est

pas revenu; mais l'on vous a dit qu'il étoit allé en Égypte; et d'Égypte, que savez-vous s'il n'est pas allé plus loin? Il suffit que vous n'ayez pas de nouvelles de sa mort : il peut revenir demain, après-demain. Quelle infamie ne seroit-ce pas pour vous et pour votre famille s'il revenoit, et que vous ne lui rendissiez pas son vase dans le même état et tel qu'il vous l'a confié! Je vous déclare que je n'ai pas envie de ces olives, et que je n'en mangerai pas. Si j'en ai parlé, je ne l'ai fait que par manière d'entretien. De plus, croyez-vous qu'après tant de temps les olives soient encore bonnes? Elles sont pourries et gâtées. Et si Ali Cogia revient, comme un pressentiment me le dit, et qu'il s'aperçoive que vous y ayez touché, quel jugement fera-t-il de votre amitié et de votre fidélité? Abandonnez votre dessein, je vous en conjure. »

La femme ne tint un si long discours à son mari, que parce qu'elle lisoit son obstination sur son visage. En effet, il n'écouta pas de si bons conseils : il se leva, et il alla à son magasin avec de la lumière et un plat.

« Alors, souvenez-vous au moins, lui dit sa femme, que je ne prends pas de part à ce que vous allez faire, afin que vous ne m'en attribuiez pas la faute s'il vous arrive de vous en repentir. »

Le marchand eut encore les oreilles fermées, et il persista dans son dessein. Quand il est dans son magasin, il prend le vase, il le découvre, et il voit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir si le dessous étoit aussi gâté que le dessus, il en verse dans le plat, et de la secousse avec laquelle il les versa, quelques pièces d'or y tombèrent avec bruit.

A la vue de ces pièces, le marchand, naturellement avide et attentif, regarde dans le vase, et aperçoit qu'il avoit versé presque toutes les olives dans le plat, et que le reste étoit tout or en belle monnoie. Il remet dans le vase ce qu'il avoit versé d'olives, il le recouvre, et il revient.

« Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez raison : les olives sont pourries, et j'ai rebouché le vase de manière qu'Ali Cogia ne s'apercevra pas que j'y ai touché, si jamais il revient. — Vous eussiez mieux fait de me croire, reprit la femme, et de n'y pas toucher. Dieu veuille qu'il n'en arrive aucun mal! »

Le marchand fut aussi peu touché de ces dernières paroles de sa femme, que de la remontrance qu'elle lui avoit faite. Il passa la nuit presque entière à songer au moyen de s'approprier l'or d'Ali Cogia, et à faire en sorte qu'il lui demeurât, au cas qu'il revînt et qu'il lui demandât le vase. Le lendemain de grand ma-

tin, il va acheter des olives de l'année; il revient, il jette les vieilles du vase d'Ali Cogia, il en prend l'or, il le met en sûreté; et après l'avoir rempli des olives qu'il venoit d'acheter, il le recouvre du même couvercle, et il le remet à la même place où Ali Cogia l'avoit mis.

Environ un mois après que le marchand eut commis une action si lâche, et qui devoit lui coûter cher, Ali Cogia arriva à Bagdad de son long voyage. Comme il avoit loué sa maison avant son départ, il mit pied à terre dans un khan, où il prit un logement en attendant qu'il eût signifié son arrivée à son locataire, et que le locataire se fût pourvu ailleurs d'un logement.

Le lendemain, Ali Cogia alla trouver le marchand son ami, qui le reçut en l'embrassant, et en lui témoignant la joie qu'il avoit de son retour, après une absence de tant d'années, qui, disoit-il, avoit commencé de lui faire perdre l'espérance de jamais le revoir.

Après les complimens de part et d'autre, accoutumés dans une semblable rencontre, Ali Cogia pria le marchand de vouloir bien lui rendre le vase d'olives qu'il avoit confié à sa garde, et de l'excuser de la liberté qu'il avoit prise de l'en embarrasser.

« Ali Cogia, mon cher ami, reprit le mar-

chand, vous avez tort de me faire des excuses, je n'ai été nullement embarrassé de votre vase; et dans une pareille occasion, j'en eusse usé avec vous de la même manière que vous en avez usé avec moi. Tenez, voilà la clef de mon magasin : allez le prendre, vous le trouverez à la même place où vous l'avez mis. »

Ali Cogia alla au magasin du marchand, il en apporta son vase; et après lui avoir rendu la clef, l'avoir bien remercié du plaisir qu'il en avoit reçu, il retourne au khan où il avoit pris logement. Il découvre le vase; et en y mettant la main à la hauteur où les mille pièces d'or qu'il y avoit cachées devoient être, il est dans une grande surprise de ne les y pas trouver. Il crut se tromper; et pour se tirer hors de peine promptement, il prend une partie des plats et autres vases de sa cuisine de voyage, et il verse tout le vase d'olives sans y trouver une seule pièce d'or. Il demeura immobile d'étonnement; et en élevant les mains et les yeux au ciel: « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardois comme mon bon ami, m'ait fait une infidélité si insigne! »

Ali Cogia, sensiblement alarmé par la crainte d'avoir fait une perte si considérable, revient chez le marchand. « Mon ami, lui dit-il, ne soyez pas surpris de ce que je reviens sur mes

pas : j'avoue que j'ai reconnu le vase d'olives que j'ai repris dans votre magasin pour celui que j'y avois mis; mais avec les olives, j'y avois mis mille pièces d'or que je n'y trouve pas. Peut-être en avez-vous eu besoin, et vous en êtes-vous servi pour votre négoce. Si cela est, elles sont à votre service. Je vous prie seulement de me tirer hors de peine et de m'en donner une reconnoissance, après quoi vous me les rendrez à votre commodité. »

Le marchand, qui s'étoit attendu qu'Ali Cogia viendroit lui faire ce compliment, avoit médité aussi ce qu'il devoit lui répondre. « Ali Cogia, mon ami, dit-il, quand vous m'avez apporté votre vase d'olives, y ai-je touché? Ne vous ai-je pas donné la clef de mon magasin? ne l'y avez-vous pas porté vous-même, et ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis, dans le même état et couvert de même? Si vous y aviez mis de l'or, vous devez l'y avoir trouvé. Vous m'avez dit qu'il y avoit des olives, je l'ai cru. Voilà tout ce que j'en sais. Vous m'en croirez si vous voulez, mais je n'y ai pas touché. »

Ali Cogia prit toutes les voies de douceur pour faire en sorte que le marchand se rendît justice à lui-même. « Je n'aime, dit-il, que la paix, et je serois fâché d'en venir à des extré-

mités qui ne vous feroient pas honneur dans le monde, et dont je ne me servirois qu'avec un regret extrême. Songez que des marchands comme nous doivent abandonner tout intérêt pour conserver leur bonne réputation. Encore une fois, je serois au désespoir si votre opiniâtreté m'obligeoit de prendre les voies de la justice, moi qui ai toujours mieux aimé perdre quelque chose de mon droit que d'y recourir. »

« Ali Cogia, reprit le marchand, vous convenez que vous avez mis chez moi un vase d'olives en dépôt; vous l'avez repris; vous l'avez emporté, et vous venez me demander mille pièces d'or! M'avez-vous dit qu'elles fussent dans le vase? J'ignore même qu'il y ait des olives; vous ne me les avez pas montrées. Je m'étonne que vous ne me demandiez des perles ou des diamans plutôt que de l'or. Croyez-moi, retirez-vous, et ne faites pas assembler le monde devant ma boutique. »

Quelques uns s'y étoient déjà arrêtés; et ces dernières paroles du marchand, prononcées du ton d'un homme qui sortoit hors des bornes de la modération, firent que non seulement il s'y en arrêta un plus grand nombre, mais même que les marchands voisins sortirent de leurs boutiques et vinrent pour prendre connoissance de la dispute qui étoit entre lui et Ali Cogia, et

tâcher de les mettre d'accord. Quand Ali Cogia leur eut exposé le sujet, les plus apparens demandèrent au marchand ce qu'il avoit à répondre.

Le marchand avoua qu'il avoit gardé le vase d'Ali Cogia dans son magasin; mais il nia qu'il y eût touché, et il fit serment qu'il ne savoit qu'il y eût des olives, que parce qu'Ali Cogia le lui avoit dit, et qu'il les prenoit tous à témoin de l'affront et de l'insulte qu'il venoit lui faire jusque chez lui.

« Vous vous l'attirez vous-même l'affront, dit alors Ali Cogia en prenant le marchand par le bras; mais puisque vous en usez si méchamment, je vous cite à la loi de Dieu : voyons si vous aurez le front de dire la même chose devant le cadi. »

A cette sommation, à laquelle tout bon musulman doit obéir, à moins de se rendre rebelle à la religion, le marchand n'eut pas la hardiesse de faire résistance. « Allons, dit-il, c'est ce que je vous demande : nous verrons qui a tort de vous ou de moi. »

Ali Cogia amena le marchand devant le tribunal du cadi, où il l'accusa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or, en exposant le fait de la manière que nous le venons de voir. Le cadi lui demanda s'il avoit des témoins. Il ré-

pondit que c'étoit une précaution qu'il n'avoit pas prise, parce qu'il avoit cru que celui à qui il confioit son dépôt étoit son ami, et que jusqu'alors il l'avoit reconnu pour honnête homme.

Le marchand ne dit autre chose pour sa défense que ce qu'il avoit déjà dit à Ali Cogia, et en présence de ses voisins; et il acheva en disant qu'il étoit prêt à affirmer par serment, non seulement qu'il étoit faux qu'il eût pris les mille pièces d'or, comme on l'en accusoit, mais même qu'il n'en avoit aucune connoissance. Le cadi exigea de lui le serment; après quoi il le renvoya absous.

Ali Cogia, extrêmement mortifié de se voir condamné à une perte si considérable, protesta contre le jugement, en déclarant au cadi qu'il en porteroit sa plainte au calife Haroun al-Raschid, qui lui feroit justice; mais le cadi ne s'étonna point de la protestation, il la regarda comme l'effet du ressentiment ordinaire à tous ceux qui perdent leur procès, et il crut avoir fait son devoir en renvoyant absous un accusé contre lequel on ne lui avoit pas produit de témoins.

Pendant que le marchand retournoit chez lui en triomphant d'Ali Cogia avec la joie d'avoir ses mille pièces d'or à si bon marché, Ali Cogia alla dresser un placet; et dès le lendemain, après

avoir pris le temps que le calife devoit retourner de la mosquée après la prière du midi, il se mit dans une rue sur le chemin, et dans le temps qu'il passoit, il éleva le bras en tenant le placet à la main; et un officier chargé de cette fonction, qui marchoit devant le calife, et qui se détacha de son rang, vint le prendre pour le lui donner.

Comme Ali Cogia savoit que la coutume du calife Haroun al-Raschid, en rentrant dans son palais, étoit de lire lui-même les placets qu'on lui présentoit de la sorte, il suivit la marche, entra dans le palais, et attendit que l'officier qui avoit pris le placet, sortît de l'appartement du calife. En sortant, l'officier lui dit que le calife avoit lu son placet, lui marqua l'heure à laquelle il lui donneroit audience le lendemain; et après avoir appris de lui la demeure du marchand, il envoya lui signifier de se trouver aussi le lendemain à la même heure.

Le soir du même jour, le calife avec le grand-vizir Giafar, et Mesrour le chef des eunuques, l'un et l'autre déguisés comme lui, alla faire sa tournée dans la ville, comme j'ai déjà fait remarquer à votre majesté qu'il avoit coutume de le faire de temps en temps.

En passant par une rue, le calife entendit du bruit; il pressa le pas, et il arriva à une porte

qui donnoit entrée dans une cour où dix ou douze enfans, qui n'étoient pas encore retirés, jouoient au clair de la lune; de quoi il s'aperçut en regardant par une fente.

Le calife, curieux de savoir à quel jeu ces enfans jouoient, s'assit sur un banc de pierre qui se trouva à propos à côté de la porte; et comme il continuoit à regarder par la fente, il entendit qu'un des enfans, le plus vif et le plus éveillé de tous, dit aux autres : « Jouons au cadi. Je suis le cadi : amenez-moi Ali Cogia et le marchand qui lui a volé mille pièces d'or. »

A ces paroles de l'enfant, le calife se souvint du placet qui lui avoit été présenté le même jour, et qu'il avoit lu; et cela lui fit redoubler son attention, pour voir quel seroit le succès du jugement.

Comme l'affaire d'Ali Cogia et du marchand étoit nouvelle, et qu'elle faisoit grand bruit dans la ville de Bagdad, jusque parmi les enfans, les autres enfans acceptèrent la proposition avec joie, et convinrent du personnage que chacun devoit jouer. Personne ne refusa à celui qui s'étoit offert de faire le cadi, d'en représenter le rôle. Quand il eut pris séance avec le semblant et la gravité d'un cadi, un autre, comme officier compétent du tribunal, lui en présenta deux, dont il appela l'un Ali Cogia, et l'autre le marchand contre qui Ali Cogia portoit sa plainte.

Alors le feint cadi prit la parole; et en interrogeant gravement le feint Ali Cogia : « Ali Cogia, dit-il, que demandez-vous au marchand que voilà ? »

Le feint Ali Cogia, après une profonde révérence, informa le feint cadi du fait de point en point; et en achevant, il conclut, en le suppliant, à ce qu'il lui plût interposer l'autorité de son jugement, pour empêcher qu'il ne fît une perte aussi considérable.

Le feint cadi, après avoir écouté le feint Ali Cogia, se tourna du côté du feint marchand, et lui demanda pourquoi il ne rendoit pas à Ali Cogia la somme qu'il lui demandoit.

Le feint marchand apporta les mêmes raisons que le véritable avoit alléguées devant le cadi de Bagdad; et il demanda de même à affirmer par serment que ce qu'il disoit étoit la vérité.

« N'allons pas si vite, reprit le feint cadi : avant que nous en venions à votre serment, je suis bien aise de voir le vase d'olives. Ali Cogia, ajouta-t-il en s'adressant au feint marchand de ce nom, avez-vous apporté le vase ? » Comme il eut répondu qu'il ne l'avoit pas apporté : « Allez le prendre, reprit-il, et apportez-le-moi. »

Le feint Ali Cogia disparoît pour un moment; et en revenant, il feint de poser un vase devant le feint cadi, en disant que c'étoit le même vase

qu'il avoit mis chez l'accusé, et qu'il avoit retiré de chez lui. Pour ne rien omettre de la formalité, le feint cadi demanda au feint marchand s'il le reconnoissoit aussi pour le même vase. Et comme le feint marchand eut témoigné par son silence qu'il ne pouvoit le nier, il commanda qu'on le découvrît. Le feint Ali Cogia fit semblant d'ôter le couvercle, et le feint cadi en faisant semblant de regarder dans le vase : « Voilà de belles olives, dit-il, que j'en goûte. » Il fit semblant d'en prendre une et d'en goûter, et il ajouta : « Elles sont excellentes. »

« Mais, continua le feint cadi, il me semble que les olives gardées pendant sept ans ne devroient pas être si bonnes. Qu'on fasse venir des marchands d'olives, et qu'ils voient ce qui en est. »

Deux enfans lui furent présentés en qualité de marchands d'olives. « Êtes-vous marchands d'olives ? » leur demanda le feint cadi. Comme ils eurent répondu que c'étoit leur profession : « Dites-moi, reprit-il, savez-vous combien de temps des olives accommodées par des gens qui s'y entendent peuvent se conserver bonnes à manger ? — Seigneur, répondirent les feints marchands, quelque peine que l'on prenne pour les garder, elles ne valent plus rien la troisième année : elles n'ont plus ni saveur, ni cou-

leur ; elles ne sont bonnes qu'à jeter. — Si cela est, reprit le feint cadi, voyez le vase que voilà, et dites-moi combien il y a de temps qu'on y a mis les olives qui y sont. »

Les marchands feints firent semblant d'examiner les olives et d'en goûter, et témoignèrent au cadi qu'elles étoient récentes et bonnes.

« Vous vous trompez, reprit le feint cadi : voilà Ali Cogia qui dit qu'il les a mises dans le vase il y a sept ans. — Seigneur, repartirent les feints marchands appelés comme experts, ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année ; et nous maintenons que de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous. »

Le feint marchand accusé par le feint Ali Cogia, voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts ; mais le feint cadi ne lui en donna pas le temps. « Tais-toi, dit-il, tu es un voleur. Qu'on le pende. » De la sorte, les enfans mirent fin à leur jeu avec une grande joie, en frappant des mains, et en se jetant sur le feint criminel, comme pour le mener pendre.

On ne peut exprimer combien le calife Haroun al-Raschid admira la sagesse et l'esprit de l'enfant qui venoit de rendre un jugement si sage sur l'affaire qui devoit être plaidée devant

lui le lendemain. En cessant de regarder par là fente, et en se levant, il demanda à son grand-vizir, qui avoit été attentif aussi à ce qui venoit de se passer, s'il avoit entendu le jugement que l'enfant venoit de rendre, et ce qu'il en pensoit. « Commandeur des croyans, répondit le grand-vizir Giafar, on ne peut être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse, dans un âge si peu avancé. »

« Mais, reprit le calife, sais-tu une chose, qui est que j'ai à prononcer demain sur la même affaire, et que le véritable Ali Cogia m'en a présenté le placet aujourd'hui ? — Je l'apprends de votre majesté, répond le grand-vizir. — Crois-tu, reprit encore le calife, que je puisse en rendre un autre jugement que celui que nous venons d'entendre ? — Si l'affaire est la même, repartit le grand-vizir, il ne me paroît pas que votre majesté puisse y procéder d'une autre manière, ni prononcer autrement. — Remarque donc bien cette maison, lui dit le calife ; et amène-moi demain l'enfant, afin qu'il juge la même affaire en ma présence. Mande aussi au cadi qui a renvoyé absous le marchand voleur de s'y trouver, afin qu'il apprenne son devoir de l'exemple d'un enfant, et qu'il se corrige. Je veux aussi que tu prennes le soin de faire avertir Ali Cogia d'apporter son vase d'olives, et que deux mar-

chands d'olives se trouvent à mon audience. » Le calife lui donna cet ordre en continuant sa tournée, qu'il acheva sans rencontrer autre chose qui méritât son attention.

Le lendemain, le grand-vizir Giafar vint à la maison où le calife avoit été témoin du jeu des enfans, et il demanda à parler au maître. Au défaut du maître, qui étoit sorti, on le fit parler à la maîtresse. Il lui demanda si elle avoit des enfans. Elle répondit qu'elle en avoit trois, et elle les fit venir devant lui. « Mes enfans, leur demanda le grand-vizir, qui de vous faisoit le cadi hier au soir que vous jouiez ensemble ? Le plus grand, qui étoit l'aîné, répondit que c'étoit lui ; et comme il ignoroit pourquoi il lui faisoit cette demande, il changea de couleur. « Mon fils, lui dit le grand-vizir, venez avec moi, le Commandeur des croyans veut vous voir. »

La mère fut dans une grande alarme, quand elle vit que le grand-vizir vouloit emmener son fils. Elle lui demanda : « Seigneur, est-ce pour enlever mon fils que le Commandeur des croyans le demande ? » Le grand-vizir la rassura, en lui promettant que son fils lui seroit renvoyé en moins d'une heure, et qu'elle apprendroit à son retour le sujet pourquoi il étoit appelé, dont elle seroit contente. « Si cela est ainsi, seigneur, reprit la mère, permettez-moi qu'auparavant je

lui fasse prendre un habit plus propre, et qui le rende plus digne de paroître devant le Commandeur des croyans. » Et elle le lui fit prendre sans perdre de temps.

Le grand-vizir emmena l'enfant, et il le présenta au calife à l'heure qu'il avoit donnée à Ali Cogia et au marchand pour les entendre.

Le calife, qui vit l'enfant un peu interdit, et qui voulut le préparer à ce qu'il attendoit de lui : « Venez, mon fils, dit-il, approchez. Est-ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia et du marchand qui lui a volé son or? Je vous ai vu, et je vous ai entendu : je suis bien content de vous. » L'enfant ne se déconcerta pas; il répondit modestement que c'étoit lui. « Mon fils, reprit le calife, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Ali Cogia et le véritable marchand. Venez vous asseoir près de moi. »

Alors le calife prit l'enfant par la main, monta et s'assit sur son trône; et quand il l'eut fait asseoir près de lui, il demanda où étoient les parties. On les fit avancer, et on les lui nomma pendant qu'ils se prosternoient et qu'ils frappoient de leur front le tapis qui couvroit le trône. Quand ils se furent relevés, le calife leur dit : « Plaidez chacun votre cause : l'enfant que voici vous écoutera et vous fera justice; et s'il manque en quelque chose, j'y suppléerai. »

Ali Cogia et le marchand parlèrent l'un après l'autre ; et quand le marchand vint à demander à faire le même serment qu'il avoit fait dans son premier jugement, l'enfant dit qu'il n'étoit pas encore temps, et qu'auparavant il étoit à propos de voir le vase d'olives.

A ces paroles, Ali Cogia présenta le vase, le posa aux pieds du calife, et le découvrit. Le calife regarda les olives, et il en prit une dont il goûta. Le vase fut donné à examiner aux marchands experts qui avoient été appelés ; et leur rapport fut que les olives étoient bonnes, et de l'année. L'enfant leur dit qu'Ali Cogia assuroit qu'elles y avoient été mises il y avoit sept ans ; à quoi ils firent la même réponse que les enfans feints marchands experts, comme nous l'avons vu.

Ici, quoique le marchand accusé vît bien que les deux marchands experts venoient de prononcer sa condamnation, il ne laissa pas néanmoins de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier ; mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre ; il regarda le calife : « Commandeur des croyans, dit-il, ceci n'est pas un jeu : c'est à votre majesté de condamner à mort sérieusement, et non pas à moi, qui ne le fis hier que pour rire. »

Le calife, instruit pleinement de la mauvaise

foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice pour le faire pendre; ce qui fut exécuté, après qu'il eut déclaré où il avoit caché les mille pièces d'or, qui furent rendues à Ali Cogia. Ce monarque enfin, plein de justice et d'équité, après avoir averti le cadi qui avoit rendu le premier jugement, lequel étoit présent, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans sa fonction, embrassa l'enfant, et le renvoya avec une bourse de cent pièces d'or, qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité.

HISTOIRE DU CHEVAL ENCHANTÉ.

Scheherazade, en continuant de raconter au sultan des Indes ses histoires si agréables, et auxquelles il prenoit un si grand plaisir, l'entretint de celle du cheval enchanté.

Sire, dit-elle, comme votre majesté ne l'ignore pas, le Nevroux, c'est-à-dire le nouveau jour, qui est le premier de l'année et du printemps, ainsi nommé par excellence, est une fête si solennelle et si ancienne dans toute l'étendue de la Perse, dès les premiers temps même de l'idolâtrie, que la religion de notre prophète, toute pure qu'elle est, et que nous tenons pour la véritable, en s'y introduisant, n'a pu jusqu'à nos jours venir à bout de l'abolir, quoique l'on puisse dire qu'elle est toute païenne, et que les

cérémonies qu'on y observe sont superstitieuses. Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne soit célébrée avec des réjouissances extraordinaires.

Mais les réjouissances qui se font à la cour les surpassent toutes infiniment par la variété des spectacles surprenans et nouveaux, et les étrangers des états voisins, et même des plus éloignés, y sont attirés par les récompenses et par la libéralité des rois envers ceux qui excellent par leurs inventions et par leur industrie; de manière qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde qui approche de cette magnificence.

Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles et les plus ingénieux du pays, avec les étrangers qui s'étoient rendus à Schiraz, où la cour étoit alors, eurent donné au roi et à toute sa cour le divertissement de leurs spectacles, et que le roi leur eut fait ses largesses, à chacun selon ce qu'il avoit mérité, et ce qu'il avoit fait paroître de plus extraordinaire, de plus merveilleux et de plus satisfaisant, ménagées avec une égalité qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'estimât dignement récompensé; dans le temps qu'il se préparoit à se retirer et à congédier la grande assemblée, un Indien parut au pied de son trône, en faisant avancer un cheval sellé,

bridé, et richement harnaché, représenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eût pris d'abord pour un véritable cheval.

L'Indien se prosterna devant le trône; et quand il se fut relevé, en montrant le cheval au roi : « Sire, dit-il, quoique je me présente le dernier devant votre majesté pour entrer en lice, je puis l'assurer néanmoins que dans ce jour de fête elle n'a rien vu d'aussi merveilleux et d'aussi surprenant que le cheval sur lequel je la supplie de jeter les yeux. »

« Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre chose que l'art et l'industrie de l'ouvrier à lui donner la ressemblance du naturel, qui lui a été possible. Mais un autre ouvrier pourroit en faire un semblable, qui le surpasseroit même en perfection. »

« Sire, reprit l'Indien, ce n'est pas aussi par sa construction, ni par ce qu'il paroît à l'extérieur, que j'ai dessein de faire regarder mon cheval par votre majesté comme une merveille; c'est par l'usage que j'en sais faire, et que tout homme comme moi peut en faire, par le secret que je puis lui communiquer. Quand je le monte, en quelque endroit de la terre, si éloigné qu'il puisse être, que je veuille me transporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très peu de temps. En peu de mots, sire, voilà en quoi con-

siste la merveille de mon cheval : merveille dont personne n'a jamais entendu parler, et dont je m'offre de faire voir l'expérience à votre majesté, si elle me le commande. »

Le roi de Perse, qui étoit curieux de tout ce qui tenoit du merveilleux, et qui, après tant de choses de cette nature qu'il avoit vues, et qu'il avoit cherché et désiré de voir, n'avoit rien vu qui en approchât, ni entendu dire qu'on eût vu rien de semblable, dit à l'Indien qu'il n'y avoit que l'expérience qu'il venoit de lui proposer qui pouvoit le convaincre de la prééminence de son cheval, et qu'il étoit prêt à en voir la vérité.

L'Indien mit aussitôt le pied dans l'étrier, se jeta sur le cheval avec une grande légèreté; et quand il eut mis le pied dans l'autre étrier, et qu'il se fut bien assuré sur la selle, il demanda au roi de Perse où il lui plaisoit de l'envoyer.

Environ à trois lieues de Schiraz, il y avoit une haute montagne qu'on découvroit à plein de la grande place où le roi de Perse étoit devant son palais, remplie de tout le peuple qui s'y étoit rendu. « Vois-tu cette montagne? dit le roi en la montrant à l'Indien; c'est où je souhaite que tu ailles : la distance n'est pas longue; mais elle suffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller et pour revenir. Et parce qu'il

n'est pas possible de te conduire des yeux jusque-là, pour marque certaine que tu y seras allé, j'entends que tu m'apportes une palme d'un palmier qui est au pied de la montagne.»

A peine le roi de Perse eut achevé de déclarer sa volonté par ces paroles, que l'Indien ne fit que tourner une cheville, qui s'élevoit un peu au défaut du cou du cheval en approchant du pommeau de la selle. Dans l'instant le cheval s'éleva de terre, et enleva le cavalier en l'air comme un éclair, si haut, qu'en peu de momens ceux qui avoient les yeux les plus perçans le perdirent de vue; et cela se fit avec une grande admiration du roi et de ses courtisans, et de grands cris d'étonnement de la part de tous les spectateurs assemblés.

Il n'y avoit presque pas un quart d'heure que l'Indien étoit parti, quand on l'aperçut au haut de l'air qui revenoit la palme à la main. On le vit enfin arriver au-dessus de la place, où il fit plusieurs caracoles aux acclamations de joie du peuple qui lui applaudissoit, jusqu'à ce qu'il vînt se poser devant le trône du roi, à la même place d'où il étoit parti, sans aucune secousse du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre; et en s'approchant du trône, il se prosterna, et il posa la palme aux pieds du roi.

Le roi de Perse, qui fut témoin, avec non

moins d'admiration que d'étonnement, du spectacle inoui que l'Indien venoit de lui donner, conçut en même temps une forte envie de posséder le cheval; et comme il se persuadoit qu'il ne trouveroit pas de difficultés à en traiter avec l'Indien, résolu, quelque somme qu'il lui en demandât, à la lui accorder, il le regardoit déjà comme la pièce la plus précieuse de son trésor, qu'il comptoit en enrichir.

« A juger de ton cheval par son apparence extérieure, dit-il à l'Indien, je ne comprenois pas qu'il dût être considéré autant que tu viens de me faire voir qu'il le mérite. Je t'ai obligation de m'avoir désabusé; et pour te marquer combien j'en fais d'estime, je suis prêt à l'acheter s'il est à vendre.»

« Sire, reprit l'Indien, je n'ai pas douté que votre majesté, qui passe entre tous les rois qui règnent aujourd'hui sur la terre, pour celui qui sait juger le mieux de toutes choses, et les estimer selon leur juste valeur, rendroit à mon cheval la justice qu'elle lui rend, dès que je lui aurois fait connoître par où il étoit digne de son attention. J'avois même prévu qu'elle ne se contenteroit pas de l'admirer et de le louer, mais même qu'elle désireroit d'abord d'en être possesseur, comme elle vient de me le témoigner. De mon côté, sire, quoique j'en connoisse le

prix autant qu'on peut le connoître, et que sa possession me donne un relief pour rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une attache si forte, que je ne veuille bien m'en priver pour satisfaire la noble passion de votre majesté. Mais en lui faisant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire touchant la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part. Votre majesté aura donc pour agréable, continua l'Indien, que je lui marque que je n'ai pas acheté ce cheval : je ne l'ai obtenu de l'inventeur et du fabricateur qu'en lui donnant en mariage ma fille unique qu'il me demanda ; et en même temps il exigea de moi que je ne le vendrois pas, et que si j'avois à lui donner un autre possesseur, ce seroit par un échange tel que je le jugerois à propos. »

L'Indien vouloit poursuivre ; mais au mot d'échange, le roi de Perse l'interrompit : « Je suis prêt, repartit-il, à t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu sais que mon royaume est grand, qu'il est rempli de grandes villes, puissantes, riches et peuplées. Je laisse à ton choix celle qu'il te plaira de choisir en pleine puissance et souveraineté pour le reste de tes jours. »

Cet échange parut véritablement royal à toute la cour de Perse ; mais il étoit fort au-dessous de ce que l'Indien s'étoit proposé. Il avoit porté ses vues à quelque chose de beaucoup plus élevé. Il répondit au roi : « Sire, je suis infiniment obligé à votre majesté de l'offre qu'elle me fait, et je ne puis assez la remercier de sa générosité. Je la supplie néanmoins de ne pas s'offenser si je prends la hardiesse de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en sa possession, qu'en recevant de sa main la princesse sa fille pour épouse. Je suis résolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix. »

Les courtisans qui environnoient le roi de Perse ne purent s'empêcher de faire un grand éclat de rire à la demande extravagante de l'Indien. Mais le prince Firouz Schah, fils aîné du roi, et héritier présomptif du royaume, ne l'entendit qu'avec indignation. Le roi pensa tout autrement, et il crut qu'il pouvoit sacrifier la princesse de Perse à l'Indien pour satisfaire sa curiosité. Il balança néanmoins avant de se déterminer à prendre ce parti.

Le prince Firouz Schah, qui vit que le roi son père hésitoit sur la réponse qu'il devoit faire à l'Indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandoit : chose qu'il eût regardée comme également injurieuse à la dignité royale, à la

princesse sa sœur, et à sa propre personne. Il prit donc la parole, et en le prévenant : « Sire, dit-il, que votre majesté me pardonne si j'ose lui demander s'il est possible qu'elle balance un moment sur le refus qu'elle doit faire à la demande insolente d'un homme de rien et d'un bateleur infâme, et qu'elle lui donne lieu de se flatter un moment qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puissans monarques de la terre. Je la supplie de considérer ce qu'elle se doit, non seulement à elle-même, mais même à son sang et à la haute noblesse de ses aïeux. »

« Mon fils, reprit le roi de Perse, je prends votre remontrance en bonne part, et je vous sais bon gré du zèle que vous témoignez pour conserver l'éclat de votre naissance dans le même état que vous l'avez reçu ; mais vous ne considérez pas assez l'excellence de ce cheval, ni que l'Indien qui me propose cette voie pour l'acquérir, peut, si je le rebute, aller faire la même proposition ailleurs, où l'on passera par-dessus le point d'honneur, et que je serois au désespoir, si un autre monarque pouvoit se vanter de m'avoir surpassé en générosité, et de m'avoir privé de la gloire de posséder le cheval, que j'estime la chose la plus singulière et la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire néanmoins que je consente à lui

accorder ce qu'il demande. Peut-être n'est-il pas bien d'accord avec lui-même, sur l'excès de sa prétention ; et la princesse ma fille à part, je ferai telle autre convention qu'il voudra. Mais avant que je vienne à la dernière discussion du marché, je suis bien aise que vous examiniez le cheval, et que vous en fassiez l'essai vous-même, afin que vous m'en disiez votre sentiment. Je ne doute pas qu'il ne veuille bien le permettre. »

Comme il est naturel de se flatter dans ce que l'on souhaite, l'Indien, qui crut entrevoir dans le discours qu'il venoit d'entendre que le roi de Perse n'étoit pas absolument éloigné de le recevoir dans son alliance, en acceptant le cheval à ce prix, et que le prince, au lieu de lui être contraire, comme il venoit de le faire paroître, pourroit lui devenir favorable, loin de s'opposer au désir du roi, en témoigna de la joie ; et pour marque qu'il y consentoit aveo plaisir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter, et l'avertit ensuite de ce qu'il falloit qu'il fît pour le bien gouverner.

Le prince Firouz Schah, avec une adresse merveilleuse, monta le cheval sans le secours de l'Indien ; et il n'eut pas plus tôt le pied assuré dans l'un et l'autre étrier, que sans attendre aucun avis de l'Indien, il tourna la cheville qu'il lui avoit vu tourner peu de temps auparavant

lorsqu'il l'avoit monté. Du moment qu'il l'eut retournée, le cheval l'enleva avec la vitesse d'une flèche tirée par l'archer le plus fort et le plus adroit; et de la sorte, en peu de momens, le roi, toute la cour, et toute la nombreuse assemblée le perdirent de vue.

Le cheval ni le prince Firouz Schah ne paroissoient plus dans l'air, et le roi de Perse faisoit des efforts inutiles pour l'apercevoir, quand l'Indien, alarmé de ce qui venoit d'arriver, se prosterna devant le trône, et obligea le roi de jeter les yeux sur lui, et de faire attention au discours qu'il lui tint en ces termes : « Sire, dit-il, votre majesté elle-même a vu que le prince ne m'a pas permis, par sa promptitude, de lui donner l'instruction nécessaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vu faire, il a voulu marquer qu'il n'avoit pas besoin de mon avis pour partir et s'élever en l'air; mais il ignore l'avis que j'avois à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière, et pour le faire revenir au lieu d'où il est parti. Ainsi, sire, la grâce que je demande à votre majesté, c'est de ne me pas rendre garant de ce qui pourra arriver de sa personne. Elle est trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut en arriver. »

Le discours de l'Indien affligea fort le roi de Perse, qui comprit que le danger où étoit le

prince son fils étoit inévitable, s'il étoit vrai, comme l'Indien le disoit, qu'il y eût un secret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faisoit partir et élever en l'air. Il lui demanda pourquoi il ne l'avoit pas rappelé dans le moment qu'il l'avoit vu partir.

« Sire, répondit l'Indien, votre majesté ellemême a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval et le prince ont été enlevés : la surprise où j'en ai été, et où j'en suis encore, m'a d'abord ôté la parole ; et quand j'ai été en état de m'en servir, il étoit déjà si éloigné, qu'il n'eût pas entendu ma voix ; et quand il l'eût entendue, il n'eût pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puisqu'il n'en savoit pas le secret, et qu'il ne s'est pas donné la patience de l'apprendre de moi. Mais, sire, ajouta-t-il, il y a lieu d'espérer néanmoins que le prince, dans l'embarras où il se trouvera, s'apercevra d'une autre cheville, et qu'en la tournant, le cheval aussitôt cessera de s'élever, et descendra du côté de la terre, où il pourra se poser en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride. »

Nonobstant le raisonnement de l'Indien, qui avoit toute l'apparence possible, le roi de Perse, alarmé du péril évident où étoit le prince son fils : « Je suppose, reprit-il, chose néanmoins très incertaine, que le prince mon fils s'aper-

çoive de l'autre cheville, et qu'il en fasse l'usage que tu dis, le cheval, au lieu de descendre jusqu'en terre, ne peut-il pas tomber sur des rochers, ou se précipiter avec lui jusqu'au plus profond de la mer ? »

« Sire, repartit l'Indien, je puis délivrer votre majesté de cette crainte, en l'assurant que le cheval passe les mers sans jamais y tomber, et qu'il porte toujours le cavalier où il a intention de se rendre; et votre majesté peut s'assurer que pour peu que le prince s'aperçoive de l'autre cheville que j'ai dit, le cheval ne le portera qu'où il voudra se rendre; et il n'est pas croyable qu'il se rende ailleurs que dans un lieu où il pourra trouver du secours, et se faire connoître. »

A ces paroles de l'Indien : « Quoi qu'il en soit, répliqua le roi de Perse, comme je ne puis me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me répondra de la vie de mon fils, si dans trois mois je ne le vois revenir sain et sauf, ou que je n'apprenne certainement qu'il soit vivant. »

Il commanda qu'on s'assurât de sa personne, et qu'on le resserrât dans une prison étroite; après quoi il se retira dans son palais, extrêmement affligé de ce que la fête du Nevroux, si solennelle dans la Perse, s'étoit terminée d'une manière si triste pour lui et pour sa cour.

Le prince Firouz Schah cependant fut enlevé dans l'air avec la rapidité que nous avons dit; et en moins d'une heure il se vit si haut, qu'il ne distinguoit plus rien sur la terre, où les montagnes et les vallées lui paroissoient confondues avec les plaines. Ce fut alors qu'il songea à revenir au lieu d'où il étoit parti. Pour y réussir, il s'imagina qu'en tournant la même cheville à contre-sens, et en tournant la bride en même temps, il réussiroit; mais son étonnement fut extrême, quand il vit que le cheval l'enlevoit toujours avec la même rapidité. Il la tourna et retourna plusieurs fois, mais inutilement. Ce fut alors qu'il reconnut la grande faute qu'il avoit commise, de ne pas prendre de l'Indien tous les renseignemens nécessaires pour bien gouverner le cheval avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du péril où il étoit; mais cette connoissance ne lui fit pas perdre le jugement : il se recueillit en lui-même avec tout le bon sens dont il étoit capable; et en examinant la tête et le cou du cheval avec attention, il aperçut une autre cheville plus petite et moins apparente que la première, à côté de l'oreille droite du cheval. Il tourna la cheville, et dans le moment il remarqua qu'il descendoit vers la terre, par une ligne semblable à celle par la-

quelle il avoit monté, mais moins rapidement.

Il y avoit une demi-heure que les ténèbres de la nuit couvroient la terre à l'endroit où le prince Firouz Schah se trouvoit perpendiculairement, quand il tourna la cheville. Mais comme le cheval continua de descendre, le soleil se coucha aussi pour lui en peu de temps, jusqu'à ce qu'il se trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit. De la sorte, loin de choisir un lieu où aller mettre pied à terre à sa commodité, il fut contraint de lâcher la bride sur le cou du cheval, en attendant avec patience qu'il achevât de descendre, non sans inquiétude du lieu où il s'arrêteroit, savoir si ce seroit un lieu habité, un désert, un fleuve ou la mer.

Le cheval enfin s'arrêta et se posa. Il étoit plus de minuit; et le prince Firouz Schah mit pied à terre, mais avec une grande foiblesse, qui venoit de ce qu'il n'avoit rien pris depuis le matin du jour qui venoit de finir, avant qu'il sortît du palais avec le roi son père, pour assister aux spectacles de la fête. La première chose qu'il fit dans l'obscurité de la nuit, fut de reconnoître le lieu où il étoit, et il se trouva sur le toit en terrasse d'un palais magnifique, couronné d'une balustrade de marbre à hauteur d'appui. En examinant la terrasse, il rencontra l'escalier par où l'on y montoit du

palais, dont la porte n'étoit pas fermée, mais entr'ouverte.

Tout autre que le prince Firouz Schah n'eût peut-être pas hasardé de descendre dans la grande obscurité qui régnoit alors dans l'escalier, outre la difficulté qui se présentoit, s'il trouveroit amis ou ennemis : considération qui ne fut pas capable de l'arrêter. « Je ne viens pas pour faire mal à personne, se dit-il à lui-même; et apparemment ceux qui me verront les premiers, et qui ne me verront pas les armes à la main, auront l'humanité de m'écouter avant qu'ils attentent à ma vie. » Il ouvrit la porte davantage sans faire de bruit, et il descendit de même avec grande précaution, pour s'empêcher de faire quelque faux pas, dont le bruit eût pu éveiller quelqu'un. Il réussit; et, dans un entrepôt de l'escalier, il trouva la porte ouverte d'une grande salle, où il y avoit de la lumière.

Le prince Firouz Schah s'arrêta à la porte; et en prêtant l'oreille, il n'entendit d'autre bruit que des gens qui dormoient profondément, et qui ronfloient en différentes manières. Il avança un peu dans la salle; et, à la lumière d'une lanterne, il vit que ceux qui dormoient étoient des eunuques noirs, chacun avec le sabre nu près de soi; et cela lui fit connoître que

c'étoit la garde de l'appartement d'une reine ou d'une princesse, et il se trouva que c'étoit celui d'une princesse.

La chambre où couchoit la princesse suivoit après cette salle, et la porte qui étoit ouverte le faisoit connoître à la grande lumière dont elle étoit éclairée, qui se laissoit voir au travers d'une portière d'une étoffe de soie fort légère.

Le prince Firouz Schah s'avança jusqu'à la portière, le pied en l'air, sans éveiller les eunuques. Il l'ouvrit; et quand il fut entré, sans s'arrêter à considérer la magnificence de la chambre, qui étoit toute royale, circonstance qui lui importoit peu dans l'état où il étoit, il ne fit attention qu'à ce qui lui importoit davantage. Il vit plusieurs lits, un seul sur le sofa, et les autres au bas. Des femmes de la princesse étoient couchées dans ceux-ci pour lui tenir compagnie, et l'assister dans ses besoins, et la princesse dans le premier.

A cette distinction, le prince Firouz Schah ne se trompa pas dans le choix qu'il avoit à faire pour s'adresser à la princesse elle-même. Il s'approcha de son lit sans l'éveiller, ni pas une de ses femmes. Quand il fut assez près, il vit une beauté si extraordinaire et si surprenante, qu'il en fut charmé et enflammé d'amour dès la première vue. « Ciel! s'écria-t-il en lui-

même, ma destinée m'a-t-elle amené en ce lieu pour me faire perdre ma liberté, que j'ai conservée entière jusqu'à présent? Ne dois-je pas m'attendre à un esclavage certain, dès qu'elle aura ouvert les yeux, si ces yeux, comme je dois m'y attendre, achèvent de donner le lustre et la perfection à un assemblage d'attraits et de charmes si merveilleux? Il faut bien m'y résoudre, puisque je ne puis reculer sans me rendre homicide de moi-même, et que la nécessité l'ordonne ainsi. »

En achevant ces réflexions, par rapport à l'état où il se trouvoit et à la beauté de la princesse, le prince Firouz Schah se mit sur les deux genoux, et en prenant l'extrémité de la manche pendante de la chemise de la princesse, d'où sortoit un bras blanc comme la neige et fait au tour, il la tira fort légèrement.

La princesse ouvrit les yeux; et dans la surprise où elle fut de voir devant elle un homme bien fait, bien mis, et de bonne mine, elle demeura interdite, sans donner néanmoins aucun signe de frayeur ou d'épouvante.

Le prince profita de ce moment favorable; il baissa la tête presque jusque sur le tapis de pied, et en la relevant : « Respectable princesse, dit-il, par une aventure la plus extraordinaire et la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer,

vous voyez à vos pieds un prince suppliant, fils du roi de Perse, qui se trouvoit hier au matin près du roi son père, au milieu des réjouissances d'une fête solennelle, et qui se trouve à l'heure qu'il est dans un pays inconnu, où il est en danger de périr si vous n'avez la bonté et la générosité de l'assister de votre secours et de votre protection. Je l'implore cette protection, adorable princesse, avec la confiance que vous ne me la refuserez pas. J'ose me le persuader avec d'autant plus de fondement, qu'il n'est pas possible que l'inhumanité se rencontre avec tant de beauté, tant de charmes et tant de majesté. »

La princesse, à qui le prince Firouz Schah s'étoit adressé si heureusement, étoit la princesse de Bengale, fille aînée du roi du royaume de ce nom, qui lui avoit fait bâtir ce palais peu éloigné de la capitale, où elle venoit souvent prendre le divertissement de la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvoit désirer, elle lui répondit avec la même bonté : « Prince, dit-elle, rassurez-vous ; vous n'êtes pas dans un pays barbare : l'hospitalité, l'humanité et la politesse ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale que dans le royaume de Perse. Ce n'est pas moi qui vous accorde la protection que vous me demandez ;

vous l'avez trouvée tout acquise non seulement dans mon palais, mais même dans tout le royaume : vous pouvez m'en croire et vous fier à ma parole. »

Le prince de Perse vouloit remercier la princesse de Bengale de son honnêteté, et de la grâce qu'elle venoit de lui accorder si obligeamment, et il avoit déjà baissé la tête fort bas pour lui en faire son compliment; mais elle ne lui donna pas le temps de parler : « Quelque forte envie, ajouta-t-elle, que j'aie d'apprendre de vous par quelle merveille vous avez mis si peu de temps à venir de la capitale de Perse, et par quel enchantement vous avez pu pénétrer jusqu'à vous présenter devant moi si secrètement que vous avez trompé la vigilance de ma garde, comme néanmoins il n'est pas possible que vous n'ayez besoin de nourriture, et en vous regardant en qualité d'un hôte qui est le bien venu, j'aime mieux remettre ma curiosité à demain matin, et donner ordre à mes femmes de vous loger dans une de mes chambres, de vous y bien régaler, et de vous y laisser reposer et délasser, jusqu'à ce que vous soyez en état de satisfaire ma curiosité, et moi de vous entendre. »

Les femmes de la princesse, qui s'étoient éveillées dès les premières paroles que le prince

Firouz Schah avoit adressées à la princesse leur maîtresse, avec un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet du lit de la princesse, qu'elles ne concevoient pas comment il avoit pu y arriver sans les éveiller, ni elles ni les eunuques; ces femmes, dis-je, n'eurent pas plus tôt compris l'intention de la princesse, qu'elles s'habillèrent en diligence, et qu'elles furent prêtes à exécuter ses ordres dans le moment qu'elle les leur eut donnés. Elles prirent chacune une des bougies en grand nombre, qui éclairoient la chambre de la princesse; et quand le prince eut pris congé en se retirant très respectueusement, elles marchèrent devant lui et le conduisirent dans une très belle chambre, où les unes lui préparèrent un lit, pendant que les autres allèrent à la cuisine et à l'office.

Quoiqu'à une heure indue, ces dernières femmes néanmoins de la princesse de Bengale ne firent pas attendre long-temps le prince Firouz Schah. Elles apportèrent plusieurs sortes de mets en grande affluence. Il choisit ce qui lui plut; et quand il eut mangé suffisamment, selon le besoin qu'il en avoit, elles desservirent, et le laissèrent en liberté de se coucher, après lui avoir montré plusieurs armoires où il trouveroit toutes les choses qui pouvoient lui être nécessaires.

La princesse de Bengale, remplie des charmes, de l'esprit, de la politesse et de toutes les autres belles qualités du prince de Perse, dont elle avoit été frappée dans le peu d'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui, n'avoit encore pu se rendormir quand ses femmes rentrèrent dans sa chambre pour se coucher. Elle leur demanda si elles avoient eu bien soin de lui, si elles l'avoient laissé content, si rien ne lui manquoit, et sur toutes choses ce qu'elles pensoient de ce prince.

Les femmes de la princesse, après l'avoir satisfaite sur les premiers articles, répondirent sur le dernier : « Princesse, nous ne savons pas ce que vous en pensez vous-même. Pour nous, nous vous estimerions très heureuse si le roi votre père vous donnoit pour époux un prince si aimable. Il n'y en a pas un à la cour de Bengale qui puisse lui être comparé, et nous n'apprenons pas aussi qu'il y en ait dans les états voisins qui soient dignes de vous. »

Ce discours flatteur ne déplut pas à la princesse de Bengale ; mais comme elle ne vouloit pas déclarer son sentiment, elle leur imposa silence. « Vous êtes des conteuses, dit-elle ; recouchez-vous, et laissez-moi me rendormir. »

Le lendemain, la première chose que fit la princesse quand elle fut levée, fut de se mettre

à sa toilette. Jusqu'alors elle n'avoit pas encore pris autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour se coiffer et s'ajuster, en consultant son miroir. Jamais ses femmes n'avoient eu besoin de plus de patience pour faire et défaire plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce qu'elle fût contente.

« Je n'ai pas déplu au prince de Perse en déshabillé, je m'en suis bien aperçue, disoit-elle en elle-même : il verra autre chose quand je serai dans mes atours. »

Elle s'orna la tête des diamans les plus gros et les plus brillans, avec un collier, des bracelets, et une ceinture de pierreries semblables, le tout d'un prix inestimable; et l'habit qu'elle prit étoit d'une étoffe la plus riche de toutes les Indes, qu'on ne travailloit que pour les rois, les princes et les princesses, et d'une couleur qui achevoit de la parer avec tous ses avantages. Après qu'elle eut encore consulté son miroir plusieurs fois, et qu'elle eut demandé à ses femmes, l'une après l'autre, s'il manquoit quelque chose à son ajustement, elle envoya savoir si le prince de Perse étoit éveillé, et au cas qu'il le fût, et habillé, comme elle ne doutoit pas qu'il ne demandât de venir se présenter devant elle, de lui marquer qu'elle alloit venir elle-même, et qu'elle avoit ses raisons pour en user de la sorte.

Le prince de Perse qui avoit gagné sur le jour ce qu'il avoit perdu de la nuit, et qui s'étoit remis parfaitement de son voyage pénible, venoit d'achever de s'habiller, quand il reçut le bonjour de la princesse de Bengale par une de ses femmes.

Le prince, sans donner à la femme de la princesse le temps de lui faire part de ce qu'elle avoit à lui dire, lui demanda si la princesse étoit en état qu'il pût lui rendre son devoir et ses respects. Mais quand la femme se fut acquittée auprès de lui de l'ordre qu'elle avoit : « La princesse, dit-il, est la maîtresse, et je ne suis chez elle que pour exécuter ses commandemens. »

La princesse de Bengale n'eut pas plus tôt appris que le prince de Perse l'attendoit, qu'elle vint le trouver. Après les complimens réciproques de la part du prince, sur ce qu'il avoit éveillé la princesse au plus fort de son sommeil, dont il lui demanda mille pardons, et de la part de la princesse, qui lui demanda comment il avoit passé la nuit, et en quel état il se trouvoit, la princesse s'assit sur le sofa, et le prince fit la même chose, en se plaçant à quelque distance par respect.

Alors la princesse, en prenant la parole : « Prince, dit-elle, j'eusse pu vous recevoir dans la chambre où vous m'avez trouvée cou-

chée cette nuit; mais comme le chef de mes eunuques a la liberté d'y entrer, et que jamais il ne pénètre ici sans ma permission, dans l'impatience où je suis d'apprendre de vous l'aventure surprenante qui me procure le bonheur de vous voir, j'ai mieux aimé venir vous en sommer ici, comme dans un lieu où ni vous ni moi ne serons pas interrompus. Obligez-moi donc, je vous en conjure, de me donner la satisfaction que je vous demande. »

Pour satisfaire à la princesse de Bengale, le prince Firouz Schah commença son discours par la fête solennelle et annuelle du Nevroux, dans tout le royaume de Perse, avec le récit de tous les spectacles dignes de sa curiosité, qui avoient fait le divertissement de la cour de Perse, et presque généralement de la ville de Schiraz. Il vint ensuite au cheval enchanté, dont il fit la description. Le récit des merveilles que l'Indien monté dessus avoit fait voir devant une assemblée si célèbre, convainquit la princesse qu'on ne pouvoit rien imaginer au monde de plus surprenant en ce genre. « Princesse, continua le prince de Perse, vous jugez bien que le roi mon père, qui n'épargne aucune dépense pour augmenter ses trésors des choses les plus rares et les plus curieuses dont il peut avoir connoissance, doit avoir été enflammé d'un

grand désir d'y ajouter un cheval de cette nature. Il le fut en effet, et il n'hésita pas à demander à l'Indien ce qu'il l'estimoit.

« La réponse de l'Indien fut des plus extravagantes. Il dit qu'il n'avoit pas acheté le cheval, mais qu'il l'avoit acquis en échange d'une fille unique qu'il avoit, et que comme il ne pouvoit s'engager à s'en priver que sous une condition semblable, il ne pouvoit le lui céder qu'en épousant, avec son consentement, la princesse ma sœur.

« La foule des courtisans qui environnoient le trône du roi mon père, qui entendirent l'extravagance de cette proposition, s'en moquèrent hautement; et en mon particulier j'en conçus une indignation si grande, qu'il ne me fut pas possible de la dissimuler, d'autant plus que je m'aperçus que le roi mon père balançoit sur ce qu'il devoit répondre. En effet, je crus voir le moment où il alloit lui accorder ce qu'il demandoit, si je ne lui eusse représenté vivement le tort qu'il alloit faire à sa gloire. Ma remontrance néanmoins ne fut pas capable de lui faire abandonner entièrement le dessein de sacrifier la princesse ma sœur à un homme si méprisable. Il crut que je pourrois entrer dans son sentiment, si une fois je pouvois comprendre comme lui, à ce qu'il s'imaginoit, combien ce cheval

étoit estimable par sa singularité. Dans cette vue, il voulut que je l'examinasse, que je le montasse, et que j'en fisse l'essai moi-même.

« Pour complaire au roi mon père, je montai le cheval; et dès que je fus dessus, comme j'avois vu l'Indien mettre la main à une cheville et la tourner pour se faire enlever avec le cheval, sans prendre d'autre renseignement de lui, je fis la même chose, et dans l'instant je fus enlevé en l'air d'une vitesse beaucoup plus grande, que d'une flèche décochée par l'archer le plus robuste et le plus expérimenté.

« En peu de temps je fus si fort éloigné de la terre, que je ne distinguois plus aucun objet, et il me sembloit que j'approchois si fort de la voûte du ciel, que je craignois d'aller m'y briser la tête. Dans le mouvement rapide dont j'étois emporté, je fus long-temps comme hors de moi-même, et hors d'état de faire attention au danger présent auquel j'étois exposé en plusieurs manières. Je voulus tourner à contre-sens la cheville que j'avois tournée d'abord, mais je n'en expérimentai pas l'effet que je m'étois attendu. Le cheval continua de m'emporter vers le ciel, et ainsi de m'éloigner de la terre de plus en plus. Je m'aperçus enfin d'une autre cheville: je la tournai; et le cheval, au lieu de s'élever davantage, commença à décliner vers la terre;

et comme je me trouvai bientôt dans les ténèbres de la nuit, et qu'il n'étoit pas possible de gouverner le cheval pour me faire poser dans un lieu où je ne courusse pas de danger, je tins la bride en un même état, et je me remis à la volonté de Dieu sur ce qui pourroit arriver de mon sort.

« Le cheval enfin se posa ; je mis pied à terre, et en examinant le lieu, je me trouvai sur la terrasse de ce palais. Je trouvai la porte de l'escalier qui étoit entr'ouverte, je descendis sans bruit, et une porte ouverte, avec un peu de lumière, se présenta devant moi. J'avançai la tête ; et comme j'eus vu des eunuques endormis, et une grande lumière au travers d'une portière, la nécessité pressante où j'étois, nonobstant le danger inévitable dont j'étois menacé si les eunuques se fussent éveillés, m'inspira la hardiesse, pour ne pas dire la témérité, d'avancer légèrement et d'ouvrir la portière.

« Il n'est pas besoin, princesse, ajouta le prince, de vous dire le reste ; vous le savez. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonté et de votre générosité, et vous supplier de me marquer par quel endroit je puis vous témoigner ma reconnoissance d'un si grand bienfait, tel que vous en soyez satisfaite. Comme, selon le droit des gens, je suis déjà votre esclave, et que je

ne puis plus vous offrir ma personne, il ne me reste plus que mon cœur. Que dis-je, princesse! il n'est plus à moi ce cœur, vous me l'avez ravi par vos charmes, et d'une manière que bien loin de vous le redemander, je vous l'abandonne. Ainsi, permettez-moi de vous déclarer que je ne vous connois pas moins pour maîtresse de mon cœur que de mes volontés. »

Ces dernières paroles du prince Firouz Schah furent prononcées d'un ton et d'un air qui ne laissèrent pas douter la princesse de Bengale un seul moment de l'effet qu'elle avoit attendu de ses attraits. Elle ne fut pas scandalisée de la déclaration du prince de Perse, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au visage ne servit qu'à la rendre plus belle et plus aimable aux yeux du prince.

Quand le prince Firouz Schah eut achevé de parler : « Prince, reprit la princesse de Bengale, si vous m'avez fait un plaisir des plus sensibles en me racontant les choses surprenantes et merveilleuses que je viens d'entendre, d'un autre côté, je n'ai pu vous regarder sans frayeur dans la plus haute région de l'air; et quoique j'eusse le bien de vous voir devant moi sain et sauf, je n'ai cessé néanmoins de craindre, que dans le moment où vous m'avez appris que le cheval de l'Indien étoit venu se poser si heureusement sur

la terrasse de mon palais. La même chose pouvoit arriver en mille autres endroits ; mais je suis ravie de ce que le hasard m'a donné la préférence et l'occasion de vous faire connoître que le même hasard pouvoit vous adresser ailleurs, mais non pas où vous puissiez être reçu plus agréablement et avec plus de plaisir.

« Ainsi, prince, je me tiendrois offensée très sensiblement, si je voulois croire que la pensée que vous m'avez témoignée d'être mon esclave fût sérieuse, et que je ne l'attribuasse pas à votre honnêteté plutôt qu'à un sentiment sincère; et la réception que je vous fis hier doit vous faire connoître suffisamment que vous n'êtes pas moins libre qu'au milieu de la cour de Perse.

« Quant à votre cœur, ajouta la princesse de Bengale d'un ton qui ne marquoit rien moins qu'un refus, comme je suis bien persuadée que vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à en disposer, et que vous ne devez avoir fait choix que d'une princesse qui le mérite, je serois fort fâchée de vous donner lieu de lui faire une infidélité. »

Le prince Firouz Schah voulut protester à la princesse de Bengale qu'il étoit venu de Perse, maître de son cœur; mais dans le moment qu'il alloit prendre la parole, une des femmes de la

princesse, qui en avoit l'ordre, vint avertir que le dîner étoit servi.

Cette interruption délivra le prince et la princesse d'une explication qui les eût embarrassés également, et dont ils n'avoient pas besoin. La princesse de Bengale demeura pleinement convaincue de la sincérité du prince de Perse; et quant au prince, quoique la princesse ne se fût pas expliquée, il jugea néanmoins par ses paroles, et à la manière favorable dont il avoit été écouté, qu'il avoit lieu d'être content de son bonheur.

Comme la femme de la princesse tenoit la portière ouverte, la princesse de Bengale, en se levant, dit au prince de Perse, qui fit la même chose, qu'elle n'avoit pas coutume de dîner de si bonne heure; mais que, comme elle ne doutoit pas qu'on ne lui eût fait faire un méchant souper, elle avoit donné ordre qu'on servît le dîner plus tôt qu'à l'ordinaire; et en disant ces paroles, elle le conduisit dans un salon magnifique, où la table étoit préparée et chargée d'une grande abondance d'excellens mets. Ils se mirent à table; et dès qu'ils eurent pris place, des femmes esclaves de la princesse, en grand nombre, belles et richement habillées, commencèrent un concert agréable d'instrumens et de voix, qui dura pendant tout le repas.

Comme le concert étoit des plus doux et ménagé de manière qu'il n'empêchoit pas le prince et la princesse de s'entretenir, ils passèrent une grande partie du repas, la princesse à servir le prince et à l'inviter de manger, et le prince, de son côté, à servir la princesse de ce qui lui paroissoit le meilleur, afin de la prévenir avec des manières et des paroles qui lui attiroient de nouvelles honnêtetés et de nouveaux complimens de la part de la princesse; et dans ce commerce réciproque de civilités et d'attentions, l'amour fit plus de progrès, de part et d'autre, que dans un tête-à-tête qui eût été prémédité.

Le prince et la princesse se levèrent enfin de table. La princesse mena le prince de Perse dans un cabinet grand et magnifique par sa structure et par l'or et l'azur qui l'embellissoient avec symétrie, et richement meublé. Ils s'assirent sur le sofa, qui avoit une vue très agréable sur le jardin du palais, qui fut admiré par le prince Firouz Schah, par la variété des fleurs, des arbustes et des arbres, tous différens de ceux de Perse, auxquels ils ne cédoient pas en beauté. En prenant occasion de lier la conversation avec la princesse par cet endroit :

« Princesse, dit le prince, j'avois cru qu'il n'y avoit au monde que la Perse où il y eût des

palais superbes et des jardins admirables, dignes de la majesté des rois; mais je vois que partout où il y a de grands rois, les rois savent se faire bâtir des demeures convenables à leur grandeur et à leur puissance; et s'il y a de la différence dans la manière de bâtir et dans les accessoires, elles se ressemblent dans la grandeur et dans la magnificence. »

« Prince, reprit la princesse de Bengale, comme je n'ai aucune idée des palais de Perse, je ne puis porter mon jugement sur la comparaison que vous en faites avec le mien, pour vous en dire mon sentiment; mais quelque sincère que vous puissiez être, j'ai de la peine à me persuader qu'elle soit juste : vous voudrez bien que je croie que la complaisance y a beaucoup de part. Je ne veux pourtant pas mépriser mon palais devant vous : vous avez de trop bons yeux, et vous êtes d'un trop bon goût pour n'en pas juger sainement; mais je vous assure que je le trouve très médiocre, quand je le mets en parallèle avec celui du roi mon père, qui le surpasse infiniment en grandeur, en beauté et en richesses. Vous m'en direz vous-même ce que vous en penserez quand vous l'aurez vu. Puisque le hasard vous a amené jusqu'à la capitale de ce royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien le voir, et y saluer le roi mon père,

afin qu'il vous rende les honneurs dus à un prince de votre rang et de votre mérite. »

En faisant naître au prince de Perse la curiosité de voir le palais de Bengale et d'y saluer le roi son père, la princesse se flattoit que si elle pouvoit y réussir, son père, en voyant un prince si bien fait, si sage et si accompli en toutes sortes de belles qualités, pourroit peut-être se résoudre à lui proposer une alliance, en offrant de la lui donner pour épouse; et par là, comme elle étoit bien persuadée qu'elle n'étoit pas indifférente au prince, et que le prince ne refuseroit pas d'entrer dans cette alliance, elle espéroit de parvenir à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bienséance convenable à une princesse qui vouloit paroître être soumise aux volontés du roi son père. Mais le prince de Perse ne lui répondit pas sur cet article conformément à ce qu'elle en avoit pensé.

« Princesse, reprit le prince, je ne doute nullement, d'après votre témoignage, que le palais du roi de Bengale ne mérite la préférence que vous lui donnez sur le vôtre. Quant à la proposition que vous me faites de rendre mes respects au roi votre père, je me ferois non seulement un plaisir, mais même un grand honneur de m'en acquitter. Mais, princesse,

ajouta-t-il, je vous en fais juge vous-même : me conseilleriez-vous de me présenter devant la majesté d'un si grand monarque comme un aventurier, sans suite et sans un train convenable à mon rang ? »

« Prince, repartit la princesse, que cela ne vous fasse pas de peine ; vous n'avez qu'à vouloir : l'argent ne vous manquera pas pour vous faire tel train qu'il vous plaira, je vous en fournirai. Nous avons ici des négocians de votre nation en grand nombre ; vous pouvez en choisir autant que vous le jugerez à propos pour vous faire une maison qui vous fera honneur. »

Le Prince Firouz Schah pénétra l'intention de la princesse de Bengale ; et la marque sensible qu'elle lui donnoit de son amour par cet endroit augmenta la passion qu'il avoit conçue pour elle ; mais quelque forte qu'elle fût, elle ne lui fit pas oublier son devoir. Il lui répliqua sans hésiter :

« Princesse, dit-il, j'accepterois de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, dont je ne puis assez vous marquer ma reconnoissance, si l'inquiétude où le roi mon père doit être de mon éloignement, ne m'en empêchoit absolument. Je serois indigne des bontés et de la tendresse qu'il a toujours eues pour moi, si je ne retournois au plus tôt, et ne me rendois

auprès de lui pour la faire cesser. Je le connois; et pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une princesse si aimable, je suis persuadé qu'il est plongé dans des douleurs mortelles, et qu'il a perdu l'espérance de me revoir. J'espère que vous me ferez la justice de comprendre que je ne puis sans ingratitude, et même sans crime, me dispenser d'aller lui rendre la vie, dont un retour différé trop long-temps pourroit lui causer la perte.

« Après cela, princesse, continua le prince de Perse, si vous me jugiez digne d'aspirer au bonheur de devenir votre époux, comme le roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne vouloit pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurois pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en inconnu, mais en prince, demander de sa part au roi de Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. Je suis persuadé qu'il s'y portera de lui-même dès que je l'aurai informé de la générosité avec laquelle vous m'avez accueilli dans ma disgrâce. »

D'après la manière dont le prince de Perse venoit de s'expliquer, la princesse de Bengale étoit trop raisonnable pour insister afin de lui persuader de se faire voir au roi de Bengale, et d'exiger de lui de rien faire contre son devoir et contre son honneur; mais elle fut alarmée du

prompt départ qu'il méditoit, à ce qu'il lui parut, et elle craignit, s'il prenoit congé d'elle si tôt, que bien loin de lui tenir la promesse qu'il lui faisoit, il ne l'oubliât dès qu'il auroit cessé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit : « Prince, en vous faisant la proposition de contribuer à vous mettre en état de voir le roi mon père, mon intention n'a pas été de m'opposer à une excuse aussi légitime que celle que vous m'apportez, et que je n'avois pas prévue. Je me rendrois complice moi-même de la faute que vous commettriez si j'en avois la pensée ; mais je ne puis approuver que vous songiez à partir aussi promptement que vous semblez vous le proposer. Accordez au moins à mes prières la grâce que je vous demande, de vous donner le temps de vous reconnoître ; et puisque mon bonheur a voulu que vous soyez arrivé dans le royaume de Bengale plutôt qu'au milieu d'un désert, ou que sur le sommet d'une montagne si escarpée, qu'il vous eût été impossible d'en descendre, je vous engage à y faire un séjour suffisant pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la cour de Perse. »

Ce discours de la princesse de Bengale avoit pour but, que le prince Firouz, en faisant avec elle un séjour de quelque durée, devînt insensiblement plus passionné pour ses charmes,

dans l'espérance que par ce moyen l'ardent désir qu'elle apercevoit en lui de retourner en Perse, se ralentiroit, et qu'alors il pourroit se déterminer à paroître en public et à se faire voir au roi de Bengale. Le prince de Perse ne put honnêtement lui refuser la grâce qu'elle lui demandoit, après la réception et l'accueil favorable qu'il en avoit reçu. Il eut la complaisance d'y condescendre; et la princesse ne songea plus qu'à lui rendre son séjour agréable par tous les divertissemens qu'elle put imaginer.

Pendant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que festins ou collations magnifiques, que promenades dans le jardin, et que chasses dans le parc du palais, où il y avoit toutes sortes de bêtes fauves, des cerfs, des biches, des daims, des chevreuils, et d'autres semblables, particulières au royaume de Bengale, dont la chasse, non dangereuse, pouvoit convenir à la princesse.

A la fin de ces chasses, le prince et la princesse se rejoignoient dans quelque bel endroit du parc, où on leur étendoit un grand tapis avec des coussins, afin qu'ils fussent assis plus commodément. Là, en reprenant leurs esprits, et en se remettant de l'exercice violent qu'ils venoient de se donner, ils s'entretenoient sur

divers sujets. Sur toutes choses, la princesse de Bengale prenoit un grand soin de faire tomber la conversation sur la grandeur, la puissance, les richesses et le gouvernement de la Perse, afin que du discours du prince Firouz Schah, elle pût à son tour prendre occasion de lui parler du royaume de Bengale et de ses avantages, et par là gagner sur son esprit de le faire résoudre à s'y arrêter; mais il arriva le contraire de ce qu'elle s'étoit proposé.

En effet, le prince de Perse, sans rien exagérer, lui fit un détail si avantageux de la grandeur du royaume de Perse, de la magnificence et de l'opulence qui y régnoient, de ses forces militaires, de son commerce par terre et par mer jusqu'aux pays les plus éloignés, dont quelques uns lui étoient inconnus, et de la multitude de ses grandes villes, presque aussi peuplées que celle qu'il avoit choisie pour sa résidence, où il avoit même des palais tout meublés, prêts à le recevoir, selon les différentes saisons, de manière qu'il étoit à son choix de jouir d'un printemps perpétuel, qu'avant qu'il eût achevé, la princesse regarda le royaume de Bengale comme de beaucoup inférieur à celui de Perse par plusieurs endroits. Il arriva même que quand il eut fini son discours, et qu'il l'eut priée de l'entretenir à son tour des avantages du royaume de

Bengale, elle ne put s'y résoudre qu'après plusieurs instances de la part du prince.

La princesse de Bengale donna donc cette satisfaction au prince Firouz Schah, mais en diminuant plusieurs avantages par où il étoit constant que le royaume de Bengale surpassoit le royaume de Perse. Elle lui fit si bien connoître la disposition où elle étoit de l'y accompagner, qu'il jugea qu'elle pourroit y consentir à la première proposition qu'il en feroit; mais il crut qu'il ne seroit à propos de la lui faire que quand il auroit eu la complaisance de demeurer avec elle assez de temps pour la mettre dans son tort, au cas qu'elle voulût le retenir un peu plus long-temps, et l'empêcher de satisfaire au devoir indispensable de se rendre auprès du roi son père.

Pendant deux mois entiers, le prince Firouz Schah s'abandonna entièrement aux volontés de la princesse de Bengale, en se présentant à tous les divertissemens qu'elle put imaginer, et qu'elle voulut bien lui donner, comme si jamais il n'eût dû faire autre chose que de passer la vie avec elle de la sorte. Mais dès que ce terme fut écoulé, il lui déclara sérieusement qu'il n'y avoit que trop long-temps qu'il manquoit à son devoir, et il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquitter, en lui répétant la promesse qu'il lui avoit déjà faite de revenir incessam-

ment, et dans un équipage digne d'elle et digne de lui, la demander en mariage dans les formes au roi de Bengale.

« Princesse, ajouta le prince, mes paroles peut-être vous seront suspectes; et peut-être aussi, sur la permission que je vous demande, vous m'avez déjà mis au rang de ces faux amans qui mettent l'objet de leur amour en oubli dès qu'ils en sont éloignés; mais pour marque de la passion non feinte et non simulée avec laquelle je suis persuadé que la vie ne me peut être agréable qu'avec une princesse aussi aimable que vous l'êtes, et qui m'aime, comme je ne veux pas en douter, j'oserois vous demander la grâce de vous emmener avec moi, si je ne craignois que vous ne prissiez ma demande pour une offense. »

Comme le prince Firouz Schah se fut aperçu que la princesse avoit rougi à ces dernières paroles, et que, sans aucune marque de colère, elle hésitoit sur le parti qu'elle devoit prendre : « Princesse, continua-t-il, pour ce qui est du consentement du roi mon père, et de l'accueil avec lequel il vous recevra dans son alliance, je puis-vous en assurer. Quant à ce qui regarde le roi de Bengale, après les marques de tendresse, d'amitié et de considération qu'il a toujours eues et qu'il conserve encore pour vous, il faudroit

qu'il fût tout autre que vous ne me l'avez dépeint, c'est-à-dire ennemi de votre repos et de votre bonheur, s'il ne recevoit avec bienveillance l'ambassade que le roi mon père lui enverroit, pour obtenir de lui l'approbation de notre mariage. »

La princesse de Bengale ne répondit rien à ce discours du prince de Perse; mais son silence et ses yeux baissés lui firent connoître mieux qu'aucune autre déclaration, qu'elle n'avoit pas de répugnance à l'accompagner en Perse, et qu'elle y consentoit. La seule difficulté qu'elle parut y trouver, fut que le prince de Perse ne fût pas assez expérimenté pour gouverner le cheval, et qu'elle craignoit de se trouver avec lui dans le même embarras que quand il en avoit fait l'essai. Mais le prince Firouz Schah la délivra si bien de cette crainte, en lui persuadant qu'elle pouvoit s'en fier à lui, et qu'après ce qui lui étoit arrivé, il pouvoit défier l'Indien même de le gouverner avec plus d'adresse que lui, qu'elle ne songea plus qu'à prendre avec lui des mesures pour partir si secrètement, que personne de son palais ne pût avoir le moindre soupçon de leur dessein.

Elle réussit; et dès le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour, que tout son palais étoit encore enseveli dans un profond sommeil,

comme elle se fut rendue sur la terrasse avec le prince, le prince tourna le cheval du côté de la Perse, dans un endroit où la princesse pouvoit elle-même s'asseoir en croupe aisément. Il monta le premier; et quand la princesse se fut assise derrière lui à sa commodité, qu'elle l'eut embrassé de la main, pour une plus grande sûreté, et qu'elle lui eut marqué qu'il pouvoit partir, il tourna la même cheville qu'il avoit tournée dans la capitale de Perse, et le cheval les enleva en l'air.

Le cheval fit sa diligence ordinaire; et le prince Firouz Schah le gouverna de manière, qu'environ en deux heures et demie, il découvrit la capitale de la Perse. Il n'alla pas descendre dans la grande place d'où il étoit parti, ni dans le palais du sultan, mais dans un palais de plaisance, peu éloigné de la ville. Il mena la princesse dans le plus bel appartement, où il lui dit que pour lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dus, il alloit avertir le sultan son père de leur arrivée, et qu'elle le reverroit incessamment; que cependant il donnoit ordre au concierge du palais, qui étoit présent, de ne lui laisser manquer de rien de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin.

Après avoir laissé la princesse dans l'appartement, le prince Firouz Schah commanda au

concierge de lui faire seller un cheval. Le cheval lui fut amené, il le monta; et après avoir renvoyé le concierge auprès de la princesse, avec ordre, sur toutes choses, de la faire déjeuner avec ce qui pouvoit lui être servi le plus promptement, il partit; et dans le chemin et dans les rues de la ville par où il passa pour se rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea sa tristesse en joie, après avoir désespéré de le revoir jamais, depuis qu'il avoit disparu. Le sultan son père donnoit audience quand il se présenta devant lui au milieu de son conseil, qui étoit tout en habit de deuil, comme le sultan, depuis le jour que le cheval l'avoit emporté. Il le reçut en l'embrassant avec des larmes de joie et de tendresse; il lui demanda avec empressement ce que le cheval de l'Indien étoit devenu.

Cette demande donna lieu au prince de prendre l'occasion de raconter au sultan son père l'embarras et le danger où il s'étoit trouvé après que le cheval l'eut enlevé dans l'air; de quelle manière il s'en étoit tiré, et comment il étoit arrivé ensuite au palais de la princesse de Bengale; la bonne réception qu'elle lui avoit faite; le motif qui l'avoit obligé de faire avec elle un plus long séjour qu'il ne devoit, et la complaisance qu'elle avoit eue de ne le pas désobliger,

jusqu'à obtenir d'elle enfin de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis de l'épouser. « Et, sire, ajouta le prince en achevant, après lui avoir promis en même temps que vous ne me refuseriez pas votre consentement, je viens de l'amener avec moi sur le cheval de l'Indien. Elle attend dans un des palais de plaisance de votre majesté, où je l'ai laissée, que j'aille lui annoncer que je ne lui en ai pas fait la promesse en vain. »

A ces paroles, le prince se prosterna devant le sultan son père pour le fléchir; mais le sultan l'en empêcha, le retint, et en l'embrassant une seconde fois : « Mon fils, dit-il, non seulement je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale, je veux même aller au-devant d'elle en personne, la remercier de l'obligation que je lui ai en mon particulier, l'amener dans mon palais, et célébrer ses noces dès aujourd'hui. »

Ainsi le sultan, après avoir donné les ordres pour l'entrée qu'il vouloit faire à la princesse de Bengale, ordonna que l'on quittât l'habit de deuil, et que les réjouissances commençassent par le concert des timbales, des trompettes et des tambours, avec les autres instrumens guerriers; il commanda qu'on allât faire sortir l'Indien de prison, et qu'on le lui amenât.

L'Indien lui fut amené; et quand on le lui eut présenté : « Je m'étois assuré de ta personne, lui

dit le sultan, afin que ta vie, qui cependant n'eût pas été une victime suffisante, ni à ma colère, ni à ma douleur, me répondît de celle du prince mon fils. Rends grâces à Dieu de ce que je l'ai retrouvé. Va, reprends ton cheval, et ne parois plus devant moi. »

Quand l'Indien fut hors de la présence du sultan de Perse, comme il avoit appris de ceux qui étoient venus le délivrer de prison, que le prince Firouz Schah étoit de retour avec la princesse qu'il avoit amenée avec lui sur le cheval enchanté, le lieu où il avoit mis pied à terre, et où il l'avoit laissée, et que le sultan se disposoit à aller la prendre et l'amener à son palais, il n'hésita pas à le devancer, lui et le prince de Perse, et sans perdre de temps il se rendit en diligence au palais de plaisance; et en s'adressant au concierge, il dit qu'il venoit de la part du sultan et du prince de Perse, pour prendre la princesse de Bengale en croupe sur le cheval et la mener en l'air au sultan qui l'attendoit, disoit-il, dans la place de son palais pour la recevoir, et donner ce spectacle à sa cour et à la ville de Schiraz.

L'Indien étoit connu du concierge, qui savoit que le sultan l'avoit fait arrêter; et le concierge fit d'autant moins de difficulté d'ajouter foi à sa parole, qu'il le voyoit en liberté. Il se présenta à

la princesse de Bengale, et la princesse n'eut pas plus tôt appris qu'il venoit particulièrement de la part du prince de Perse, qu'elle consentit à ce que le prince souhaitoit, comme elle se le persuadoit.

L'Indien, ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvoit à faire réussir sa méchanceté, monta le cheval, prit la princesse en croupe avec l'aide du concierge : il tourna la cheville, et aussitôt le cheval les enleva, lui et la princesse, au plus haut de l'air.

Dans le même moment, le sultan de Perse, suivi de sa cour, sortoit de son palais pour se rendre au palais de plaisance, et le prince de Perse venoit de prendre le devant pour préparer la princesse de Bengale à le recevoir, comme l'Indien affectoit de passer au-dessus de la ville avec sa proie, pour braver le sultan et le prince, et pour se venger du traitement injuste qui lui avoit été fait, comme il le prétendoit.

Quand le sultan de Perse eut aperçu le ravisseur, qu'il ne méconnut pas, il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus sensible et plus affligeant, qu'il n'étoit pas possible de le faire repentir de l'affront insigne qu'il lui faisoit avec un si grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ses courtisans, et avec tous ceux qui furent témoins d'une insolence si signalée, et de cette méchanceté sans égale.

L'Indien, peu touché de ces malédictions, dont le bruit arriva jusqu'à lui, continua sa route pendant que le sultan de Perse rentra dans le palais, extrêmement mortifié de recevoir une injure aussi atroce, et de se voir dans l'impuissance d'en punir l'auteur.

Mais quelle fut la douleur du prince Firouz Schah, quand il vit qu'à ses propres yeux, sans pouvoir y apporter empêchement, l'Indien lui enlevoit la princesse de Bengale, qu'il aimoit si passionnément, qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. A cet objet auquel il ne s'étoit pas attendu, il demeura comme immobile; et avant qu'il eût délibéré s'il se déchaîneroit en injures contre l'Indien, ou s'il plaindroit le sort déplorable de la princesse, et s'il lui demanderoit pardon du peu de précaution qu'il avoit pris pour se la conserver, elle qui s'étoit livrée à lui d'une manière qui marquoit si bien combien il en étoit aimé, le cheval qui emportoit l'un et l'autre avec une rapidité incroyable, les avoit dérobés à sa vue. Quel parti prendre? Retournera-t-il au palais du sultan son père, se renfermer dans son appartement, pour se plonger dans l'affliction, sans se donner aucun mouvement à la poursuite du ravisseur, pour délivrer sa princesse de ses mains et le punir comme il le méritoit? Sa générosité, son amour, son courage, ne le permettent pas.

Il continue son chemin jusqu'au palais de plaisance.

A son arrivée, le concierge qui s'étoit aperçu de sa crédulité, et qu'il s'étoit laissé tromper par l'Indien, se présente devant le prince les larmes aux yeux, se jette à ses pieds, s'accuse lui-même du crime qu'il croit avoir commis, et se condamne à la mort qu'il attend de sa main.

« Lève-toi, lui dit le prince; ce n'est pas à toi que j'impute l'enlèvement de ma princesse, je ne l'impute qu'à moi-même et qu'à ma simplicité. Sans perdre de temps, va-moi chercher un habillement de derviche, et prends garde de dire que c'est pour moi. »

Peu loin du palais de plaisance, il y avoit un couvent de derviches, dont le scheik ou supérieur étoit ami du concierge. Le concierge alla le trouver; et en lui faisant une fausse confidence de la disgrâce d'un officier de considération de la cour, auquel il avoit de grandes obligations, et qu'il étoit bien aise de favoriser pour lui donner lieu de se soustraire à la colère du sultan, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit; il apporta l'habillement complet de derviche au prince Firouz Schah. Le prince s'en revêtit, après s'être dépouillé du sien. Déguisé de la sorte, et, pour la dépense et pour le besoin du voyage qu'il alloit entreprendre, muni d'une

boîte de perles et de diamans qu'il avoit apportée pour en faire présent à la princesse de Bengale, il sortit du palais de plaisance à l'entrée de la nuit, et incertain de la route qu'il devoit prendre; mais résolu à ne pas revenir qu'il n'eût retrouvé sa princesse, et qu'il ne la ramenât, il se mit en chemin.

Revenons à l'Indien : il gouverna le cheval enchanté de manière que le même jour il arriva de bonne heure dans un bois près de la capitale du royaume de Cachemire [1]. Comme il avoit besoin de manger, et qu'il jugea que la princesse de Bengale pouvoit être dans le même besoin, il mit pied à terre dans ce bois, en un endroit où il laissa la princesse sur un gazon, près d'un ruisseau d'une eau très fraîche et très claire.

Pendant l'absence de l'Indien, la princesse de Bengale, qui se voyoit sous la puissance d'un indigne ravisseur, dont elle redoutoit la violence, avoit songé à se dérober et à chercher un lieu d'asile; mais comme elle avoit mangé fort légèrement le matin, à son arrivée au palais de plaisance, elle se trouva dans une foiblesse

[1] Province d'Asie d'environ trente lieues de long sur douze de large. Elle est soumise au kan des Aghwans qui habitent le Candahar. On y fabrique les beaux schalls si connus en Asie et en Europe, sous le nom de Cachemires.

si grande, quand elle eût voulu exécuter son dessein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner, et de demeurer sans autre ressource que dans son courage, avec une ferme résolution de souffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au prince de Perse. Ainsi elle n'attendit pas que l'Indien l'invitât une seconde fois à manger; elle mangea, et elle reprit assez de force pour répondre courageusement aux discours insolens qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après plusieurs menaces, comme elle vit que l'Indien se préparoit à lui faire violence, elle se leva pour lui résister, en poussant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de cavaliers qui les environnèrent, elle et l'Indien.

C'étoit le sultan du royaume de Cachemire, lequel, en revenant de la chasse avec sa suite, passoit par cet endroit-là, heureusement pour la princesse de Bengale, et qui étoit accouru au bruit qu'il avoit entendu. Il s'adressa à l'Indien, et il lui demanda qui il étoit, et ce qu'il prétendoit de la dame qu'il voyoit. L'Indien répondit avec impudence que c'étoit sa femme, et qu'il n'appartenoit à personne d'entrer en connoissance du démêlé qu'il avoit avec elle.

La princesse, qui ne connoissoit ni la qualité, ni la dignité de celui qui se présentoit si à propos

pour la délivrer, démentit l'Indien. « Seigneur, qui que vous soyez, reprit-elle, que le ciel envoie à mon secours, ayez compassion d'une princesse, et n'ajoutez pas foi à un imposteur : Dieu me garde d'être femme d'un Indien aussi vil et aussi méprisable! C'est un magicien abominable, qui m'a enlevée aujourd'hui au prince de Perse, auquel j'étois destinée pour épouse, et qui m'a amenée ici sur le cheval enchanté que vous voyez. »

La princesse de Bengale n'eut pas besoin d'un plus long discours pour persuader au sultan de Cachemire qu'elle disoit la vérité. Sa beauté, son air de princesse et ses larmes parloient pour elle; elle voulut poursuivre; mais au lieu de l'écouter, le sultan de Cachemire justement indigné de l'insolence de l'Indien, le fit environner sur-le-champ, et commanda qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus de facilité, que l'Indien, qui avoit commis ce rapt à la sortie de sa prison, n'avoit aucune arme pour se défendre.

La princesse de Bengale, délivrée de la persécution de l'Indien, tomba dans une autre qui ne lui fut pas moins douloureuse. Le sultan, après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena à son palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique après le sien, et il lui donna

un grand nombre de femmes esclaves pour être auprès d'elle, et pour la servir, avec des eunuques pour sa garde. Il la mena lui-même jusque dans cet appartement, où, sans lui donner le temps de le remercier de la grande obligation qu'elle lui avoit, de la manière qu'elle l'avoit médité : « Princesse, lui dit-il, je ne doute pas que vous n'ayez besoin de repos ; je vous laisse en liberté de le prendre. Demain vous serez plus en état de m'entretenir des circonstances de l'étrange aventure qui vous est arrivée. » En achevant ces paroles, il se retira.

La princesse de Bengale étoit dans une joie inexprimable de se voir en si peu de temps délivrée de la persécution d'un homme qu'elle ne pouvoit regarder qu'avec horreur ; et elle se flatta que le sultan de Cachemire voudroit bien mettre le comble à sa générosité, en la renvoyant au prince de Perse, quand elle lui auroit appris de quelle manière elle étoit à lui, et qu'elle l'auroit supplié de lui faire cette grâce : mais elle étoit bien éloignée de voir l'accomplissement de l'espérance qu'elle avoit conçue.

En effet, le roi de Cachemire avoit résolu de l'épouser le lendemain, et il en avoit fait annoncer les réjouissances dès la pointe du jour par le son des timbales, des tambours, des trompettes, et d'autres instrumens propres à

inspirer la joie, qui retentissoient non seulement dans le palais, mais même par toute la ville. La princesse de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, et elle en attribua la cause à tout autre motif que celui pour lequel il se faisoit entendre. Mais quand le sultan de Cachemire, qui avoit donné ordre qu'on l'avertît lorsqu'elle seroit en état de recevoir visite, fut venu la lui rendre, et qu'après s'être informé de sa santé, il lui eut fait connoître que les fanfares qu'elle entendoit étoient pour rendre leurs noces plus solennelles, et l'eût priée en même temps d'y prendre part, elle en fut dans une consternation si grande, qu'elle tomba évanouie.

Les femmes de la princesse qui étoient présentes, accoururent à son secours, et le sultan lui-même s'employa pour la faire revenir; mais elle demeura long-temps dans cet état avant qu'elle reprît ses esprits. Elle les reprit enfin; et alors, plutôt que de manquer à la foi qu'elle avoit promise au prince Firouz Schah, en consentant aux noces que le sultan de Cachemire avoit résolues sans la consulter, elle prit le parti de feindre que l'esprit venoit de lui tourner dans l'évanouissement. Dès lors elle commença à dire des extravagances en présence du sultan; elle se leva même comme pour se jeter sur lui; de

manière que le sultan fut fort surpris et fort affligé de ce contre-temps fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenoit pas en son bon sens, il la laissa avec ses femmes, auxquelles il recommanda de ne la pas abandonner, et de prendre un grand soin de sa personne. Pendant la journée, il prit celui d'envoyer souvent s'informer de l'état où elle se trouvoit, et chaque fois on lui rapporta, ou qu'elle étoit dans le même état, ou que le mal augmentoit plutôt que de diminuer. Le mal parut même plus violent sur le soir que pendant le jour; et de la sorte, le sultan de Cachemire ne fut pas cette nuit-là aussi heureux qu'il se l'étoit promis.

La princesse de Bengale ne continua pas seulement le lendemain ses discours extravagans, et d'autres marques d'une grande aliénation d'esprit; ce fut la même chose les jours suivans, jusqu'à ce que le sultan de Cachemire fut contraint d'assembler les médecins de sa cour, de leur parler de cette maladie, et de leur demander s'ils ne savoient pas de remèdes pour la guérir.

Les médecins, après une consultation entre eux, répondirent d'un commun accord, qu'il y avoit plusieurs sortes et plusieurs degrés de cette maladie, dont les unes, selon leur nature, pouvoient se guérir, et les autres étoient incu-

rables, et qu'ils ne pouvoient juger de quelle nature étoit celle de la princesse de Bengale qu'ils ne la vissent. Le sultan ordonna aux eunuques de les introduire dans la chambre de la princesse, l'un après l'autre, chacun selon son rang.

La princesse, qui avoit prévu ce qui arrivoit, et qui craignit que si elle laissoit approcher des médecins de sa personne, et qu'ils vinssent à lui tâter le pouls, le moins expérimenté ne vînt à connoître qu'elle étoit en bonne santé, et que sa maladie n'étoit qu'une feinte; à mesure qu'il en paroissoit, elle entroit dans des transports d'aversion si grands, prête à les dévisager s'ils approchoient, que pas un n'eut la hardiesse de s'y exposer.

Quelques uns de ceux qui se prétendoient plus habiles que les autres, et qui se vantoient de juger des maladies à la seule vue des malades, lui ordonnèrent de certaines potions qu'elle faisoit d'autant moins de difficulté de prendre, qu'elle étoit sûre qu'il étoit en son pouvoir d'être malade autant qu'il lui plairoit et qu'elle le jugeroit à propos, et que ces potions ne pouvoient pas lui faire de mal.

Quand le sultan de Cachemire vit que les médecins de sa cour n'avoient rien opéré pour la guérison de la princesse, il appela ceux de sa

capitale, dont la science, l'habileté et l'expérience n'eurent pas un meilleur succès. Ensuite il fit appeler les médecins des autres villes de son royaume, ceux particulièrement les plus renommés dans la pratique de leur profession. La princesse ne leur fit pas un meilleur accueil qu'aux premiers, et tout ce qu'ils ordonnèrent ne fit aucun effet. Il dépêcha enfin dans les états, dans les royaumes et dans les cours des princes voisins, des exprès avec des consultations en forme pour être distribuées aux médecins les plus fameux, avec promesse de bien payer le voyage de ceux qui viendroient se rendre à la capitale de Cachemire, et d'une récompense magnifique à celui qui guériroit la malade.

Plusieurs de ces médecins entreprirent le voyage; mais pas un ne put se vanter d'avoir été plus heureux que ceux de sa cour et de son royaume; pas un ne put lui remettre l'esprit dans son assiette : chose qui ne dépendoit ni d'eux, ni de leur art, mais de la volonté de la princesse elle-même.

Dans cet intervalle, le prince Firouz Schah, déguisé sous l'habit de derviche, avoit parcouru plusieurs provinces et les principales villes de ces provinces avec d'autant plus de peine d'esprit, sans mettre les fatigues du chemin en compte, qu'il ignoroit s'il ne tenoit pas un che-

min opposé à celui qu'il eût dû prendre pour avoir des nouvelles de ce qu'il cherchoit.

Attentif aux nouvelles qu'on débitoit dans chaque lieu par où il passoit, il arriva enfin dans une grande ville des Indes, où l'on s'entretenoit fort d'une princesse de Bengale, à qui l'esprit avoit tourné le même jour que le sultan de Cachemire avoit destiné pour la célébration de ses noces avec elle. Au nom de princesse de Bengale, en supposant que c'étoit celle qui faisoit le sujet de son voyage, avec d'autant plus de vraisemblance, qu'il n'avoit pas appris qu'il y eût à la cour de Bengale une autre princesse que la sienne; et sur la foi du bruit commun qui s'en étoit répandu, il prit la route du royaume et de la capitale de Cachemire. A son arrivée dans cette capitale, il se logea dans un khan, où il apprit dès le même jour l'histoire de la princesse de Bengale, et la malheureuse fin de l'Indien (telle qu'il la méritoit) qui l'avoit amenée sur le cheval enchanté : circonstance qui lui fit connoître, à ne pouvoir pas s'y tromper, que la princesse étoit celle qu'il venoit chercher, et enfin la dépense inutile que le sultan avoit faite en médecins, qui n'avoient pu la guérir.

Le prince de Perse, bien informé de toutes ces particularités, se fit faire un habit de médecin dès le lendemain; et avec cet habit et la

longue barbe qu'il s'étoit laissé croître dans le voyage, il se fit connoître pour médecin en marchant par les rues. Dans l'impatience où il étoit de voir sa princesse, il ne différa pas d'aller au palais du sultan, où il demanda à parler à un officier. On l'adressa au chef des huissiers, auquel il marqua qu'on pourroit peut-être regarder en lui comme une témérité, qu'en qualité de médecin il vînt se présenter pour tenter la guérison de la princesse après que tant d'autres avant lui n'avoient pu y réussir; mais qu'il espéroit, par la vertu de quelques remèdes spécifiques qui lui étoient connus et dont il avoit l'expérience, de lui procurer la guérison qu'ils n'avoient pu lui donner. Le chef des huissiers lui dit qu'il étoit bien venu, que le sultan le verroit avec plaisir; et, s'il réussissoit à lui donner la satisfaction de voir la princesse dans sa première santé, qu'il pouvoit s'attendre à une récompense convenable à la libéralité du sultan son seigneur et maître. « Attendez-moi, ajouta-t-il, je serai à vous dans un moment. »

Il y avoit du temps qu'aucun médecin ne s'étoit présenté; et le sultan de Cachemire, avec grande douleur, avoit comme perdu l'espérance de revoir la princesse de Bengale dans l'état de santé où il l'avoit vue, et en même temps dans celui de témoigner en l'épousant jusqu'à quel

point il l'aimoit. Cela fit qu'il commanda au chef des huissiers de lui amener promptement le médecin qu'il venoit de lui annoncer.

Le prince de Perse fut présenté au sultan de Cachemire sous l'habit et le déguisement de médecin ; et le sultan, sans perdre de temps en des discours superflus, après lui avoir marqué que la princesse de Bengale ne pouvoit supporter la vue d'un médecin sans entrer dans des transports qui ne faisoient qu'augmenter son mal, le fit monter dans un cabinet en soupente, d'où il pouvoit la voir par une jalousie sans être vu.

Le prince Firouz Schah monta ; et il aperçut son aimable princesse assise négligemment, qui chantoit, les larmes aux yeux, une chanson par laquelle elle déploroit sa malheureuse destinée, qui la privoit peut-être pour toujours de l'objet qu'elle aimoit si tendrement.

Le prince, attendri de la triste situation où il vit sa chère princesse, n'eut pas besoin d'autres marques pour comprendre que sa maladie étoit feinte, et que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle se trouvoit dans une contrainte si affligeante. Il descendit du cabinet ; et après avoir rapporté au sultan de quelle nature étoit la maladie de la princesse, et qu'elle n'étoit pas incurable, il lui dit que pour parvenir à sa guérison,

il étoit nécessaire qu'il lui parlât en particulier, et seul à seul; et quant aux emportemens où elle entroit à la vue des médecins, il espéroit qu'elle le recevroit et l'écouteroit favorablement.

Le sultan fit ouvrir la porte de la chambre de la princesse, et le prince Firouz Schah entra. Dès que la princesse le vit paroître, comme elle le prenoit pour un médecin, dont il avoit l'habit, elle se leva comme en furie, en le menaçant et en le chargeant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'approcher; et quand il fut assez près pour se faire entendre, comme il ne vouloit être entendu que d'elle seule, il lui dit d'un ton bas et d'un air respectueux : « Princesse, je ne suis pas médecin. Reconnoissez, je vous en supplie, le prince de Perse qui vient vous mettre en liberté. »

Au ton de voix et aux traits du haut du visage qu'elle reconnut en même temps, nonobstant la longue barbe que le prince s'étoit laissé croître, la princesse de Bengale se calma, et en un instant elle fit paroître sur son visage la joie que ce que l'on désire le plus et à quoi l'on s'attend le moins, est capable de causer quand il arrive. La surprise agréable où elle se trouva lui ôta la parole pour un temps, et donna lieu au prince Firouz Schah de lui raconter le dés-

espoir dans lequel il s'étoit trouvé plongé, dans le moment qu'il avoit vu l'Indien la ravir et l'enlever à ses yeux ; la résolution qu'il avoit prise dès lors d'abandonner toute chose pour la chercher en quelque endroit de la terre qu'elle pût être, et de ne pas cesser qu'il ne l'eût trouvée et arrachée des mains du perfide ; et par quel bonheur enfin, après un voyage ennuyeux et fatigant, il avoit la satisfaction de la retrouver dans le palais du sultan de Cachemire. Quand il eut achevé, en moins de paroles qu'il lui fut possible, il pria la princesse de l'informer de ce qui lui étoit arrivé depuis son enlèvement, jusqu'au moment où il avoit le bonheur de lui parler, en lui témoignant qu'il désiroit avoir cette connoissance, afin de prendre des mesures justes pour ne la pas laisser plus longtemps sous la tyrannie du sultan de Cachemire.

La princesse de Bengale n'avoit pas un long discours à tenir au prince de Perse, puisqu'elle n'avoit qu'à lui raconter de quelle manière elle avoit été délivrée de la violence de l'Indien, par le sultan de Cachemire, en revenant de la chasse ; mais traitée cruellement le lendemain par la déclaration qu'il étoit venu lui faire du dessein précipité qu'il avoit pris de l'épouser le même jour, sans lui avoir fait la moindre honnêteté pour prendre son consentement : con-

duite violente et tyrannique, qui lui avoit causé un évanouissement, après lequel elle n'avoit vu de parti à prendre que celui qu'elle avoit pris, comme le meilleur pour se conserver au prince auquel elle avoit donné son cœur et sa foi, de mourir plutôt que de se livrer à un sultan qu'elle n'aimoit pas et qu'elle ne pouvoit aimer.

Le prince de Perse, à qui la princesse n'avoit en effet autre chose à dire, lui demanda si elle savoit ce que le cheval enchanté étoit devenu après la mort de l'Indien. « J'ignore, répondit-elle, quel ordre le sultan peut avoir donné là-dessus; mais après ce que je lui en ai dit, il est à croire qu'il ne l'aura pas négligé. »

Comme le prince Firouz Schah ne douta pas que le sultan de Cachemire n'eût fait garder le cheval soigneusement, il communiqua à la princesse le dessein qu'il avoit de s'en servir pour la ramener en Perse. Après être convenu avec elle des moyens qu'ils devoient prendre pour y réussir, afin que rien n'empêchât l'exécution, et après lui avoir particulièrement recommandé qu'au lieu d'être en déshabillé, comme elle étoit alors, elle s'habilleroit le lendemain pour recevoir le sultan avec civilité, quand il le lui amèneroit, sans l'obliger néanmoins de lui parler, le prince de Perse se retira.

Le sultan de Cachemire fut dans une grande

joie, quand le prince de Perse lui eut appris ce qu'il avoit opéré dès la première visite, pour l'avancement de la guérison de la princesse de Bengale. Le lendemain il le regarda comme le premier médecin du monde, quand la princesse l'eut reçu d'une manière qui lui persuada que véritablement sa guérison étoit bien avancée, comme il le lui avoit fait entendre.

En la voyant en cet état, il se contenta de lui marquer combien il étoit ravi de la voir en disposition de recouvrer bientôt sa santé parfaite; et après qu'il l'eut exhortée à concourir avec un médecin si habile pour achever ce qu'il avoit si bien commencé, en lui donnant toute sa confiance, il se retira sans attendre d'elle aucune parole.

Le prince de Perse, qui avoit accompagné le sultan de Cachemire, sortit avec lui de la chambre de la princesse; et en l'accompagnant, il lui demanda si, sans manquer au respect qui lui étoit dû, il pouvoit lui faire cette demande, par quelle aventure une princesse de Bengale se trouvoit seule dans le royaume de Cachemire, si fort éloignée de son pays, comme s'il l'eût ignoré, et que la princesse ne lui en eût rien dit; mais il le fit pour le faire tomber sur le discours du cheval enchanté, et apprendre de sa bouche ce qu'il en avoit fait.

Le sultan de Cachemire, qui ne pouvoit pénétrer par quel motif le prince de Perse lui faisoit cette demande, ne lui en fit pas un mystère : il lui dit à peu près la même chose que ce qu'il avoit appris de la princesse de Bengale; et quant au cheval enchanté, qu'il l'avoit fait porter dans son trésor, comme une grande rareté, quoiqu'il ignorât comment on pouvoit s'en servir.

« Sire, reprit le feint médecin, la connoissance que votre majesté vient de me donner, me fournit le moyen d'achever la guérison de la princesse. Comme elle a été portée sur ce cheval, et que ce cheval est enchanté, elle a contracté quelque chose de l'enchantement, qui ne peut être dissipé que par de certains parfums qui me sont connus. Si votre majesté veut en avoir le plaisir, et donner un spectacle des plus surprenans à sa cour, et au peuple de sa capitale, que demain elle fasse apporter le cheval au milieu de la place, devant son palais, et qu'elle s'en remette sur moi pour le reste : je promets de faire voir à ses yeux et à toute l'assemblée, en très peu de momens, la princesse de Bengale aussi saine d'esprit et de corps qu'elle l'a jamais été de sa vie; et afin que la chose se fasse avec tout l'éclat qu'elle mérite, il est à propos que la princesse soit habillée le plus magnifiquement qu'il sera possible, avec les

joyaux les plus précieux que votre majesté peut avoir. »

Le sultan de Cachemire eût fait des choses plus difficiles que celles que le prince de Perse lui proposoit, pour arriver à la jouissance de ses désirs qu'il regardoit si prochaine.

Le lendemain, le cheval enchanté fut tiré du trésor par son ordre, et posé de grand matin dans la grande place du palais; et le bruit se répandit bientôt dans toute la ville, que c'étoit un préparatif pour quelque chose d'extraordinaire qui devoit s'y passer, et l'on y accourut en foule de tous les quartiers. Les gardes du sultan y furent disposés pour empêcher le désordre, et pour laisser un grand vide autour du cheval.

Le sultan de Cachemire parut; et quand il eut pris place sur un échafaud, environné des principaux seigneurs et officiers de sa cour, la princesse de Bengale, accompagnée de toute la troupe des femmes que le sultan lui avoit assignées, s'approcha du cheval enchanté, et ses femmes l'aidèrent à monter dessus. Quand elle fut sur la selle, les pieds dans l'un et dans l'autre étrier, avec la bride à la main, le feint médecin fit poser autour du cheval plusieurs cassolettes pleines de feu, qu'il avoit fait apporter; et en tournant à l'entour il jeta dans chacune un

parfum composé de plusieurs sortes d'odeurs les plus exquises. Ensuite, recueilli en lui-même, les yeux baissés et les mains appliquées sur la poitrine, il tourna trois fois autour du cheval, en faisant semblant de prononcer certaines paroles ; et dans le moment que les cassolettes exhaloient à la fois une fumée la plus épaisse, d'une odeur très suave, et que la princesse en étoit environnée, de manière qu'on avoit de la peine à la voir, ainsi que le cheval, il prit son temps, il se jeta légèrement en croupe derrière la princesse, porta la main à la cheville du départ, qu'il tourna ; et dans le moment que le cheval les enlevoit en l'air, lui et la princesse, il prononça ces paroles à haute voix, si distinctement, que le sultan lui-même les entendit : « Sultan de Cachemire, quand tu voudras épouser des princesses qui imploreront ta protection, apprends auparavant à avoir leur consentement. »

Ce fut de la sorte que le prince de Perse recouvra et délivra la princesse de Bengale, et la ramena le même jour en peu de temps à la capitale de Perse, où il n'alla pas mettre pied à terre au palais de plaisance, mais au milieu du palais, devant l'appartement du roi son père ; et le roi de Perse ne différa la solennité de son mariage avec la princesse de Bengale, qu'autant

de temps qu'il en fallut pour les préparatifs, afin d'en rendre la cérémonie plus pompeuse, et marquer davantage la part qu'il y prenoit.

Dès que le nombre des jours arrêtés pour les réjouissances fut accompli, le premier soin que le roi de Perse se donna, fut de nommer et d'envoyer une ambassade solennelle au roi de Bengale pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé, et pour lui demander l'approbation et la ratification de l'alliance qu'il venoit de contracter avec lui par ce mariage : ratification que le roi de Bengale, bien informé de toutes choses, se fit un honneur et un plaisir d'accorder.

HISTOIRE

DU PRINCE AHMED ET DE LA FÉE PARI-BANOU.

La sultane Scheherazade fit suivre l'histoire du cheval enchanté par celle du prince Ahmed et de la fée Pari-Banou [1]; et en prenant la parole, elle dit :

Sire, un sultan, l'un des prédécesseurs de votre majesté, qui occupoit paisiblement le trône des Indes depuis plusieurs années, avoit dans sa vieillesse la satisfaction de voir que trois princes ses fils, dignes imitateurs de ses vertus,

[1] Ce sont deux mots persans, qui signifient la même chose, c'est-à-dire génie femelle, fée.

avec une princesse sa nièce, faisoient l'ornement de sa cour: L'aîné des princes se nommoit Houssain, le second Ali, le plus jeune Ahmed, et la princesse sa nièce Nourounnihar. [1]

La princesse Nourounnihar étoit fille d'un prince, cadet du sultan, que le sultan avoit doté d'un apanage d'un grand revenu, mais qui étoit mort peu d'années après avoir été marié, en la laissant dans un fort bas âge. Le sultan, en considération de ce que le prince son frère avoit toujours répondu à son amitié par un attachement sincère à sa personne, s'étoit chargé de l'éducation de sa fille, et l'avoit fait venir dans son palais pour être élevée avec les trois princes. Avec une beauté singulière, et avec toutes les perfections du corps qui pouvoient la rendre accomplie, cette princesse avoit aussi infiniment d'esprit; et sa vertu sans reproche, la distinguoit entre toutes les princesses de son temps.

Le sultan, oncle de la princesse, qui s'étoit proposé de la marier dès qu'elle seroit en âge, et de faire alliance avec quelque prince de ses voisins, en la lui donnant pour épouse, y songeoit sérieusement, lorsqu'il s'aperçut que les trois princes ses fils l'aimoient passionnément. Il en eut une grande douleur. Cette douleur ne venoit pas tant de ce que leur passion l'empê-

[1] Mot arabe, qui signifie lumière du jour.

cheroit de contracter l'alliance qu'il avoit méditée, que de la difficulté, comme il le prévoyoit, d'obtenir d'eux qu'ils s'accordassent, et que les deux cadets au moins consentissent à la céder à leur aîné. Il leur parla à chacun en particulier; et après leur avoir remontré l'impossibilité qu'il y avoit qu'une seule princesse devînt l'épouse des trois, et les troubles qu'ils alloient causer s'ils persistoient dans leur passion, il n'oublia rien pour leur persuader, ou de s'en rapporter à la déclaration que la princesse en feroit en faveur de l'un des trois, ou de se désister de leurs prétentions, et de songer à d'autres noces dont il leur laissoit la liberté du choix, et de convenir entre eux de permettre qu'elle fût mariée à un prince étranger. Mais quand il eut trouvé en eux une opiniâtreté insurmontable, il les fit venir tous trois devant lui, et il leur tint ce discours :

« Mes enfans, dit-il, puisque pour votre bien et pour votre repos je n'ai pu réussir à vous persuader de ne plus aspirer à épouser la princesse ma nièce et votre cousine, comme je ne veux pas user de mon autorité en la donnant à l'un de vous préférablement aux deux autres, il me semble que j'ai trouvé un moyen propre à vous rendre contens, et à conserver l'union qui doit être entre vous, si vous voulez m'écouter,

et que vous exécutiez ce que vous allez entendre. Je trouve donc à propos que vous alliez voyager chacun séparément dans un pays différent, de manière que vous ne puissiez pas vous rencontrer; et comme vous savez que je suis curieux, sur toutes choses, de tout ce qui peut passer pour rare et singulier, je promets la princesse ma nièce en mariage à celui de vous qui m'apportera la rareté la plus extraordinaire et la plus singulière. De la sorte, comme le hasard fera que vous jugerez vous-mêmes de la singularité des choses que vous aurez apportées, par la comparaison que vous en ferez, vous n'aurez pas de peine à vous faire justice, en cédant la préférence à celui de vous qui l'aura méritée. Pour les frais du voyage et pour l'achat de la rareté dont vous aurez à faire l'acquisition, je vous donnerai à chacun une même somme convenable à votre naissance, mais que vous n'emploierez pas néanmoins en dépense de suite et d'équipage, qui, en vous faisant connoître pour ce que vous êtes, vous priveroit de la liberté dont vous avez besoin, non seulement pour vous bien acquitter du motif que vous avez à vous proposer, mais même pour mieux observer les choses qui mériteront votre attention, et enfin pour tirer une plus grande utilité de votre voyage.»

Comme les trois princes avoient toujours été très soumis aux volontés du sultan leur père, et que chacun, de son côté, se flattoit que la fortune lui seroit favorable, et lui donneroit lieu de parvenir à la possession de Nourounnihar, ils lui marquèrent qu'ils étoient prêts à obéir. Sans différer, le sultan leur fit compter la somme qu'il venoit de leur promettre; et dès le même jour ils donnèrent les ordres pour les préparatifs de leur voyage; ils prirent même congé du sultan pour être en état de partir de grand matin dès le lendemain. Ils sortirent par la même porte de la ville, bien montés et bien équipés, habillés en marchands, chacun avec un seul officier de confiance, déguisé en esclave, et ils se rendirent ensemble au premier gîte, où le chemin se partageoit en trois, par l'un desquels ils devoient continuer leur voyage chacun de son côté. Le soir, en se régalant d'un souper qu'ils s'étoient fait préparer, ils convinrent que leur voyage seroit d'un an, et se donnèrent rendez-vous au même gîte, à la charge que le premier qui arriveroit attendroit les deux autres, et les deux premiers le troisième, afin que, comme ils avoient pris congé du sultan leur père tous ensemble, ils se présentassent de même devant lui à leur retour. Le lendemain à la pointe du jour, après s'être embras-

sés et souhaité réciproquement un heureux voyage, ils montèrent à cheval, et prirent chacun l'un des trois chemins, sans se rencontrer dans leur choix.

Le prince Houssain, l'aîné des trois frères, qui avoit entendu dire des merveilles de la grandeur, des forces, des richesses et de la splendeur du royaume de Bisnagar, prit sa route du côté de la mer des Indes; et après une marche d'environ trois mois, en se joignant à différentes caravanes, tantôt par des déserts et par des montagnes stériles, tantôt par des pays très peuplés, les mieux cultivés et les plus fertiles qu'il y eût en aucun autre endroit de la terre, il arriva à Bisnagar, ville qui donne le nom à tout le royaume, dont elle est la capitale, et qui est la demeure ordinaire de ses rois [1]. Il se logea dans un khan destiné pour les marchands étrangers; et comme il avoit appris qu'il y avoit quatre quartiers principaux où les marchands de toutes les sortes de marchandises avoient leurs boutiques, au milieu desquels étoit situé le château, ou plutôt le palais des rois, lequel occupoit un terrain très vaste, comme au centre de la ville, qui avoit trois enceintes, et deux lieues

[1] Bisnagar, grande ville d'Asie dans les Indes, capitale du royaume du même nom, appelé aussi le royaume de Caruate.

en tous sens d'une porte à l'autre, dès le lendemain il se rendit à l'un de ces quartiers.

Le prince Houssain ne put voir le quartier où il se trouva sans admiration : il étoit vaste, coupé et traversé par plusieurs rues toutes voûtées contre l'ardeur du soleil, et néanmoins très bien éclairées. Les boutiques étoient d'une même grandeur et d'une même symétrie, et celles des marchands d'une même sorte de marchandises n'étoient pas dispersées, mais rassemblées dans une même rue, et il en étoit de même des boutiques des artisans.

La multitude des boutiques, remplies d'une même sorte de marchandises, comme des toiles les plus fines de différens endroits des Indes, des toiles peintes des couleurs les plus vives qui représentoient au naturel des personnages, des paysages, des arbres, des fleurs, des étoffes de soie et de brocart, tant de la Perse que de la Chine et d'autres lieux, des porcelaines du Japon et de la Chine, des tapis de pied de toutes les grandeurs, le surprirent si extraordinairement, qu'il ne savoit s'il devoit s'en rapporter à ses propres yeux. Mais quand il fut arrivé aux boutiques des orfévres et des joailliers, car les deux professions étoient exercées par les mêmes marchands, il fut comme ravi en extase à la vue de la quantité prodigieuse d'excellens ouvrages

en or et en argent, et comme ébloui par l'éclat des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes, des saphirs et d'autres pierreries qui y étoient en vente et en confusion. S'il fut étonné de tant de richesses réunies en un seul endroit, il le fut bien davantage quand il vint à juger de la richesse du royaume en général, en considérant qu'à la réserve des brahmines [1] et des ministres des idoles, qui faisoient profession d'une vie éloignée de la vanité du monde, il n'y avoit dans toute son étendue ni Indien ni Indienne qui n'eût des colliers, des bracelets et des ornemens aux jambes et aux pieds, des perles ou des pierreries, qui paroissoient avec d'autant plus d'éclat, qu'ils étoient tous noirs, d'un noir à en relever parfaitement le brillant.

Une autre particularité qui fut admirée par le prince Houssain, fut le grand nombre de vendeurs de roses, qui faisoient la plus grande foule dans les rues par leur multitude. Il comprit qu'il falloit que les Indiens fussent grands amateurs

[1] Brahmines, brahmes ou brahmins, prêtres et docteurs des Indiens, qui se prétendent descendus de Brahma. Leur tribu est la première et la plus noble de toutes celles qui divisent les peuples de l'Inde, et personne ne peut entrer dans leur ordre que par le droit de la naissance. Leurs fonctions consistent à instruire le peuple de ce qui concerne la religion et la morale.

de cette fleur, puisqu'il n'y en avoit pas un qui n'en portât un bouquet à la main, ou à la tête en guirlande, ni de marchand qui n'en eût plusieurs vases garnis dans sa boutique, de manière que le quartier, si grand qu'il étoit, en étoit tout embaumé.

Le prince Houssain, enfin, après avoir parcouru le quartier de rue en rue, l'idée remplie de tant de richesses qui s'étoient présentées à ses yeux, eut besoin de se reposer. Il le témoigna à un marchand, et le marchand fort civilement l'invita à entrer et à s'asseoir dans sa boutique; ce qu'il accepta. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit assis dans la boutique, quand il vit passer un crieur avec un tapis sur le bras d'environ six pieds en carré, qui le crioit à trente bourses [1] à l'enchère. Il appela le crieur, et il demanda à voir le tapis, qui lui parut d'un prix exorbitant, non seulement pour sa petitesse, mais même pour sa qualité. Quand il eut bien examiné le tapis, il dit au crieur qu'il ne comprenoit pas comment un tapis de pied si petit et de si peu d'apparence, étoit mis à un si haut prix.

Le crieur, qui prenoit le prince Houssain pour un marchand, lui dit pour réponse : « Seigneur, si ce prix vous paroît excessif, votre étonnement sera beaucoup plus grand quand

[1] Quinze mille écus. La bourse vaut cinq cents écus.

vous saurez que j'ai ordre de le faire monter jusqu'à quarante bourses, et de ne le livrer qu'à celui qui en comptera la somme. — Il faut donc, reprit le prince Houssain, qu'il soit précieux par quelque endroit qui ne m'est pas connu. — Vous l'avez deviné, seigneur, repartit le crieur, et vous en conviendrez quand vous saurez qu'en s'asseyant sur ce tapis, aussitôt on est transporté avec le tapis où l'on souhaite d'aller, et l'on s'y trouve presque dans le moment, sans que l'on soit arrêté par aucun obstacle.»

Ce discours du crieur fit que le prince des Indes, en considérant que le motif principal de son voyage étoit d'en rapporter au sultan son père quelque rareté singulière dont on n'eût pas entendu parler, jugea qu'il n'en pouvoit acquérir aucune dont le sultan dût être plus satisfait.

« Si le tapis, dit-il au crieur, avoit la vertu que tu lui donnes, non seulement je ne trouverois pas que ce seroit l'acheter trop chèrement que d'en donner les quarante bourses qu'on en demande, je pourrois même me résoudre à m'en accommoder pour le prix, et avec cela, je te ferois un présent dont tu aurois lieu d'être content.»

«Seigneur, reprit le crieur, je vous ai dit la vérité, et il sera aisé de vous en convaincre dès que vous aurez arrêté le marché à quarante

bourses, en y mettant la condition que je vous en ferai voir l'expérience. Alors, comme vous n'avez pas ici les quarante bourses, et qu'il faudroit que pour les recevoir je vous accompagnasse jusqu'au khan où vous devez être logé comme étranger, avec la permission du maître de la boutique, nous entrerons dans l'arrière-boutique, j'y étendrai le tapis; et quand nous y serons assis, vous et moi, que vous aurez formé le souhait d'être transporté avec moi dans l'appartement que vous avez pris dans le khan, si nous n'y sommes pas transportés sur-le-champ, il n'y aura pas de marché fait, et vous ne serez tenu à rien. Quant au présent, comme c'est au vendeur à me récompenser de ma peine, je le recevrai comme une grâce que vous aurez bien voulu me faire, et dont je vous aurai l'obligation. »

Sur la bonne foi du crieur, le prince accepta le parti. Il conclut le marché sous la condition proposée, et il entra dans l'arrière-boutique du marchand, après en avoir obtenu la permission. Le crieur étendit le tapis; ils s'assirent dessus l'un et l'autre; et dès que le prince eut formé le désir d'être transporté au khan dans son appartement, il s'y trouva avec le crieur dans la même situation. Comme il n'avoit pas besoin d'autre certitude de la vertu du tapis, il

compta au crieur la somme des quarante bourses en or, et il y ajouta un présent de vingt pièces d'or, dont il gratifia le crieur.

De la sorte, le prince Houssain demeura possesseur du tapis avec une joie extrême d'avoir acquis à son arrivée à Bisnagar une pièce si rare, qui devoit, comme il n'en doutoit pas, lui valoir la possession de Nourounnihar. En effet, il tenoit comme une chose impossible que les princes ses cadets rapportassent rien de leur voyage qui pût entrer en comparaison avec ce qu'il avoit rencontré si heureusement. Sans faire un plus long séjour à Bisnagar, il pouvoit, en s'asseyant sur le tapis, se rendre le même jour au rendez-vous dont il étoit convenu avec eux; mais il eût été obligé de les attendre trop long-temps: cela fit que, curieux de voir le roi de Bisnagar et sa cour, et de prendre connoissance des forces, des lois, des coutumes, de la religion et de l'état de tout le royaume, il résolut d'employer quelques mois à satisfaire sa curiosité.

La coutume du roi de Bisnagar étoit de donner accès auprès de sa personne une fois la semaine aux marchands étrangers. Ce fut sous ce titre que le prince Houssain, qui ne vouloit point passer pour ce qu'il étoit, le vit plusieurs fois; et comme ce prince, qui d'ailleurs étoit très bien fait de sa personne, avoit infiniment

d'esprit, et qu'il étoit d'une politesse achevée (c'étoit par où il se distinguoit des marchands avec lesquels il paroissoit devant le roi), c'étoit à lui, préférablement aux marchands, qu'il adressoit la parole pour s'informer de la personne du sultan des Indes, des forces, des richesses et du gouvernement de son empire.

Les autres jours, le prince les employoit à voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la ville et aux environs. Entre autres choses dignes d'être admirées, il vit un temple d'idoles, dont la structure étoit particulière, en ce qu'elle étoit toute de bronze; il avoit dix coudées en carré dans son assiette, et quinze en hauteur; et ce qui en faisoit la plus grande beauté, étoit une idole d'or massif, de la hauteur d'un homme, dont les yeux étoient deux rubis, appliqués avec tant d'art, qu'il sembloit à ceux qui la regardoient qu'elle avoit les yeux sur eux, de quelque côté qu'ils se tournassent pour la voir. Il en vit une autre qui n'étoit pas moins admirable. C'étoit dans un village : il y avoit une plaine d'environ dix arpens, laquelle n'étoit qu'un jardin délicieux, parsemé de roses et d'autres fleurs agréables à la vue, et tout cet espace étoit environné d'un petit mur environ à hauteur d'appui, pour empêcher que les animaux n'en approchassent. Au milieu de la plaine, il s'élevoit

une terrasse à hauteur d'homme, revêtue de pierres jointes ensemble, avec tant de soin et d'industrie, qu'il sembloit que ce ne fût qu'une seule pierre. Le temple, qui étoit en dôme, étoit posé au milieu de la terrasse, haut de cinquante coudées, ce qui faisoit qu'on le découvroit de plusieurs lieues à l'entour. La longueur étoit de trente, et la largeur de vingt; et le marbre rouge dont il étoit bâti étoit extrêmement poli. La voûte du dôme étoit ornée de trois rangs de peintures fort vives et de bon goût; et tout le temple étoit généralement rempli de tant d'autres peintures, de bas-reliefs et d'idoles, qu'il n'y avoit aucun endroit où il n'y en eût depuis le haut jusqu'au bas.

Le soir et le matin, on faisoit des cérémonies superstitieuses dans ce temple, lesquelles étoient suivies de jeux, de concerts d'instrumens, de danses, de chants et de festins; et les ministres du temple et les habitans du lieu ne subsistent que des offrandes que les pèlerins en foule y apportent des endroits les plus éloignés du royaume, pour s'acquitter de leurs vœux.

Le prince Houssain fut encore spectateur d'une fête solennelle qui se célèbre tous les ans à la cour de Bisnagar, à laquelle les gouverneurs des provinces, les commandans des places fortifiées, les gouverneurs et les juges des villes, et les brahmines les plus célèbres par leur doc-

trine, sont obligés de se trouver : il y en a de si éloignés, qu'ils ne mettent pas moins de quatre mois à s'y rendre. L'assemblée, composée d'une multitude innombrable d'Indiens, se tient dans une plaine d'une vaste étendue, où ils font un spectacle surprenant, tant que la vue peut s'étendre. Au centre de cette plaine il y avoit une place d'une grande longueur et très large, fermée d'un côté par un bâtiment superbe en forme d'échafaudage à neuf étages, soutenu par quarante colonnes, et destiné pour le roi, pour sa cour et pour les étrangers qu'il honoroit de son audience une fois la semaine; en dedans, il étoit orné et meublé magnifiquement, et au dehors, peint de paysages, où l'on voyoit toutes sortes d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, et même de mouches et de moucherons, le tout au naturel; et d'autres échafauds, hauts au moins de quatre ou cinq étages, et peints à peu près les uns de même que les autres, formoient les trois autres côtés; et ces échafauds avoient cela de particulier, qu'on les faisoit tourner et changer de face et de décoration d'heure en heure.

De chaque côté de la place, à peu de distance les uns des autres, étoient rangés mille éléphans, avec des harnois d'une grande somptuosité, chargés chacun d'une tour carrée de bois doré, et des joueurs d'instrumens ou des farceurs

daus chaque tour. La trompe de ces éléphans, leurs oreilles et le reste du corps, étoient peints de cinabre et d'autres couleurs qui représentoient des figures grotesques.

Dans tout ce spectacle, ce qui fit admirer davantage au prince Houssain l'industrie, l'adresse et le génie inventif des Indiens, fut de voir un des éléphans, le plus puissant et le plus gros, les quatre pieds posés sur l'extrémité d'un poteau enfoncé perpendiculairement, et hors de terre d'environ deux pieds, jouer, en battant l'air de sa trompe, à la cadence des instrumens. Il n'admira pas moins un autre éléphant, non moins puissant, au bout d'une poutre posée en travers sur un poteau, à la hauteur de dix pieds, avec une pierre d'une grosseur prodigieuse attachée et suspendue à l'autre bout, qui lui servoit de contre-poids, par le moyen duquel, tantôt haut, tantôt bas, en présence du roi et de sa cour, il marquoit, par les mouvemens de son corps et de sa trompe, les cadences des instrumens, de même que l'autre éléphant. Les Indiens, après avoir attaché la pierre de contre-poids, avoient attiré l'autre bout jusqu'en terre à force d'hommes, et y avoient fait monter l'éléphant.

Le prince Houssain eût pu faire un plus long séjour à la cour et dans le royaume de Bisnagar:

une infinité d'autres merveilles eussent pu l'y arrêter agréablement jusqu'au dernier jour de l'année révolue dont les princes ses frères et lui étoient convenus pour se rejoindre; mais pleinement satisfait de ce qu'il avoit vu, comme il étoit continuellement occupé de l'objet de son amour, et que depuis l'acquisition qu'il avoit faite, la beauté et les charmes de la princesse Nourounnihar augmentoient de jour en jour la violence de sa passion, il lui sembla qu'il auroit l'esprit plus tranquille, et qu'il seroit plus près de son bonheur quand il se seroit approché d'elle. Après avoir satisfait le concierge du khan pour le louage de l'appartement qu'il y avoit occupé, et lui avoir marqué l'heure à laquelle il pourroit venir prendre la clef qu'il laisseroit à la porte, sans lui avoir marqué de quelle manière il partiroit, il y rentra en fermant la porte sur lui et en y laissant la clef. Il étendit le tapis, et s'y assit avec l'officier qu'il avoit amené avec lui. Alors il se recueillit en lui-même; et après avoir souhaité sérieusement d'être transporté au gîte où les princes ses frères devoient se rendre comme lui, il s'aperçut bientôt qu'il y étoit arrivé. Il s'y arrêta, et sans se faire connoître que pour un marchand, il les attendit.

Le prince Ali, frère puîné du prince Houssain, qui avoit projeté de voyager en Perse, pour se

conformer à l'intention du sultan des Indes, en avoit pris la route avec une caravane, à laquelle il s'étoit joint à la troisième journée après sa séparation d'avec les deux princes ses frères. Après une marche de près de quatre mois, il arriva enfin à Schiraz, qui étoit alors la capitale du royaume de Perse. Comme il avoit fait amitié et société en chemin avec un petit nombre de marchands, sans se faire connoître pour autre que pour marchand joaillier, il prit logement avec eux dans un même khan.

Le lendemain, pendant que les marchands ouvroient leurs ballots de marchandises, le prince Ali, qui ne voyageoit que pour son plaisir, et qui ne s'étoit embarrassé que des choses nécessaires pour le faire commodément, après avoir changé d'habit, se fit conduire au quartier où se vendoient les pierreries, les ouvrages en or et en argent, brocarts, étoffes de soie, toiles fines, et les autres marchandises les plus rares et les plus précieuses. Ce lieu, qui étoit spacieux et bâti solidement, étoit voûté, et la voûte étoit soutenue de gros piliers, autour desquels les boutiques étoient ménagées de même que le long des murs, tant en dedans qu'en dehors, et il étoit connu communément à Schiraz sous le nom de bezestein. D'abord le prince Ali parcourut le bezestein en long et en large de tous

les côtés, et il jugea, avec admiration, des richesses qui y étoient renfermées, par la quantité prodigieuse des marchandises les plus précieuses qu'il y vit étalées. Parmi tous les crieurs qui alloient et venoient, chargés de différentes pièces, en les criant à l'encan, il ne fut pas peu surpris d'en voir un qui tenoit à la main un tuyau d'ivoire, long d'environ un pied, et de la grosseur d'un peu plus d'un pouce, qu'il crioit à trente bourses. Il s'imagina d'abord que le crieur n'étoit pas dans son bon sens. Pour s'en éclaircir, en s'approchant de la boutique d'un marchand : « Seigneur, dit-il au marchand, en lui montrant le crieur, dites-moi, je vous prie, si je me trompe : cet homme qui crie un petit tuyau d'ivoire à trente bourses, a-t-il l'esprit bien sain ? — Seigneur, répondit le marchand, à moins qu'il ne l'ait perdu depuis hier, je puis vous assurer que c'est le plus sage de tous nos crieurs, et le plus employé, comme celui en qui l'on a le plus de confiance, quand il s'agit de la vente de quelque chose de grand prix ; et quant au tuyau qu'il crie à trente bourses, il faut qu'il les vaille, et même davantage, par quelque endroit qui ne paroît pas. Il va repasser dans un moment ; nous l'appellerons, et vous vous en informerez par vous-même ; asseyez-vous cependant sur mon sofa, et reposez-vous. »

Le prince Ali ne refusa pas l'offre obligeante du marchand; et peu de temps après qu'il se fut assis, le crieur repassa. Comme le marchand l'eut appelé par son nom, il s'approcha. Alors, en lui montrant le prince Ali, il lui dit : « Répondez à ce seigneur qui demande si vous êtes dans votre bon sens, de crier à trente bourses un tuyau d'ivoire qui paroît de si peu de valeur. J'en serois étonné moi-même, si je ne savois pas que vous êtes un homme sage. » Le crieur en s'adressant au prince Ali, lui dit : « Seigneur, vous n'êtes pas le seul qui me traite de fou, à l'occasion de ce tuyau; mais vous jugerez vous-même si je le suis, quand je vous en aurai dit la propriété, et j'espère qu'alors vous y mettrez une enchère, comme ceux à qui je l'ai déjà montré, qui avoient une aussi mauvaise opinion de moi que vous.

« Premièrement, seigneur, poursuivit le crieur, en présentant le tuyau au prince, remarquez que ce tuyau est garni d'un verre à chaque extrémité, et considérez qu'en regardant par l'un des deux, quelque chose qu'on puisse souhaiter de voir, on la voit aussitôt. — Je suis prêt à vous faire réparation d'honneur, reprit le prince Ali, si vous me faites connoître la vérité de ce que vous avancez. » Et comme il avoit le tuyau à la main, après avoir observé les deux verres :

« Montrez-moi, continua-t-il, par où il faut regarder, afin que je m'en éclaircisse. » Le crieur le lui montra. Le prince regarda, et en souhaitant de voir le sultan des Indes son père, il le vit en parfaite santé, assis sur son trône au milieu de son conseil. Ensuite, comme après le sultan il n'avoit rien de plus cher au monde que la princesse Nourounnihar, il souhaita de la voir, et il la vit assise à sa toilette, environnée de ses femmes, riante et de belle humeur. Le prince Ali n'eut pas besoin d'autre preuve pour se persuader que ce tuyau étoit la chose la plus précieuse qu'il y eût alors, non seulement dans la ville de Schiraz, mais même dans tout l'univers; et il crut que s'il négligeoit de l'acheter, jamais il ne rencontreroit une rareté pareille à remporter de son voyage, ni à Schiraz, quand il y demeureroit dix ans, ni ailleurs. Il dit au crieur: « Je me rétracte de la pensée déraisonnable que j'ai eue de votre peu de bon sens, mais je crois que vous serez pleinement satisfait de la réparation que je suis prêt à vous en faire, en achetant le tuyau. Comme je serois fâché qu'un autre que moi le possédât, dites-moi au juste à quel prix le vendeur le fixe : sans vous donner la peine de le crier davantage, et de vous fatiguer à aller et venir, vous n'aurez qu'à venir avec moi, je vous en compterai la somme. »

Le crieur lui assura avec serment qu'il avoit ordre de lui en porter quarante bourses; et pour peu qu'il en doutât, qu'il étoit prêt à le mener à lui-même. Le prince indien ajouta foi à sa parole : il l'emmena avec lui; et quand ils furent arrivés au khan où étoit son logement, il lui compta les quarante bourses en belle monnoie d'or, et de la sorte il demeura possesseur du tuyau d'ivoire.

Quand le prince Ali eut fait cette acquisition, la joie qu'il en eut fut d'autant plus grande, que les princes ses frères, comme il se le persuada, n'auroient rencontré rien d'aussi rare et aussi digne d'admiration, et ainsi que la princesse Nourounnihar seroit la récompense des fatigues de son voyage. Il ne songea plus qu'à prendre connoissance de la cour de Perse sans se faire connoître, et qu'à voir ce qu'il y avoit de plus curieux à Schiraz et aux environs, en attendant que la caravane avec laquelle il étoit venu reprît la route des Indes. Il avoit achevé de satisfaire sa curiosité quand la caravane fut en état de partir. Le prince ne manqua pas de s'y joindre, et elle se mit en chemin. Aucun accident ne troubla ni n'interrompit la marche; et sans autre incommodité que la longueur ordinaire des journées et la fatigue du voyage, il arriva heureusement au rendez-vous, où le prince

Houssain étoit déjà arrivé. Le prince l'y trouva, et il resta avec lui en attendant le prince Ahmed.

Le prince Ahmed avoit pris le chemin de Samarcande ; et comme dès le lendemain de son arrivée il eut imité les deux princes ses frères, et qu'il se fut rendu au bezestein, à peine il y étoit entré qu'un crieur se présenta devant lui avec une pomme artificielle à la main, qu'il crioit à trente-cinq bourses. Il arrêta le crieur, en lui disant : « Montrez-moi cette pomme, et apprenez-moi quelle vertu ou quelle propriété si extraordinaire elle peut avoir pour être criée à un si haut prix. » En la lui mettant dans la main, afin qu'il l'examinât : « Seigneur, lui dit le crieur, cette pomme, à ne la regarder que par l'extérieur, est véritablement peu de chose ; mais si on en considère les propriétés, les vertus, et l'usage admirable qu'on en peut faire pour le bien des hommes, on peut dire qu'elle n'a pas de prix, et il est certain que celui qui la possède, possède un trésor. En effet, il n'y a pas de malade affligé de quelque maladie mortelle que ce soit, comme de fièvre continue, de fièvre pourprée, de pleurésie, de peste, et d'autres maladies de cette nature, même moribond, qu'elle ne guérisse, et auquel elle ne fasse sur-le-champ recouvrer la santé aussi parfaite, que si jamais de sa vie il n'eût été malade ; et cela se fait par

le moyen du monde le plus facile, puisque c'est simplement en la faisant flairer par la personne.»

« Si l'on vous en doit croire, reprit le prince Ahmed, voilà une pomme d'une vertu merveilleuse, et l'on peut dire qu'elle n'a pas de prix; mais sur quoi peut se fonder un honnête homme comme moi qui auroit envie de l'acheter, pour se persuader qu'il n'y a ni déguisement ni exagération dans l'éloge que vous en faites?»

« Seigneur, repartit le crieur, la chose est connue et avérée dans toute la ville de Samarcande; et sans aller plus loin, interrogez tous les marchands qui sont ici rassemblés, vous verrez ce qu'ils vous en diront, et vous en trouverez qui ne vivroient pas aujourd'hui, comme ils vous le témoigneront eux-mêmes, s'ils ne se fussent servis de cet excellent remède. Pour vous faire mieux comprendre ce qui en est, c'est le fruit de l'étude et des veilles d'un philosophe très célèbre de cette ville, qui s'étoit appliqué toute sa vie à la connoissance de la vertu des plantes et des minéraux, et qui enfin étoit parvenu à en faire la composition que vous voyez, par laquelle il a fait dans cette ville des cures si surprenantes, que jamais sa mémoire n'y sera en oubli. Une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le temps de faire lui-même son remède souverain, l'enleva il y a peu de temps; et

sa veuve, qu'il a laissée avec très peu de bien, et chargée d'un nombre d'enfans en bas âge, s'est enfin résolue à la mettre en vente, pour se mettre plus à l'aise, elle et sa famille.»

Pendant que le crieur informoit le prince Ahmed des vertus de la pomme artificielle, plusieurs personnes s'arrêtèrent et les environnèrent; la plupart confirmèrent tout le bien qu'il en disoit; et comme l'un d'eux eut témoigné qu'il avoit un ami malade si dangereusement, qu'on n'espéroit plus rien de sa vie, et que c'étoit une occasion présente et favorable pour en faire voir l'expérience au prince Ahmed, le prince Ahmed prit la parole, et dit au crieur qu'il en donneroit quarante bourses si elle guérissoit le malade en la lui faisant sentir.

Le crieur, qui avoit ordre de la vendre ce prix-là: «Seigneur, dit-il au prince Ahmed, allons faire cette expérience, la pomme sera pour vous; et je le dis avec d'autant plus de confiance, qu'il est indubitable qu'elle ne fera pas moins son effet que toutes les fois qu'elle a été employée pour faire revenir des portes de la mort tant de malades dont la vie étoit désespérée.»

L'expérience réussit; et le prince, après avoir compté les quarante bourses au crieur qui lui consigna la pomme artificielle, attendit avec grande impatience le départ de la première ca-

ravane pour retourner aux Indes. Il employa ce temps-là à voir à Samarcande et aux environs tout ce qui étoit digne de sa curiosité, et principalement la vallée de la Sogde, ainsi nommée de la rivière du même nom qui l'arrose, et que les Arabes reconnoissent pour l'un des quatre paradis de l'univers, par la beauté de ses campagnes et de ses jardins accompagnés de palais, par sa fertilité en toutes sortes de fruits, et par les délices dont on y jouit dans la belle saison.

Le prince Ahmed enfin ne perdit pas l'occasion de la première caravane qui prit la route des Indes. Il partit ; et nonobstant les incommodités inévitables dans un long voyage, il arriva en parfaite santé au gîte où les princes Houssain et Ali l'attendoient.

Le prince Ali, arrivé quelque temps avant le prince Ahmed, avoit demandé au prince Houssain, qui étoit venu le premier, combien il y avoit de temps qu'il étoit arrivé. Comme il eut appris de lui qu'il y avoit près de trois mois : « Il faut donc, reprit-il, que vous ne soyez pas allé bien loin? — Je ne vous dirai rien présentement, repartit le prince Houssain, du lieu où je suis allé ; mais je puis vous assurer que j'ai mis plus de trois mois à m'y rendre. — Si cela est, répliqua le prince Ali, il faut donc que vous y ayez fait fort peu de séjour? — Mon frère, lui

dit le prince Houssain, vous vous trompez : le séjour que j'y ai fait a été de quatre à cinq mois, et il n'a tenu qu'à moi de le faire plus long. — A moins que vous ne soyez revenu en volant, reprit encore le prince Ali, je ne comprends pas comment il peût y avoir trois mois que vous êtes de retour, comme vous voulez me le faire accroire. »

« Je vous ai dit la vérité, ajouta le prince Houssain ; et c'est une énigme dont je ne vous donnerai l'explication qu'à l'arrivée du prince Ahmed, notre frère, en déclarant en même temps quelle est la rareté que j'ai rapportée de mon voyage. Pour vous, je ne sais pas ce que vous avez rapporté ; il faut que ce soit peu de chose : en effet, je ne vois pas que vos charges soient augmentées. — Et vous, prince, reprit le prince Ali, à la réserve d'un tapis d'assez peu d'apparence, dont votre sofa est garni, et dont vous paroissez avoir fait acquisition, il me semble que je pourrois vous rendre raillerie pour raillerie. Mais comme il semble que vous voulez faire un mystère de la rareté que vous avez rapportée, vous trouverez bon que j'en use de même à l'égard de celle dont j'ai fait acquisition. »

Le prince repartit : « Je tiens la rareté que j'ai apportée si fort au-dessus de toute autre,

quelle qu'elle puisse être, que je ne ferois pas de difficulté de vous la montrer, et de vous en faire tomber d'accord, en vous déclarant par quel endroit je la tiens telle, sans craindre que celle que vous apportez, comme je le suppose, puisse lui être préférée. Mais il est à propos que nous attendions que le prince Ahmed, notre frère, soit arrivé; alors nous pourrons nous faire part avec plus d'égard et de bienséance les uns pour les autres, de la bonne fortune qui nous sera échue. »

Le prince Ali ne voulut pas entrer plus avant en contestation avec le prince Houssain sur la préférence qu'il donnoit à la rareté qu'il avoit apportée; il se contenta d'être bien persuadé que si le tuyau qu'il avoit à lui montrer n'étoit pas préférable, il n'étoit pas possible au moins qu'il fût inférieur, et il convint avec lui d'attendre à le produire que le prince Ahmed fût arrivé.

Quand le prince Ahmed eut rejoint les deux princes ses frères, qu'ils se furent embrassés avec beaucoup de tendresse, et fait compliment sur le bonheur qu'ils avoient de se revoir dans le même lieu où ils s'étoient séparés, le prince Houssain, comme l'aîné, prit la parole, et dit: « Mes frères, nous aurons du temps de reste à nous entretenir des particularités chacun de

son voyage; parlons de ce qui nous est le plus important de savoir; et comme je tiens pour certain que vous vous êtes souvenus comme moi du principal motif qui nous y a engagés, ne nous cachons pas ce que nous apportons; et nous le montrant, faisons-nous justice par avance, et voyons auquel le sultan notre père pourra adjuger la préférence.

« Pour donner l'exemple, continua le prince Houssain, je vous dirai que la rareté que j'ai rapportée du voyage que j'ai fait au royaume de Bisnagar, est le tapis sur lequel je suis assis: il est commun et sans apparence, comme vous le voyez; mais quand je vous aurai déclaré quelle est sa vertu, vous serez dans une admiration d'autant plus grande, que jamais vous n'avez rien entendu de pareil; et vous allez en convenir. En effet, tel qu'il vous paroît, si l'on est assis dessus, comme nous y sommes, et que l'on désire d'être transporté en quelque lieu, si éloigné qu'il puisse être, on se trouve dans ce lieu presque dans le moment. J'en ai fait l'expérience avant de compter les quarante bourses qu'il m'a coûté, sans les regretter; et quand j'eus satisfait ma curiosité pleinement à la cour et dans le royaume de Bisnagar, et que je voulus revenir, je ne me suis pas servi d'autre voiture que de ce tapis merveilleux pour me

ramener ici, moi et mon domestique, qui peut vous dire combien de temps j'ai mis à m'y rendre. Je vous en ferai voir l'expérience à l'un et à l'autre quand vous le jugerez à propos. J'attends que vous m'appreniez si ce que vous avez apporté peut entrer en comparaison avec mon tapis. »

Le prince Houssain acheva en cet endroit d'exalter l'excellence de son tapis; et le prince Ali, en prenant la parole, la lui adressa en ces termes : « Mon frère, dit-il, il faut avouer que votre tapis est une des choses les plus merveilleuses que l'on puisse imaginer, s'il a, comme je ne veux pas en douter, la propriété que vous venez de nous dire. Mais vous avouerez qu'il peut y avoir d'autres choses, je ne dis pas plus, mais au moins aussi merveilleuses dans un autre genre; et pour vous en faire tomber d'accord, continua-t-il, le tuyau d'ivoire que voici, non plus que votre tapis, à le voir, ne paroît pas une rareté qui mérite une grande attention. Je n'en ai pas moins payé cependant que vous de votre tapis, et je ne suis pas moins content de mon marché que vous l'êtes du vôtre. Équitable comme vous l'êtes, vous tomberez d'accord que je n'ai pas été trompé, quand vous saurez et que vous en aurez vu l'expérience, qu'en regardant par un des bouts, on voit tel

objet que l'on souhaite de voir. Je ne veux pas que vous m'en croyiez sur ma parole, ajouta le prince Ali en lui présentant le tuyau : voilà le tuyau, voyez si je vous en impose. »

Le prince Houssain prit le tuyau d'ivoire de la main du prince Ali; et comme il eut approché l'œil du bout que le prince Ali avoit marqué en le lui présentant, avec intention de voir la princesse Nourounnihar, et d'apprendre comment elle se portoit, le prince Ali et le prince Ahmed, qui avoient les yeux sur lui, furent extrêmement étonnés de le voir tout à coup changer de visage, d'une manière qui marquoit une surprise extraordinaire, jointe à une grande affliction. Le prince Houssain ne leur donna pas le temps de lui en demander le sujet. « Princes, s'écria-t-il, c'est inutilement que vous et moi nous avons entrepris un voyage si pénible dans l'espérance d'en être récompensés par la possession de la charmante Nourounnihar : dans peu de momens cette aimable princesse ne sera plus en vie; je viens de la voir dans son lit, environnée de ses femmes et de ses eunuques qui sont en pleurs, et qui paroissent n'attendre autre chose que de la voir rendre l'âme. Tenez, voyez-la vous-mêmes dans ce pitoyable état, et joignez vos larmes aux miennes. »

Le prince Ali reçut le tuyau d'ivoire de la main du prince Houssain; il regarda : après avoir vu le même objet avec un déplaisir sensible, il le présenta au prince Ahmed, afin qu'il vît aussi un spectacle si triste et si affligeant, qui devoit les intéresser tous également.

Quand le prince Ahmed eut pris le tuyau d'ivoire des mains du prince Ali, qu'il eut regardé, et qu'il eut vu la princesse Nourounnihar si peu éloignée de la fin de ses jours, il prit la parole, et en l'adressant aux deux princes ses frères : « Princes, dit-il, la princesse Nourounnihar, qui fait également le sujet de nos vœux, est véritablement dans un état qui l'approche de la mort de bien près; mais autant qu'il me le paroît, pourvu que nous ne perdions pas de temps, il y a encore lieu de la préserver de ce moment fatal. »

Alors le prince Ahmed tira de son sein la pomme artificielle qu'il avoit acquise; et en la montrant aux princes ses frères, il leur dit : « La pomme que vous voyez ne m'a pas moins coûté que le tapis et que le tuyau d'ivoire que vous avez apporté chacun de votre voyage. L'occasion qui se présente de vous en faire voir la vertu merveilleuse, fait que je ne regrette pas les quarante bourses qu'elle m'a coûté. Pour ne vous pas tenir en suspens, elle a la vertu qu'un

malade, en la sentant, même à l'agonie, recouvre la santé sur-le-champ : l'expérience que j'en ai faite m'empêche d'en douter; et je puis vous en faire voir l'effet à vous-mêmes, en la personne de la princesse Nourounnihar, si nous faisons la diligence que nous devons pour la secourir. »

« Si cela est ainsi, reprit le prince Houssain, nous ne pouvons faire une plus grande diligence, qu'en nous transportant à l'instant jusque dans la chambre de la princesse, par le moyen de mon tapis. Ne perdons pas de temps; approchez-vous, asseyez-vous-y comme moi, il est assez grand pour nous contenir tous trois sans nous presser; mais avant toutes choses, donnons ordre chacun à notre domestique de partir ensemble incessamment, et de venir nous trouver au palais. »

Quand cet ordre fut donné, le prince Ali et le prince Ahmed s'assirent sur le tapis avec le prince Houssain; et comme ils avoient tous trois le même intérêt, ils formèrent aussi tous trois le même désir d'être transportés dans la chambre de la princesse Nourounnihar. Leur désir fut exécuté; et ils furent transportés si promptement, qu'ils s'aperçurent qu'ils étoient arrivés au lieu où ils avoient souhaité, et nullement qu'ils étoient partis de celui qu'ils venoient de quitter.

La présence des trois princes, si peu attendue, effraya les femmes et les eunuques de la princesse, qui ne comprenoient pas par quel enchantement trois hommes se trouvoient au milieu d'eux. Ils les méconnurent même d'abord, et les eunuques étoient près de se jeter sur eux comme sur des gens qui avoient pénétré jusque dans un lieu dont il ne leur étoit pas même permis d'approcher; mais ils revinrent bientôt de leur erreur, en les reconnoissant pour ce qu'ils étoient.

Le prince Ahmed ne se vit pas plus tôt dans la chambre de Nourounnihar, et il n'eut pas plus tôt aperçu cette princesse mourante, qu'il se leva de dessus le tapis, ce que firent aussi les deux autres princes, s'approcha du lit, et lui mit la pomme merveilleuse sous les narines. Quelques momens après, la princesse ouvrit les yeux, tourna la tête de côté et d'autre en regardant les personnes qui l'environnoient, et elle se mit sur son séant en demandant à s'habiller, avec la même liberté et la même connoissance que si elle n'eût fait que de se réveiller après un long sommeil. Ses femmes lui eurent bientôt appris d'une manière qui marquoit leur joie, que c'étoit aux trois princes ses cousins, et particulièrement au prince Ahmed, qu'elle avoit l'obligation du recouvrement si subit de sa santé. Aussitôt, en témoignant la joie qu'elle avoit de les revoir, elle

les remercia tous ensemble, et le prince Ahmed en particulier. Comme elle avoit demandé à s'habiller, les princes se contentèrent de lui marquer combien étoit grand le plaisir qu'ils avoient d'être arrivés assez à temps pour contribuer chacun en quelque chose à la tirer du danger évident où ils l'avoient vue, et les vœux ardens qu'ils faisoient pour la longue durée de sa vie; après quoi ils se retirèrent.

Pendant que la princesse s'habilloit, les princes, en sortant de son appartement, allèrent se jeter aux pieds du sultan leur père et lui rendre leurs respects; et en paroissant devant lui, ils trouvèrent qu'ils avoient été prévenus par le principal eunuque de la princesse, qui l'informoit de leur arrivée imprévue, et de quelle manière la princesse venoit d'être guérie parfaitement par leur moyen. Le sultan les embrassa avec une joie d'autant plus grande, qu'en même temps qu'il les voyoit de retour, il apprenoit que la princesse sa nièce, qu'il aimoit comme si elle eût été sa propre fille, après avoir été abandonnée par les médecins, venoit de recouvrer la santé d'une manière toute merveilleuse. Après les complimens de part et d'autre, ordinaires dans une pareille occasion, les princes lui présentèrent chacun la rareté qu'ils avoient apportée : le prince Houssain, le tapis qu'il avoit

eu soin de reprendre en sortant de la chambre de la princesse; le prince Ali, le tuyau d'ivoire; et le prince Ahmed, la pomme artificielle; et après en avoir fait l'éloge, chacun en la lui mettant entre les mains, à son rang, ils le supplièrent de prononcer sur celle à laquelle il donnoit la préférence, et ainsi de déclarer auquel des trois il donnoit la princesse Nourounnihar pour épouse, selon sa promesse.

Le sultan des Indes, après avoir écouté avec bienveillance tout ce que les princes voulurent lui représenter à l'avantage de ce qu'ils avoient apporté, sans les interrompre, et bien informé de ce qui venoit de se passer dans la guérison de la princesse Nourounnihar, demeura quelque temps dans le silence, comme s'il eût pensé à ce qu'il avoit à leur répondre. Il l'interrompit enfin, et il leur tint ce discours plein de sagesse: « Mes enfans, dit-il, je déclarerois l'un de vous avec un grand plaisir, si je pouvois le faire avec justice; mais considérez vous-mêmes si je le puis. Vous, prince Ahmed, il est vrai que la princesse ma nièce est redevable de sa guérison à votre pomme artificielle; mais je vous demande, la lui eussiez-vous procurée, si auparavant le tuyau d'ivoire du prince Ali ne vous eût donné lieu de connoître le danger où elle étoit, et que le tapis du prince Houssain ne vous eût servi à

venir la secourir promptement? Vous, prince Ali, votre tuyau d'ivoire a servi à vous faire connoître, à vous et aux princes vos frères, que vous alliez perdre la princesse votre cousine, et en cela il faut convenir qu'elle vous a une grande obligation. Il faut aussi que vous conveniez que cette connoissance seroit demeurée inutile pour le bien qui lui en est arrivé, sans la pomme artificielle et sans le tapis. Et vous enfin, prince Houssain, la princesse seroit une ingrate si elle ne vous marquoit sa reconnoissance en considération de votre tapis, qui s'est trouvé si nécessaire pour lui procurer la guérison. Mais considérez qu'il n'eût été d'aucun usage pour y contribuer, si vous n'eussiez eu connoissance de la maladie par le moyen du tuyau d'ivoire du prince Ali, et que le prince Ahmed n'eût employé sa pomme artificielle pour la guérir. Ainsi, comme ni le tapis, ni le tuyau d'ivoire, ni la pomme artificielle ne donnent pas la moindre préférence à l'un plus qu'à l'autre, mais au contraire une parfaite égalité à chacun, et que je ne puis accorder la princesse Nourounnihar qu'à un seul, vous voyez vous-mêmes que le seul fruit que vous avez rapporté de votre voyage, est la gloire d'avoir contribué également à lui rendre la santé.

« Si cela est vrai, ajouta le sultan, vous voyez

aussi que c'est à moi à recourir à une autre voie, pour me déterminer certainement au choix que je dois faire entre vous. Comme il y a encore du temps jusqu'à la nuit, c'est ce que je veux faire dès aujourd'hui. Allez donc, prenez chacun un arc et une flèche, et rendez-vous hors de la ville à la grande plaine des exercices de chevaux; je vais me préparer pour m'y rendre, et je déclare que je donnerai la princesse Nourounnihar pour épouse à celui de vous qui aura tiré le plus loin.

« Au reste, je n'oublie pas que je dois vous remercier en général, et chacun en particulier, comme je le fais, du présent que vous m'avez apporté. J'ai bien des raretés dans mon cabinet, mais il n'y a rien qui approche de la singularité du tapis, du tuyau d'ivoire et de la pomme artificielle, dont je vais l'augmenter et l'enrichir. Ce sont trois pièces qui vont y tenir le premier lieu, et que j'y conserverai précieusement, non pas par simple curiosité, mais pour en tirer dans les occasions l'usage avantageux que l'on peut en faire. »

Les trois princes n'eurent rien à répondre à la décision que le sultan venoit de prononcer. Quand ils furent hors de sa présence, on leur fournit à chacun un arc et une flèche, qu'ils remirent à un de leurs officiers qui s'étoient assemblés dès qu'ils avoient appris la nouvelle

de leur arrivée, et ils se rendirent, suivis d'une foule innombrable du peuple, à la plaine des exercices de chevaux.

Le sultan ne se fit pas attendre; et dès qu'il fut arrivé, le prince Houssain, comme l'aîné, prit son arc et la flèche, et tira le premier; le prince Ali tira ensuite, et l'on vit tomber la flèche plus loin que celle du prince Houssain; le prince Ahmed tira le dernier, mais on perdit la sienne de vue, et personne ne la vit tomber. On courut, on chercha; mais quelque diligence que l'on fît, et que le prince Ahmed fît lui-même, il ne fut pas possible de trouver la flèche, ni près, ni loin. Quoiqu'il fût croyable que c'étoit lui qui avoit tiré le plus loin, et ainsi qu'il avoit mérité que la princesse Nourounnihar lui fût accordée, comme néanmoins il étoit nécessaire que la flèche se trouvât pour rendre la chose évidente et certaine, quelque remontrance qu'il fît au sultan, le sultan ne laissa pas de juger en faveur du prince Ali. Ainsi il donna les ordres pour les préparatifs de la solennité des noces, et peu de jours après elles se célébrèrent avec une grande magnificence.

Le prince Houssain n'honora pas la fête de sa présence. Comme sa passion pour la princesse Nourounnihar étoit très sincère et très vive, il ne se sentit pas assez de force pour soutenir

avec patience la mortification de la voir passer entre les bras du prince Ali, lequel, disoit-il, ne la méritoit pas mieux, ni ne l'aimoit plus parfaitement que lui. Il en eut au contraire un déplaisir si sensible, qu'il abandonna la cour, et qu'il renonça au droit qu'il avoit de succéder à la couronne, pour aller se faire derviche et se mettre sous la discipline d'un scheik très fameux, lequel étoit dans une grande réputation de mener une vie exemplaire, et qui avoit établi sa demeure et celle de ses disciples, qui étoient en grand nombre, dans une agréable solitude.

Le prince Ahmed, par le même motif que le prince Houssain, n'assista pas aux noces du prince Ali et de la princesse Nourounnihar; mais il ne renonça pas au monde comme lui. Comme il ne pouvoit comprendre comment la flèche qu'il avoit tirée étoit pour ainsi dire devenue invisible, il se déroba à ses gens; et, résolu à la chercher de manière à n'avoir rien à se reprocher, il se rendit à l'endroit où celles des princes Houssain et Ali avoient été ramassées. De là, en marchant droit devant lui, et en regardant à droite et à gauche, il alla si loin sans trouver ce qu'il cherchoit, qu'il jugea que la peine qu'il se donnoit étoit inutile. Attiré néanmoins comme malgré lui, il ne laissa pas de poursuivre son chemin jusqu'à des rochers fort élevés où il eût

été obligé de se détourner quand il eût voulu passer outre, et ces rochers, extrêmement escarpés, étoient situés dans un lieu stérile, à quatre lieues loin d'où il étoit parti.

En approchant de ces rochers, le prince Ahmed aperçoit une flèche : il la ramasse, il la considère, et il fut dans un grand étonnement de voir que c'étoit la même qu'il avoit tirée. « C'est elle, dit-il en lui-même; mais ni moi ni aucun mortel au monde nous n'avons la force de tirer une flèche si loin. » Comme il l'avoit trouvée couchée par terre, et non pas enfoncée par la pointe, il jugea qu'elle avoit donné contre le rocher, et qu'elle avoit été renvoyée par sa résistance. « Il y a du mystère, dit-il encore, dans une chose si extraordinaire, et ce mystère ne peut être qu'avantageux pour moi. La fortune, après m'avoir affligé en me privant de la possession d'un bien qui devoit, comme je l'espérois, faire le bonheur de ma vie, m'en réserve peut-être un autre pour ma consolation. »

Dans cette pensée, comme la face de ces rochers s'avançoit en pointes et se reculoit en plusieurs enfoncemens, le prince entra dans un de ces enfoncemens; et comme il jetoit les yeux de coin en coin, une porte de fer se présenta sans apparence de serrure. Il craignit qu'elle ne fût fermée, mais en la poussant, elle s'ouvrit en

dedans, et il vit une descente en pente douce, sans degrés, par où il descendit avec la flèche à la main. Il crut qu'il alloit entrer dans des ténèbres; mais bientôt une autre lumière toute différente succéda à celle qu'il quittoit; et en entrant dans une place spacieuse, à cinquante ou soixante pas ou environ, il aperçut un palais magnifique, dont il n'eut pas le temps d'admirer la structure admirable. En effet, en même temps une dame d'un air et d'un port majestueux, et d'une beauté à laquelle la richesse des étoffes dont elle étoit habillée, et les pierreries dont elle étoit ornée, n'ajoutoient aucun avantage, s'avança jusque sur le vestibule, accompagnée d'une troupe de femmes, dont il eut peu de peine à distinguer la maîtresse.

Dès que le prince Ahmed eut aperçu la dame, il pressa le pas pour aller lui rendre ses respects; et la dame, de son côté, qui le vit venir, le prévint par ces paroles, en élevant la voix: « Prince Ahmed, dit-elle, approchez, vous êtes le bien venu. »

La surprise du prince ne fut pas médiocre, quand il s'entendit nommer dans un pays dont il n'avoit jamais entendu parler, quoique ce pays fût si voisin de la capitale du sultan son père; et il ne comprenoit pas comment il pouvoit être connu d'une dame qu'il ne connoissoit

pas. Il aborde enfin la dame en se jetant à ses pieds; et en se relevant: « Madame, dit-il, à mon arrivée dans un lieu où j'avois à craindre que ma curiosité ne m'eût fait pénétrer imprudemment, je vous rends mille grâces de l'assurance que vous me donnez d'être le bien venu; mais, madame, sans commettre une incivilité, oserois-je vous demander par quelle aventure il arrive, comme vous me l'apprenez vous-même, que je ne vous sois pas inconnu, à vous, dis-je, qui êtes si fort dans notre voisinage, sans que j'en aie eu connoissance qu'aujourd'hui? — Prince, lui dit la dame, entrons dans le salon: j'y satisferai à votre demande plus commodément pour vous et pour moi. »

En achevant ces paroles, la dame, pour montrer le chemin au prince Ahmed, le mena dans un salon, dont la structure merveilleuse, l'or et l'azur qui en embellissoient la voûte en dôme, et la richesse inestimable des meubles, lui parurent une nouveauté si grande, qu'il en témoigna son admiration, en s'écriant qu'il n'avoit rien vu de semblable, et qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien voir qui en approchât. « Je vous assure néanmoins, reprit la dame, que c'est la moindre pièce de mon palais, et vous en tomberez d'accord quand je vous en aurai fait voir tous les appartemens. » Elle monta, et elle s'assit

sur un sofa; et quand le prince eut pris place auprès d'elle, à la prière qu'elle lui en fit: « Prince, dit-elle, vous êtes surpris, dites-vous, de ce que je vous connois sans que vous me connoissiez; votre surprise cessera quand vous saurez qui je suis. Vous n'ignorez pas, sans doute, une chose que votre religion vous enseigne, qui est que le monde est habité par des génies, aussi-bien que par des hommes. Je suis fille d'un de ces génies, des plus puissans et des plus distingués parmi eux, et mon nom est Pari-Banou. Ainsi vous devez cesser d'être surpris que je vous connoisse, vous, le sultan votre père, les princes vos frères et la princesse Nourounnihar. Je suis informée de même de votre amour et de votre voyage, dont je pourrois vous dire toutes les circonstances, puisque c'est moi qui ai fait mettre en vente à Samarcande la pomme artificielle que vous y avez achetée; à Bisnagar, le tapis que le prince Houssain y a trouvé, et à Schiraz, le tuyau d'ivoire que le prince Ali en a rapporté. Cela doit suffire pour vous faire comprendre que je n'ignore rien de ce qui vous touche. La seule chose que j'ajoute, c'est que vous m'avez paru digne d'un sort plus heureux que celui de posséder la princesse Nourounnihar, et que pour vous y faire parvenir, comme je me trouvois présente dans le temps que vous

tirâtes la flèche, que je vois que vous tenez, et que je prévis qu'elle ne passeroit pas même au-delà de celle du prince Houssain, je la pris en l'air, et lui donnai le mouvement nécessaire pour venir frapper les rochers près desquels vous venez de la trouver. Il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occasion qu'elle vous présente, de devenir plus heureux. »

Comme la fée Pari-Banou prononça ces dernières paroles d'un ton différent, en regardant même le prince Ahmed d'un air tendre, et en baissant aussitôt les yeux par modestie, avec une rougeur qui lui monta au visage, le prince n'eut pas de peine à comprendre de quel bonheur elle entendoit parler. Il considéra tout d'une vue que la princesse Nourounnihar ne pouvoit plus être à lui, et que la fée Pari-Banou la surpassoit infiniment en beauté, en appas, en agrémens, de même que par un esprit transcendant et par des richesses immenses, autant qu'il pouvoit le conjecturer par la magnificence du palais où il se trouvoit; et il bénit le moment où la pensée lui étoit venue de chercher une seconde fois la flèche qu'il avoit tirée; et en cédant au penchant qui l'entraînoit du côté du nouvel objet qui l'enflammoit: « Madame, reprit-il, quand je n'aurois toute ma vie que le bonheur d'être votre esclave et l'admirateur de tant de

charmes qui me ravissent à moi-même, je m'estimerois le plus heureux de tous les mortels. Pardonnez-moi la hardiesse qui m'inspire de vous demander cette grâce, et ne dédaignez pas, en me la refusant, d'admettre dans votre cour un prince qui se dévoue tout à vous. »

« Prince, repartit la fée, comme il y a longtemps que je suis maîtresse de mes volontés, du consentement de mes parens, ce n'est pas comme esclave que je veux vous admettre à ma cour, mais comme maître de ma personne et de tout ce qui m'appartient et peut m'appartenir conjointement avec moi, en me donnant votre foi, et en voulant bien m'agréer pour votre épouse. J'espère que vous ne prendrez pas en mauvaise part que je vous prévienne par cette offre. Je vous ai déjà dit que je suis maîtresse de mes volontés : j'ajouterai qu'il n'en est pas de même chez les fées que chez les dames envers les hommes, lesquelles n'ont pas coutume de faire de telles avances, et tiendroient à grand déshonneur d'en user ainsi. Pour nous, nous les faisons, et nous tenons qu'on doit nous en avoir obligation. »

Le prince Ahmed ne répondit rien à ce discours de la fée ; mais pénétré de reconnoissance, il crut ne pouvoir mieux la lui marquer qu'en s'approchant pour lui baiser le bas de sa robe.

Elle ne lui en donna pas le temps; elle lui présenta la main, qu'il baisa; et en retenant et en serrant la sienne: « Prince Ahmed, dit-elle, ne me donnez-vous pas votre foi, comme je vous donne la mienne? — Eh, madame! reprit le prince ravi de joie, que pourrois-je faire de mieux et qui me fît plus de plaisir? Oui, ma sultane, ma reine, je vous la donne avec mon cœur, sans réserve. — Si cela est, repartit la fée, vous êtes mon époux, et je suis votre épouse. Les mariages ne se contractent pas parmi nous avec d'autres cérémonies: ils sont plus fermes et plus indissolubles que parmi les hommes, nonobstant les formalités qu'ils y apportent. Présentement, poursuivit-elle, pendant qu'on préparera le festin de nos noces pour ce soir, et comme apparemment vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, on va vous apporter de quoi faire un léger repas, après quoi je vous ferai voir les appartemens de mon palais, et vous jugerez s'il n'est pas vrai, comme je vous l'ai dit, que ce salon en est la moindre pièce. »

Quelques unes des femmes de la fée, qui étoient entrées dans ce salon avec elle, et qui comprirent quelle étoit son intention, sortirent, et peu de temps après apportèrent quelques mets et d'excellent vin.

Quand le prince Ahmed eut mangé et bu

autant qu'il voulut, la fée Pari-Banou le mena d'appartement en appartement, où il vit le diamant, le rubis, l'émeraude et toutes sortes de pierreries fines, employés avec les perles, l'agate, le jaspe, le porphyre, et toutes sortes de marbres les plus précieux, sans parler des ameublemens qui étoient d'une richesse inestimable : le tout employé avec une profusion si étonnante, que bien loin d'avoir rien vu d'approchant, il avoua qu'il ne pouvoit rien y avoir de pareil au monde. « Prince, lui dit la fée, si vous admirez si fort mon palais, qui, à la vérité, a de grandes beautés, que diriez-vous des palais des chefs de nos génies, qui sont tout autrement beaux, spacieux et magnifiques? Je pourrois vous faire admirer aussi la beauté de mon jardin; mais, ajouta-t-elle, ce sera pour une autre fois : la nuit approche, et il est temps de nous mettre à table. »

La salle où la fée fit entrer le prince Ahmed, et où la table étoit servie, étoit la dernière pièce du palais qui restoit à faire voir au prince; elle n'étoit inférieure à aucune de toutes celles qu'il venoit de voir. En entrant, il admira l'illumination d'une infinité de bougies parfumées d'ambre, dont la multitude, loin de faire de la confusion, étoit dans une symétrie bien entendue, qui faisoit plaisir à voir. Il admira de

même un grand buffet chargé de vaisselle d'or, que l'art rendoit plus précieuse que la matière; plusieurs chœurs de femmes, toutes d'une beauté ravissante et richement habillées, qui commencèrent un concert de voix et de toutes sortes d'instrumens les plus harmonieux qu'il eût jamais entendus. Ils se mirent à table; et comme Pari-Banou prit un grand soin de servir au prince Ahmed des mets les plus délicats, qu'elle lui nommoit à mesure, en l'invitant à en goûter; et comme le prince n'en avoit jamais entendu parler, et qu'il les trouvoit exquis, il en faisoit l'éloge, en s'écriant que la bonne chère qu'elle lui faisoit faire surpassoit toutes celles que l'on faisoit parmi les hommes. Il se récria de même sur l'excellence du vin qui lui fut servi, dont ils ne commencèrent à boire, la fée et lui, qu'au dessert, qui n'étoit que de fruits, que de gâteaux et d'autres choses propres à le faire trouver meilleur.

Après le dessert enfin, la fée Pari-Banou et le prince Ahmed s'éloignèrent de la table, qui fut emportée sur-le-champ, et s'assirent sur le sofa à leur commodité, le dos appuyé de coussins d'étoffe de soie à grands fleurons de différentes couleurs : ouvrage à l'aiguille d'une grande délicatesse. Aussitôt un grand nombre de génies et de fées entrèrent dans la salle, et commen-

cèrent un bal des plus surprenans, qu'ils continuèrent jusqu'à ce que la fée et le prince Ahmed se levèrent. Alors les génies et les fées, en continuant de danser, sortirent de la salle, et marchèrent devant les nouveaux mariés, jusqu'à la porte de la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Quand ils y furent arrivés, ils se rangèrent en haie pour les laisser entrer; après quoi ils se retirèrent, et les laissèrent dans la liberté de se coucher.

La fête des noces fut continuée le lendemain; ou plutôt les jours qui en suivirent la célébration, furent une fête continuelle que la fée Pari-Banou, à qui la chose étoit aisée, sut diversifier par de nouveaux ragoûts et de nouveaux mets dans les festins, de nouveaux concerts, de nouvelles danses, de nouveaux spectacles et de nouveaux divertissemens, tous si extraordinaires, que le prince Ahmed n'eût pu se les imaginer en toute sa vie parmi les hommes, quand elle eût été de mille ans.

L'intention de la fée ne fut pas seulement de donner au prince des marques essentielles de la sincérité de son amour et de l'excès de sa passion; elle voulut aussi lui faire connoître par là que comme il n'avoit plus rien à prétendre à la cour du sultan son père, et qu'en aucun endroit du monde, sans parler de sa beauté, ni

des charmes qui l'accompagnoient, il ne trouveroit rien de comparable au bonheur dont il jouissoit auprès d'elle, il devoit s'attacher à elle entièrement, et ne s'en séparer jamais. Elle réussit parfaitement dans ce qu'elle s'étoit proposé : l'amour du prince Ahmed ne diminua pas par la possession; il augmenta au point qu'il n'étoit plus en son pouvoir de cesser de l'aimer, quand elle-même eût pu se résoudre à ne plus l'aimer.

Au bout de six mois, le prince Ahmed, qui avoit toujours aimé et honoré le sultan son père, conçut un grand désir d'apprendre de ses nouvelles; et comme il ne pouvoit se satisfaire qu'en s'absentant pour en aller apprendre lui-même, il en parla à Pari-Banou dans un entretien, et il la pria de vouloir bien le lui permettre. Ce discours alarma la fée, et elle craignit que ce ne fût un prétexte pour l'abandonner; elle lui dit : « En quoi puis-je vous avoir donné du mécontentement, pour vous obliger à me demander cette permission? Seroit-il possible que vous eussiez oublié que vous m'avez donné votre foi, et que vous ne m'aimassiez plus, moi qui vous aime si passionnément? Vous devez en être bien persuadé par les marques que je ne cesse de vous en donner. »

« Ma reine, reprit le prince Ahmed, je suis

très convaincu de votre amour, et je m'en rendrois indigne si je ne vous en témoignois pas ma reconnoissance par un amour réciproque. Si vous êtes offensée de ma demande, je vous supplie de me le pardonner; il n'y a pas de réparation que je ne sois prêt à vous en faire. Je ne l'ai pas faite pour vous déplaire : je l'ai faite uniquement par un motif de respect envers le sultan mon père, que je souhaiterois délivrer de l'affliction où je dois l'avoir plongé par une absence si longue : affliction d'autant plus grande, comme j'ai lieu de le présumer, qu'il ne me croit plus en vie. Mais puisque vous n'agréez pas que j'aille lui donner cette consolation, je veux ce que vous voulez, et il n'y a rien au monde que je ne sois prêt à faire pour vous complaire. »

Le prince Ahmed, qui ne dissimuloit pas, et qui l'aimoit dans son cœur aussi parfaitement qu'il venoit de l'en assurer par ces paroles, cessa d'insister davantage sur la permission qu'il lui avoit demandée, et la fée lui témoigna combien elle étoit satisfaite de sa soumission. Comme néanmoins il ne pouvoit pas abandonner absolument le dessein qu'il avoit formé, il affecta de l'entretenir de temps en temps des belles qualités du sultan des Indes, et surtout des marques de tendresse dont il lui étoit obligé

en son particulier, avec espérance qu'à la fin elle se laisseroit fléchir.

Comme le prince Ahmed l'avoit jugé, il étoit vrai que le sultan des Indes, au milieu des réjouissances à l'occasion des noces du prince Ali et de la princesse Nourounnihar, avoit été affligé sensiblement de l'éloignement des deux autres princes ses fils. Il ne fut pas long-temps à être informé du parti que le prince Houssain avoit pris d'abandonner le monde, et du lieu qu'il avoit choisi pour y faire sa retraite. Comme un bon père, qui fait consister une partie de son bonheur à voir ses enfans, particulièrement quand ils se rendent dignes de sa tendresse, il eût mieux aimé qu'il fût demeuré à la cour, attaché à sa personne. Comme néanmoins il ne pouvoit pas désapprouver qu'il eût fait le choix de l'état de perfection auquel il s'étoit engagé, il supporta son absence avec patience. Il fit toutes les diligences possibles pour avoir des nouvelles du prince Ahmed; il dépêcha des courriers dans toutes les provinces de ses états, avec ordre aux gouverneurs de l'arrêter, et de l'obliger de revenir à la cour; mais les soins qu'il se donna n'eurent pas le succès qu'il avoit espéré; et ses peines, au lieu de diminuer, ne firent qu'augmenter. Souvent il s'en expliquoit avec son grand-vizir: « Vizir, disoit-il, tu sais qu'Ahmed est celui des

princes mes fils que j'ai toujours aimé le plus tendrement, et tu n'ignores pas les voies que j'ai prises pour parvenir à le retrouver, sans y réussir. La douleur que j'en sens est si vive, que j'y succomberai à la fin, si tu n'as pas compassion de moi. Pour peu d'égards que tu aies pour ma conservation, je te conjure de m'aider de ton secours et de tes conseils. »

Le grand-vizir, non moins attaché à la personne du sultan, que zélé à se bien acquitter de l'administration des affaires de l'état, en songeant aux moyens de lui apporter du soulagement, se souvint d'une magicienne dont on disoit des merveilles : il lui proposa de la faire venir et de la consulter. Le sultan y consentit; le grand-vizir, après l'avoir envoyé chercher, la lui amena lui-même.

Le sultan dit à la magicienne : « L'affliction où je suis depuis les noces du prince Ali, mon fils, et de la princesse Nourounnihar, ma nièce, de l'absence du prince Ahmed, est si connue et si publique, que tu ne l'ignores pas sans doute. Par ton art et par ton habileté, ne pourrois-tu pas me dire ce qu'il est devenu ? Est-il encore en vie ? Où est-il ? Que fait-il ? Dois-je espérer de le revoir ? »

La magicienne, pour satisfaire à ce que le sultan lui demandoit, répondit : « Sire, quelque

habileté que je puisse avoir dans ma profession, il ne m'est pas possible néanmoins de satisfaire sur-le-champ à la demande que votre majesté me fait; mais si elle veut bien me donner du temps jusqu'à demain, je lui en donnerai la réponse. » Le sultan, en lui accordant ce délai, la renvoya avec promesse de la bien récompenser si la réponse se trouvoit conforme à son souhait.

La magicienne revint le lendemain, et le grand-vizir la présenta au sultan pour la seconde fois. Elle dit au sultan : « Sire, quelque diligence que j'aie apportée en me servant des règles de mon art, pour obéir à votre majesté sur ce qu'elle désire de savoir, je n'ai pu trouver autre chose, sinon que le prince Ahmed n'est pas mort; la chose est très certaine, et elle peut s'en assurer. Quant au lieu où il peut être, c'est ce que je n'ai pu découvrir. »

Le sultan des Indes fut obligé de se contenter de cette réponse, qui le laissa à peu près dans la même inquiétude qu'auparavant sur le sort du prince son fils.

Pour revenir au prince Ahmed, il entretint la fée Pari-Banou si souvent du sultan son père, sans parler davantage du désir qu'il avoit de le voir, que cette affectation lui fit comprendre quel étoit son dessein. Ainsi, comme elle se fut

aperçue de sa retenue et de la crainte qu'il avoit de lui déplaire, après le refus qu'elle lui avoit fait, elle inféra premièrement que l'amour qu'il avoit pour elle, dont il ne cessoit de lui donner des marques en toutes rencontres, étoit sincère; ensuite, en jugeant par elle-même de l'injustice qu'il y auroit de faire violence à un fils sur sa tendresse pour un père, en voulant le forcer à renoncer au penchant naturel qui l'y portoit, elle résolut de lui accorder ce qu'elle voyoit bien qu'il désiroit toujours très ardemment. Elle lui dit un jour: « Prince, la permission que vous m'aviez demandée d'aller voir le sultan votre père m'avoit donné une juste crainte que ce ne fût un prétexte pour me donner une marque de votre inconstance, et pour m'abandonner: je n'ai pas eu d'autre motif que celui-là pour vous la refuser; mais aujourd'hui, aussi pleinement convaincue par vos actions que par vos paroles, que je puis me reposer sur votre constance et sur la fermeté de votre amour, je change de sentiment, et je vous accorde cette permission, sous une condition néanmoins, qui est de me jurer auparavant que votre absence ne sera pas longue, et que vous reviendrez bientôt. Cette condition ne doit pas vous faire de peine comme si je l'exigeois de vous par défiance; je ne le fais que parce que je sais qu'elle ne vous en fera pas,

après la conviction où je suis, comme je viens de vous le témoigner, de la sincérité de votre amour.»

Le prince Ahmed voulut se jeter aux pieds de la fée, pour lui mieux marquer combien il étoit pénétré de reconnoissance; mais elle l'en empêcha. « Ma sultane, dit-il, je connois tout le prix de la grâce que vous me faites; mais les paroles me manquent pour vous en remercier aussi dignement que je le souhaiterois. Suppléez à mon impuissance, je vous en conjure; et quoi que vous puissiez vous en dire à vous-même, soyez persuadée que j'en pense encore davantage. Vous avez eu raison de croire que le serment que vous exigez de moi ne me feroit pas de peine. Je vous le fais d'autant plus volontiers, qu'il n'est pas possible désormais que je vive sans vous. Je vais donc partir; et la diligence que j'apporterai à revenir vous fera connoître que je l'aurai fait, non pas par la crainte de me rendre parjure si j'y manquois, mais parce que j'aurai suivi mon inclination, qui est de vivre avec vous toute ma vie inséparablement; et si je m'en éloigne quelquefois sous votre bon plaisir, j'éviterai le chagrin que me pourroit causer une trop longue absence.»

Pari-Banou fut d'autant plus charmée de ces sentimens du prince Ahmed, qu'ils la délivrèrent des soupçons qu'elle avoit formés contre lui, par la crainte que son empressement à

vouloir aller voir le sultan des Indes ne fût un prétexte spécieux pour renoncer à la foi qu'il avoit promise. « Prince, lui dit-elle, partez quand il vous plaira; mais auparavant, ne trouvez pas mauvais que je vous donne quelques avis sur la manière dont il est bon que vous vous comportiez dans votre voyage. Premièrement, je ne crois pas qu'il soit à propos que vous parliez de notre mariage au sultan votre père, ni de ma qualité, non plus que du lieu où vous êtes établi, et où vous demeurez depuis que vous êtes éloigné de lui. Priez-le de se contenter d'apprendre que vous êtes heureux, que vous ne désirez rien davantage, et que le seul motif qui vous aura amené est celui de faire cesser les inquiétudes où il pouvoit être au sujet de votre destinée. » Pour l'accompagner, enfin, elle lui donna vingt cavaliers bien montés et bien équipés. Quand tout fut prêt, le prince Ahmed prit congé de la fée en l'embrassant et en renouvelant la promesse de revenir incessamment. On lui amena le cheval qu'elle lui avoit fait tenir prêt : outre qu'il étoit richement harnaché, il étoit aussi plus beau et de plus grand prix qu'aucun qu'il y eût dans les écuries du sultan des Indes. Il le monta de bonne grâce, au grand plaisir de la fée; et après lui avoir donné le dernier adieu, il partit.

Comme le chemin qui conduisoit à la capitale des Indes n'étoit pas long, le prince Ahmed mit peu de temps à y arriver. Dès qu'il y entra, le peuple, joyeux de le revoir, le reçut avec acclamation; et la plupart se détachèrent et l'accompagnèrent en foule jusqu'à l'appartement du sultan. Le sultan le reçut et l'embrassa avec une grande joie, en se plaignant néanmoins d'une manière qui partoit de sa tendresse paternelle, de l'affliction où une longue absence l'avoit jeté. « Cette absence, ajouta-t-il, m'a été d'autant plus douloureuse, qu'après ce que le sort avoit décidé à votre désavantage en faveur du prince Ali, votre frère, j'avois lieu de craindre que vous ne vous fussiez porté à quelque action de désespoir. »

« Sire, reprit le prince Ahmed, je laisse à considérer à votre majesté si après avoir perdu la princesse Nourounnihar, qui avoit été l'unique objet de mes souhaits, je pouvois me résoudre à être témoin du bonheur du prince Ali. Si j'eusse été capable d'une indignité de cette nature, qu'eût-on pensé de mon amour à la cour et à la ville, et qu'en eût pensé votre majesté elle-même? L'amour est une passion qu'on n'abandonne pas quand on le veut: elle domine, elle maîtrise, et ne donne pas le temps à un véritable amant de faire usage de sa raison. Votre

majesté sait qu'en tirant ma flèche, il m'arriva une chose si extraordinaire, que jamais elle n'est arrivée à personne : savoir, qu'il ne fut pas possible de trouver la flèche que j'avois tirée, quoique dans une plaine aussi unie et aussi dégagée que celle des exercices de chevaux; ce qui fit que je perdis un bien dont la possession n'étoit pas moins due à mon amour, qu'elle l'étoit aux princes mes frères. Vaincu par le caprice du sort, je ne perdis pas le temps en des plaintes inutiles. Pour satisfaire mon esprit inquiet sur cette aventure que je ne comprenois pas, je m'éloignai de mes gens sans qu'ils s'en aperçussent, et je retournai seul sur le lieu pour chercher ma flèche. Je la cherchai en-deçà, au-delà, à droite, à gauche de l'endroit où je savois que celles du prince Houssain et du prince Ali avoient été ramassées, et où il me sembloit que la mienne devoit être tombée; mais la peine que je pris fut inutile. Je ne me rebutai pas, je poursuivis ma recherche, en continuant de marcher en avant sur le terrain, à peu près en droite ligne où je m'imaginois qu'elle pouvoit être tombée. J'avois déjà fait plus d'une lieue, toujours en jetant les yeux de côté et d'autre, et même en me détournant de temps en temps pour aller reconnoître la moindre chose qui me donnoit l'idée d'une flèche, quand je fis ré-

flexion qu'il n'étoit pas possible que la mienne fût venue si loin : je m'arrêtai, et je me demandai à moi-même si j'avois perdu l'esprit, et si j'étois dépourvu de bon sens au point de me flatter d'avoir la force de pousser une flèche à une si longue distance, qu'aucun de nos héros les plus anciens et les plus renommés par leur force, n'avoit jamais eue. Je fis ce raisonnement, et j'étois prêt à abandonner mon entreprise; mais quand je voulus exécuter ma résolution, je me sentis entraîné comme malgré moi; et après avoir marché quatre lieues, jusqu'où la plaine est terminée par des rochers, j'aperçus une flèche; je courus, je la ramassai, et je reconnus que c'étoit celle que j'avois tirée, mais qui n'avoit pas été trouvée ni dans le lieu ni dans le temps qu'il le falloit. Ainsi, bien loin de penser que votre majesté m'eût fait une injustice en prononçant pour le prince Ali, j'interprétai ce qui m'étoit arrivé tout autrement, et je ne doutai pas qu'en cela il n'y eût un mystère à mon avantage, sur lequel je ne devois rien oublier pour en avoir l'éclaircissement; et j'eus cet éclaircissement sans m'éloigner trop de l'endroit; mais c'est un autre mystère sur lequel je supplie votre majesté de ne pas trouver mauvais que je demeure dans le silence, et de se contenter d'apprendre par ma bouche que je suis heureux et

content de mon bonheur. Au milieu de ce bonheur, comme la seule chose qui le troubloit, et qui étoit capable de le troubler, étoit l'inquiétude où je ne doutois pas que votre majesté ne fût au sujet de ce que je pouvois être devenu depuis que j'ai disparu, et que je me suis éloigné de la cour, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de venir vous en délivrer, et je n'ai pas voulu y manquer. Voilà le motif unique qui m'amène. La seule grâce que je demande à votre majesté, c'est de me permettre de venir de temps en temps lui rendre mes respects, et apprendre des nouvelles de l'état de sa santé. »

« Mon fils, répondit le sultan des Indes, je ne puis vous refuser la permission que vous me demandez; j'aurois beaucoup mieux aimé néanmoins que vous eussiez pu vous résoudre à demeurer auprès de moi. Apprenez-moi au moins où je pourrois avoir de vos nouvelles toutes les fois que vous pourriez manquer à venir m'en apprendre vous-même, ou que votre présence seroit nécessaire. — Sire, repartit le prince Ahmed, ce que votre majesté me demande fait partie du mystère dont je lui ai parlé; je la supplie de vouloir bien que je garde aussi le silence sur ce point : je me rendrai si fréquemment à mon devoir, que je crains plutôt de me rendre importun, que de lui donner lieu de m'accuser

de négligence, quand ma présence sera nécessaire. »

Le sultan des Indes ne pressa pas davantage le prince Ahmed sur cet article; il lui dit: «Mon fils, je ne veux pas pénétrer plus avant dans votre secret; je vous en laisse le maître entièrement, pour vous dire que vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de venir me rendre, par votre présence, la joie dont je n'avois pas été susceptible depuis si long-temps, et que vous serez le bien venu toutes les fois que vous pourrez venir, sans préjudice de vos occupations ou de vos plaisirs. »

Le prince Ahmed ne demeura pas plus de trois jours à la cour du sultan son père, il en partit le quatrième de bon matin; et la fée Pari-Banou le revit avec d'autant plus de joie, qu'elle ne s'attendoit pas qu'il dût revenir si tôt; et sa diligence fit qu'elle se condamna elle-même, de l'avoir soupçonné capable de manquer à la fidélité qu'il lui devoit, et qu'il lui avoit promise si solennellement. Elle ne dissimula pas au prince; elle lui avoua franchement sa foiblesse, et lui en demanda pardon. Alors l'union des deux amans fut si parfaite, que ce que l'un vouloit, l'autre le vouloit de même.

Un mois après le retour du prince Ahmed, comme la fée Pari-Banou eut remarqué que

depuis ce temps-là, ce prince, qui n'avoit pas manqué de lui faire le récit de son voyage et de lui parler de l'entretien qu'il avoit eu avec le sultan son père, dans lequel il lui avoit demandé la permission de venir le voir de temps en temps; que ce prince, dis-je, ne lui avoit parlé du sultan non plus que s'il n'eût pas été au monde, au lieu qu'auparavant il lui en parloit si souvent, elle jugea qu'il s'en abstenoit par la considération qu'il avoit pour elle. De là elle prit occasion un jour de lui tenir ce discours: « Prince, dites-moi, avez-vous mis le sultan votre père en oubli? Ne vous souvenez-vous plus de la promesse que vous lui avez faite, d'aller le voir de temps en temps? Pour moi, je n'ai pas oublié ce que vous m'en avez dit à votre retour, et je vous en fais souvenir, afin que vous n'attendiez pas plus long-temps à vous acquitter de votre promesse pour la première fois. »

« Madame, reprit le prince Ahmed, sur le même ton enjoué que la fée, comme je ne me sens pas coupable de l'oubli dont vous me parlez, j'aime mieux souffrir le reproche que vous me faites, sans l'avoir mérité, que de m'être exposé à un refus, en vous marquant à contre-temps de l'empressement pour obtenir une chose qui eût pu vous faire de la peine à me l'accorder. — Prince, lui dit la fée, je ne veux pas que vous

ayez davantage de ces égards pour moi; et afin que semblable chose n'arrive plus, puisqu'il y a un mois que vous n'avez vu le sultan des Indes votre père, il me semble que vous ne devez pas mettre entre les visites que vous aurez à lui rendre un plus long intervalle. Commencez donc dès demain, et continuez de même de mois en mois, sans qu'il soit besoin que vous m'en parliez, ou que vous attendiez que je vous en parle; j'y consens très volontiers.»

Le prince Ahmed partit le lendemain avec la même suite, mais plus leste, et lui-même monté, équipé et habillé plus magnifiquement que la première fois; et il fut reçu par le sultan avec la même joie et avec la même satisfaction. Il continua plusieurs mois à lui rendre visite, et toujours dans un équipage plus riche et plus éclatant.

A la fin, quelques vizirs, favoris du sultan, qui jugèrent de la grandeur et de la puissance du prince Ahmed, par les échantillons qu'il en faisoit paroître, abusèrent de la liberté que le sultan leur donnoit de lui parler, pour lui faire naître de l'ombrage contre lui. Ils lui représentèrent qu'il étoit de la bonne prudence qu'il sût où le prince son fils faisoit sa retraite, d'où il prenoit de quoi faire une si grande dépense, lui à qui il n'avoit assigné ni apanage, ni revenu

fixe, qui sembloit ne venir à la cour que pour le braver en affectant de faire voir qu'il n'avoit pas besoin de ses libéralités pour vivre en prince; et qu'enfin il étoit à craindre qu'il ne fît soulever les peuples pour attenter à le détrôner.

Le sultan des Indes, qui étoit bien éloigné de penser que le prince Ahmed fût capable de former un dessein aussi criminel que celui que les favoris prétendoient lui faire accroire, leur dit: « Vous vous moquez : mon fils m'aime, et je suis d'autant plus sûr de sa tendresse et de sa fidélité, que je ne me souviens pas de lui avoir donné le moindre sujet d'être mécontent de moi. »

Sur ces dernières paroles, un des favoris prit occasion de lui dire : « Sire, quoique votre majesté, au jugement général des plus sensés, n'ait pu prendre un meilleur parti que celui qu'elle a pris pour mettre d'accord les trois princes au sujet du mariage de la princesse Nourounnihar, qui sait si le prince Ahmed s'est soumis à la décision du sort avec la même résignation que le prince Houssain? Ne peut-il pas s'être imaginé qu'il la méritoit seul, et que votre majesté, au lieu de la lui accorder préférablement à ses aînés, lui a fait une injustice en remettant la chose à ce qui en seroit décidé par le sort?

« Votre majesté peut dire, ajouta le malicieux favori, que le prince Ahmed ne donne aucune marque de mécontentement, que nos frayeurs sont vaines, que nous nous alarmons trop facilement, et que nous avons tort de lui suggérer des soupçons de cette nature contre un prince de son sang, qui peut-être n'ont pas de fondement; mais, sire, poursuivit le favori, peut-être aussi que ces soupçons sont bien fondés. Votre majesté n'ignore pas que dans une affaire aussi délicate et aussi importante, il faut s'attacher au parti le plus sûr; qu'elle considère que la dissimulation de la part du prince peut l'amuser et la tromper, et que le danger est d'autant plus à craindre, qu'il ne paroît pas que le prince Ahmed soit fort éloigné de sa capitale. En effet, si elle y a fait la même attention que nous, elle a pu observer que toutes les fois qu'il arrive, lui et ses gens sont frais, leurs habillemens et les housses des chevaux, avec leurs ornemens, ont le même éclat que s'ils ne faisoient que de sortir de la main de l'ouvrier. Leurs chevaux même ne sont pas plus harassés que s'ils ne venoient que de la promenade. Ces marques du voisinage du prince Ahmed sont si évidentes, que nous croirions manquer à notre devoir, si nous ne lui en faisions notre humble remontrance, afin que pour

sa propre conservation, et pour le bien de ses états, elle y ait tel égard qu'elle jugera à propos.»

Quand le favori eut achevé ce long discours, le sultan, en mettant fin à l'entretien, dit: «Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que mon fils Ahmed soit aussi méchant que vous voulez me le persuader; je ne laisse pas néanmoins de vous être obligé de vos conseils, et je ne doute pas que vous ne me les donniez avec bonne intention.»

Le sultan des Indes parla de la sorte à ses favoris, sans leur faire connoître que leurs discours eussent fait impression sur son esprit. Il ne laissa pas néanmoins d'en être alarmé, et il résolut de faire observer les démarches du prince Ahmed, sans en donner connoissance à son grand-vizir. Il fit venir la magicienne, qui fut introduite par une porte secrète du palais, et amenée jusque dans son cabinet. Il lui dit: «Tu m'as dit la vérité, quand tu m'as assuré que mon fils Ahmed n'étoit pas mort, et je t'en ai obligation; il faut que tu me fasses un autre plaisir. Depuis que je l'ai retrouvé, et qu'il vient à ma cour de mois en mois, je n'ai pu obtenir de lui qu'il m'apprît en quel lieu il est établi, et je n'ai pas voulu le gêner pour lui tirer son secret malgré lui; mais je te crois assez habile pour faire en sorte que ma cu-

riosité soit satisfaite, sans que ni lui ni personne de ma cour en sache rien. Tu sais qu'il est ici; et comme il a coutume de s'en retourner sans prendre congé de moi, non plus que d'aucun de ma cour, ne perds pas de temps, va dès aujourd'hui sur son chemin, et observe-le si bien que tu saches où il se retire, et que tu m'en apportes la réponse. »

En sortant du palais du sultan, comme la magicienne avoit appris en quel endroit le prince Ahmed avoit trouvé sa flèche, dès l'heure même elle y alla, et elle se cacha près des rochers, de manière qu'elle ne pouvoit pas être aperçue.

Le lendemain, le prince Ahmed partit dès la pointe du jour, sans avoir pris congé ni du sultan ni d'aucun courtisan, selon sa coutume. La magicienne le vit venir : elle le conduisit des yeux jusqu'à ce qu'elle le perdît de vue, lui et sa suite.

Comme les rochers formoient une barrière insurmontable aux mortels, soit à pied, soit à cheval, tant ils étoient escarpés, la magicienne jugea de deux choses l'une, ou que le prince se retiroit dans une caverne, ou dans quelque lieu souterrain où des génies et des fées faisoient leur demeure. Quand elle eut jugé que le prince et ses gens devoient avoir disparu et être ren-

trés dans la caverne ou dans le souterrain, elle sortit du lieu où elle s'étoit cachée, et alla droit à l'enfoncement où elle les avoit vus entrer; elle y entra, et en avançant jusqu'où il se terminoit par plusieurs détours, elle regarda de tous les côtés, en allant et en revenant plusieurs fois sur ses pas. Mais nonobstant sa diligence, elle n'aperçut aucune ouverture de caverne, non plus que la porte de fer qui n'avoit pas échappé à la recherche du prince Ahmed; c'est que cette porte étoit apparente pour les hommes seulement, et particulièrement pour certains hommes dont la présence pouvoit être agréable à la fée Pari-Banou, et nullement pour les femmes.

La magicienne, qui vit que la peine qu'elle se donnoit étoit inutile, fut obligée de se contenter de la découverte qu'elle venoit de faire. Elle revint en rendre compte au sultan; et en achevant de lui faire le récit de ses démarches, elle ajouta : « Sire, comme votre majesté peut le comprendre après ce que je viens d'avoir l'honneur de lui marquer, il ne me sera pas difficile de lui donner toute la satisfaction qu'elle peut désirer touchant la conduite du prince Ahmed. Je ne lui dirai pas dès à présent ce que j'en pense : j'aime mieux le lui faire connoître de manière qu'elle ne puisse pas en douter. Pour y parvenir, je ne lui demande que du temps

et de la patience, avec la permission de me laisser faire, sans s'informer des moyens dont j'ai besoin de me servir. »

Le sultan prit en bonne part les mesures que la magicienne prenoit avec lui. Il lui dit : « Tu es la maîtresse ; va, et fais comme tu le jugeras à propos ; j'attendrai avec patience l'effet de tes promesses. » Et afin de l'encourager, il lui fit présent d'un diamant d'un très grand prix, en lui disant que c'étoit en attendant qu'il la récompensât pleinement quand elle auroit achevé de lui rendre le service important dont il se reposoit sur son habileté.

Comme le prince Ahmed, depuis qu'il avoit obtenu de la fée Pari-Banou la permission d'aller faire sa cour au sultan des Indes, n'avoit pas manqué d'être régulier à s'en acquitter une fois le mois, la magicienne, qui ne l'ignoroit pas, attendit que le mois qui couroit fût achevé. Un jour ou deux avant qu'il finît, elle ne manqua pas de se rendre au pied des rochers, à l'endroit où elle avoit perdu de vue le prince et ses gens, et elle attendit là, dans l'intention d'exécuter le projet qu'elle avoit imaginé.

Dès le lendemain, le prince Ahmed sortit à son ordinaire par la porte de fer, avec la même suite qui avoit coutume de l'accompagner, et il arriva près de la magicienne qu'il ne connoissoit

pas pour ce qu'elle étoit. Comme il eut aperçu qu'elle étoit couchée, la tête appuyée sur le roc, et qu'elle se plaignoit comme une personne qui souffroit beaucoup, la compassion fit qu'il se détourna pour s'approcher d'elle, et qu'il lui demanda quel étoit son mal, et ce qu'il pouvoit faire pour la soulager.

La magicienne artificieuse, sans lever la tête, en regardant le prince d'une manière à augmenter la compassion dont il étoit déjà touché, répondit par des paroles entrecoupées, et comme pouvant à peine respirer, qu'elle étoit partie de chez elle pour aller à la ville, et que dans le chemin elle avoit été attaquée d'une fièvre violente; que les forces à la fin lui avoient manqué, et qu'elle avoit été contrainte de s'arrêter, et de demeurer dans l'état où il la voyoit, dans un lieu éloigné de toute habitation, et par conséquent sans espérance d'être secourue.

« Bonne femme, reprit le prince Ahmed, vous n'êtes pas si éloignée du secours dont vous avez besoin que vous le croyez : je suis prêt à vous le faire éprouver, et à vous mettre fort près d'ici dans un lieu où l'on aura pour vous, non seulement tout le soin possible, mais même où vous trouverez une prompte guérison. Pour cela, vous n'avez qu'à vous lever, et qu'à souffrir qu'un de mes gens vous prenne en croupe. »

A ces paroles du prince Ahmed, la magicienne, qui ne feignoit d'être malade que pour apprendre où il demeuroit, ce qu'il faisoit, et quel étoit son sort, ne refusa pas le bienfait qu'il lui offrit de si bonne grâce; et pour marquer qu'elle acceptoit l'offre, plutôt par son action que par des paroles, en feignant que la violence de sa maladie prétendue l'en empêchoit, elle fit des efforts pour se lever. En même temps deux cavaliers du prince mirent pied à terre, l'aidèrent à se lever sur ses pieds, et la mirent en croupe derrière un autre cavalier. Pendant qu'ils remontoient à cheval, le prince, qui rebroussa chemin, se mit à la tête de sa troupe, et arriva bientôt à la porte de fer, qui fut ouverte par un des cavaliers qui s'étoit avancé. Le prince entra; et quand il fut arrivé dans la cour du palais de la fée, sans mettre pied à terre, il détacha un de ses cavaliers pour l'avertir qu'il vouloit lui parler.

La fée Pari-Banou fit d'autant plus de diligence, qu'elle ne comprenoit pas quel motif avoit pu obliger le prince Ahmed à revenir si tôt sur ses pas. Sans lui donner le temps de lui demander quel étoit ce motif: « Ma princesse, lui dit le prince en lui montrant la magicienne que deux de ses gens, après l'avoir mise à terre, soutenoient par-dessous les bras, je vous prie

d'avoir pour cette bonne femme la même compassion que moi. Je viens de la trouver dans l'état où vous la voyez ; et je lui ai promis l'assistance dont elle a besoin. Je vous la recommande, persuadé que vous ne l'abandonnerez pas, autant par votre propre inclination, qu'en considération de ma prière. »

La fée Pari-Banou, qui avoit eu les yeux attachés sur la prétendue malade, pendant que le prince Ahmed lui parloit, commanda à deux de ses femmes qui l'avoient suivie, de la prendre d'entre les mains des deux cavaliers, de la mener dans un appartement du palais, et de prendre pour elle le même soin qu'elles prendroient pour sa propre personne.

Pendant que les deux femmes exécutoient l'ordre qu'elles venoient de recevoir, Pari-Banou s'approcha du prince Ahmed ; et en baissant la voix : « Prince, dit-elle, je loue votre compassion ; elle est digne de vous et de votre naissance, et je me fais un grand plaisir de correspondre à votre bonne intention ; mais vous me permettrez de vous dire que je crains fort que cette bonne intention ne soit mal récompensée. Il ne me paroît pas que cette femme soit aussi malade qu'elle le fait paroître ; et je suis fort trompée si elle n'est pas apostée exprès pour vous donner de grandes mortifications. Mais

que cela ne vous afflige pas ; et quoi que l'on puisse machiner contre vous, persuadez-vous que je vous délivrerai de tous les piéges que l'on pourra vous tendre : allez, et poursuivez votre voyage. »

Ce discours de la fée n'alarma pas le prince Ahmed : « Ma princesse, reprit-il, comme je ne me souviens pas d'avoir fait mal à personne, et que je n'ai pas dessein d'en faire, je ne crois pas aussi que personne ait la pensée de m'en causer. Quoi qu'il en puisse être, je ne cesserai de faire le bien toutes les fois que l'occasion s'en présentera. » En achevant, il prit congé de la fée ; et en se séparant il reprit son chemin, qu'il avoit interrompu à l'occasion de la magicienne ; et en peu de temps il arriva avec sa suite à la cour du sultan, qui le reçut à peu près à son ordinaire, en se contraignant, autant qu'il lui étoit possible, pour ne rien faire paroître du trouble causé par les soupçons que les discours de ses favoris lui avoient fait naître.

Les deux femmes cependant, que la fée Pari-Banou avoit chargées de ses ordres, avoient mené la magicienne dans un très bel appartement et meublé richement. D'abord elles la firent asseoir sur un sofa, où, pendant qu'elle étoit appuyée contre un coussin de brocart à fond d'or, elles préparèrent devant elle, sur le

même sofa, un lit dont les matelas de satin étoient relevés d'une broderie en soie, les draps d'une toile des plus fines, et la couverture de drap d'or. Quand elles l'eurent aidée à se coucher, car la magicienne continuoit de feindre que l'accès de fièvre dont elle étoit attaquée la tourmentoit de manière qu'elle ne pouvoit s'aider elle-même; alors, dis-je, une des deux femmes sortit, et revint peu de temps après avec une porcelaine des plus fines à la main, pleine d'une liqueur. Elle la présenta à la magicienne, pendant que l'autre femme l'aidoit à se mettre sur son séant : «Prenez cette liqueur, dit-elle, c'est de l'eau de la fontaine des Lions, remède souverain pour quelque fièvre que ce soit. Vous en verrez l'effet en moins d'une heure de temps.»

La magicienne, pour mieux feindre, se fit prier long-temps, comme si elle eût eu une répugnance insurmontable à prendre cette potion. Elle prit enfin la porcelaine, et elle avala la liqueur en secouant la tête, comme si elle se fût fait une grande violence. Quand elle se fut recouchée, les deux femmes la couvrirent bien : «Demeurez en repos, lui dit celle qui avoit apporté la potion, et même dormez si l'envie vous en prend. Nous allons vous laisser, et nous espérons de vous trouver parfaitement guérie quand nous reviendrons, environ dans une heure.»

La magicienne, qui n'étoit pas venue pour faire la malade long-temps, mais uniquement pour épier où étoit la retraite du prince Ahmed, et ce qui pouvoit l'avoir obligé de renoncer à la cour du sultan son père, et qui en étoit déjà informée suffisamment, eût volontiers déclaré dès lors que la potion avoit fait son effet : tant elle avoit d'envie de retourner et d'informer le sultan du bon succès de la commission dont il l'avoit chargée. Mais comme on ne lui avoit pas dit que la potion fît effet sur-le-champ, il fallut, malgré elle, qu'elle attendît le retour des deux femmes.

Les deux femmes vinrent dans le temps qu'elles avoient dit, et elles trouvèrent la magicienne levée, habillée sur le sofa, qui se leva en les voyant entrer : « O l'admirable potion! s'écria-t-elle, elle a fait son effet bien plus tôt que vous ne me l'aviez dit, et je vous attendois avec impatience il y a déjà du temps, pour vous prier de me mener à votre charitable maîtresse, afin que je la remercie de sa bonté, dont je lui serai obligée éternellement, et que, guérie comme par un miracle, je ne perde pas de temps pour continuer mon voyage. »

Les deux femmes, fées comme leur maîtresse, après avoir marqué à la magicienne la part qu'elles prenoient à la joie qu'elle avoit de

sa prompte guérison, marchèrent devant elle pour lui montrer le chemin, et la menèrent au travers de plusieurs appartemens, tous plus superbes que celui d'où elle sortoit, dans le salon le plus magnifique et le plus richement meublé de tout le palais.

Pari-Banou étoit dans ce salon, assise sur un trône d'or massif, enrichi de diamans, de rubis et de perles d'une grosseur extraordinaire, et à droite et à gauche accompagnée d'un grand nombre de fées, toutes d'une beauté charmante et habillées très richement. A la vue de tant d'éclat et de majesté, la magicienne ne fut pas seulement éblouie, elle demeura même si fort interdite, qu'après s'être prosternée devant le trône, il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche pour remercier la fée, comme elle se l'étoit proposé. Pari-Banou lui en épargna la peine : « Bonne femme, dit-elle, je suis bien aise que l'occasion de vous obliger se soit présentée, et je vous vois avec plaisir en état de poursuivre votre chemin. Je ne vous retiens pas ; mais auparavant vous ne serez pas fâchée de voir mon palais. Allez avec mes femmes : elles vous accompagneront et vous le feront voir. »

La magicienne, toujours interdite, se prosterna une seconde fois le front sur le tapis qui couvroit le bas du trône, en prenant congé,

sans avoir la force ni la hardiesse de proférer une seule parole, et elle se laissa conduire par les deux fées qui l'accompagnoient. Elle vit avec étonnement et avec des exclamations continuelles, les mêmes appartemens pièce à pièce, les mêmes richesses, la même magnificence que la fée Pari-Banou elle-même avoit fait observer au prince Ahmed la première fois qu'il s'étoit présenté devant elle, comme nous l'avons vu; et ce qui lui donna le plus d'admiration, fut qu'après avoir vu tout le contenu du palais, les deux fées lui dirent que tout ce qu'elle venoit d'admirer n'étoit qu'un échantillon de la grandeur et de la puissance de leur maîtresse, et que dans l'étendue de ses états, elle avoit d'autres palais dont elles ne pouvoient dire le nombre, tous d'une architecture et d'un modèle différent, non moins superbes et non moins magnifiques. En l'entretenant de plusieurs autres particularités, elles la conduisirent jusqu'à la porte de fer par où le prince Ahmed l'avoit amenée, l'ouvrirent, et lui dirent qu'elles lui souhaitoient un heureux voyage, après qu'elle eut pris congé d'elles, et qu'elle les eut remerciées de la peine qu'elles s'étoient donnée.

Après avoir avancé quelques pas, la magicienne se retourna pour observer la porte et pour la reconnoître; mais elle la chercha en vain:

elle étoit devenue invisible pour elle, de même que pour toute autre femme, comme nous l'avons remarqué. Ainsi, à la réserve de cette seule circonstance, elle se rendit auprès du sultan, assez contente d'elle-même, de s'être si bien acquittée de la commission dont elle avoit été chargée. Quand elle fut arrivée à la capitale, elle alla, par des rues détournées, se faire introduire par la même porte secrète du palais. Le sultan, averti de son arrivée, la fit venir; et comme il la vit paroître avec un visage sombre, il jugea qu'elle n'avoit pas réussi, et il lui dit: « A te voir, je juge que ton voyage a été inutile, et que tu ne m'apportes pas l'éclaircissement que j'attendois de ta diligence. »

« Sire, reprit la magicienne, votre majesté me permettra de lui représenter que ce n'est pas à me voir qu'elle doit juger si je me suis bien comportée dans l'exécution de l'ordre dont elle m'a honorée, mais sur le rapport sincère de ce que j'ai fait et de tout ce qui m'est arrivé, en n'oubliant rien pour me rendre digne de son approbation. Ce qu'elle peut remarquer de sombre dans mon visage, vient d'une autre cause que celle de n'avoir pas réussi, en quoi j'espère que votre majesté trouvera qu'elle a lieu d'être contente. Je ne lui dis pas quelle est cette cause : le récit que j'ai à lui faire, si elle a la

patience de m'écouter, la lui fera connoître. »

Alors la magicienne raconta au sultan des Indes de quelle manière, en feignant d'être malade, elle avoit fait en sorte que le prince Ahmed, touché de compassion, l'avoit fait mener dans un lieu souterrain, présentée et recommandée lui-même à une fée d'une beauté à laquelle il n'y en avoit pas de comparable dans l'univers, en la priant de vouloir bien contribuer de ses soins à lui rendre la santé. Elle lui marqua ensuite avec quelle complaisance la fée avoit aussitôt donné ordre à deux des fées qui l'accompagnoient de se charger d'elle, et de ne la pas abandonner qu'elle n'eût recouvré la santé; ce qui lui avoit fait connoître qu'une si grande condescendance ne pouvoit venir que de la part d'une épouse pour un époux. La magicienne ne manqua pas de lui exagérer la surprise où elle avoit été à la vue de la façade du palais de la fée, à laquelle elle ne croyoit pas qu'il y eût rien d'égal au monde, pendant que les deux fées l'y menoient par-dessous les bras, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, comme une malade, telle qu'elle feignoit de l'être, qui n'eût pu se soutenir ni marcher sans leur secours. Elle lui fit le détail de leur empressement à la soulager quand elle fut dans l'appartement où elles l'avoient conduite, de la potion qu'on lui avoit fait prendre, de la prompte

guérison qui s'étoit ensuivie, mais feinte de même que la maladie, quoiqu'elle ne doutât pas de la vertu de la potion ; de la majesté de la fée assise sur un trône tout brillant de pierreries, dont la valeur surpassoit toutes les richesses du royaume des Indes ; et enfin des autres richesses immenses et hors de toute supputation, tant en général qu'en particulier, qui étoient renfermées dans la vaste étendue du palais.

La magicienne acheva en cet endroit le récit du succès de sa commission ; et en continuant son discours : « Sire, poursuivit-elle, que pense votre majesté de ces richesses inouïes de la fée? Peut-être dira-t-elle qu'elle en est dans l'admiration, et qu'elle se réjouit de la haute fortune du prince Ahmed son fils, qui en jouit en commun avec la fée. Pour moi, sire, je supplie votre majesté de me pardonner, si je prends la liberté de lui remontrer que j'en pense autrement, et même que j'en suis dans l'épouvante, quand je considère le malheur qui peut lui en arriver; et c'est ce qui fait le sujet de l'inquiétude où je suis, que je n'ai pu si bien dissimuler qu'elle ne s'en soit aperçue. Je veux croire que le prince Ahmed, par son bon naturel, n'est pas capable de lui-même de rien entreprendre contre votre majesté; mais qui peut répondre que la fée, par ses attraits, par ses caresses et par le pouvoir

qu'elle a déjà acquis sur l'esprit de son époux, ne lui inspirera pas le pernicieux dessein de supplanter votre majesté, et de s'emparer de la couronne du royaume des Indes? C'est à votre majesté à faire toute l'attention que mérite une affaire d'une aussi grande importance. »

Quelque persuadé que fût le sultan des Indes du bon naturel du prince Ahmed, il ne laissa pas d'être ému par le discours de la magicienne. Il lui dit, en la congédiant : « Je te remercie de la peine que tu t'es donnée, et de ton avis salutaire; j'en connois toute l'importance, qui me paroît telle que je ne puis en délibérer sans prendre conseil. »

Quand on étoit venu annoncer au sultan l'arrivée de la magicienne, il s'entretenoit avec les mêmes favoris qui lui avoient déjà inspiré contre le prince Ahmed des soupçons que nous avons dit. Il se fit suivre par la magicienne, et il vint retrouver ses favoris. Il leur fit part de ce qu'il venoit d'apprendre; et après qu'il leur eut communiqué aussi le sujet qu'il y avoit de craindre que la fée ne fît changer l'esprit du prince, il leur demanda de quels moyens ils croyoient qu'on pouvoit se servir pour prévenir un si grand mal.

L'un des favoris, en prenant la parole pour tous, répondit : « Pour prévenir ce mal, sire,

puisque votre majesté connoît celui qui pourroit en devenir l'auteur, qu'il est au milieu de sa cour, et qu'il est en son pouvoir de le faire, elle ne devroit pas hésiter à le faire arrêter, et je ne dirai pas à lui faire ôter la vie, la chose feroit un trop grand éclat, mais au moins à le faire enfermer dans une prison étroite pour le reste de ses jours. » Les autres favoris applaudirent à ce sentiment tout d'une voix.

La magicienne, qui trouva le conseil trop violent, demanda au sultan la permission de parler; et quand il la lui eut accordée, elle dit: « Sire, je suis persuadée que c'est le zèle pour les intérêts de votre majesté qui fait que ses conseillers lui proposent de faire arrêter le prince Ahmed; mais ils ne trouveront pas mauvais que je leur fasse considérer qu'en arrêtant ce prince, il faudroit donc en même temps faire arrêter ceux qui l'accompagnent; mais ceux qui l'accompagnent sont des génies. Croient-ils qu'il soit aisé de les surprendre, de mettre la main sur eux, et de se saisir de leurs personnes? Ne disparoîtroient-ils pas par la propriété qu'ils ont de se rendre invisibles? Et dans le moment n'iroient-ils pas informer la fée de l'insulte qu'on auroit faite à son époux; et la fée laisseroit-elle l'insulte sans vengeance? Mais si par quelque autre moyen moins éclatant, le sultan peut se

mettre à couvert des mauvais desseins que le prince Ahmed pourroit avoir, sans que la gloire de sa majesté y fût intéressée, et que personne ne pût soupçonner qu'il y eût de la mauvaise intention de sa part, ne seroit-il pas plus à propos qu'elle le mît en pratique? Si sa majesté avoit quelque confiance en mon conseil, comme les génies et les fées peuvent des choses qui sont au-dessus de la portée des hommes, elle piqueroit le prince Ahmed d'honneur, en l'engageant à lui procurer certains avantages, par l'entremise de la fée, sous prétexte d'en tirer une grande utilité, dont il lui auroit obligation. Par exemple, toutes les fois que votre majesté veut se mettre en campagne, elle est obligée de faire une dépense prodigieuse, non seulement en pavillons et en tentes pour elle et pour son armée, mais même en chameaux, en mulets et autres bêtes de charge, seulement pour voiturer tout cet attirail; ne pourroit-elle pas l'engager, par le grand crédit qu'il doit avoir auprès de la fée, à lui procurer un pavillon qui puisse tenir dans la main, sous lequel cependant toute votre armée puisse demeurer à couvert? Je n'en dis pas davantage à votre majesté. Si le prince apporte le pavillon, il y a tant d'autres demandes de cette nature qu'elle pourra lui faire, qu'à la fin il faudra qu'il succombe dans les difficultés, ou dans

l'impossibilité de l'exécution, quelque fertile en moyens et en inventions que puisse être la fée qui vous l'a enlevé par ses enchantemens. De la sorte, la honte fera qu'il n'osera plus paroître, et qu'il sera contraint de passer ses jours avec la fée, exclus du commerce de ce monde; d'où il arrivera que votre majesté n'aura plus rien à craindre de ses entreprises, et qu'on ne pourra pas lui reprocher une action aussi odieuse, que celle de l'effusion du sang d'un fils, ou de le confiner dans une prison perpétuelle. »

Quand la magicienne eut achevé de parler, le sultan demanda à ses favoris s'ils avoient quelque chose de meilleur à lui proposer; et comme il vit qu'ils gardoient le silence, il se détermina à suivre le conseil de la magicienne, comme celui qui lui paroissoit le plus raisonnable, et qui d'ailleurs étoit conforme à la douceur qu'il avoit toujours suivie dans sa manière de gouverner.

Le lendemain, comme le prince Ahmed se fut présenté devant le sultan son père, qui s'entretenoit avec ses favoris, et qu'il eut pris place près de sa personne, sa présence n'empêcha pas que la conversation sur plusieurs choses indifférentes ne continuât encore quelque temps. Ensuite le sultan prit la parole, et en l'adressant au prince Ahmed: « Mon fils, dit-il, quand

vous vîntes me tirer de la profonde tristesse où la longueur de votre absence m'avoit plongé, vous me fîtes un mystère du lieu que vous aviez choisi pour votre retraite; et, satisfait de vous revoir et d'apprendre que vous étiez content de votre sort, je ne voulus pas pénétrer dans votre secret, dès que j'eus compris que vous ne le souhaitiez pas. Je ne sais quelle raison vous pouvez avoir eue pour en user de la sorte avec un père, qui dès lors, comme je le fais aujourd'hui, vous eût témoigné la part qu'il prenoit à votre bonheur. Je sais quel est ce bonheur; je m'en réjouis avec vous, et j'approuve le parti que vous avez pris d'épouser une fée si digne d'être aimée, si riche et si puissante, comme je l'ai appris de bonne part. Si puissant que je sois, il ne m'eût pas été possible de vous procurer un mariage semblable. Dans le haut rang où vous vous êtes élevé, lequel pourroit être envié par tout autre que par un père comme moi, je vous demande non seulement que vous continuiez de vivre avec moi en bonne intelligence, comme vous avez toujours fait jusqu'à présent, mais même d'employer tout le crédit que vous pouvez avoir auprès de votre fée pour m'obtenir son assistance dans les besoins que je pourrois avoir, et dès aujourd'hui vous voudrez bien que je mette ce crédit à l'épreuve. Vous n'ignorez

pas à quelle dépense excessive, sans parler de l'embarras, mes généraux, mes officiers subalternes, et moi-même, nous sommes obligés toutes les fois que j'ai à me mettre en campagne en temps de guerre, pour nous pourvoir de pavillons et de tentes, de chameaux et d'autres bêtes de charge pour les transporter. Si vous faites bien attention au plaisir que vous me ferez, je suis persuadé que vous n'aurez pas de peine à faire en sorte que votre fée vous accorde un pavillon qui tienne dans la main, et sous lequel toute mon armée puisse être à couvert, surtout quand vous lui aurez fait connoître qu'il sera destiné pour moi. La difficulté de la chose ne vous attirera pas un refus : tout le monde sait le pouvoir qu'ont les fées d'en faire de plus extraordinaires. »

Le prince Ahmed ne s'étoit pas attendu que le sultan son père dût exiger de lui une chose pareille, qui lui parut d'abord très difficile, pour ne pas dire impossible. En effet, quoiqu'il n'ignorât pas absolument combien le pouvoir des génies et des fées étoit grand, il douta néanmoins qu'il s'étendît à pouvoir lui fournir un pavillon tel qu'il le demandoit. D'ailleurs, jusqu'alors il n'avoit rien demandé d'approchant à Pari-Banou : il se contentoit des marques continuelles qu'elle lui donnoit de sa passion,

et il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui persuader qu'il y répondoit de tout son cœur, sans autre intérêt que celui de se conserver dans ses bonnes grâces. Ainsi il fut dans un grand embarras sur la réponse qu'il avoit à faire.

« Sire, reprit-il, si j'ai fait un mystère à votre majesté de ce qui m'étoit arrivé, et du parti que j'avois pris après avoir trouvé ma flèche, c'est qu'il ne me parut pas qu'il lui importât d'en être informée. J'ignore par quel endroit ce mystère lui a été révélé. Je ne puis néanmoins lui cacher que le rapport qu'on lui a fait est véritable. Je suis époux de la fée dont on lui a parlé; je l'aime, et je suis persuadé qu'elle m'aime de même; mais pour ce qui est du crédit que j'ai auprès d'elle, comme votre majesté le croit, je ne puis en rien dire. C'est que non seulement je ne l'ai pas mis à l'épreuve, je n'en ai pas même eu la pensée, et j'eusse fort souhaité que votre majesté eût voulu me dispenser de l'entreprendre, et me laisser jouir du bonheur d'aimer et d'être aimé, avec le désintéressement pour toute autre chose que je m'étois proposé. Mais ce qu'un père demande, est un commandement pour un fils, qui, comme moi, se fait un devoir de lui obéir en toutes choses. Quoique malgré moi, et avec une répugnance que je ne puis exprimer, je ne laisserai pas de

faire à mon épouse la demande que votre majesté souhaite que je lui fasse; mais je ne lui promets pas de l'obtenir; et si je cesse d'avoir l'honneur de venir lui rendre mes respects, ce sera une marque que je ne l'aurai pas obtenue; et par avance, je lui demande la grâce de me le pardonner, et de considérer qu'elle-même m'aura réduit à cette extrémité. »

Le sultan des Indes repartit au prince Ahmed : « Mon fils, je serois bien fâché que ce que je vous demande pût vous donner lieu de me causer le déplaisir de ne vous plus voir; je vois bien que vous ne connoissez pas le pouvoir d'un mari sur une femme. La vôtre feroit voir qu'elle ne vous aimeroit que très foiblement, si avec le pouvoir qu'elle a comme fée, elle vous refusoit une chose d'aussi peu de conséquence que ce que je vous prie de lui demander pour l'amour de moi. Abandonnez votre timidité : elle ne vient que de ce que vous croyez n'être pas aimé autant que vous aimez. Allez, demandez seulement, vous verrez que la fée vous aime au-delà de ce que vous croyez, et souvenez-vous que, faute de ne pas demander, on se prive de grands avantages. Pensez que de même que vous ne lui refuseriez pas ce qu'elle vous demanderoit, parce que vous l'aimez, elle ne vous refusera pas aussi ce que vous lui demanderez, parce qu'elle vous aime. »

Le sultan des Indes ne persuada pas le prince Ahmed par son discours : le prince Ahmed eût mieux aimé qu'il lui eût demandé toute autre chose, que de l'exposer à déplaire à sa chère Pari-Banou ; et dans le chagrin qu'il conçut, il partit de la cour deux jours plus tôt qu'il n'avoit coutume. Dès qu'il fut arrivé, la fée, qui jusqu'alors l'avoit toujours vu se présenter devant elle avec un visage ouvert, lui demanda la cause du changement qu'elle y remarquoit. Comme elle vit qu'au lieu de répondre, il lui demandoit des nouvelles de sa santé, d'un air qui faisoit connoître qu'il évitoit de la satisfaire : « Je répondrai, dit-elle, à votre demande quand vous aurez répondu à la mienne. » Le prince s'en défendit long-temps, en lui protestant que ce n'étoit rien ; mais plus il se défendoit, plus elle le pressoit. « Je ne puis, dit-elle, vous voir dans l'état où vous êtes, que vous ne m'ayez déclaré ce qui vous fait de la peine, afin que j'en dissipe la cause, quelle qu'elle puisse être : il faudroit qu'elle fût bien extraordinaire si elle étoit hors de mon pouvoir, à moins que ce ne fût la mort du sultan votre père ; en ce cas-là, outre que je tâcherois d'y contribuer de mon côté, le temps vous en apporteroit la consolation. »

Le prince Ahmed ne put résister plus long-temps aux vives instances de la fée ; il lui dit :

« Madame, Dieu prolonge la vie du sultan mon père, et le bénisse jusqu'à la fin de ses jours! Je l'ai laissé plein de vie et en parfaite santé; ainsi ce n'est pas là ce qui cause le chagrin dont vous vous êtes aperçue. C'est le sultan lui-même qui en est la cause; et j'en suis d'autant plus affligé, qu'il me met dans la nécessité fâcheuse de vous être importun. Premièrement, madame, vous savez le soin que j'ai pris, avec votre approbation, de lui cacher le bonheur que j'ai eu de vous voir, de vous aimer, de mériter vos bonnes grâces et votre amour, et de recevoir votre foi en vous donnant la mienne; je ne sais néanmoins par quel endroit il en a été informé. »

La fée Pari-Banou interrompit le prince Ahmed en cet endroit. « Et moi, reprit-elle, je le sais : souvenez-vous de ce que je vous ai prédit de la femme qui vous a fait accroire qu'elle étoit malade, et dont vous avez eu compassion; c'est elle-même qui a rapporté au sultan votre père ce que vous lui aviez caché. Je vous avois dit qu'elle étoit aussi peu malade que vous et moi: elle en a fait voir la vérité. En effet, après que les deux femmes auxquelles je l'avois recommandée lui eurent fait prendre d'une eau souveraine pour toutes sortes de fièvres, dont cependant elle n'avoit pas besoin, elle feignit que cette eau l'avoit guérie, et se fit amener pour

prendre congé de moi, afin d'aller incessamment rendre compte du succès de son entreprise. Elle étoit même si pressée, qu'elle seroit partie sans voir mon palais, si en commandant à mes deux femmes de la conduire, je ne lui eusse fait comprendre qu'il valoit la peine d'être vu. Mais poursuivez; et voyons en quoi le sultan votre père vous a mis dans la nécessité de m'être importun : chose néanmoins qui n'arrivera pas; je vous prie d'en être persuadé. »

« Madame, poursuivit le prince Ahmed, vous avez pu remarquer que jusqu'à présent, satisfait d'être aimé de vous, je ne vous ai demandé aucune autre faveur. Après la possession d'une épouse si aimable, que pourrois-je désirer davantage? Je n'ignore pas néanmoins quel est votre pouvoir ; mais je m'étois fait un devoir de bien me garder de le mettre à l'épreuve. Considérez donc, je vous en conjure, que ce n'est pas moi, mais le sultan mon père, qui vous fait la demande indiscrète, autant qu'il me le paroît, d'un pavillon qui le mette à couvert des injures du temps quand il est en campagne, lui, toute sa cour et toute son armée, et qui tienne dans la main. Encore une fois, ce n'est pas moi, c'est le sultan mon père qui vous demande cette grâce. »

« Prince, reprit la fée en souriant, je suis fâ-

chée que si peu de chose vous ait causé l'embarras et le tourment d'esprit que vous me faites paroître. Je vois bien que deux choses y ont contribué : l'une est la loi que vous vous êtes imposée, de vous contenter de m'aimer et d'être aimé de moi, et de vous abstenir de la liberté de me faire la moindre demande qui mît mon pouvoir à l'épreuve ; l'autre, que je ne doute pas, quoi que vous en puissiez dire, que vous vous êtes imaginé que la demande que le sultan votre père a exigé que vous me fissiez étoit au-delà de ce pouvoir. Quant à la première, je vous en loue, et je vous en aimerois davantage s'il étoit possible. Quant à la seconde, je n'aurai pas de peine à vous faire connoître que ce que le sultan me demande est une bagatelle, et, dans l'occasion, que je puis toute autre chose plus difficile. Mettez-vous donc l'esprit en repos, et soyez persuadé que bien loin de m'importuner, je me ferai toujours un très grand plaisir de vous accorder tout ce que vous pourrez souhaiter que je fasse pour l'amour de vous. »

En achevant, la fée commanda qu'on lui fît venir sa trésorière. La trésorière vint. « Nourgihan, lui dit la fée (c'étoit le nom de la trésorière), apporte-moi le pavillon le plus grand qui soit dans mon trésor. » Nourgihan revint peu de momens après, et elle apporta un pavillon,

lequel tenoit non seulement dans la main, mais même que la main pouvoit cacher en la fermant, et elle le présenta à la fée sa maîtresse, qui le prit et le mit entre les mains du prince Ahmed, afin qu'il le considérât.

Quand le prince Ahmed vit ce que la fée Pari-Banou appeloit un pavillon, le pavillon le plus grand, disoit-elle, qu'il y eût dans son trésor, il crut qu'elle vouloit se moquer de lui, et les marques de sa surprise parurent sur son visage et dans sa contenance. Pari-Banou, qui s'en aperçut, fit un grand éclat de rire. «Quoi! prince, s'écria-t-elle, vous croyez donc que je veux me moquer de vous? Vous verrez tout à l'heure que je ne suis pas une moqueuse. Nourgihan, dit-elle à sa trésorière, en reprenant le pavillon des mains du prince Ahmed et en le lui remettant, va, dresse-le, que le prince juge si le sultan son père le trouvera moins grand que celui qu'il lui a demandé.»

La trésorière sortit du palais, et s'en éloigna assez pour faire en sorte que quand elle l'auroit dressé, l'extrémité vînt d'un côté jusqu'au palais. Quand elle eut fait, le prince Ahmed le trouva, non pas plus petit, mais si grand, que deux armées aussi nombreuses que celle du sultan des Indes, eussent pu y être à couvert. « Alors, ma princesse, dit-il à Pari-Banou, je vous demande

mille pardons de mon incrédulité : après ce que je vois, je ne crois pas qu'il y ait rien de tout ce que vous voudrez entreprendre dont vous ne puissiez venir à bout. — Vous voyez, lui dit la fée, que le pavillon est plus grand qu'il n'est besoin ; mais vous remarquerez une chose, qu'il a cette propriété, qu'il s'agrandit ou se rapetisse à proportion de ce qui doit y être à couvert, sans qu'il soit besoin qu'on y mette la main. »

La trésorière mit bas le pavillon, le réduisit dans son premier état, l'apporta, et le mit entre les mains du prince. Le prince Ahmed le prit ; et le lendemain, sans différer plus long-temps, il monta à cheval, et, accompagné de sa suite ordinaire, il alla le présenter au sultan son père.

Le sultan, qui s'étoit persuadé qu'un pavillon tel qu'il l'avoit demandé étoit hors de toute possibilité, fut dans une grande surprise de la diligence du prince son fils. Il reçut le pavillon ; et après en avoir admiré la petitesse, il fut dans un étonnement dont il eut de la peine à revenir, quand il l'eut fait dresser dans la grande plaine que nous avons dite, et qu'il eut connu que deux autres armées aussi grandes que la sienne pouvoient y être à couvert fort au large. Comme il eût pu regarder cette circonstance comme une superfluité, qui pouvoit même être incommode dans l'usage, le prince Ahmed n'oublia pas de

l'avertir que cette grandeur se trouveroit toujours proportionnée à celle de son armée.

En apparence, le sultan des Indes témoigna au prince l'obligation qu'il lui avoit d'un présent si magnifique, en le priant d'en bien remercier la fée Pari-Banou de sa part; et pour lui marquer davantage l'état qu'il en faisoit, il commanda qu'on le gardât soigneusement dans son trésor. Mais en lui-même il en conçut une jalousie plus outrée que celle que ses flatteurs et la magicienne lui avoient inspirée, en considérant qu'à la faveur de la fée, le prince son fils pouvoit exécuter des choses qui étoient infiniment au-dessus de sa propre puissance, nonobstant sa grandeur et ses richesses. Ainsi, plus animé qu'auparavant à ne rien oublier pour faire en sorte qu'il pérît, il consulta la magicienne ; et la magicienne lui conseilla d'engager le prince à lui apporter de l'eau de la fontaine des Lions.

Sur le soir, comme le sultan tenoit l'assemblée ordinaire de ses courtisans, et que le prince Ahmed s'y trouvoit, il lui adressa la parole en ces termes : «Mon fils, dit-il, je vous ai déjà témoigné combien je me sens obligé par le présent du pavillon que vous m'avez procuré, que je regarde comme la pièce la plus précieuse de mon trésor ; il faut que pour l'amour de moi vous

fassiez une autre chose qui ne me sera pas moins agréable. J'apprends que la fée votre épouse se sert d'une certaine eau de la fontaine des Lions, qui guérit toutes sortes de fièvres les plus dangereuses ; comme je suis parfaitement persuadé que ma santé vous est tres chère, je ne doute pas aussi que vous ne veuillez bien lui en demander un vase et me l'apporter, comme un remède souverain dont je puis avoir besoin à chaque moment. Rendez-moi donc cet autre service important, et mettez par là le comble aux tendresses d'un bon fils envers un bon père. »

Le prince Ahmed, qui avoit cru que le sultan son père se contenteroit d'avoir à sa disposition un pavillon aussi singulier et aussi utile que celui qu'il venoit de lui apporter, et qu'il ne lui imposeroit pas une nouvelle charge capable de le mettre mal avec la fée Pari-Banou, demeura comme interdit à cette autre demande qu'il venoit de lui faire, nonobstant l'assurance qu'elle lui avoit donnée de lui accorder tout ce qui dépendroit de son pouvoir. Après un silence de quelques momens : « Sire, dit-il, je supplie votre majesté de tenir pour certain qu'il n'y a rien que je ne sois prêt à faire ou à entreprendre pour contribuer à procurer tout ce qui sera capable de prolonger ses jours ; mais je souhai-

terois que ce fût sans l'intervention de mon épouse : c'est pour cela que je n'ose promettre à votre majesté d'apporter de cette eau. Tout ce que je puis faire, c'est de l'assurer que j'en ferai la demande, mais en me faisant la même violence que je me suis faite au sujet du pavillon.»

Le lendemain, le prince Ahmed, de retour auprès de la fée Pari-Banou, lui fit le récit sincère et fidèle de ce qu'il avoit fait et de ce qui s'étoit passé à la cour du sultan son père à la présentation du pavillon, qu'il avoit reçu avec un grand sentiment de reconnoissance pour elle; et il ne manqua pas de lui exprimer la nouvelle demande qu'il étoit chargé de lui faire de sa part; et en achevant, il ajouta : « Ma princesse, je ne vous expose ceci que comme un simple récit de ce qui s'est passé entre le sultan mon père et moi. Quant au reste, vous êtes la maîtresse de satisfaire à ce qu'il souhaite, ou de le rejeter, sans que j'y prenne aucun intérêt : je ne veux que ce que vous voudrez. »

« Non, non, reprit la fée Pari-Banou, je suis bien aise que le sultan des Indes sache que vous ne m'êtes pas indifférent. Je veux le contenter; et quelques conseils que la magicienne puisse lui donner (car je vois bien que c'est elle qu'il écoute), qu'il ne nous trouve pas en défaut, ni vous ni moi. Il y a de la méchanceté dans ce qu'il

demande; et vous allez le comprendre dans le récit que vous allez entendre. La fontaine des Lions est au milieu de la cour d'un grand château, dont l'entrée est gardée par quatre lions des plus puissans, dont deux dorment alternativement pendant que les deux autres veillent; mais que cela ne vous épouvante pas, je vous donnerai le moyen de passer au milieu d'eux sans aucun danger.»

La fée Pari-Banou s'occupoit alors à coudre; et comme elle avoit près d'elle plusieurs pelotons de fil, elle en prit un, et en le présentant au prince Ahmed : «Premièrement, dit-elle, prenez ce peloton ; je vous dirai bientôt l'usage que vous en ferez. En second lieu, faites-vous préparer deux chevaux, un que vous monterez, et l'autre que vous mènerez en main, chargé d'un mouton coupé en quatre quartiers, qu'il faut faire tuer dès aujourd'hui. En troisième lieu, vous vous munirez d'un vase que je vous ferai donner pour puiser l'eau, d'ici à demain. De bon matin, montez à cheval, avec l'autre cheval en main ; et quand vous serez sorti par la porte de fer, vous jetterez devant vous le peloton de fil : le peloton roulera, et ne cessera de rouler jusqu'à la porte du château. Suivez-le jusque-là ; et quand il sera arrêté, comme la porte sera ouverte, vous verrez les quatre lions :

les deux qui veilleront éveilleront les deux autres par leur rugissement. Ne vous effrayez pas; mais jetez-leur à chacun un quartier de mouton, sans mettre pied à terre. Cela fait, sans perdre de temps, piquez votre cheval; et d'une course légère, rendez-vous promptement à la fontaine; emplissez votre vase, sans mettre encore pied à terre, et revenez avec la même légèreté : les lions, encore occupés à manger, vous laisseront la sortie libre.»

Le prince Ahmed partit le lendemain à l'heure que la fée Pari-Banou lui avoit marquée, et il exécuta de point en point ce qu'elle lui avoit prescrit. Il arriva à la porte du château; il distribua les quartiers de mouton aux quatre lions; et après avoir passé au milieu d'eux avec intrépidité, il pénétra jusqu'à la fontaine; il puisa de l'eau. Le vase plein, il revint, et sortit du château sain et sauf comme il y étoit entré. Quand il fut un peu éloigné, en se retournant il aperçut deux des lions qui accouroient en venant à lui; sans s'effrayer il tira le sabre, il se mit en défense. Mais comme il eut vu, chemin faisant, que l'un s'étoit détourné à quelque distance, en marquant de la tête et de la queue qu'il ne venoit pas pour lui faire mal, mais pour marcher devant lui, et que l'autre restoit derrière pour le suivre, il rengaîna son sabre, et de la sorte, il

poursuivit son chemin jusqu'à la capitale des Indes, où il entra accompagné des deux lions, qui ne le quittèrent qu'à la porte du palais du sultan. Ils l'y laissèrent entrer; après quoi ils reprirent le même chemin par où ils étoient venus, non sans une grande frayeur de la part du menu peuple et de ceux qui les virent, lesquels se cachoient ou fuyoient, les uns les autres, ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre, pour éviter leur rencontre, quoiqu'ils marchassent d'un pas égal, sans donner aucune marque de férocité.

Plusieurs officiers qui se présentèrent pour aider le prince Ahmed à descendre de cheval, l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement du sultan, où il s'entretenoit avec ses favoris. Là, il s'approcha du trône, posa le vase aux pieds du sultan, et baisa le riche tapis qui couvroit le marchepied; et en se relevant: « Sire, lui dit-il, voilà l'eau salutaire que votre majesté a souhaité de mettre au rang des choses précieuses et curieuses qui enrichissent et ornent son trésor. Je lui souhaite une santé toujours si parfaite, que jamais elle n'ait besoin d'en faire usage. »

Quand le prince eut achevé son compliment, le sultan lui fit prendre place à sa droite; et alors: « Mon fils, dit-il, je vous ai une obligation de votre présent aussi grande que le péril auquel

vous vous êtes exposé pour l'amour de moi. (Il en avoit été informé par la magicienne, qui avoit connoissance de la fontaine des Lions, et du danger auquel on s'exposoit pour en aller puiser de l'eau.) Faites-moi le plaisir, continua-t-il, de m'apprendre par quelle adresse, ou plutôt par quelle force incroyable vous vous en êtes garanti.»

« Sire, reprit le prince Ahmed, je ne prends aucune part au compliment de votre majesté; il est dû tout entier à la fée mon épouse, et je ne m'en attribue d'autre gloire que celle d'avoir suivi ses bons conseils.» Alors il lui fit connoître quels avoient été ces bons conseils, par le récit du voyage qu'il avoit fait, et de quelle manière il s'y étoit comporté. Quand il eut achevé, le sultan, après l'avoir écouté avec de grandes démonstrations de joie, mais en secret avec la même jalousie qui augmenta au lieu de diminuer, se leva et se retira seul dans l'intérieur de son palais, où la magicienne, qu'il envoya chercher d'abord, lui fut amenée.

La magicienne, à son arrivée, épargna au sultan la peine de lui parler de celle du prince Ahmed, et du succès de son voyage; elle en avoit été informée d'abord par le bruit qui s'en étoit répandu, et elle avoit déjà préparé un moyen immanquable, à ce qu'elle prétendoit. Elle com-

muniqua ce moyen au sultan; et le lendemain, dans l'assemblée de ses courtisans, le sultan le déclara au prince Ahmed en ces termes : «Mon fils, dit-il, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, après laquelle je n'ai plus rien à exiger de votre obéissance, ni à demander à la fée votre épouse : c'est de m'amener un homme qui n'ait pas, de hauteur, plus d'un pied et demi, avec la barbe longue de trente pieds, qui porte sur l'épaule une barre de fer du poids de cinq cents livres, dont il se serve comme d'un bâton à deux bouts, et qui sache parler.»

Le prince Ahmed, qui ne croyoit pas qu'il y eût au monde un homme fait comme le sultan son père le demandoit, voulut s'excuser; mais le sultan persista dans sa demande, en lui répétant que la fée pouvoit des choses encore plus incroyables.

Le jour suivant, comme le prince fut revenu au royaume souterrain de Pari-Banou, à laquelle il fit part de la nouvelle demande du sultan son père, qu'il regardoit, disoit-il, comme une chose qu'il croyoit encore moins possible qu'il n'avoit cru d'abord les deux premières : «Pour moi, ajouta-t-il, je ne puis imaginer que dans tout l'univers il y ait ou qu'il puisse y avoir de cette sorte d'hommes. Il veut, sans doute, éprouver si j'aurai la simplicité de me donner du mou-

vement pour lui en trouver; ou, s'il y en a, il faut que son dessein soit de me perdre. En effet, comment peut-il prétendre que je me saisisse d'un homme si petit, qui soit armé de la manière qu'il l'entend? De quelles armes pourrois-je me servir pour le réduire à se soumettre à mes volontés? S'il y en a, j'attends que vous me suggériez un moyen pour me tirer de ce pas avec honneur.»

« Mon prince, reprit la fée, ne vous alarmez pas : il y avoit du risque à courir pour apporter de l'eau de la fontaine des Lions au sultan votre père, il n'y en a aucun pour trouver l'homme qu'il demande. Cet homme est mon frère Schaïbar, lequel, bien loin de me ressembler, quoique nous soyons enfans du même père, est d'un naturel si violent, que rien n'est capable de l'empêcher de donner des marques sanglantes de son ressentiment, pour peu qu'on lui déplaise ou qu'on l'offense. D'ailleurs, il est le meilleur du monde, et il est toujours prêt à obliger en tout ce que l'on souhaite. Il est fait justement comme le sultan votre père l'a décrit, et il n'a pas d'autres armes que la barre de fer de cinq cents livres pesant, sans laquelle jamais il ne marche, et qui lui sert à se faire porter respect. Je vais le faire venir, et vous jugerez si je dis la vérité; mais sur toutes choses, préparez-vous à

ne vous pas effrayer de sa figure extraordinaire quand vous le verrez paroître. — Ma reine, reprit le prince Ahmed, Schaïbar, dites-vous, est votre frère? De quelque laideur et si contrefait qu'il puisse être, bien loin de m'effrayer en le voyant, cela suffit pour me le faire aimer, honorer et regarder comme mon allié le plus proche. »

La fée se fit apporter sur le vestibule de son palais une cassolette d'or pleine de feu, et une boîte de même métal, qui lui fut présentée. Elle tira de la boîte des parfums qui y étoient conservés; et comme elle les eut jetés dans la cassolette, il s'en éleva une fumée épaisse.

Quelques momens après cette cérémonie, la fée dit au prince Ahmed : « Mon prince, voilà mon frère qui vient; le voyez-vous? » Le prince regarda, et il aperçut Schaïbar, qui n'étoit pas plus haut que d'un pied et demi, et qui venoit gravement avec la barre de fer de cinq cents livres pesant sur l'épaule, et la barbe bien fournie, longue de trente pieds, qui se soutenoit en avant, la moustache épaisse à proportion, retroussée jusqu'aux oreilles, et qui lui couvroit presque le visage; ses yeux de cochon étoient enfoncés dans la tête, qu'il avoit d'une grosseur énorme, et couverte d'un bonnet en pointe; avec çela enfin, il étoit bossu par devant et par derrière.

Si le prince n'eût été prévenu que Schaïbar étoit frère de Pari-Banou, il n'eût pu le voir sans un grand effroi; mais rassuré par cette connoissance, il l'attendit de pied ferme avec la fée, et il le reçut sans aucune marque de foiblesse.

Schaïbar, qui, à mesure qu'il avançoit, avoit regardé le prince Ahmed d'un œil qui eût dû lui glacer l'âme dans le corps, demanda à Pari-Banou, en l'abordant, qui étoit cet homme. « Mon frère, répondit-elle, c'est mon époux; son nom est Ahmed, et il est fils du sultan des Indes. La raison pour laquelle je ne vous ai pas invité à mes noces, c'est que je n'ai pas voulu vous détourner de l'expédition où vous étiez engagé, d'où j'ai appris avec bien du plaisir que vous êtes revenu victorieux; c'est à sa considération que j'ai pris la liberté de vous appeler. »

A ces paroles, Schaïbar, en regardant le prince Ahmed d'un œil gracieux, qui ne diminuoit en rien néanmoins de sa fierté ni de son air farouche: « Ma sœur, dit-il, y a-t-il quelque chose en quoi je puisse lui rendre service? Il n'a qu'à parler. Il suffit qu'il soit votre époux pour m'obliger à lui faire plaisir en tout ce qu'il peut souhaiter. — Le sultan son père, reprit Pari-Banou, a la curiosité de vous voir; je vous prie de vouloir bien qu'il soit votre conducteur.

— Il n'a qu'à marcher devant, repartit Schaïbar, je suis prêt à le suivre. — Mon frère, reprit Pari-Banou, il est trop tard pour entreprendre ce voyage aujourd'hui; ainsi vous voudrez bien le remettre à demain matin. Cependant, comme il est bon que vous soyez instruit de ce qui s'est passé entre le sultan des Indes et le prince Ahmed depuis notre mariage, je vous en entretiendrai ce soir. »

Le lendemain, Schaïbar, informé de ce qu'il étoit à propos qu'il n'ignorât pas, partit de bonne heure, accompagné du prince Ahmed, qui devoit le présenter au sultan. Ils arrivèrent à la capitale; et dès que Schaïbar eut paru à la porte, tous ceux qui l'aperçurent, saisis de frayeur à la vue d'un objet si hideux, se cachèrent, les uns dans les boutiques ou dans les maisons, dont ils fermèrent les portes, et les autres, en prenant la fuite, communiquèrent la même frayeur à ceux qu'ils rencontrèrent, lesquels rebroussèrent chemin sans regarder derrière eux. De la sorte, à mesure que Schaïbar et le prince Ahmed avançoient à pas mesurés, ils trouvèrent une grande solitude dans toutes les rues et dans toutes les places publiques jusqu'au palais. Là, les portiers, au lieu de se mettre en état d'empêcher au moins que Schaïbar n'entrât, se sauvèrent, les uns d'un côté,

les autres d'un autre, et laissèrent l'entrée de la porte libre. Le prince et Schaïbar avancèrent sans obstacle jusqu'à la salle du conseil, où le sultan, assis sur son trône, donnoit audience; et comme les huissiers avoient abandonné leur poste dès qu'ils avoient vu paroître Schaïbar, ils entrèrent sans empêchement.

Schaïbar, la tête haute, s'approcha du trône fièrement, et sans attendre que le prince Ahmed le présentât, il apostropha le sultan des Indes en ces termes: « Tu m'as demandé, dit-il; me voici. Que veux-tu de moi? »

Le sultan, au lieu de répondre, s'étoit mis les mains devant les yeux, et détournoit la tête pour ne pas voir un objet si effroyable. Schaïbar, indigné de cet accueil incivil et offensant, après lui avoir donné la peine de venir, leva sa barre de fer, et en lui disant: « Parle donc, » il la lui déchargea sur la tête et l'assomma; et il eut plus tôt fait que le prince Ahmed n'eut pensé à lui demander grâce. Tout ce qu'il put faire fut d'empêcher qu'il n'assommât aussi le grand-vizir, qui n'étoit pas loin de la droite du sultan, en lui représentant qu'il n'avoit qu'à se louer des bons conseils qu'il avoit donnés au sultan son père. « Ce sont donc ceux-ci, dit Schaïbar, qui lui en ont donné de mauvais? » En prononçant ces paroles, il assomma les

autres vizirs à droite et à gauche, tous favoris et flatteurs du sultan, et ennemis du prince Ahmed. Autant de coups, autant de morts, et il n'en échappa que ceux dont l'épouvante ne s'étoit pas emparée assez fortement pour les rendre immobiles, et les empêcher de se procurer la vie sauve par la fuite.

Cette exécution terrible achevée, Schaïbar sortit de la salle du conseil; et au milieu de la cour, la barre de fer sur l'épaule, en regardant le grand-vizir qui accompagnoit le prince Ahmed, auquel il devoit la vie : « Je sais, dit-il, qu'il y a ici une certaine magicienne, plus ennemie du prince mon beau-frère, que les favoris indignes que je viens de châtier; je veux qu'on m'amène cette magicienne. » Le grand-vizir l'envoya chercher, on l'amena; et Schaïbar, en l'assommant avec sa barre de fer : « Apprends, dit-il, à donner des conseils pernicieux et à faire la malade. » La magicienne demeura morte sur la place.

« Alors, ce n'est pas assez, ajouta Schaïbar, je vais assommer de même toute la ville, si dans le moment elle ne reconnoît le prince Ahmed, mon beau-frère, pour son sultan et pour sultan des Indes. » Aussitôt ceux qui étoient présens, et qui entendirent cet arrêt, firent retentir l'air en criant à haute voix : « Vive le sultan

Ahmed! » En peu de momens toute la ville retentit de la même acclamation et proclamation en même temps. Schaïbar le fit revêtir de l'habillement de sultan des Indes, l'installa sur le trône; et après lui avoir fait rendre l'hommage et le serment de fidélité qui lui étoit dû, il alla prendre sa sœur Pari-Banou, la mena en grande pompe, et la fit reconnoître de même pour sultane des Indes.

Quant au prince Ali et à la princesse Nourounnihar, comme ils n'avoient pris aucune part dans la conspiration contre le prince Ahmed, qui venoit d'être vengé, et dont même ils n'avoient pas eu connoissance, le prince Ahmed leur assigna pour apanage une province très considérable, avec sa capitale, où ils allèrent passer le reste de leurs jours. Il envoya aussi un officier au prince Houssain, son frère aîné, pour lui annoncer le changement qui venoit d'arriver, et pour lui offrir de choisir dans tout le royaume telle province qui lui plairoit, pour en jouir en propriété. Mais le prince Houssain se trouvoit si heureux dans sa solitude, qu'il chargea l'officier de bien remercier le sultan, son cadet, de sa part, de l'honnêteté qu'il avoit bien voulu lui faire, de l'assurer de sa soumission, et de lui marquer que la seule grâce qu'il lui demandoit étoit de permettre qu'il

continuât de vivre dans la retraite qu'il avoit choisie.

HISTOIRE

DES DEUX SOEURS JALOUSES DE LEUR CADETTE.

La sultane Scheherazade, en continuant de tenir le sultan des Indes, par le récit de ses contes, dans l'incertitude de savoir s'il la feroit mourir, ou s'il la laisseroit vivre, lui en raconta un nouveau en ces termes :

Sire, dit-elle, il y avoit un prince de Perse nommé Khosrouschah, lequel, en commençant à prendre connoissance du monde, se plaisoit fort aux aventures de nuit : il se déguisoit souvent, accompagné d'un de ses officiers de confiance, déguisé comme lui ; et en parcourant les quartiers de la ville, il lui en arrivoit alors d'assez particulières, dont je n'entreprendrai pas d'entretenir aujourd'hui votre majesté ; mais j'espère qu'elle écoutera avec plaisir celle qui lui arriva dès la première sortie qu'il fit peu de jours après qu'il eut monté sur le trône à la place du sultan son père, lequel, en mourant dans une grande vieillesse, lui avoit laissé le royaume de Perse pour héritage.

Après les cérémonies accoutumées, au sujet de son avénement à la couronne, et après celles des funérailles du sultan son père, le nouveau

sultan Khosrouschah, autant par inclination que par devoir, pour prendre connoissance lui-même de ce qui se passoit, sortit un soir de son palais environ à deux heures de nuit, accompagné de son grand-vizir, déguisé comme lui. Comme il se trouvoit dans un quartier où il n'y avoit que du menu peuple, en passant par une rue il entendit qu'on parloit assez haut : il s'approcha de la maison d'où venoit le bruit; et en regardant par une fente de la porte, il aperçut de la lumière, et trois sœurs assises sur un sofa, qui s'entretenoient après le souper. Par le discours de la plus âgée, il eut bientôt appris que les souhaits faisoient le sujet de leur entretien. « Puisque nous sommes sur les souhaits, disoit-elle, le mien seroit d'avoir le boulanger du sultan pour mari; je mangerois tout mon soûl de ce pain si délicat, qu'on appelle par excellence pain du sultan. Voyons si votre goût est aussi bon que le mien. — Et moi, reprit la seconde sœur, mon souhait seroit d'être femme du chef de cuisine du sultan; je mangerois d'excellens ragoûts; et comme je suis bien persuadée que le pain du sultan est commun dans le palais, je n'en manquerois pas. Vous voyez, ma sœur, ajouta-t-elle en s'adressant à son aînée, que mon goût vaut bien le vôtre. »

La sœur cadette, qui étoit d'une très grande

beauté, et qui avoit beaucoup plus d'agrément et plus d'esprit que ses aînées, parla à son tour. « Pour moi, mes sœurs, dit-elle, je ne borne pas mes désirs à si peu de chose, je prends un vol plus haut; et puisqu'il s'agit de souhaiter, je souhaiterois d'être l'épouse du sultan; je lui donnerois un prince dont les cheveux seroient d'or d'un côté et d'argent de l'autre; quand il pleureroit, les larmes qui lui tomberoient des yeux seroient des perles; et autant de fois qu'il souriroit, ses lèvres vermeilles paroîtroient un bouton de rose quand il éclôt. »

Les souhaits des trois sœurs, et particulièrement celui de la cadette, parurent si singuliers au sultan Khosrouschah, qu'il résolut de les contenter; et sans rien communiquer de ce dessein à son grand-vizir, il le chargea de bien remarquer la maison pour venir les prendre le lendemain, et les lui amener toutes trois.

Le grand-vizir, en exécutant l'ordre du sultan le lendemain, ne donna aux trois sœurs que le temps de s'habiller promptement pour paroître en sa présence, sans leur dire autre chose, sinon que sa majesté vouloit les voir. Il les amena au palais; et quand il les eut présentées au sultan, celui-ci leur demanda : « Dites-moi, vous souvenez-vous des souhaits que vous faisiez hier au soir, que vous étiez de si bonne

humeur? Ne dissimulez pas, je veux le savoir. »

A ces paroles du sultan, les trois sœurs, qui ne s'y attendoient pas, furent dans une grande confusion. Elles baissèrent les yeux, et le rouge qui leur monta au visage donna un agrément à la cadette, lequel acheva de gagner le cœur du sultan. Comme la pudeur et la crainte d'avoir offensé le sultan par leur entretien leur faisoient garder le silence, le sultan, qui s'en aperçut, leur dit pour les rassurer : « Ne craignez rien, je ne vous ai pas fait venir pour vous faire de la peine; et comme je vois que la demande que je vous ai faite vous en fait contre mon intention, et que je sais quel est chacune votre souhait, je veux bien le faire cesser. Vous, ajouta-t-il, qui souhaitiez de m'avoir pour époux, vous serez satisfaite aujourd'hui; et vous, continua-t-il, en s'adressant de même à la première et à la seconde sœur, je fais aussi votre mariage avec le boulanger de ma bouche, et avec le chef de ma cuisine. »

Dès que le sultan eut déclaré sa volonté, la cadette, en donnant l'exemple à ses aînées, se jeta aux pieds du sultan pour lui marquer sa reconnoissance. « Sire, dit-elle, mon souhait, puisqu'il est connu de votre majesté, n'a été que par manière d'entretien et de divertissement : je ne suis pas digne de l'honneur qu'elle

me fait, et je lui demande pardon de ma hardiesse. » Les deux sœurs aînées voulurent s'excuser de même; mais le sultan en les interrompant : « Non, non, dit-il, il n'en sera pas autre chose: le souhait de chacune sera accompli. »

Les noces furent célébrées le même jour, de la manière que le sultan Khosrouschah l'avoit résolu, mais avec une grande différence. Celles de la cadette furent accompagnées de la pompe et de toutes les marques de réjouissances qui convenoient à l'union conjugale d'un sultan et d'une sultane de Perse, pendant que celles des deux autres sœurs ne furent célébrées qu'avec l'éclat que l'on pouvoit attendre de la qualité de leurs époux, c'est-à-dire du premier boulanger et du chef de cuisine du sultan.

Les deux sœurs aînées sentirent puissamment la disproportion infinie qu'il y avoit entre leurs mariages et celui de leur cadette. Aussi cette considération fit que, loin d'être contentes du bonheur qui leur étoit arrivé, même chacune selon son souhait, quoique beaucoup au-delà de leurs espérances, elles se livrèrent à un excès de jalousie qui ne troubla pas seulement leur joie, mais même qui causa de grands malheurs, des humiliations et des afflictions les plus mortifiantes à la sultane leur cadette. Elles n'avoient pas eu le temps de se communiquer l'une à l'autre ce

qu'elles avoient pensé d'abord de la préférence que le sultan lui avoit donnée à leur préjudice, à ce qu'elles prétendoient; elles n'en avoient eu que pour se préparer à la célébration du mariage. Mais dès qu'elles purent se revoir quelques jours après dans un bain public où elles s'étoient donné rendez-vous : « Hé bien, ma sœur, dit l'aînée à l'autre sœur, que dites-vous de notre cadette? n'est-ce pas un beau sujet pour être sultane? — Je vous avoue, dit l'autre sœur, que je n'y comprends rien; je ne conçois pas quels attraits le sultan a trouvés en elle pour se laisser fasciner les yeux comme il a fait. Ce n'est qu'une marmotte, et vous savez en quel état nous l'avons vue vous et moi. Étoit-ce une raison au sultan pour ne pas jeter les yeux sur vous, qu'un air de jeunesse qu'elle a un peu plus que nous? Vous étiez digne de sa couche, et il devoit vous faire la justice de vous préférer à elle. »

« Ma sœur, reprit la plus âgée, ne parlons pas de moi : je n'aurois rien à dire si le sultan vous eût choisie; mais qu'il ait choisi une malpropre, c'est ce qui me désole; je m'en vengerai, ou je ne pourrai, et vous y êtes intéressée comme moi. C'est pour cela que je vous prie de vous joindre à moi, afin que nous agissions de concert dans une cause comme celle-ci qui nous intéresse également, et de me communiquer les

moyens que vous imaginerez propres à la mortifier, en vous promettant de vous faire part de ceux que l'envie que j'ai de la mortifier de mon côté me suggérera. »

Après ce complot pernicieux, les deux sœurs se virent souvent, et chaque fois elles ne s'entretenoient que des voies qu'elles pourroient prendre pour traverser, et même détruire le bonheur de la sultane leur cadette. Elles s'en proposèrent plusieurs; mais en délibérant sur l'exécution, elles y trouvèrent des difficultés si grandes, qu'elles n'osèrent hasarder de s'en servir. De temps en temps cependant elles lui rendoient visite ensemble; et, avec une dissimulation condamnable, elles lui donnoient toutes les marques d'amitié qu'elles pouvoient imaginer pour lui persuader combien elles étoient ravies d'avoir une sœur dans une si haute élévation. De son côté, la sultane les recevoit toujours avec toutes les démonstrations d'estime et de considération qu'elles pouvoient attendre d'une sœur qui n'étoit pas entêtée de sa dignité, et qui ne cessoit de les aimer avec la même cordialité qu'auparavant.

Quelques mois après son mariage, la sultane se trouva enceinte; le sultan en témoigna une grande joie; et cette joie, après s'être communiquée dans le palais, se répandit encore dans

tous les quartiers de la capitale de Perse. Les deux sœurs vinrent lui en faire leurs complimens; et dès lors, en la prévenant sur la sage-femme dont elle auroit besoin pour l'assister dans ses couches, elles la prièrent de n'en pas choisir d'autres qu'elles.

La sultane leur dit obligeamment : « Mes sœurs, je ne demanderois pas mieux, comme vous pouvez le croire, si le choix dépendoit de moi absolument; je vous suis cependant infiniment obligée de votre bonne volonté; je ne puis me dispenser de me soumettre à ce que le sultan en ordonnera. Ne laissez pas néanmoins de faire en sorte chacune que vos maris emploïent leurs amis pour faire demander cette grâce au sultan; et si le sultan m'en parle, soyez persuadées que non seulement je lui marquerai le plaisir qu'il m'aura fait, mais même que je le remercierai du choix qu'il aura fait de vous. »

Les deux maris, chacun de son côté, sollicitèrent les courtisans leurs protecteurs, et les supplièrent de leur faire la grâce d'employer leur crédit pour procurer à leurs femmes l'honneur auquel elles aspiroient; et ces protecteurs agirent si puissamment et si efficacement, que le sultan leur promit d'y penser. Le sultan leur tint sa promesse; et dans un entretien avec la sultane, il lui dit qu'il lui paroissoit que ses

sœurs seroient plus propres à la secourir dans ses couches que toute autre sage-femme étrangère; mais qu'il ne vouloit pas les nommer sans avoir auparavant son consentement. La sultane, sensible à la déférence dont le sultan lui donnoit une marque si obligeante, lui dit: « Sire, j'étois disposée à ne faire que ce que votre majesté me commandera; mais puisqu'elle a eu la bonté de jeter les yeux sur mes sœurs, je la remercie de la considération qu'elle a pour elles pour l'amour de moi, et je ne dissimulerai pas que je les recevrai de sa part avec plus de plaisir que des étrangères. »

Le sultan Khosrouschah nomma donc les deux sœurs de la sultane pour lui servir de sages-femmes; et dès lors l'une et l'autre passèrent au palais avec une grande joie d'avoir trouvé l'occasion telle qu'elles pouvoient la souhaiter, d'exécuter la méchanceté détestable qu'elles avoient méditée contre la sultane leur sœur.

Le temps des couches arriva, et la sultane se délivra heureusement d'un prince beau comme le jour. Ni sa beauté, ni sa délicatesse, ne furent pas capables de toucher ni d'attendrir le cœur des sœurs impitoyables. Elles l'enveloppèrent de langes assez négligemment, le mirent dans une petite corbeille, et abandonnèrent la corbeille au courant de l'eau d'un canal qui pas-

soit au pied de l'appartement de la sultane; et elles produisirent un petit chien mort, en publiant que la sultane en étoit accouchée. Cette nouvelle désagréable fut annoncée au sultan; et le sultan en conçut une indignation qui eût pu être funeste à la sultane, si son grand-vizir ne lui eût représenté que sa majesté ne pouvoit pas, sans injustice, la regarder comme responsable des bizarreries de la nature.

La corbeille cependant, dans laquelle le petit prince étoit exposé, fut emportée sur le canal jusque hors de l'enceinte d'un mur qui bornoit la vue de l'appartement de la sultane par le bas, d'où il continuoit en passant au travers du jardin du palais. Par hasard l'intendant des jardins du sultan, l'un des officiers principaux et des plus considérés du royaume, se promenoit dans le jardin le long du canal; comme il eut aperçu la corbeille qui flottoit, il appela un jardinier qui n'étoit pas loin: « Va promptement, dit-il en la lui montrant, et apporte-moi cette corbeille, que je voie ce qui est dedans. » Le jardinier part; et du bord du canal il attire la corbeille adroitement avec la bêche qu'il tenoit, l'enlève et l'apporte.

L'intendant des jardins fut extrêmement surpris de voir un enfant enveloppé dans la corbeille, et un enfant, lequel, quoiqu'il ne fît

que de naître, comme il étoit aisé de le voir, ne laissoit pas d'avoir des traits d'une grande beauté. Il y avoit long-temps que l'intendant des jardins étoit marié; mais quelque envie qu'il eût d'avoir lignée, le ciel n'avoit pas encore fécondé ses vœux jusqu'alors. Il interrompt sa promenade, se fait suivre par le jardinier chargé de la corbeille et de l'enfant; et quand il fut arrivé à son hôtel qui avoit entrée dans le jardin du palais, il entra dans l'appartement de sa femme: « Ma femme, dit-il, nous n'avions point d'enfans, en voici un que Dieu nous envoie. Je vous le recommande; faites-lui chercher une nourrice promptement, et prenez-en soin comme de notre fils; je le reconnois pour tel dès à présent. » La femme prit l'enfant avec joie, et elle se fit un grand plaisir de s'en charger. L'intendant des jardins ne voulut pas approfondir d'où pouvoit venir l'enfant: « Je vois bien, se disoit-il, qu'il est venu du côté de l'appartement de la sultane; mais il ne m'appartient pas de contrôler ce qui s'y passe, ni de causer du trouble dans un lieu où la paix est si nécessaire. »

L'année suivante, la sultane accoucha d'un autre prince. Les sœurs dénaturées n'eurent pas plus de compassion de lui que de son aîné: elles l'exposèrent de même dans une corbeille sur le canal, et elles supposèrent que la sultane étoit

accouchée d'un chat. Heureusement pour l'enfant, l'intendant des jardins étant près du canal, le fit enlever et porter à sa femme, en la chargeant d'en prendre le même soin que du premier : ce qu'elle fit, non moins par sa propre inclination, que pour se conformer à la bonne intention de son mari.

Le sultan de Perse fut plus indigné de cet accouchement contre la sultane que du premier. Il en eût fait éclater son ressentiment si les remontrances du grand-vizir n'eussent encore été assez persuasives pour l'apaiser.

La sultane enfin accoucha une troisième fois, non pas d'un prince, mais d'une princesse : l'innocente eut le même sort que les princes ses frères. Les deux sœurs, qui avoient résolu de ne pas mettre fin à leurs entreprises détestables, qu'elles ne vissent la sultane leur cadette au moins rejetée, chassée et humiliée, lui firent le même traitement, en l'exposant sur le canal. La princesse fut secourue et arrachée à une mort certaine, par la compassion et par la charité de l'intendant des jardins, comme les deux princes ses frères, avec lesquels elle fut nourrie et élevée.

A cette inhumanité les deux sœurs ajoutèrent le mensonge et l'imposture comme auparavant : elles montrèrent un morceau de bois, en assu-

rant faussement que c'étoit une mole dont la sultane étoit accouchée.

Le sultan Khosrouschah ne put se contenir quand il eut appris ce nouvel accouchement extraordinaire. « Quoi! dit-il, cette femme, indigne de ma couche, rempliroit donc mon palais de monstres, si je la laissois vivre davantage? Non, cela n'arrivera pas, ajouta-t-il; elle est un monstre elle-même, je veux en purger le monde.» Il prononça cet arrêt de mort, et il commanda à son grand-vizir de le faire exécuter.

Le grand-vizir et les courtisans qui étoient présens se jetèrent aux pieds du sultan pour le supplier de révoquer l'arrêt. Le grand-vizir prit la parole : « Sire, dit-il, que votre majesté me permette de lui représenter que les lois qui condamnent à mort n'ont été établies que pour punir les crimes. Les trois couches de la sultane, si peu attendues, ne sont pas des crimes. En quoi peut-on dire qu'elle y a contribué? Une infinité d'autres femmes en ont fait et en font tous les jours autant : elles sont à plaindre, mais elles ne sont pas punissables. Votre majesté peut s'abstenir de la voir, et la laisser vivre. L'affliction dans laquelle elle passera le reste de ses jours, après la perte de ses bonnes grâces, lui sera un assez grand supplice. »

Le sultan de Perse rentra en lui-même; et

comme il vit bien l'injustice qu'il y avoit à condamner la sultane à mort pour de fausses couches, quand même elles eussent été véritables, comme il le croyoit faussement : « Qu'elle vive donc, dit-il, puisque cela est ainsi. Je lui donne la vie, mais à une condition qui lui fera désirer la mort plus d'une fois chaque jour. Qu'on lui fasse un réduit de charpente à la porte de la principale mosquée, avec une fenêtre toujours ouverte; qu'on l'y renferme avec un habit des plus grossiers, et que chaque musulman qui ira à la mosquée faire sa prière, lui crache au nez en passant. Si quelqu'un y manque, je veux qu'il soit exposé au même châtiment; et afin que je sois obéi, vous, vizir, je vous commande d'y mettre des surveillans. »

Le ton dont le sultan prononça ce dernier arrêt, ferma la bouche au grand-vizir. Il fut exécuté avec un grand contentement des deux sœurs jalouses. Le réduit fut bâti et achevé; et la sultane, véritablement digne de compassion, y fut renfermée dès qu'elle fut relevée de sa couche, de la manière que le sultan l'avoit commandé, et exposée ignominieusement à la risée et au mépris de tout un peuple : traitement néanmoins qu'elle n'avoit pas mérité, et qu'elle souffrit avec une constance qui lui attira l'admiration, et en même temps la compassion de tous ceux qui

jugeoient des choses plus sainement que le vulgaire.

Les deux princes et la princesse furent nourris et élevés par l'intendant des jardins et par sa femme, avec la tendresse de père et de mère, et cette tendresse augmenta à mesure qu'ils avancèrent en âge, par les marques de grandeur qui parurent autant dans la princesse que dans les princes, et surtout par les grands traits de beauté de la princesse, qui se développoient de jour en jour, par leur docilité, par leurs bonnes inclinations au-dessus de la bagatelle, et tout autres que celles des enfans ordinaires, et par un certain air qui ne pouvoit convenir qu'à des princes et qu'à des princesses. Pour distinguer les deux princes selon l'ordre de leur naissance, ils appelèrent le premier Bahman, et le second Perviz, noms que d'anciens rois de Perse avoient portés. A la princesse, ils donnèrent celui de Parizade, que plusieurs reines et princesses du royaume avoient aussi porté.

Dès que les deux princes furent en âge, l'intendant des jardins leur donna un maître pour leur apprendre à lire et à écrire; et la princesse leur sœur, qui se trouvoit aux leçons qu'on leur donnoit, montra une envie si grande d'apprendre à lire et à écrire, quoique plus jeune qu'eux, que l'intendant des jardins, ravi de cette disposition,

lui donna le même maître. Piquée d'émulation par sa vivacité et par son esprit pénétrant, elle devint en peu de temps aussi habile que les princes ses frères.

Depuis ce temps-là, les frères et la sœur n'eurent plus que les mêmes maîtres dans les autres beaux-arts, dans la géographie, dans la poésie, dans l'histoire et dans les sciences, même dans les sciences secrètes; et comme ils n'y trouvoient rien de difficile, ils y firent un progrès si merveilleux, que les maîtres en étoient étonnés, et que bientôt ils avouèrent sans déguisement qu'ils iroient plus loin qu'ils n'étoient allés eux-mêmes, pour peu qu'ils continuassent. Dans les heures de récréation, la princesse apprit aussi la musique, à chanter et à jouer de plusieurs sortes d'instrumens. Quand les princes apprirent à monter à cheval, elle ne voulut pas qu'ils eussent cet avantage sur elle : elle fit ses exercices avec eux, de manière qu'elle savoit monter à cheval, tirer de l'arc, jeter la canne ou le javelot avec la même adresse; et souvent même elle les devançoit à la course.

L'intendant des jardins, qui étoit au comble de sa joie de voir ses nourrissons si accomplis dans toutes les perfections du corps et de l'esprit, et qu'ils avoient répondu aux dépenses qu'il avoit faites pour leur éducation, beaucoup au-delà de

ce qu'il s'en étoit promis, en fit une autre plus considérable à leur considération. Jusqu'alors, content du logement qu'il avoit dans l'enceinte du palais, il avoit vécu sans maison de campagne; il en acheta une à peu de distance de la ville, qui avoit de grandes dépendances en terres labourables, en prairies et en bois; et comme la maison ne lui parut pas assez belle ni assez commode, il la fit mettre bas, et il n'épargna rien pour la rendre la plus magnifique des environs. Il y alloit tous les jours pour faire hâter par sa présence le grand nombre d'ouvriers qu'il y mit en œuvre; et dès qu'il y eut un appartement achevé, propre à le recevoir, il y alla passer plusieurs jours de suite, autant que les fonctions et le devoir de sa charge le lui permettoient. Par son assiduité enfin, la maison fut achevée; et pendant qu'on la meubloit, avec la même diligence, de meubles les plus riches, et qui répondoient à la magnificence de l'édifice, il fit travailler au jardin, sur le dessin qu'il avoit tracé lui-même, et à la manière qui étoit ordinaire en Perse parmi les grands seigneurs. Il y ajouta un parc d'une vaste étendue, qu'il fit enclore de bonnes murailles et remplir de toutes sortes de bêtes fauves, afin que les princes et la princesse y prissent le divertissement de la chasse quand il leur plairoit.

Quand la maison de campagne fut entièrement achevée et en état d'être habitée, l'intendant des jardins alla se jeter aux pieds du sultan; et après avoir représenté combien il y avoit long-temps qu'il étoit dans le service, et les infirmités de la vieillesse où il se trouvoit, il le supplia d'avoir pour agréable la démission de sa charge, qu'il faisoit entre les mains de sa majesté, et qu'il se retirât. Le sultan lui accorda cette grâce avec d'autant plus de plaisir, qu'il étoit satisfait de ses longs services, tant sous le règne du sultan son père, que depuis qu'il étoit monté lui-même sur le trône; et en la lui accordant, il demanda ce qu'il pouvoit faire pour le récompenser. « Sire, répondit l'intendant des jardins, je suis comblé des bienfaits de votre majesté et de ceux du sultan son père, d'heureuse mémoire, au point qu'il ne me reste plus à désirer que de mourir dans l'honneur de ses bonnes grâces. » Il prit congé du sultan Khosrouschah, après quoi il passa à la maison de campagne qu'il avoit fait bâtir, avec les deux princes Bahman et Perviz et la princesse Parizade. Pour ce qui est de sa femme, il y avoit quelques années qu'elle étoit morte. Il n'eut pas vécu cinq ou six mois avec eux, qu'il fut surpris par une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le temps de leur dire un mot de la vérité de leur naissance : chose néanmoins qu'il

avoit résolu de faire, comme nécessaire pour les obliger à continuer de vivre comme ils avoient fait jusqu'alors, selon leur état et leur condition, conformément à l'éducation qu'il leur avoit donnée, et au penchant qui les y portoit.

Les princes Bahman et Perviz et la princesse Parizade, qui ne connoissoient d'autre père que l'intendant des jardins, le regrettèrent comme tel, et ils lui rendirent tous les devoirs funéraires que l'amour et la reconnoissance filiale exigeoient d'eux. Contens des grands biens qu'il leur avoit laissés, ils continuèrent de demeurer et de vivre ensemble dans la même union qu'ils avoient fait jusqu'alors, sans ambition de la part des princes de se produire à la cour, dans la vue des premières charges et des dignités auxquelles il leur eût été aisé de parvenir.

Un jour que les deux princes étoient à la chasse, et que la princesse Parizade étoit restée, une dévote musulmane, qui étoit fort âgée, se présenta à la porte, et pria qu'on lui permît d'entrer pour faire la prière dont il étoit l'heure. On alla demander la permission à la princesse, et la princesse commanda qu'on la fît entrer, et qu'on lui montrât l'oratoire dont l'intendant des jardins du sultan avoit eu soin de faire accompagner la maison au défaut de mosquée dans le voisinage. Elle commanda aussi que quand la

dévote auroit fait sa prière, on lui fît voir la maison et le jardin, et qu'ensuite on la lui amenât.

La dévote musulmane entra, elle fit sa prière dans l'oratoire qu'on lui montra; et quand elle eut fait, deux femmes de la princesse, qui attendoient qu'elle sortît, l'invitèrent à voir la maison et le jardin. Comme elle leur eut marqué qu'elle étoit prête à les suivre, elles la menèrent d'appartement en appartement, et dans chacun elle considéra toutes choses en femme qui s'entendoit en ameublement et dans la belle disposition de chaque pièce. Elles la firent entrer aussi dans le jardin, dont elle trouva le dessin si nouveau et si bien entendu, qu'elle l'admira, en disant qu'il falloit que celui qui l'avoit fait tracer fût un excellent maître dans son art. Elle fut enfin amenée devant la princesse, qui l'attendoit dans un grand salon, lequel surpassoit en beauté, en propreté et en richesses tout ce qu'elle avoit admiré dans les appartemens.

Dès que la princesse vit entrer la dévote : « Ma bonne mère, lui dit-elle, approchez-vous, et venez vous asseoir près de moi. Je suis ravie du bonheur que l'occasion me présente de profiter pendant quelques momens du bon exemple et du bon entretien d'une personne comme vous, qui a pris le bon chemin en se donnant

tout à Dieu, et que tout le monde devroit imiter s'il étoit sage. »

La dévote, au lieu de monter sur le sofa, voulut s'asseoir sur le bord; mais la princesse ne le souffrit pas : elle se leva de sa place; et en s'avançant, elle la prit par la main, et l'obligea de venir s'asseoir près d'elle à la place d'honneur. La dévote fut sensible à cette civilité : « Madame, dit-elle, il ne m'appartient pas d'être traitée si honorablement, et je ne vous obéis que parce que vous le commandez, et que vous êtes maîtresse chez vous. Quand elle fut assise, avant d'entrer en conversation, une des femmes de la princesse servit devant elle et devant la princesse une petite table basse, marquetée de nacre de perle et d'ébène, avec un bassin de porcelaine dessus, garni de gâteaux et de plusieurs porcelaines remplies de fruits de la saison, et de confitures sèches et liquides.

La princesse prit un des gâteaux; et en le présentant à la dévote : « Ma bonne mère, dit-elle, prenez, mangez et choisissez de ces fruits ceux qui vous plairont; vous avez besoin de manger après le chemin que vous avez fait pour venir jusqu'ici. — Madame, reprit la dévote, je ne suis pas accoutumée à manger des choses si délicates; et si j'en mange, c'est pour ne pas

refuser ce que Dieu m'envoie par une main libérale comme la vôtre. »

Pendant que la dévote mangeoit, la princesse, qui mangea aussi quelque chose pour l'y exciter par son exemple, lui fit plusieurs questions sur les exercices de dévotion qu'elle pratiquoit, et sur la manière dont elle vivoit, auxquelles elle répondit avec beaucoup de modestie; et de discours en discours, elle lui demanda ce qu'elle pensoit de la maison qu'elle voyoit, et si elle la trouvoit à son gré.

« Madame, répondit la dévote, il faudroit être d'un très mauvais goût pour y trouver à reprendre : elle est belle, riante, meublée magnifiquement, sans confusion, très bien entendue; et les ornemens y sont ménagés on ne peut pas mieux. Quant à la situation, elle est dans un terrain agréable, et l'on ne peut imaginer un jardin qui fasse plus de plaisir à voir que celui dont elle est accompagnée. Si vous me permettez néanmoins de ne rien dissimuler, je prends la liberté de vous dire, madame, que la maison seroit incomparable, si trois choses qui y manquent, à mon avis, s'y rencontroient. — Ma bonne, reprit la princesse Parizade, quelles sont ces trois choses? Enseignez-les-moi, je vous en conjure au nom de Dieu; je n'épargnerai rien pour les acquérir s'il est possible. »

« Madame, reprit la dévote, la première de ces trois choses est l'oiseau qui parle ; c'est un oiseau singulier qu'on nomme Bulbulhezar, et qui a, de plus, la propriété d'attirer des environs tous les oiseaux qui chantent, lesquels viennent accompagner son chant. La seconde est l'arbre qui chante, dont les feuilles sont autant de bouches, qui font un concert harmonieux de voix différentes, lequel ne cesse jamais. La troisième chose enfin est l'eau jaune, couleur d'or, dont une seule goutte versée dans un bassin préparé exprès, en quelque endroit que ce soit d'un jardin, foisonne de manière qu'elle le remplit d'abord, et s'élève dans le milieu en gerbe, qui ne cesse jamais de s'élever et de retomber dans le bassin, sans que le bassin déborde. »

« Ah, ma bonne mère! s'écria la princesse, que je vous ai d'obligation de la connoissance que vous me donnez de ces choses! Elles sont surprenantes, et je n'avois pas entendu dire qu'il y eût rien au monde de si curieux et d'aussi admirable. Mais comme je suis bien persuadée que vous n'ignorez pas le lieu où elles se trouvent, j'attends que vous me fassiez la grâce de me l'enseigner. »

Pour donner satisfaction à la princesse, la bonne dévote lui dit : « Madame, je me rendrois indigne de l'hospitalité que vous venez d'exercer

envers moi avec tant de bonté, si je me refusois à satisfaire votre curiosité sur ce que vous souhaitez d'apprendre. J'ai donc l'honneur de vous dire que les trois choses dont je viens de vous parler se trouvent dans un même lieu aux confins de ce royaume, du côté des Indes. Le chemin qui y conduit passe devant votre maison. Celui que vous y enverrez de votre part n'a qu'à le suivre pendant vingt jours; et le vingtième jour, qu'il demande où sont l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune; le premier auquel il s'adressera les lui enseignera. » En achevant ces paroles, elle se leva; et après avoir pris congé, elle se retira et poursuivit son chemin.

La princesse Parizade avoit l'esprit si fort occupé à retenir les renseignemens que la dévote musulmane venoit de lui donner de l'oiseau qui parloit, de l'arbre qui chantoit et de l'eau jaune, qu'elle ne s'aperçut qu'elle étoit partie, que quand elle voulut lui faire quelques demandes pour prendre d'elle un plus grand éclaircissement. Il lui sembloit en effet que ce qu'elle venoit d'entendre de sa bouche n'étoit pas suffisant pour ne pas s'exposer à entreprendre un voyage inutile. Elle ne voulut pas néanmoins envoyer après elle pour la faire revenir; mais elle fit un effort sur sa mémoire, pour se rappeler tout ce qu'elle avoit entendu, et n'en rien

oublier. Quand elle crut que rien ne lui étoit échappé, elle se fit un vrai plaisir de penser à la satisfaction qu'elle auroit si elle pouvoit venir à bout de posséder des choses si merveilleuses; mais la difficulté qu'elle y trouvoit, et la crainte de ne pas réussir, la plongeoient dans une grande inquiétude.

La princesse Parizade étoit abîmée dans ces pensées, quand les princes ses frères arrivèrent de la chasse : ils entrèrent dans le salon; et au lieu de la trouver le visage ouvert et l'esprit gai, selon sa coutume, ils furent étonnés de la voir recueillie en elle-même, et comme affligée, sans qu'elle levât la tête, pour marquer au moins qu'elle s'apercevoit de leur présence.

Le prince Bahman prit la parole : « Ma sœur, dit-il, où sont la joie et la gaîté qui ont été inséparables d'avec vous jusqu'à présent? Êtes-vous incommodée? vous est-il arrivé quelque malheur? vous a-t-on donné quelque sujet de chagrin? Apprenez-le-nous, afin que nous y prenions la part que nous devons, et que nous y apportions le remède, ou que nous vous vengions, si quelqu'un a eu la témérité d'offenser une personne comme vous, à laquelle tout respect est dû. »

La princesse Parizade demeura quelque temps sans rien répondre et dans la même situation; elle leva les yeux enfin, en regardant les princes

ses frères, et les baissa presque aussitôt, après leur avoir dit que ce n'étoit rien.

« Ma sœur, reprit le prince Bahman, vous nous dissimulez la vérité : il faut bien que ce soit quelque chose, et même quelque chose de grave. Il n'est pas possible que pendant le peu de temps que nous avons été éloignés de vous, un changement aussi grand et aussi peu attendu que celui que nous remarquons en vous, vous soit arrivé pour rien. Vous voudrez bien que nous ne vous en tenions pas quitte pour une réponse qui ne nous satisfait pas. Ne nous cachez donc pas ce que c'est, à moins que vous ne vouliez nous faire croire que vous renoncez à l'amitié et à l'union ferme et constante qui ont subsisté entre nous jusqu'aujourd'hui, dès notre plus tendre jeunesse. »

La princesse, qui étoit bien éloignée de rompre avec les princes ses frères, ne voulut pas les laisser dans cette pensée. « Quand je vous ai dit, reprit-elle, que ce qui me faisoit de la peine n'étoit rien, je l'ai dit par rapport à vous, et non pas par rapport à moi, qui le trouve de quelque importance; et puisque vous me pressez par le droit de notre amitié et de notre union qui me sont si chères, je vais vous dire ce que c'est. Vous avez cru, et je l'ai cru comme vous, continua-t-elle, que cette maison que feu notre père

nous a fait bâtir étoit complète en toute manière et que rien n'y manquoit; aujourd'hui cependant j'ai appris qu'il y manque trois choses qui la mettroient hors de comparaison avec toutes les maisons de campagne qui sont au monde. Ces trois choses sont, l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, et l'eau jaune de couleur d'or. »

Après leur avoir expliqué en quoi consistoit l'excellence de ces choses : « C'est une dévote musulmane, ajouta-t-elle, qui m'a fait faire cette remarque, et qui m'a enseigné le lieu où elles sont et le chemin par où l'on peut s'y rendre. Vous trouverez peut-être que ce sont des choses de peu de conséquence pour faire que notre maison soit accomplie, et qu'elle peut toujours passer pour une très belle maison, indépendamment de cet accroissement à ce qu'elle contient, et ainsi que nous pouvons nous en passer. Vous en penserez ce qui vous plaira; mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner qu'en mon particulier je suis persuadée qu'elles y sont nécessaires, et que je ne serai pas contente que je ne les y voie placées. Ainsi, que vous y preniez intérêt, que vous n'y en preniez pas, je vous prie de m'aider de vos conseils, et de voir qui je pourrois envoyer à cette conquête. »

« Ma sœur, reprit le prince Bahman, rien ne peut vous intéresser qui ne nous intéresse éga-

lement. Il suffit de votre empressement pour la conquête des choses que vous nous dites, pour nous obliger d'y prendre le même intérêt; mais indépendamment de ce qui vous regarde, nous nous y sentons portés de notre propre mouvement, et pour notre satisfaction particulière; car je suis bien persuadé que mon frère n'est pas d'un autre sentiment que moi ; et nous devons tout entreprendre pour faire cette conquête, comme vous l'appelez : l'importance et la singularité dont il s'agit méritent bien ce nom. Je me charge de la faire. Dites-moi seulement le chemin que je dois tenir, et le lieu; je ne différerai pas le voyage plus long-temps que jusqu'à demain. »

« Mon frère, reprit le prince Perviz, il ne convient pas que vous vous absentiez de la maison pour un si long temps, vous qui en êtes le chef et l'appui; et je prie ma sœur de se joindre à moi pour vous obliger d'abandonner votre dessein, et de trouver bon que je fasse le voyage : je ne m'en acquitterai pas moins bien que vous, et la chose sera plus dans l'ordre. — Mon frère, repartit le prince Bahman, je suis bien persuadé de votre bonne volonté, et que vous ne vous acquitteriez pas du voyage moins bien que moi; mais c'est une chose résolue : je le veux faire, et je le ferai. Vous res-

terez avec notre sœur, qu'il n'est pas besoin que je vous recommande.» Il passa le reste de la journée à pourvoir aux préparatifs du voyage, et à se faire bien instruire par la princesse des renseignemens que la dévote lui avoit donnés pour ne pas s'écarter du chemin.

Le lendemain de grand matin, le prince Bahman monta à cheval; et le prince Perviz et la princesse Parizade, qui avoient voulu le voir partir, l'embrassèrent et lui souhaitèrent un heureux voyage. Mais au milieu de ces adieux, la princesse se souvint d'une chose qui ne lui étoit pas venue dans l'esprit. « A propos, mon frère, dit-elle, je ne songeois pas aux accidens auxquels on est exposé dans les voyages: qui sait si je vous reverrai jamais? Mettez pied à terre, je vous en conjure, et laissez là le voyage: j'aime mieux me priver de la vue et de la possession de l'oiseau qui parle, de l'arbre qui chante et de l'eau jaune, que de courir le risque de vous perdre pour jamais.»

« Ma sœur, reprit le prince Bahman en souriant de la frayeur soudaine de la princesse Parizade, la résolution en est prise, et quand cela ne seroit pas, je la prendrois encore, et vous trouverez bon que je l'exécute. Les accidens dont vous parlez n'arrivent qu'aux malheureux. Il est vrai que je puis être du nombre; mais

aussi je puis être des heureux qui sont en beaucoup plus grand nombre que les malheureux. Comme néanmoins les événemens sont incertains, et que je puis succomber dans mon entreprise, tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser un couteau que voici. »

Alors le prince Bahman tira un couteau; en le présentant dans la gaîne à la princesse: «Prenez, dit-il, et donnez-vous de temps en temps la peine de tirer le couteau de sa gaîne; tant que vous le verrez net, comme vous le voyez, ce sera une marque que je serai vivant; mais si vous voyez qu'il en dégoutte du sang, croyez que je ne serai plus en vie, et accompagnez ma mort de vos prières. »

La princesse Parizade ne put obtenir autre chose du prince Bahman. Ce prince lui dit adieu, à elle et au prince Perviz, pour la dernière fois; et il partit bien monté, bien armé et bien équipé. Il se mit dans le chemin; et sans s'écarter ni à droite ni à gauche, il continua en traversant la Perse, et le vingtième jour de sa marche il aperçut sur le bord du chemin un vieillard hideux à voir, lequel étoit assis sous un arbre à quelque distance d'une chaumière qui lui servoit de retraite contre les injures du temps.

Les sourcils blancs comme de la neige, de même que les cheveux, la moustache et la barbe,

lui venoient jusqu'au bout du nez; la moustache lui couvroit la bouche, et la barbe avec les cheveux lui tomboient presque jusqu'aux pieds. Il avoit les ongles des mains et des pieds d'une longueur excessive, avec une espèce de chapeau plat et fort large qui lui couvroit la tête en forme de parasol; et pour tout habit, une natte dans laquelle il étoit enveloppé.

Ce bon vieillard étoit un derviche, qui s'étoit retiré du monde il y avoit de longues années, et s'étoit négligé pour s'attacher à Dieu uniquement, de manière qu'à la fin il étoit fait comme nous venons de voir.

Le prince Bahman, qui depuis le matin avoit été attentif à observer s'il rencontreroit quelqu'un auquel il pût s'informer du lieu où son dessein étoit de se rendre, s'arrêta quand il fut arrivé près du derviche, comme le premier qu'il rencontroit, et mit pied à terre, pour se conformer à ce que la dévote avoit marqué à la princesse Parizade. En tenant son cheval par la bride, il s'avança jusqu'au derviche; et en le saluant: « Bon père, dit-il, Dieu prolonge vos jours, et vous accorde l'accomplissement de vos désirs! »

Le derviche répondit au salut du prince, mais si peu intelligiblement qu'il n'en comprit pas un mot. Comme le prince Bahman vit que l'empêchement venoit de ce que la moustache couvroit

la bouche du derviche, et qu'il ne vouloit pas passer outre sans prendre de lui l'instruction dont il avoit besoin, il prit des ciseaux dont il étoit muni, et après avoir attaché son cheval à une branche de l'arbre, il lui dit : « Bon derviche, j'ai à vous parler, mais votre moustache empêche que je ne vous entende : vous voudrez bien, et je vous prie de me laisser faire, que je vous l'accommode avec vos sourcils qui vous défigurent, et qui vous font ressembler plutôt à un ours qu'à un homme. »

Le derviche ne s'opposa pas au dessein du prince : il le laissa faire; et comme le prince, quand il eut achevé, eut vu que le derviche avoit le teint frais, et qu'il paroissoit beaucoup moins âgé qu'il ne l'étoit en effet, il lui dit : « Bon derviche, si j'avois un miroir, je vous ferois voir combien vous êtes rajeuni. Vous êtes présentement un homme ; et auparavant personne n'eût pu distinguer ce que vous étiez. »

Les caresses du prince Bahman lui attirèrent de la part du derviche un souris, avec un compliment : « Seigneur, dit-il, qui que vous soyez, je vous suis infiniment obligé du bon office que vous avez bien voulu me rendre ; je suis prêt à vous en marquer ma reconnoissance en tout ce qui peut dépendre de moi. Vous n'avez pas mis pied à terre que quelque besoin ne vous y ait

obligé. Dites-moi ce que c'est, je tâcherai de vous contenter, si je le puis. »

« Bon derviche, reprit le prince Bahman, je viens de loin, et je cherche l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune. Je sais que ces trois choses sont quelque part ici aux environs; mais j'ignore l'endroit où elles sont précisément. Si vous le savez, je vous conjure de m'enseigner le chemin, afin que je ne prenne pas l'un pour l'autre, et que je ne perde pas le fruit du long voyage que j'ai entrepris. »

Le prince, à mesure qu'il tenoit ce discours, remarqua que le derviche changeoit de visage, qu'il baissoit les yeux, et qu'il prit un grand sérieux, jusque-là qu'au lieu de répondre, il demeura dans le silence. Cela obligea le prince de reprendre la parole : « Bon père, poursuivit-il, il me semble que vous m'avez entendu. Dites-moi si vous savez ce que je vous demande, ou si vous ne le savez pas, afin que je ne perde pas de temps, et que je m'en informe ailleurs. »

Le derviche rompit enfin le silence : « Seigneur, dit-il au prince Bahman, le chemin que vous me demandez m'est connu; mais l'amitié que j'ai conçue pour vous dès que je vous ai vu, et qui est devenue plus forte par le service que vous m'avez rendu, me tient encore en suspens de savoir si je dois vous accorder la satisfaction

que vous souhaitez. — Quel motif peut vous en empêcher, reprit le prince, et quelle difficulté trouvez-vous à me la donner ? — Je vous le dirai, repartit le derviche : c'est que le danger auquel vous vous exposez est plus grand que vous ne le pouvez croire. D'autres seigneurs, en grand nombre, qui n'avoient ni moins de hardiesse, ni moins de courage que vous en pouvez avoir, ont passé par ici, et m'ont fait la même demande que vous m'avez faite. Après n'avoir rien oublié pour les détourner de passer outre, ils n'ont pas voulu me croire : je leur ai enseigné le chemin malgré moi, en me rendant à leurs instances ; et je puis vous assurer qu'ils y ont tous échoué, et que je n'en ai pas vu revenir un seul. Pour peu donc que vous aimiez la vie, et que vous vouliez suivre mon conseil, vous n'irez pas plus loin, et vous retournerez chez vous. »

Le prince Bahman persista dans sa résolution. « Je veux croire, dit-il au derviche, que votre conseil est sincère, et je vous suis obligé de la marque d'amitié que vous me donnez ; mais quel que soit le danger dont vous me parlez, rien n'est capable de me faire changer de dessein. Si quelqu'un m'attaque, j'ai de bonnes armes, et il ne sera ni plus vaillant ni plus brave que moi. — Et si ceux qui vous attaqueront, lui remontra le derviche, ne se font pas voir (car ils sont plu-

sieurs), comment vous défendrez-vous contre des gens qui sont invisibles? — Il n'importe, repartit le prince; quoi que vous puissiez dire, vous ne me persuaderez pas de rien faire contre mon devoir. Puisque vous savez le chemin que je vous demande, je vous conjure encore une fois de me l'enseigner, et de ne pas me refuser cette grâce. »

Quand le derviche vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du prince Bahman, et qu'il étoit opiniâtre dans la résolution de continuer son voyage, nonobstant les avis salutaires qu'il lui donnoit, il mit la main dans un sac qu'il avoit près de lui, et il en tira une boule qu'il lui présenta : « Puisque je ne puis obtenir de vous, dit-il, que vous m'écoutiez, et que vous profitiez de mes conseils, prenez cette boule, et quand vous serez à cheval, jetez-la devant vous, et suivez-la jusqu'au pied d'une montagne où elle s'arrêtera : quand elle sera arrêtée, vous mettrez pied à terre, et vous laisserez votre cheval la bride sur le cou, qui demeurera à la même place en attendant votre retour. En montant, vous verrez à droite et à gauche une grande quantité de grosses pierres noires, et vous entendrez une confusion de voix de tous les côtés, qui vous diront mille injures pour vous décourager, et pour faire en sorte que vous ne montiez pas

jusqu'au haut; mais gardez-vous bien de vous effrayer, et sur toutes choses, de tourner la tête pour regarder derrière vous; en un instant vous seriez changé en une pierre noire, semblable à celles que vous verrez, lesquelles sont autant de seigneurs comme vous, qui n'ont pas réussi dans leur entreprise, comme je vous le disois. Si vous évitez le danger que je ne vous dépeins que légèrement, afin que vous y fassiez bien réflexion, et que vous arriviez au haut de la montagne, vous y trouverez une cage, et dans la cage l'oiseau que vous cherchez. Comme il parle, vous lui demanderez où sont l'arbre qui chante et l'eau jaune, et il vous l'enseignera. Je n'ai rien à vous dire davantage : voilà ce que vous avez à faire, et voilà ce que vous avez à éviter; mais si vous vouliez me croire, vous suivriez le conseil que je vous ai donné, et vous ne vous exposeriez pas à la perte de votre vie. Encore une fois, pendant qu'il vous reste du temps pour y penser, considérez que cette perte est irréparable et attachée à une condition à laquelle on peut contrevenir, même par inadvertance, comme vous pouvez le comprendre. »

« Pour ce qui est du conseil que vous venez de me répéter, et dont je ne laisse pas de vous avoir obligation, reprit le prince Bahman après avoir reçu la boule, je ne puis le suivre; mais je

tâcherai de profiter de l'avis que vous me donnez, de ne pas regarder derrière moi en montant, et j'espère que bientôt vous me verrez revenir, et vous en remercier plus amplement, chargé de la dépouille que je cherche. » En achevant ces paroles, auxquelles le derviche ne répondit autre chose, sinon qu'il le reverroit avec joie, et qu'il souhaitoit que cela arrivât, il remonta à cheval, prit congé du derviche par une profonde inclination de tête, et jeta la boule devant lui.

La boule roula et continua de rouler presque de la même vitesse que le prince Bahman lui avoit imprimée en la jetant; ce qui fit qu'il fut obligé d'accommoder la course de son cheval à la même vitesse pour la suivre, afin de ne la pas perdre de vue; il la suivit, et quand elle fut au pied de la montagne que le derviche avoit dit, elle s'arrêta; alors il descendit de cheval, et le cheval ne branla pas de la place, même quand il lui eut mis la bride sur le cou. Après qu'il eut reconnu la montagne des yeux, et qu'il eut remarqué les pierres noires, il commença à monter, et il n'eut pas fait quatre pas que les voix dont le derviche lui avoit parlé se firent entendre sans qu'il vît personne. Les unes disoient : « Où va cet étourdi? où va-t-il? que veut-il? ne le laissez pas passer. » D'autres : « Arrêtez-le,

prenez-le, tuez-le. » D'autres crioient d'une voix de tonnerre : « Au voleur! à l'assassin! au meurtre! » D'autres au contraire crioient d'un ton railleur : « Non, ne lui faites pas de mal, laissez passer le beau mignon; vraiment c'est pour lui qu'on garde la cage et l'oiseau! »

Nonobstant ces voix importunes, le prince Bahman monta quelque temps avec constance et avec fermeté, en s'animant lui-même; mais les voix redoublèrent avec un tintamarre si grand, et si près de lui, tant en avant qu'en arrière, que la frayeur le saisit. Les pieds et les jambes commencèrent à lui trembler, il chancela; et bientôt, comme il se fut aperçu que les forces commençoient à lui manquer, il oublia l'avis du derviche : il se tourna pour se sauver en descendant; et dans le moment il fut changé en une pierre noire : métamorphose qui étoit arrivée à tant d'autres avant lui, pour avoir tenté la même entreprise; et la même chose arriva à son cheval.

Depuis le départ du prince Bahman pour son voyage, la princesse Parizade, qui avoit attaché à sa ceinture le couteau avec la gaîne, qu'il lui avoit laissé pour être informée s'il étoit mort ou vivant, n'avoit pas manqué de le tirer et de le consulter, même plusieurs fois chaque jour. De la sorte, elle avoit eu la consolation d'apprendre

qu'il étoit en parfaite santé, et de s'entretenir souvent de lui avec le prince Perviz, qui la prévenoit quelquefois en lui en demandant des nouvelles.

Le jour fatal enfin où le prince Bahman venoit d'être métamorphosé en pierre, comme le prince et la princesse s'entretenoient de lui sur le soir, selon leur coutume : « Ma sœur, dit le prince Perviz, tirez le couteau, je vous prie, et apprenons de ses nouvelles. » La princesse le tira ; et en le regardant, ils virent couler le sang de l'extrémité. La princesse, saisie d'horreur et de douleur, jeta le couteau. « Ah, mon cher frère! s'écria-t-elle, je vous ai donc perdu, et perdu par ma faute! Je ne vous reverrai jamais! Que je suis malheureuse! Pourquoi vous ai-je parlé d'oiseau qui parle, d'arbre qui chante et d'eau jaune, ou plutôt que m'importoit-il de savoir si la dévote trouvoit cette maison belle ou laide, accomplie ou non accomplie? Plût à Dieu que jamais elle ne se fût avisée de s'y adresser! Hypocrite, trompeuse, ajouta-t-elle, devois-tu reconnoître ainsi la réception que je t'ai faite? Pourquoi m'as-tu parlé d'un oiseau, d'un arbre et d'une eau, qui tout imaginaires qu'ils sont, comme je me le persuade par la fin malheureuse d'un frère chéri, ne laissent pas de me troubler encore l'esprit par ton enchantement? »

Le prince Perviz ne fut pas moins affligé de

la mort du prince Bahman que la princesse Parizade ; mais sans perdre le temps en des regrets inutiles, comme il eut compris par les regrets de la princesse sa sœur qu'elle désiroit toujours passionnément d'avoir en sa possession l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune, il l'interrompit : « Ma sœur, dit-il, nous regretterions en vain notre frère Bahman ; nos plaintes et notre douleur ne lui rendroient pas la vie ; c'est la volonté de Dieu, nous devons nous y soumettre, et l'adorer dans ses décrets, sans vouloir les pénétrer. Pourquoi voulez-vous douter présentement des paroles de la dévote musulmane, après les avoir tenues si fermement pour certaines et pour vraies ? Croyez-vous qu'elle vous eût parlé de ces trois choses, si elles n'existoient pas, et qu'elle les eût inventées exprès pour vous tromper, vous qui, bien loin de lui en avoir donné sujet, l'avez si bien reçue et accueillie avec tant d'honnêteté et de bonté ? Croyons plutôt que la mort de notre frère vient de sa faute, ou par quelque accident que nous ne pouvons pas imaginer. Ainsi, ma sœur, que sa mort ne vous empêche pas de poursuivre notre recherche ; je m'étois offert pour faire le voyage à sa place, je suis dans la même disposition ; et comme son exemple ne me fait pas changer de sentiment, dès demain je l'entreprendrai. »

La princesse fit tout ce qu'elle put pour dissuader le prince Perviz, en le conjurant de ne pas l'exposer au danger de perdre deux frères au lieu d'un ; mais il demeura inébranlable, nonobstant les remontrances qu'elle lui fit; et avant qu'il partît, afin qu'elle pût être informée du succès du voyage qu'il entreprenoit, comme elle l'avoit été de celui du prince Bahman, par le moyen du couteau qu'il lui avoit laissé, il lui donna aussi un chapelet de perles de cent grains pour le même usage; et en le lui présentant: « Dites ce chapelet à mon intention pendant mon absence. En le disant, s'il arrive que les grains s'arrêtent de manière que vous ne puissiez plus les mouvoir ni les faire couler les uns après les autres, comme s'ils étoient collés, ce sera une marque que j'aurai eu le même sort que notre frère; mais espérons que cela n'arrivera pas, et que j'aurai le bonheur de vous revoir avec la satisfaction que nous attendons vous et moi. »

Le prince Perviz partit; et le vingtième jour de son voyage il rencontra le même derviche à l'endroit où le prince Bahman l'avoit trouvé. Il s'approcha de lui; et après l'avoir salué, il le pria, s'il le savoit, de lui enseigner le lieu où étoient l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, et l'eau jaune. Le derviche lui fit les mêmes diffi-

cultés et les mêmes remontrances qu'il avoit faites au prince Bahman, jusqu'à lui dire qu'il y avoit très peu de temps qu'un jeune cavalier, avec lequel il lui voyoit beaucoup de ressemblance, lui avoit demandé le chemin; que, vaincu par ses instances pressantes et par son importunité, il le lui avoit enseigné, lui avoit donné de quoi lui servir de guide, et prescrit ce qu'il devoit observer pour réussir, mais qu'il ne l'avoit pas vu revenir; d'après quoi il n'y avoit pas à douter qu'il n'eût eu le même sort que ceux qui l'avoient précédé.

« Bon derviche, reprit le prince Perviz, je sais qui est celui dont vous parlez : c'étoit mon frère aîné, et je suis informé avec certitude qu'il est mort. De quelle mort, c'est ce que j'ignore. — Je puis vous le dire, repartit le derviche : il a été changé en pierre noire, comme ceux dont je viens de parler, et vous devez vous attendre à la même métamorphose, à moins que vous n'observiez plus exactement que lui les bons conseils que je lui avois donnés, au cas que vous persistiez à ne vouloir pas renoncer à votre résolution, à quoi je vous exhorte encore une fois. »

« Derviche, insista le prince Perviz, je ne puis assez vous marquer combien je vous suis redevable de la part que vous prenez à la conserva-

tion de ma vie, tout inconnu que je vous suis, et sans que j'aie rien fait pour mériter votre bienveillance; mais j'ai à vous dire qu'avant que je prisse mon parti, j'y ai bien songé, et que je ne puis l'abandonner. Ainsi, je vous supplie de me faire la même grâce que vous avez faite à mon frère. Peut-être réussirai-je mieux que lui à suivre les mêmes renseignemens que j'attends de vous. — Puisque je ne puis réussir, dit le derviche, à vous persuader de vous relâcher de ce que vous avez résolu, si mon grand âge ne m'en empêchoit, et que je pusse me soutenir, je me lèverois pour vous donner la boule que j'ai ici, laquelle doit vous servir de guide.»

Sans donner au derviche la peine d'en dire davantage, le prince Perviz mit pied à terre; et comme il se fut avancé jusqu'au derviche, celui-ci, qui venoit de tirer la boule de son sac, où il y en avoit un bon nombre d'autres, la lui donna, et il lui dit l'usage qu'il en devoit faire, comme il l'avoit dit au prince Bahman; et après l'avoir bien averti de ne pas s'effrayer des voix qu'il entendroit, sans voir personne, quelque menaçantes qu'elles fussent, mais de ne pas laisser de monter jusqu'à ce qu'il eût aperçu la cage et l'oiseau, il le congédia.

Le prince Perviz remercia le derviche; et quand il fut remonté à cheval, il jeta la boule

devant le cheval; et en piquant des deux en même temps, il la suivit. Il arriva enfin au bas de la montagne; et quand il eut vu que la boule s'étoit arrêtée, il mit pied à terre. Avant qu'il fît le premier pas pour monter, il demeura un moment dans la même place, en rappelant dans sa mémoire les avis que le derviche lui avoit donnés. Il s'encouragea, et il monta, bien résolu d'arriver jusqu'au haut de la montagne, et il avança cinq ou six pas; alors il entendit derrière lui une voix qui lui parut fort proche, comme d'un homme qui le rappeloit et l'insultoit, en criant : « Attends, téméraire, que je te punisse de ton audace! »

A cet outrage, le prince Perviz oublia tous les avis du derviche; il mit la main sur le sabre, il le tira, et il se tourna pour se venger; mais à peine eut-il le temps de voir que personne ne le suivoit, qu'il fut changé en une pierre noire, lui et son cheval.

Depuis que le prince Perviz étoit parti, la princesse Parizade n'avoit pas manqué chaque jour de porter à la main le chapelet qu'elle avoit reçu de lui le jour qu'il étoit parti, et, quand elle n'avoit autre chose à faire, de le dire, en faisant passer les grains par ses doigts l'un après l'autre. Elle ne l'avoit pas même quitté la nuit tout ce temps-là : chaque soir en se couchant

elle se l'étoit passé autour du cou, et le matin, en s'éveillant, elle y avoit porté la main pour éprouver si les grains venoient toujours l'un après l'autre. Le jour enfin, et au moment que le prince Perviz eut la même destinée que le prince Bahman, d'être changé en pierre noire, comme elle tenoit le chapelet à son ordinaire, et qu'elle le disoit, tout à coup elle sentit que les grains n'obéissoient plus au mouvement qu'elle leur donnoit, et elle ne douta pas que ce ne fût la marque de la mort certaine du prince son frère. Comme elle avoit déjà pris sa résolution sur le parti qu'elle prendroit au cas que cela arrivât, elle ne perdit pas le temps à donner des marques extérieures de sa douleur. Elle se fit un effort pour la retenir toute en elle-même; et dès le lendemain, après s'être déguisée en homme, armée et équipée, et qu'elle eut dit à ses gens qu'elle reviendroit dans peu de jours, elle monta à cheval et partit, en prenant le même chemin que les deux princes ses frères avoient tenu.

La princesse Parizade, qui étoit accoutumée à monter à cheval en prenant le divertissement de la chasse, supporta la fatigue du voyage mieux que d'autres dames n'auroient pu faire. Comme elle avoit fait les mêmes journées que les princes ses frères, elle rencontra aussi le derviche dans

la vingtième journée de marche. Quand elle fut près de lui, elle mit pied à terre, et en tenant son cheval par la bride, elle alla s'asseoir près de lui; et après qu'elle l'eut salué, elle lui dit: « Bon derviche, vous voudrez bien que je me repose quelques momens près de vous, et me faire la grâce de me dire si vous n'avez pas entendu dire que quelque part aux environs il y a dans ces cantons un lieu où l'on trouve l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune. »

Le derviche répondit : « Madame, puisque votre voix me fait connoître quel est votre sexe, nonobstant votre déguisement en homme, et que c'est ainsi que je dois vous appeler, je vous remercie de votre compliment, et je reçois avec un très grand plaisir l'honneur que vous me faites. J'ai connoissance du lieu où se trouvent les choses dont vous me parlez; mais à quel dessein me faites-vous cette demande? »

« Bon derviche, reprit la princesse Parizade, on m'en a fait un récit si avantagèux, que je brûle d'envie de les posséder. — Madame, repartit le derviche, on vous a dit la vérité : ces choses sont encore plus surprenantes et plus singulières qu'on ne vous les a représentées; mais on vous a caché les difficultés qu'il y a à surmonter pour parvenir à en jouir : vous ne vous seriez pas engagée dans une entreprise si

pénible et si dangereuse, si l'on vous avoit bien informée. Croyez-moi : ne passez point plus avant, retournez sur vos pas, et ne vous attendez pas que je veuille contribuer à votre perte. »

« Bon père, repartit la princesse, je viens de loin, et il me fâcheroit fort de retourner chez moi sans avoir exécuté mon dessein. Vous me parlez des difficultés et du danger de perdre la vie; mais vous ne me dites pas quelles sont ces difficultés, et en quoi consistent ces dangers; c'est ce que je désirerois de savoir pour me consulter, et voir si je pourrois prendre ou non confiance en ma résolution, en mon courage et en mes forces. »

Alors le derviche répéta à la princesse Parizade le même discours qu'il avoit tenu aux princes Bahman et Perviz, en lui exagérant les difficultés de monter jusqu'au haut de la montagne où étoit l'oiseau dans sa cage, dont il falloit se rendre maître, après quoi l'oiseau donneroit connoissance de l'arbre et de l'eau jaune; le bruit et le tintamarre des voix menaçantes et effroyables qu'on entendoit de tous les côtés sans voir personne; et enfin la quantité de pierres noires, objet qui seul étoit capable de donner de l'effroi à elle et à tout autre, quand elle sauroit que ces pierres étoient autant de braves cavaliers qui avoient été ainsi métamorphosés pour

avoir manqué à observer la principale condition pour réussir dans cette entreprise, qui étoit de ne pas se tourner pour regarder derrière soi, qu'auparavant on ne se fût saisi de la cage.

Quand le derviche eut achevé : « A ce que je comprends par votre discours, reprit la princesse, la grande difficulté pour réussir dans cette affaire est premièrement de monter jusqu'à la cage sans s'effrayer du tintamarre des voix qu'on entend sans voir personne; et en second lieu, de ne pas regarder derrière soi. Pour ce qui est de cette dernière condition, j'espère que je serai assez maîtresse de moi-même pour la bien observer. Quant à la première, j'avoue que ces voix, telles que vous me les représentez, sont capables d'épouvanter les plus assurés; mais comme dans toutes les entreprises de grande conséquence et périlleuses, il n'est pas défendu d'user d'adresse, je vous demande si l'on pourroit s'en servir dans celle-ci, qui m'est d'une si grande importance? — Et de quelle adresse voudriez-vous user? demanda le derviche. — Il me semble, répondit la princesse, qu'en me bouchant les oreilles avec du coton, si fortes et si effroyables que les voix puissent être, elles en seroient frappées avec beaucoup moins d'impression; comme aussi elles feroient moins d'effet sur mon imagination, mon esprit demeu-

reroit dans la liberté de ne se pas troubler jusqu'à perdre l'usage de la raison. »

« Madame, reprit le derviche, de tous ceux qui jusqu'à présent se sont adressés à moi pour s'informer du chemin que vous me demandez, je ne sais si quelqu'un s'est servi de l'adresse que vous me proposez. Ce que je sais, c'est que pas un ne me l'a proposée, et que tous y ont péri. Si vous persistez dans votre dessein, vous pouvez en faire l'épreuve; à la bonne heure si elle vous réussit; mais je ne vous conseillerois pas de vous y exposer. »

« Bon père, repartit la princesse, rien n'empêche que je ne persiste dans mon dessein : le cœur me dit que l'adresse me réussira, et je suis résolue à m'en servir. Ainsi, il ne me reste plus qu'à savoir de vous quel chemin je dois prendre. C'est la grâce que je vous conjure de ne me pas refuser. » Le derviche l'exhorta, pour la dernière fois, à se bien consulter; et comme il vit qu'elle étoit inébranlable dans sa résolution, il tira une boule; et en la lui présentant : « Prenez cette boule, dit-il, remontez à cheval, et quand vous l'aurez jetée devant vous, suivez-la par tous les détours que vous lui verrez faire en roulant jusqu'à la montagne où est ce que vous cherchez, et où elle s'arrêtera; quand elle sera arrêtée, arrêtez-vous aussi, mettez pied à terre et

montez. Allez, vous savez le reste, n'oubliez pas d'en profiter. »

La princesse Parizade, après avoir remercié le derviche et pris congé de lui, remonta à cheval; elle jeta la boule, et elle la suivit par le chemin qu'elle prit en roulant : la boule continua son roulement; et enfin elle s'arrêta au pied de la montagne.

La princesse mit pied à terre; elle se boucha les oreilles de coton; et après qu'elle eut bien considéré le chemin qu'elle avoit à tenir pour arriver au haut de la montagne, elle commença à monter d'un pas égal avec intrépidité. Elle entendit les voix, et elle s'aperçut d'abord que le coton lui étoit d'un grand secours. Plus elle avançoit, plus les voix devenoient fortes et se multiplioient, mais non pas au point de lui faire une impression capable de la troubler. Elle entendit plusieurs sortes d'injures et de railleries piquantes par rapport à son sexe, qu'elle méprisa, et dont elle ne fit que rire. « Je ne m'offense ni de vos injures, ni de vos railleries, disoit-elle en elle-même; dites encore pire, je m'en moque, et vous ne m'empêcherez pas de continuer mon chemin. » Elle monta enfin si haut, qu'elle commença d'apercevoir la cage et l'oiseau, lequel, de complot avec les voix, tâchoit de l'intimider, en lui criant d'une voix tonnante,

nonobstant la petitesse de son corps : « Folle, retire-toi, n'approche pas ! »

La princesse, animée davantage par cet objet, doubla le pas. Quand elle se vit si près de la fin de sa carrière, elle gagna le haut de la montagne, où le terrain étoit égal ; elle courut droit à la cage, et elle mit la main dessus, en disant à l'oiseau : « Oiseau, je te tiens malgré toi, et tu ne m'échapperas pas. »

Pendant que Parizade ôtoit le coton qui lui bouchoit les oreilles : « Brave dame, lui dit l'oiseau, ne me voulez pas de mal de ce que je me suis joint à ceux qui faisoient leurs efforts pour la conservation de ma liberté. Quoique enfermé dans une cage, je ne laissois pas d'être content de mon sort ; mais destiné à devenir esclave, j'aime mieux vous avoir pour maîtresse, vous qui m'avez acquis si courageusement et si dignement, que toute autre personne du monde ; et dès à présent je vous jure une fidélité inviolable, avec une soumission entière à tous vos commandemens. Je sais qui vous êtes, et je vous apprendrai que vous ne vous connoissez pas vous-même pour ce que vous êtes ; mais un jour viendra que je vous rendrai un service dont j'espère que vous m'aurez obligation. Pour commencer à vous donner des marques de ma sincérité, faites-moi connoître ce que vous souhaitez, je suis prêt à vous obéir. »

La princesse, pleine d'une joie d'autant plus inexprimable, que la conquête qu'elle venoit de faire lui coûtoit la mort de deux frères chéris tendrement, et à elle-même tant de fatigues et un danger dont elle connoissoit la grandeur, après en être sortie, mieux qu'avant qu'elle s'y engageât, nonobstant ce que le derviche lui en avoit représenté, dit à l'oiseau, après qu'il eut cessé de parler : « Oiseau, c'étoit bien mon intention de te marquer que je souhaite plusieurs choses qui me sont de la dernière importance ; je suis ravie que tu m'aies prévenue par le témoignage de ta bonne volonté. Premièrement, j'ai appris qu'il y a ici une eau jaune dont la propriété est merveilleuse ; je te demande de m'enseigner où elle est avant toutes choses. » L'oiseau lui enseigna l'endroit, qui n'étoit pas beaucoup éloigné ; elle y alla, et elle emplit un petit flacon d'argent qu'elle avoit apporté avec elle. Elle revint à l'oiseau, et elle lui dit : « Oiseau, ce n'est pas assez, je cherche aussi l'arbre qui chante ; dis-moi où il est. » L'oiseau lui dit : « Tournez-vous, et vous verrez derrière vous un bois où vous trouverez cet arbre. » Le bois n'étoit pas éloigné ; la princesse alla jusque-là, et entre plusieurs arbres, le concert harmonieux qu'elle entendit lui fit connoître celui qu'elle cherchoit ; mais il étoit fort gros et fort haut. Elle

revint, et elle dit à l'oiseau : « Oiseau, j'ai trouvé l'arbre qui chante, mais je ne puis ni le déraciner ni l'emporter. — Il n'est pas nécessaire de le déraciner, reprit l'oiseau, il suffit que vous en preniez la moindre branche, et que vous l'emportiez pour la planter dans votre jardin ; elle prendra racine dès qu'elle sera dans la terre, et en peu de temps vous la verrez devenir un aussi bel arbre que celui que vous venez de voir. »

Quand la princesse Parizade eut en main les trois choses dont la dévote musulmane lui avoit fait concevoir un désir si ardent, elle dit encore à l'oiseau : « Oiseau, tout ce que tu viens de faire pour moi n'est pas suffisant : tu es cause de la mort de mes deux frères, qui doivent être parmi les pierres noires que j'ai vues en montant ; je prétends les emmener avec moi. »

Il parut que l'oiseau eût bien voulu se dispenser de satisfaire la princesse sur cet article ; en effet, il en fit difficulté. « Oiseau, insista la princesse, souviens-toi que tu viens de me dire que tu es mon esclave, que tu l'es en effet, et que ta vie est à ma disposition. — Je ne puis, reprit l'oiseau, contester cette vérité ; mais quoique ce que vous me demandez soit d'une plus grande difficulté, je ne laisserai pas d'y satisfaire. Jetez les yeux ici à l'entour, ajouta-t-il,

et voyez si vous n'y verrez pas une cruche. — Je l'aperçois, dit la princesse. — Prenez-la, dit-il; et en descendant la montagne, versez un peu de l'eau dont elle est pleine sur chaque pierre noire, ce sera le moyen de retrouver vos deux frères. »

La princesse Parizade prit la cruche, et en emportant avec soi la cage avec l'oiseau, le flacon et la branche, à mesure qu'elle descendoit, elle versoit de l'eau de la cruche sur chaque pierre noire qu'elle rencontroit, et chacune se changeoit en homme; et comme elle n'en omit aucune, tous les chevaux, tant des princes ses frères que des autres seigneurs, reparurent. De la sorte, elle reconnut les princes Bahman et Perviz, qui la reconnurent aussi et qui vinrent l'embrasser. En les embrassant de même, et en leur témoignant son étonnement : « Mes chers frères, dit-elle, que faites-vous donc ici? » Comme ils eurent répondu qu'ils venoient de dormir : « Oui; mais, reprit-elle, sans moi votre sommeil dureroit encore, et il eût peut-être duré jusqu'au jour du jugement. Ne vous souvient-il pas que vous étiez venus chercher l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune, et d'avoir vu en arrivant les pierres noires dont cet endroit étoit parsemé? Regardez, et voyez s'il en reste une seule. Les seigneurs qui nous envi-

ronnent, et vous, vous étiez ces pierres, de même que vos chevaux qui vous attendent, comme vous le pouvez voir; et si vous désirez de savoir comment cette merveille s'est faite, c'est, continua-t-elle en leur montrant la cruche dont elle n'avoit pas besoin et qu'elle avoit déjà posée au pied de la montagne, par la vertu de l'eau dont cette cruche étoit pleine, que j'ai versée sur chaque pierre. Comme après avoir rendu mon esclave l'oiseau qui parle, que voici dans cette cage, et trouvé par son moyen l'arbre qui chante, dont je tiens une branche, et l'eau jaune dont ce flacon est plein, je ne voulois pas retourner sans vous ramener avec moi, je l'ai contraint par le pouvoir que j'ai acquis sur lui, de m'en donner le moyen, et il m'a enseigné où étoit cette cruche, et l'usage que j'en devois faire. »

Les princes Bahman et Perviz connurent par ce discours l'obligation qu'ils avoient à la princesse leur sœur; et les seigneurs qui s'étoient tous assemblés autour d'eux, et qui avoient entendu le même discours, les imitèrent, en lui marquant que bien loin de lui porter envie au sujet de la conquête qu'elle venoit de faire, et à laquelle ils avoient aspiré, ils ne pouvoient mieux lui témoigner leur reconnoissance de la vie qu'elle venoit de leur redonner, qu'en se dé-

clarant ses esclaves, et prêts à faire tout ce qu'elle leur ordonneroit.

« Seigneurs, reprit la princesse, si vous avez fait attention à mon discours, vous avez pu remarquer que je n'ai eu autre intention dans ce que j'ai fait, que de recouvrer mes frères : ainsi, s'il vous en est arrivé le bienfait que vous dites, vous ne m'en avez nulle obligation. Je ne prends de part à votre compliment que l'honnêteté que vous voulez bien m'en faire, et je vous en remercie comme je le dois. D'ailleurs, je vous regarde chacun en particulier comme des personnes aussi libres que vous l'étiez avant votre disgrâce; et je me réjouis avec vous du bonheur qui vous est arrivé à mon occasion. Mais ne demeurons pas davantage dans un lieu où il n'y a plus rien qui doive nous arrêter plus long-temps; remontons à cheval, et retournons chacun au pays d'où nous sommes venus. »

La princesse Parizade donna l'exemple la première, en allant reprendre son cheval, qu'elle trouva où elle l'avoit laissé. Avant qu'elle montât à cheval, le prince Bahman, qui vouloit la soulager, la pria de lui donner la cage à porter. « Mon frère, reprit la princesse, l'oiseau est mon esclave, je veux le porter moi-même; mais si vous voulez vous charger de la branche de l'arbre qui chante, la voilà. Tenez la cage néan-

moins pour me la rendre quand je serai à cheval. » Quand elle fut remontée à cheval et que le prince Bahman lui eut rendu la cage et l'oiseau : « Et vous, mon frère Perviz, dit-elle en se tournant du côté où il étoit, voilà aussi le flacon d'eau jaune que je remets à votre garde, si cela ne vous incommode pas. » Le prince Perviz s'en chargea avec bien du plaisir.

Quand le prince Bahman et le prince Perviz, et tous les seigneurs furent tous à cheval, la princesse Parizade attendoit que quelqu'un d'eux se mît à la tête et commençât la marche; les deux princes voulurent en faire civilité aux seigneurs, et les seigneurs, de leur côté, vouloient la faire à la princesse. Comme la princesse vit que pas un des seigneurs ne vouloit se donner cet avantage, et que c'étoit pour lui en laisser l'honneur, elle s'adressa à tous, et elle leur dit : « Seigneurs, j'attends que vous marchiez. — Madame, reprit au nom de tous un de ceux qui étoient le plus près d'elle, quand nous ignorerions l'honneur qui est dû à votre sexe, il n'y a pas d'honneur que nous ne soyons prêts à vous rendre, après ce que vous venez de faire pour nous. Nonobstant votre modestie, nous vous supplions de ne nous pas priver plus long-temps du bonheur de vous suivre. »

« Seigneurs, dit alors la princesse, je ne mérite pas l'honneur que vous me faites, et je ne

l'accepte que parce que vous le souhaitez. » En même temps elle se mit en marche, et les deux princes et les seigneurs la suivirent en troupe sans distinction.

La troupe voulut voir le derviche en passant, le remercier de son bon accueil et de ses conseils salutaires qu'ils avoient trouvés sincères ; mais il étoit mort, et l'on n'a pu savoir si c'étoit de vieillesse, ou parce qu'il n'étoit plus nécessaire pour enseigner le chemin qui conduisoit à la conquête des trois choses dont la princesse Parizade venoit de triompher.

Ainsi la troupe continua son chemin ; mais elle commença à diminuer chaque jour. En effet, les seigneurs qui étoient venus de différens pays, comme nous l'avons dit, après avoir, chacun en particulier, réitéré à la princesse l'obligation qu'ils lui avoient, prirent congé d'elle et des princes ses frères, l'un après l'autre, à mesure qu'ils rencontroient le chemin par où ils étoient venus. La princesse et les princes Bahman et Perviz continuèrent le leur jusqu'à ce qu'ils arrivèrent chez eux.

D'abord la princesse posa la cage dans le jardin dont nous avons parlé ; et comme le salon étoit du côté du jardin, dès que l'oiseau eut fait entendre son chant, les rossignols, les pinsons, les alouettes, les fauvettes, les chardonnerets, et une infinité d'autres oiseaux du pays, vinrent

l'accompagner de leur ramage. Pour ce qui est de la branche, elle la fit planter en sa présence dans un endroit du parterre, peu éloigné de la maison. Elle prit racine, et en peu de temps elle devint un grand arbre, dont les feuilles rendirent bientôt la même harmonie et le même concert que l'arbre d'où elle avoit été cueillie. Quant au flacon d'eau jaune, elle fit préparer au milieu du parterre un grand bassin de beau marbre; et quand il fut achevé, elle y versa toute l'eau jaune qui étoit contenue dans le flacon. Aussitôt elle commença à foisonner en se gonflant; et quand elle fut venue à peu près jusqu'aux bords du bassin, elle s'éleva dans le milieu en grosse gerbe jusqu'à la hauteur de vingt pieds, en retombant et en continuant de même sans que l'eau débordât.

La nouvelle de ces merveilles se répandit dans le voisinage; et comme la porte de la maison, non plus que celle du jardin, n'étoient fermées à personne, bientôt une grande affluence de peuple des environs vint les admirer.

Au bout de quelques jours, les princes Bahman et Perviz, bien remis de la fatigue de leur voyage, reprirent leur manière de vivre; et comme la chasse étoit leur divertissement ordinaire, ils montèrent à cheval, et ils y allèrent pour la première fois depuis leur retour, non pas dans leur parc, mais à deux ou trois lieues

de leur maison. Comme ils chassoient, le sultan de Perse survint en chassant au même endroit qu'ils avoient choisi. Dès qu'ils se furent aperçus qu'il alloit arriver bientôt, par un grand nombre de cavaliers qu'ils virent paroître en plusieurs endroits, ils prirent le parti de cesser et de se retirer pour éviter sa rencontre; mais ce fut justement par le chemin qu'ils prirent, qu'ils le rencontrèrent, dans un endroit si étroit, qu'ils ne pouvoient se détourner ni reculer sans être vus. Dans leur surprise, ils n'eurent que le temps de mettre pied à terre et de se prosterner devant le sultan, le front contre terre, sans lever la tête pour le regarder. Mais le sultan, qui vit qu'ils étoient bien montés, et habillés aussi proprement que s'ils eussent été de sa cour, eut la curiosité de les voir au visage; il s'arrêta, et il leur commanda de se lever.

Les princes se levèrent, et ils demeurèrent debout devant le sultan, avec un air libre et dégagé, accompagné néanmoins d'une contenance modeste et respectueuse. Le sultan les considéra quelque temps depuis la tête jusqu'aux pieds, sans parler; et après avoir admiré leur bon air et leur bonne mine, il leur demanda qui ils étoient et où ils demeuroient.

Le prince Bahman prit la parole: « Sire, dit-il, nous sommes fils de l'intendant des jardins de votre majesté, le dernier mort, et nous demeu-

rons dans une maison qu'il fit bâtir peu de temps avant sa mort, afin que nous y demeurassions, en attendant que nous fussions en âge de servir votre majesté, et de lui demander de l'emploi quand l'occasion se présenteroit. »

« A ce que je vois, reprit le sultan, vous aimez la chasse. — Sire, repartit le prince Bahman, c'est notre exercice le plus ordinaire, et celui qu'aucun des sujets de votre majesté, qui se destine à porter les armes dans ses armées, ne néglige, en se conformant à l'ancienne coutume de ce royaume. » Le sultan, charmé d'une réponse si sage, leur dit : « Puisque cela est, je serai bien aise de vous voir chasser : venez, choisissez telle chasse qu'il vous plaira. »

Les princes remontèrent à cheval, suivirent le sultan ; et ils n'avoient pas avancé bien loin, quand ils virent paroître plusieurs bêtes tout à la fois. Le prince Bahman choisit un lion, et le prince Perviz un ours. Ils partirent l'un et l'autre en même temps avec une intrépidité dont le sultan fut surpris. Ils joignirent leur chasse presque aussitôt l'un que l'autre, et ils lancèrent leur javelot avec tant d'adresse, qu'ils percèrent, le prince Bahman le lion, et le prince Perviz l'ours d'outre en outre, et que le sultan les vit tomber en peu de temps l'un après l'autre. Sans s'arrêter, le prince Bahman poursuivit un autre ours, et le prince Perviz un autre lion, et en

peu de momens ils les percèrent et les renversèrent sans vie. Ils vouloient continuer, mais le sultan ne le permit pas; il les fit rappeler; et quand ils furent venus se ranger près de lui: « Si je vous laissois faire, dit-il, vous auriez bientôt détruit toute ma chasse. Ce n'est pas tant ma chasse néanmoins que je veux épargner, que vos personnes dont la vie me sera désormais très chère, persuadé que votre bravoure, dans un temps, me sera beaucoup plus utile qu'elle ne vient de m'être agréable. »

Le sultan Khosrouschah enfin se sentit pour les deux princes une inclination si forte, qu'il les invita à venir le voir et à le suivre sur l'heure. « Sire, reprit le prince Bahman, votre majesté nous fait un honneur que nous ne méritons pas, et nous la supplions de vouloir bien nous en dispenser. »

Le sultan, qui ne comprenoit pas quelles raisons les princes pouvoient avoir pour ne pas accepter la marque de considération qu'il leur témoignoit, le leur demanda, et les pressa de l'en éclaircir. « Sire, dit le prince Bahman, nous avons une sœur, notre cadette, avec laquelle nous vivons dans une union si grande, que nous n'entreprenons ni ne faisons rien, qu'auparavant nous n'ayons pris son avis; de même que de son côté elle ne fait rien qu'elle ne nous ait demandé le nôtre. — Je loue fort votre union fraternelle,

reprit le sultan ; consultez donc votre sœur, et demain, en revenant chasser avec moi, vous me rendrez réponse. »

Les deux princes retournèrent chez eux, mais ils ne se souvinrent ni l'un ni l'autre, non seulement de l'aventure qui leur étoit arrivée de rencontrer le sultan, et d'avoir eu l'honneur de chasser avec lui, mais même de parler à la princesse de celui qu'il leur avoit fait de vouloir les emmener avec lui. Le lendemain, comme ils se furent rendus auprès du sultan au lieu de la chasse : « Hé bien, leur demanda le sultan, avez-vous parlé à votre sœur ? A-t-elle bien voulu consentir au plaisir que j'attends, de vous voir plus particulièrement ? » Les princes se regardèrent, et la rougeur leur monta au visage. « Sire, répondit le prince Bahman, nous supplions votre majesté de nous excuser ; ni mon frère ni moi nous ne nous en sommes pas souvenu. — Souvenez-vous-en donc aujourd'hui, reprit le sultan, et demain n'oubliez pas de m'en rendre la réponse. »

Les princes tombèrent une seconde fois dans le même oubli, et le sultan ne se scandalisa pas de leur négligence ; au contraire, il tira trois petites boules d'or qu'il avoit dans une bourse. En les mettant dans le sein du prince Bahman : « Ces boules, dit-il avec un souris, empêcheront que vous n'oubliiez une troisième fois ce que je souhaite que vous fassiez pour l'amour de moi ;

le bruit qu'elles feront ce soir en tombant de votre ceinture, vous en fera souvenir, au cas que vous ne vous en soyez pas souvenu auparavant.

La chose arriva comme le sultan l'avoit prévu: sans les trois boules d'or, les princes eussent encore oublié de parler à la princesse Parizade leur sœur. Elles tombèrent du sein du prince Bahman quand il eut ôté sa ceinture en se préparant à se mettre au lit. Aussitôt il alla trouver le prince Perviz, et ils allèrent ensemble à l'appartement de la princesse, qui n'étoit pas encore couchée; ils lui demandèrent pardon de ce qu'ils venoient l'importuner à une heure indue, et ils lui exposèrent le sujet avec toutes les circonstances de leur rencontre avec le sultan.

La princesse Parizade fut alarmée de cette nouvelle. « Votre rencontre avec le sultan, dit-elle, vous est heureuse et honorable, et dans la suite elle peut vous l'être davantage; mais elle est fâcheuse et bien triste pour moi. C'est à ma considération, je le vois bien, que vous avez résisté à ce que le sultan souhaitoit; je vous en suis infiniment obligée : je connois en cela que votre amitié correspond parfaitement à la mienne. Vous avez mieux aimé, pour ainsi dire, commettre une incivilité envers le sultan, en lui faisant un refus honnête, à ce que vous avez

Le sultan, contre son ordinaire, ne chassa pas long-temps ce jour-là. Comme il avoit jugé que les princes n'avoient pas moins d'esprit que de valeur et de bravoure, l'impatience de s'entretenir avec plus de liberté, fit qu'il avança son retour. Il voulut qu'ils fussent à ses côtés dans la marche : honneur qui, sans parler des principaux courtisans qui l'accompagnoient, donna de la jalousie, même au grand-vizir, qui fut mortifié de les voir marcher avant lui.

Quand le sultan fut entré dans sa capitale, le peuple, dont les rues étoient bordées, n'eut les yeux attachés que sur les deux princes Bahman et Perviz, en cherchant qui ils pouvoient être, s'ils étoient étrangers ou du royaume. « Quoi qu'il en soit, disoient la plupart, plût à Dieu que le sultan nous eût donné deux princes aussi bien faits et d'aussi bonne mine ! Il pourroit en avoir à peu près de même âge, si les couches de la sultane, qui en souffre la peine depuis long-temps, eussent été heureuses. »

La première chose que fit le sultan en arrivant dans son palais, fut de mener les princes dans les principaux appartemens, dont ils louèrent la beauté, les richesses, les meubles, les ornemens et la symétrie, sans affectation, et en gens qui s'y entendoient. On servit enfin un repas magnifique, et le sultan les fit mettre à table avec lui ; ils voulurent s'en excuser, mais

ils obéirent dès que le sultan leur eut dit que c'étoit sa volonté.

Le sultan, qui avoit infiniment d'esprit, et qui avoit fait de grands progrès dans les sciences, et particulièrement dans l'histoire, avoit bien prévu que, par modestie et par respect, les princes ne se donneroient pas la liberté de commencer la conversation. Pour leur donner lieu de parler, il la commença, et y fournit pendant tout le repas; mais sur quelque matière qu'il ait pu les mettre, ils y satisfirent avec tant de connoissance, d'esprit, de jugement et de discernement, qu'il en fut dans l'admiration. « Quand ils seroient mes enfans, disoit-il en lui-même, et qu'avec l'esprit qu'ils ont, je leur eusse donné l'éducation, ils n'en sauroient pas davantage, et ne seroient ni plus habiles ni mieux instruits. » Il prit enfin un si grand plaisir dans leur entretien, qu'après avoir demeuré à table plus que de coutume, il passa dans son cabinet, après être sorti, où il s'entretint encore avec eux très long-temps. Le sultan enfin leur dit : « Jamais je n'eusse cru qu'il y eût à la campagne des jeunes seigneurs, mes sujets, si bien élevés, si spirituels, et aussi capables. De ma vie je n'ai eu entretien qui m'ait fait plus de plaisir que le vôtre; mais en voilà assez : il est temps que vous vous délassiez l'esprit par quelque divertissement de ma cour, et comme aucun n'est plus capable

d'en dissiper les nuages que la musique, vous allez entendre un concert de voix et d'instrumens qui ne sera pas désagréable. »

Comme le sultan eut achevé de parler, les musiciens, qui avoient eu l'ordre, entrèrent, et répondirent fort à l'attente qu'on avoit de leur habileté. Des farceurs excellens succédèrent au concert, et des danseurs et des danseuses terminèrent le divertissement.

Les deux princes, qui virent que la fin du jour approchoit, se prosternèrent aux pieds du sultan, et lui demandèrent la permission de se retirer, après l'avoir remercié de ses bontés et des honneurs dont il les avoit comblés; et le sultan en les congédiant, leur dit : « Je vous laisse aller; et souvenez-vous que je ne vous ai amenés à mon palais moi-même, que pour vous en montrer le chemin, afin que vous y veniez de vous-mêmes. Vous serez les bien venus; et plus souvent vous y viendrez, plus vous me ferez de plaisir. »

Avant de s'éloigner de la présence du sultan, le prince Bahman lui dit : « Sire, oserions-nous prendre la liberté de supplier votre majesté de nous faire la grâce, à nous et à notre sœur, de passer par notre maison, et de s'y reposer quelques momens, la première fois que le divertissement de la chasse l'amènera aux environs? Elle n'est pas digne de votre présence; mais des monarques quelquefois ne dédaignent pas de se

mettre à couvert sous une chaumière. » Le sultan reprit : « Une maison de seigneurs, comme vous l'êtes, ne peut être que belle et digne de vous. Je la verrai avec un grand plaisir, et avec un plus grand de vous y avoir pour hôtes, vous et votre sœur, qui m'est déjà chère sans l'avoir vue, par le seul récit de ses belles qualités, et je ne différerai pas de me donner cette satisfaction plus long-temps que jusqu'après demain. Je me trouverai de grand matin au même lieu où je n'ai pas oublié que je vous ai rencontrés la première fois ; trouvez-vous-y, vous me servirez de guide. »

Les princes Bahman et Perviz retournèrent chez eux le même jour ; et quand ils furent arrivés, après avoir raconté à la princesse l'accueil honorable que le sultan leur avoit fait, ils lui annoncèrent qu'ils n'avoient pas oublié de l'inviter à leur faire l'honneur de voir leur maison en passant, et que le jour de sa visite seroit celui d'après le jour qui devoit suivre.

« Si cela est ainsi, reprit la princesse, il faut donc dès à présent songer à préparer un repas digne de sa majesté, et pour cela il est bon que nous consultions l'oiseau qui parle ; il nous enseignera peut-être quelque mets qui sera plus du goût de sa majesté que d'autres. » Comme les princes se furent rapportés à ce qu'elle jugeroit à propos, elle consulta l'oiseau en son particu-

lier après qu'ils se furent retirés. « Oiseau, dit-elle, le sultan nous fera l'honneur de venir voir notre maison, et nous devons le régaler; enseigne-nous comment nous pourrons nous en acquitter, de manière qu'il en soit content. »

« Ma bonne maîtresse, reprit l'oiseau, vous avez d'excellens cuisiniers; qu'ils fassent de leur mieux; et sur toutes choses qu'ils lui fassent un plat de concombres, avec une farce de perles, que vous ferez servir devant le sultan, préférablement à tout autre mets, dès le premier service. »

« Des concombres avec une farce de perles! se récria la princesse Parizade avec étonnement. Oiseau, tu n'y penses pas, c'est un ragoût inouï. Le sultan pourra bien l'admirer comme une grande magnificence, mais il sera à table pour manger, et non pas pour admirer des perles. De plus, quand j'y emploierois tout ce que je puis avoir de perles, elles ne suffiroient pas pour la farce. »

« Ma maîtresse, repartit l'oiseau, faites ce que je dis, et ne vous inquiétez pas de ce qui en arrivera: il n'en arrivera que du bien. Quant aux perles, allez demain de bon matin au pied du premier arbre de votre parc, à main droite, et faites-y creuser, vous en trouverez plus que vous n'en aurez besoin. »

Dès le même soir, la princesse Parizade fit

avertir un jardinier de se tenir prêt; et le lendemain, de grand matin, elle le prit avec elle, et le mena à l'arbre que l'oiseau lui avoit enseigné, et lui commanda de creuser au pied. En creusant, quand le jardinier fut arrivé à une certaine profondeur, il sentit de la résistance, et bientôt il découvrit un coffret d'or d'environ un pied en carré qu'il montra à la princesse. « C'est pour cela que je t'ai amené, lui dit-elle: continue, et prends garde de le gâter avec la bêche. »

Le jardinier enfin tira le coffret, et le mit entre les mains de la princesse. Comme le coffret n'étoit fermé qu'avec de petits crochets fort propres, la princesse l'ouvrit, et elle vit qu'il étoit plein de perles, toutes d'une grosseur médiocre, mais égales et propres à l'usage qui devoit en être fait. Très contente d'avoir trouvé ce petit trésor, après avoir refermé le coffret, elle le mit sous son bras, et reprit le chemin de la maison, pendant que le jardinier remettoit la terre du pied de l'arbre au même état qu'auparavant.

Les princes Bahman et Perviz, qui avoient vu chacun de son appartement la princesse leur sœur dans le jardin, plus matin qu'elle n'avoit de coutume, dans le temps qu'ils s'habilloient, se joignirent dès qu'ils furent en état de sortir, et allèrent au-devant d'elle; ils la rencontrèrent au

milieu du jardin, et comme ils avoient aperçu de loin qu'elle portoit quelque chose sous le bras, et qu'en approchant ils virent que c'étoit un coffret d'or, ils en furent surpris. « Ma sœur, lui dit le prince Bahman en l'abordant, vous ne portiez rien quand nous vous avons vue suivie d'un jardinier, et nous vous voyons revenir chargée d'un coffret d'or. Est-ce un trésor que le jardinier a trouvé, et qu'il étoit venu vous annoncer ? »

« Mes frères, reprit la princesse, c'est tout le contraire : c'est moi qui ai amené le jardinier où étoit le coffret, qui lui ai montré l'endroit, et qui l'ai fait déterrer. Vous serez plus étonnés de ma trouvaille, quand vous verrez ce qu'il contient. »

La princesse ouvrit le coffret ; et les princes, émerveillés quand ils virent qu'il étoit rempli de perles, peu considérables par leur grosseur, à les regarder chacune en particulier, mais d'un très grand prix par rapport à leur perfection et à leur quantité, lui demandèrent par quelle aventure elle avoit eu connoissance de ce trésor. « Mes frères, répondit-elle, à moins qu'une affaire plus pressante ne vous appelle ailleurs, venez avec moi, je vous le dirai. » Le prince Perviz reprit : « Quelle affaire plus pressante pourrions-nous avoir que d'être informés de celle-ci qui nous intéresse si fort ? Nous n'en

avions pas d'autre que de venir à votre rencontre. »

Alors la princesse Parizade, au milieu des deux princes, en reprenant son chemin vers la maison, leur fit le récit de la consultation qu'elle avoit faite avec l'oiseau, comme ils étoient convenus avec elle, de la demande, de la réponse, et de ce qu'elle lui avoit opposé au sujet du mets de concombres farcis de perles, et du moyen qu'il lui avoit donné d'en avoir, en lui enseignant et lui indiquant le lieu où elle venoit de trouver le coffret. Les princes et la princesse firent plusieurs raisonnemens pour pénétrer à quel dessein l'oiseau vouloit qu'on préparât un mets de la sorte pour le sultan, jusqu'à faire trouver le moyen d'y réussir. Mais enfin, après avoir bien discouru pour et contre sur cette matière, ils conclurent qu'ils n'y comprenoient rien, et cependant qu'il falloit exécuter le conseil de point en point, et n'y pas manquer.

En rentrant dans la maison, la princesse fit appeler le chef de cuisine, qui vint la trouver dans son appartement. Après qu'elle lui eut ordonné le repas pour régaler le sultan de la manière qu'elle l'entendoit : « Outre ce que je viens de dire, ajouta-t-elle, il faut que vous me fassiez un mets exprès pour la bouche du sultan ; et ainsi que personne que vous n'y mette la main.

Ce mets est un plat de concombres farcis, dont vous ferez la farce des perles que voici. » Et en même temps elle ouvrit le coffret, et lui montra les perles.

Le chef de cuisine, qui jamais n'avoit entendu parler d'une farce pareille, recula deux pas en arrière, avec un visage qui marquoit assez sa pensée. La princesse pénétra cette pensée. « Je vois bien, dit-elle, que tu me prends pour une folle, de t'ordonner un ragoût dont tu n'as jamais entendu parler, et dont on peut dire certainement que jamais il n'a été fait. Cela est vrai, je le sais comme toi; mais je ne suis pas folle, et c'est avec tout mon bon sens que je t'ordonne de le faire. Va, invente, fais de ton mieux, et emporte le coffret; tu me le rapporteras avec les perles qui resteront, s'il y en a plus qu'il n'en est besoin. » Le chef de cuisine n'eut rien à répliquer; il prit le coffret et l'emporta. Le même jour enfin, la princesse Parizade donna ses ordres pour faire en sorte que tout fût net, propre et arrangé, tant dans la maison que dans le jardin, pour recevoir le sultan plus dignement.

Le lendemain les deux princes étoient sur le lieu de la chasse, lorsque le sultan de Perse y arriva. Le sultan commença la chasse; et il la continua jusqu'à ce que la vive ardeur du soleil, qui s'approchoit du plus haut de l'horizon,

l'obligeât de la finir. Alors, pendant que le prince Bahman demeura auprès du sultan pour l'accompagner, le prince Perviz se mit à la tête de la marche, pour montrer le chemin; et quand il fut à la vue de la maison, il donna un coup d'éperon pour aller avertir la princesse Parizade que le sultan arrivoit; mais des gens de la princesse, qui s'étoient mis sur les avenues par son ordre, l'avoient déjà avertie; et le prince la trouva qui attendoit, prête à le recevoir.

Le sultan arriva, et comme il fut entré dans la cour, et qu'il eut mis pied à terre devant le vestibule, la princesse Parizade se présenta et se jeta à ses pieds; et les princes Bahman et Perviz, qui étoient présens, avertirent le sultan que c'étoit leur sœur, et le supplièrent d'agréer les respects qu'elle rendoit à sa majesté.

Le sultan se baissa pour aider la princesse à se relever; et après l'avoir considérée et avoir admiré quelque temps l'éclat de sa beauté, dont il fut ébloui, sa bonne grâce, son air, et un je ne sais quoi qui ne ressentoit pas la campagne où elle demeuroit: « Les frères, dit-il, sont dignes de la sœur, et la sœur est digne des frères; et à juger de l'intérieur par l'extérieur, je ne m'étonne plus que les frères ne veuillent rien faire sans le consentement de la sœur; mais j'espère bien la connoître mieux par cet endroit-

là, que par ce qui m'en paroît à la première vue, quand j'aurai vu la maison. »

Alors la princesse prit la parole : « Sire, dit-elle, ce n'est qu'une maison de campagne, qui convient à des gens comme nous qui menons une vie retirée du grand monde ; elle n'a rien de comparable aux maisons des grandes villes, encore moins aux palais magnifiques qui n'appartiennent qu'à des sultans. — Je ne m'en rapporte pas entièrement à votre sentiment, dit très obligeamment le sultan ; ce que j'en vois d'abord fait que je vous tiens un peu pour suspecte. Je me réserve à en porter mon jugement quand vous me l'aurez fait voir ; passez donc devant, et montrez-moi le chemin. »

La princesse, en laissant le salon à part, mena le sultan d'appartement en appartement ; et le sultan, après avoir considéré chaque pièce avec attention, et en avoir admiré la diversité : « Ma belle, dit-il à la princesse Parizade, appelez-vous ceci une maison de campagne? Les villes les plus belles et les plus grandes seroient bientôt désertes, si toutes les maisons de campagne ressembloient à la vôtre. Je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez si fort, et que vous méprisiez la ville. Faites-moi voir aussi le jardin, je m'attends bien qu'il répond à la maison. »

La princesse ouvrit une porte qui donnoit sur le jardin ; et ce qui frappa d'abord les yeux

du sultan, fut la gerbe d'eau jaune, couleur d'or. Surpris par un spectacle si nouveau pour lui, et après l'avoir regardée quelque temps avec admiration : « D'où vient cette eau merveilleuse, dit-il, qui fait tant de plaisir à voir? Où en est la source? et par quel art en a-t-on fait un jet si extraordinaire, et auquel je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil au monde? Je veux voir cette merveille de près. » En disant ces paroles, il avança. La princesse continua de le conduire, et elle le mena vers l'endroit où l'arbre harmonieux étoit planté.

En approchant, le sultan, qui entendit un concert tout différent de ceux qu'il avoit jamais entendus, s'arrêta, et chercha des yeux où étoient les musiciens; et comme il n'en vit aucun ni près ni loin, et que cependant il entendoit le concert assez distinctement pour en être charmé : « Ma belle, dit-il en s'adressant à la princesse Parizade, où sont les musiciens que j'entends? Sont-ils sous terre? sont-ils invisibles dans l'air? Avec des voix si excellentes et si charmantes, ils ne hasarderoient rien de se laisser voir : au contraire, ils feroient plaisir. »

« Sire, répondit la princesse en souriant, ce ne sont pas des musiciens qui forment le concert que vous entendez, c'est l'arbre que votre majesté voit devant elle; et si elle veut se donner la peine d'avancer quatre pas, elle n'en dou-

tera pas, et les voix seront plus distinctes. »

Le sultan s'avança, et il fut si charmé de la douce harmonie du concert, qu'il ne se lassoit pas de l'entendre. A la fin il se souvint qu'il avoit à voir l'eau jaune de près; ainsi, en rompant le silence : « Ma belle, demanda-t-il à la princesse, dites-moi, je vous prie, cet arbre admirable se trouve-t-il par hasard dans votre jardin? Est-ce un présent que l'on vous a fait, ou l'avez-vous fait venir de quelque pays éloigné? Il faut qu'il vienne de bien loin : autrement, curieux des raretés de la nature, comme je le suis, j'en aurois entendu parler. De quel nom l'appelez-vous? »

« Sire, répondit la princesse, cet arbre n'a pas d'autre nom que celui d'arbre qui chante, et il n'en croît pas dans le pays; il seroit trop long de raconter par quelle aventure il se trouve ici. C'est une histoire qui a rapport avec l'eau jaune et avec l'oiseau qui parle, qui nous est venu en même temps, et que votre majesté pourra voir après qu'elle aura vu l'eau jaune d'aussi près qu'elle le souhaite. Si elle l'a pour agréable, j'aurai l'honneur de la lui raconter quand elle se sera reposée et remise de la fatigue de la chasse, à laquelle elle en ajoute une nouvelle, par la peine qu'elle se donne à la grande ardeur du soleil. »

« Ma belle, reprit le sultan, je ne m'aperçois

pas de la peine que vous dites, tant elle est bien récompensée par les choses merveilleuses que vous me faites voir; dites plutôt que je ne songe pas à celle que je vous donne. Achevons donc, et voyons l'eau jaune; je meurs déjà d'envie de voir et d'admirer l'oiseau qui parle. »

Quand le sultan fut arrivé au jet d'eau jaune, il eut long-temps les yeux attachés sur la gerbe, qui ne cessoit de faire un effet merveilleux en s'élevant en l'air et en retombant dans le bassin. « Selon vous, ma belle, dit-il en s'adressant toujours à la princesse, cette eau n'a pas de source, et elle ne vient d'aucun endroit aux environs, par un conduit amené sous terre; au moins je comprends qu'elle est étrangère, de même que l'arbre qui chante. »

« Sire, reprit la princesse, cela est comme votre majesté le dit; et pour marque que l'eau ne vient pas d'ailleurs, c'est que le bassin est d'une seule pièce, et qu'ainsi elle ne peut venir ni par les côtés, ni par-dessous; et ce qui doit rendre l'eau plus admirable à votre majesté, c'est que je n'en ai jeté qu'un flacon dans le bassin, et qu'elle a foisonné comme elle le voit, par une propriété qui lui est particulière. » Le sultan enfin s'éloignant du bassin : « En voilà, dit-il, assez pour la première fois, car je me promets bien de revenir souvent. Menez-moi, que je voie l'oiseau qui parle. »

En approchant du salon, le sultan aperçut sur les arbres un nombre prodigieux d'oiseaux qui remplissoient l'air chacun de son chant et de son ramage. Il demanda pourquoi ils étoient là assemblés plutôt que sur les autres arbres du jardin, où il n'en avoit ni vu ni entendu chanter. « Sire, répondit la princesse, c'est qu'ils viennent tous des environs pour accompagner le chant de l'oiseau qui parle. Votre majesté peut l'apercevoir dans la cage qui est posée sur une des fenêtres du salon où elle va entrer; et si elle y fait attention, elle s'apercevra qu'il a le chant éclatant au-dessus de celui de tous les autres oiseaux, même du rossignol, qui n'en approche que de bien loin. »

Le sultan entra dans le salon; et comme l'oiseau continuoit son chant : « Mon esclave, dit la princesse en élevant la voix, voilà le sultan, faites-lui votre compliment. » L'oiseau cessa de chanter dans le moment, et tous les autres oiseaux cessèrent de même : « Que le sultan, dit-il, soit le très bien venu! que Dieu le comble de prospérités et prolonge le nombre de ses années! »

Comme le repas étoit servi sur le sofa près de la fenêtre où étoit l'oiseau, le sultan, en se mettant à table : « Oiseau, dit-il, je te remercie de ton compliment, et je suis ravi de voir en toi le sultan et le roi des oiseaux. »

Le sultan, qui vit devant lui le plat de concombres qu'il croyoit farcis à l'ordinaire, y porta d'abord la main, et son étonnement fut extrême de les voir farcis de perles. « Quelle nouveauté! dit-il; à quel dessein une farce de perles? Les perles ne se mangent pas. » Il regardoit déjà les deux princes et la princesse pour leur demander ce que cela signifioit; mais l'oiseau l'interrompit: « Sire, votre majesté peut-elle être dans un étonnement si grand d'une farce de perles qu'elle voit de ses yeux, elle qui a cru si facilement que la sultane son épouse étoit accouchée d'un chien, d'un chat, d'un morceau de bois? — Je l'ai cru, repartit le sultan, parce que les sages-femmes me l'ont assuré. — Ces sages-femmes, sire, repartit l'oiseau, étoient sœurs de la sultane, mais sœurs jalouses du bonheur dont vous l'aviez honorée préférablement à elles; et pour satisfaire leur rage, elles ont abusé de la facilité de votre majesté. Elles avoueront leur crime, si vous les faites interroger. Les deux frères et leur sœur que vous voyez, sont vos enfans qu'elles ont exposés, mais qui ont été recueillis par l'intendant de vos jardins, et nourris et élevés par ses soins. »

Le discours de l'oiseau éclaira l'entendement du sultan en un instant: « Oiseau, s'écria-t-il, je n'ai pas de peine à ajouter foi à la vérité que tu me découvres et que tu m'annonces. L'in-

clination qui m'entraînoit de leur côté, et la tendresse que je sentois déjà pour eux, ne me disoient que trop qu'ils étoient de mon sang. Venez donc, mes enfans, venez, ma fille, que je vous embrasse, et que je vous donne les premières marques de mon amour et de ma tendresse paternelle. » Il se leva; et après avoir embrassé les deux princes et la princesse, l'un après l'autre, en mêlant ses larmes avec les leurs, « Ce n'est pas assez, mes enfans, dit-il, il faut aussi que vous vous embrassiez les uns les autres, non comme enfans de l'intendant de mes jardins, auquel j'aurai l'obligation éternelle de vous avoir conservé la vie; mais comme les miens, sortis du sang des rois de Perse, dont je suis persuadé que vous soutiendrez bien la gloire. »

Après que les deux princes et la princesse se furent embrassés mutuellement avec une satisfaction toute nouvelle, comme le sultan le souhaitoit, le sultan se remit à table avec eux; il se pressa de manger. Quand il eut achevé : « Mes enfans, dit-il, vous connoissez votre père en ma personne; demain je vous amenerai la sultane votre mère, préparez-vous à la recevoir. »

Le sultan monta à cheval, et retourna à sa capitale en toute diligence. La première chose qu'il fit dès qu'il eut mis pied à terre en entrant dans son palais, fut de commander à son grand-vizir d'apporter toute la diligence possible

à faire faire le procès aux deux sœurs de la sultane. Les deux sœurs furent enlevées de chez elles, interrogées séparément, appliquées à la question, convaincues et condamnées à être écartelées, et le tout fut exécuté en moins d'une heure de temps.

Le sultan Khosrouschah cependant, suivi de tous les seigneurs de la cour qui se trouvèrent présens, alla à pied jusqu'à la porte de la grande mosquée, et après avoir lui-même tiré la sultane hors de la prison étroite où elle languissoit et souffroit depuis tant d'années : « Madame, dit-il en l'embrassant les larmes aux yeux, dans l'état pitoyable où elle étoit, je viens vous demander pardon de l'injustice que je vous ai faite, et vous en faire la réparation que je vous dois. Je l'ai déjà commencée par la punition de celles qui m'avoient séduit par une imposture abominable, et j'espère que vous la regarderez comme entière, quand je vous aurai fait présent de deux princes accomplis et d'une princesse aimable et toute charmante, vos enfans et les miens. Venez, et reprenez le rang qui vous appartient, avec tous les honneurs qui vous sont dus. »

Cette réparation se fit devant une multitude de peuple innombrable, qui étoit accouru en foule de toutes parts, dès la première nouvelle de ce qui se passoit, laquelle fut répandue dans toute la ville en peu de momens.

Le lendemain de grand matin, le sultan et la sultane qui avoit changé l'habit d'humiliation et d'affliction qu'elle portoit le jour précédent, en un habit magnifique, tel qu'il lui convenoit, suivis de toute leur cour qui en avoit eu l'ordre, se transportèrent à la maison des deux princes et de la princesse. Ils arrivèrent; et dès qu'ils eurent mis pied à terre, le sultan présenta à la sultane les princes Bahman et Perviz, et la princesse Parizade, et lui dit: « Madame, voilà les deux princes vos fils, et voici la princesse votre fille; embrassez-les avec la même tendresse que je les ai embrassés, ils sont dignes de moi et dignes de vous. » Les larmes furent répandues en abondance dans ces embrassemens si touchans, et particulièrement de la part de la sultane, par la consolation et par la joie d'embrasser deux princes ses fils, une princesse sa fille, qui lui en avoient causé de si affligeantes, et si long-temps.

Les deux princes et la princesse avoient fait préparer un repas magnifique pour le sultan, pour la sultane, et pour toute la cour. On se mit à table; et après le repas, le sultan mena la sultane dans le jardin, où il lui fit observer l'arbre harmonieux et le bel effet de l'eau jaune. Pour ce qui est de l'oiseau, elle l'avoit vu dans sa cage, et le sultan lui en avoit fait l'éloge pendant le repas.

Quand il n'y eut plus rien qui obligeât le sultan

de rester davantage, il remonta à cheval; le prince Bahman l'accompagna à la droite, et le prince Perviz à la gauche; la sultane, avec la princesse à sa gauche, marcha après le sultan. Dans cet ordre, précédés et suivis des officiers de la cour, chacun selon son rang, ils reprirent le chemin de la capitale. Comme ils approchoient, le peuple, qui étoit venu au-devant, se présenta en foule, bien loin hors des portes, et ils n'avoient pas moins les yeux attachés sur la sultane, en prenant part à sa joie, après une si longue souffrance, que sur les deux princes et sur la princesse, qu'ils accompagnoient de leurs acclamations. Leur attention étoit attirée aussi par l'oiseau dans sa cage, que la princesse Parizade portoit devant elle, dont ils admirèrent le chant, qui attiroit tous les autres oiseaux : ils suivoient en se posant sur les arbres dans la campagne, et sur les toits des maisons dans les rues de la ville.

Les princes Bahman et Perviz, avec la princesse Parizade, furent enfin amenés au palais avec cette pompe; et le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations et de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées plusieurs jours.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

